

LES MYSTÈRES DE PARIS

EUGÈNE SUE

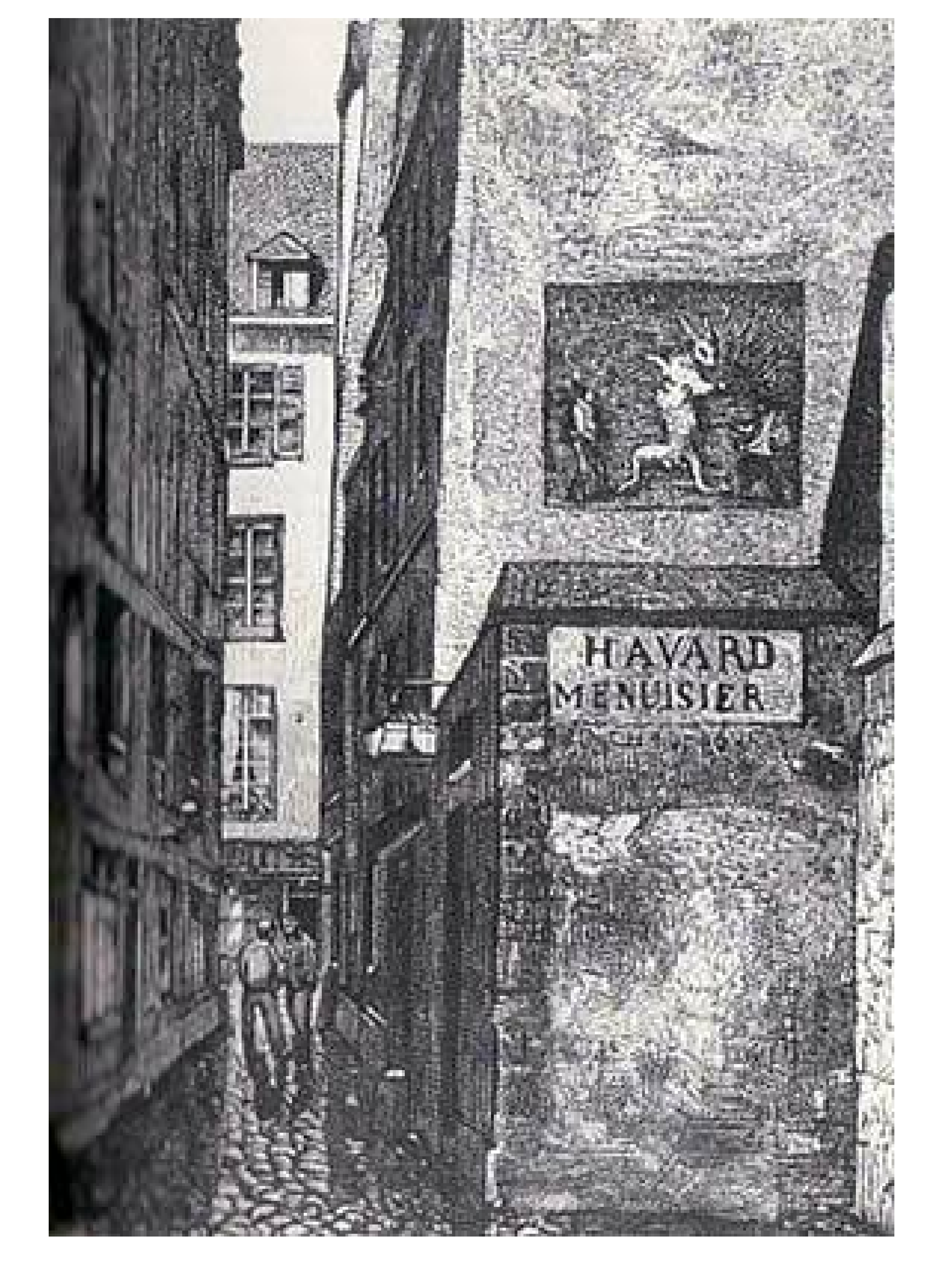
Eugène Sue

LES MYSTÈRES DE PARIS

Tome III

(1842 – 1843)


RELACHE
5. Vieux PARIS
térieur du Cabaret du
pin-Blanc, situé rue aux
Fèves, démoli en 1860


HAVARD
MENUISIER

CINQUIÈME PARTIE

I

Conseils

Rodolphe et Clémence causaient ensemble pendant que M. d'Harville lisait par deux fois la lettre de Sarah.

Les traits du marquis restèrent calmes ; un tremblement nerveux presque imperceptible agita seulement sa main, lorsque après un moment d'hésitation il mit le billet dans la poche de son gilet.

– Au risque de passer encore pour un sauvage, dit-il à Rodolphe en souriant, je vous demanderai la permission, monseigneur, d'aller répondre à cette lettre… plus importante que je ne le pensais d'abord…

– Ne vous reverrai-je pas ce soir ?

– Je ne crois pas avoir cet honneur, monseigneur. J'espère que Votre Altesse voudra bien m'excuser.

– Quel homme insaisissable ! dit gaiement Rodolphe. N'essayerez-vous pas, madame, de le retenir ?

– Je n'ose tenter ce que Votre Altesse a essayé en vain.

– Sérieusement, mon cher Albert, tâchez de nous revenir dès que votre lettre sera écrite… sinon promettez-moi de m'accorder quelques moments un matin… J'ai mille choses à vous dire.

– Votre Altesse me comble, dit le marquis en saluant profondément.

Et il se retira, laissant Clémence avec le prince.

– Votre mari est préoccupé, dit Rodolphe à la marquise ; son sourire m'a paru contraint…

– Lorsque Votre Altesse est arrivée, M. d'Harville était profondément ému ; il a eu grand-peine à vous le cacher.

– Je suis peut-être arrivé mal à propos ?

– Non, monseigneur. Vous m'avez même épargné la fin d'un entretien pénible.

– Comment cela ?

– J'ai dit à M. d'Harville la nouvelle conduite que j'étais résolue de suivre à son égard… en lui promettant soutien et consolation.

– Qu'il a dû être heureux !

– D’abord il l’a été autant que moi, car ses larmes, sa joie, m’ont causé une émotion que je ne connaissais pas encore… Autrefois, je croyais me venger en lui adressant un reproche ou un sarcasme… Triste vengeance ! Mon chagrin n’en était ensuite que plus amer… Tandis que tout à l’heure… quelle différence ! J’avais demandé à mon mari s’il sortait ; il m’avait répondu tristement qu’il passerait la soirée seul, comme cela lui arrivait souvent. Quand je lui ai offert de rester auprès de lui… si vous aviez vu son étonnement, monseigneur ! Combien ses traits, toujours sombres, sont tout à coup devenus radieux… Ah ! vous aviez bien raison… rien de plus charmant à ménager que ces surprises de bonheur !…

– Mais comment ces preuves de bonté de votre part ont-elles amené cet entretien pénible dont vous me parliez ?

– Hélas ! monseigneur, dit Clémence en rougissant, à des espérances que j’avais fait naître, parce que je pouvais les réaliser… ont succédé chez M. d’Harville des espérances plus tendres… que je m’étais bien gardée de provoquer, parce qu’il me sera toujours impossible de les satisfaire…

– Je comprends… il vous aime si tendrement…

– Autant j’avais d’abord été touchée de sa reconnaissance… autant je me suis sentie glacée, effrayée, dès que son langage est devenu passionné… Enfin, lorsque dans son exaltation il a posé ses lèvres sur ma main… un froid mortel m’a saisie, je n’ai pu dissimuler ma frayeur… Je lui portai un coup douloureux… en manifestant ainsi l’invincible éloignement que me causait son amour… Je le regrette… Mais au moins M. d’Harville est maintenant à jamais convaincu, malgré mon retour vers lui, qu’il ne doit attendre de moi que l’amitié la plus dévouée…

– Je le plains… sans pouvoir vous blâmer ; il est des susceptibilités pour ainsi dire sacrées… Pauvre Albert, si bon, si loyal pourtant ! ! ! d’un cœur si vaillant, d’une âme si ardente ! Si vous saviez combien j’ai été longtemps préoccupé de la tristesse qui le dévorait, quoique j’en ignorasse la cause… Attendons tout du temps, de la raison. Peu à peu il reconnaîtra le prix de l’affection que vous lui offrez, et il se résignera comme il s’était résigné jusqu’ici sans avoir les touchantes consolations que vous lui offrez…

– Et qui ne lui manqueront jamais, je vous le jure, monseigneur.

– Maintenant, songeons à d’autres infortunes. Je vous ai promis une bonne œuvre, ayant tout le charme d’un roman en action… Je viens remplir mon engagement.

– Déjà, monseigneur ? Quel bonheur !

– Ah ! que j'ai été bien inspiré en louant cette pauvre chambre de la rue du Temple, dont je vous ai parlé… Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai trouvé là de curieux, d'intéressant !… D'abord vos protégés de la mansarde jouissent du bonheur que votre présence leur avait promis ; ils ont cependant encore à subir de rudes épreuves ; mais je ne veux pas vous attrister… Un jour vous saurez combien d'horribles maux peuvent accabler une seule famille…

– Quelle doit être leur reconnaissance envers vous !

– C'est votre nom qu'ils bénissent…

– Vous les avez secourus en mon nom, monseigneur ?

– Pour leur rendre l'aumône plus douce… D'ailleurs, je n'ai fait que réaliser vos promesses.

– Oh ! j'irai les détromper… leur dire ce qu'ils vous doivent.

– Ne faites pas cela ! Vous le savez, j'ai une chambre dans cette maison, redoutez de nouvelles lâchetés anonymes de vos ennemis… ou des miens… et puis les Morel sont maintenant à l'abri du besoin… Songeons à notre intrigue. Il s'agit d'une pauvre mère et de sa fille, qui, autrefois dans l'aisance, sont aujourd'hui, par suite d'une spoliation infâme… réduites au sort le plus affreux.

– Malheureuses femmes !… Et où demeurent-elles, monseigneur ?

– Je l'ignore.

– Mais comment avez-vous connu leur misère ?

– Hier je vais au Temple… Vous ne savez pas ce que c'est que le Temple, madame la marquise ?

– Non, monseigneur…

– C'est un bazar très-amusant à voir ; j'allais donc faire là quelques emplettes avec ma voisine du quatrième…

– Votre voisine ?…

– N'ai-je pas ma chambre, rue du Temple ?

– Je l'oubliais, monseigneur…

– Cette voisine est une ravissante petite grisette, elle s'appelle Rigolette ; elle rit toujours, et n'a jamais eu d'amant.

– Quelle vertu… pour une grisette !

– Ce n'est pas absolument par vertu qu'elle est sage, mais parce qu'elle n'a pas, dit-elle, le loisir d'être amoureuse ; cela lui prendrait trop de temps, car il lui faut travailler douze à quinze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous, avec lesquels elle vit !…

– Elle peut vivre de si peu ?

– Comment donc ! Elle a même comme objet de luxe deux oiseaux qui mangent plus qu'elle ; sa chambrette est des plus proprettes, et sa mise des plus coquettes.

– Vivre avec vingt-cinq sous par jour ! C'est un prodige…

– Un vrai prodige d'ordre, de travail, d'économie et de philosophie pratique, je vous assure ; aussi je vous la recommande : elle est, dit-elle, très-habile couturière… En tout cas, vous ne seriez pas obligée de porter les robes qu'elle vous ferait…

– Dès demain je lui enverrai de l'ouvrage… Pauvre fille !… Vivre avec une somme si minime et pour ainsi dire si inconnue à nous autres riches, que le prix du moindre de nos caprices a cent fois cette valeur !

– Vous vous intéressez donc à ma petite protégée, c'est convenu ; revenons à notre aventure. J'étais donc allé au Temple, avec Mlle Rigolette, pour quelques achats destinés à vos pauvres gens de la mansarde, lorsque, fouillant par hasard dans un vieux secrétaire à vendre, je trouvai un brouillon de lettre, écrite par une femme qui se plaignait à un tiers d'être réduite à la misère, elle et sa fille, par l'infidélité d'un dépositaire. Je demandai au marchand d'où lui venait ce meuble. Il faisait partie d'un modeste mobilier qu'une femme, jeune encore, lui avait vendu, étant sans doute à bout de ressources… Cette femme et sa fille, me dit le marchand, semblaient être des bourgeoises et supporter fièrement leur détresse.

– Et vous ne savez pas leur demeure, monseigneur ?

– Malheureusement, non… jusqu'à présent… Mais j'ai donné ordre à M. de Graün de tâcher de la découvrir, en s'adressant, s'il le faut, à la préfecture de police. Il est probable que, dénuées de tout, la mère et la fille auront été chercher un refuge dans quelque misérable hôtel garni. S'il en est ainsi, nous avons bon espoir ; car les maîtres de ces maisons y inscrivent chaque soir les étrangers qui y sont venus dans la journée.

– Quel singulier concours de circonstances ! dit Mme d'Harville avec étonnement. Combien cela est attachant !

– Ce n'est pas tout… Dans un coin du brouillon de la lettre restée dans le vieux meuble, se trouvaient ces mots : « Écrire à Mme de Lucenay. »

– Quel bonheur ! Peut-être saurons-nous quelque chose par la duchesse, s'écria vivement Mme d'Harville. Puis elle reprit avec un soupir : Mais, ignorant le nom de cette femme, comment la désigner à Mme de Lucenay ?

– Il faudra lui demander si elle ne connaît pas une veuve, jeune encore, d'une physionomie distinguée, et dont la fille, âgée de seize ou dix-sept ans, se nomme Claire… Je me souviens du nom.

– Le nom de ma fille ! Il me semble que c'est un motif de plus de s'intéresser à ces infortunées.

– J'oubliais de vous dire que le frère de cette veuve s'est suicidé il y a quelques mois.

– Si Mme de Lucenay connaît cette famille, reprit Mme d'Harville en réfléchissant, de tels renseignements suffiront pour la mettre sur la voie ; dans ce cas encore, le triste genre de mort de ce malheureux aura dû frapper la duchesse. Mon Dieu ! que j'ai hâte d'aller la voir ! Je lui écrirai un mot ce soir pour avoir la certitude de la rencontrer demain matin. Quelles peuvent être ces femmes ? D'après ce que vous savez d'elles, monseigneur, elles paraissent appartenir à une classe distinguée de la société… Et se voir réduites à une telle détresse !… Ah ! pour elles la misère doit être doublement affreuse.

– Et cela par la volerie d'un notaire, abominable coquin dont je savais déjà d'autres méfaits… un certain Jacques Ferrand.

– Le notaire de mon mari ! s'écria Clémence, le notaire de ma belle-mère ! Mais vous vous trompez, monseigneur ; on le regarde comme le plus honnête homme du monde.

– J'ai les preuves du contraire… Mais veuillez ne dire à personne mes doutes ou plutôt mes certitudes au sujet de ce misérable ; il est aussi adroit que criminel, et, pour le démasquer, j'ai besoin qu'il croie encore quelques jours à l'impunité. Oui, c'est lui qui a dépouillé ces infortunées, en niant un dépôt qui, selon toute apparence, lui avait été remis par le frère de cette veuve.

– Et cette somme ?

– Était toutes leurs ressources !

– Oh ! voilà de ces crimes…

– De ces crimes, s'écria Rodolphe, de ces crimes que rien n'excuse, ni le besoin, ni la passion… Souvent la faim pousse au vol, la vengeance au meurtre… Mais ce notaire déjà riche, mais cet homme revêtu par la société d'un caractère presque sacerdotal, d'un caractère qui impose, qui force la confiance… cet homme est poussé au crime, lui, par une cupidité froide et implacable. L'assassin ne vous tue qu'une fois… et vite… avec son couteau ; lui vous tue lentement, par toutes les formules du désespoir et de la misère où il vous plonge… Pour un homme comme ce Ferrand, le patrimoine de l'orphelin, les deniers du pauvre si laborieusement amassés… rien n'est sacré ! Vous lui confiez de l'or, cet or le tente… il le vole. De riche et d'heureux, la *volonté* de cet homme vous fait mendiant et désolé !… À force de privations et de travaux, vous avez assuré le pain et l'abri de votre vieillesse… la *volonté* de cet homme arrache à votre vieillesse ce pain et cet abri…

« Ce n'est pas tout. Voyez les effrayantes conséquences de ces spoliations infâmes… Que cette veuve dont nous parlons, madame, meure de chagrin et de détresse, sa fille, jeune et belle, sans appui, sans ressource, habituée à l'aisance, inapte, par son éducation, à gagner sa vie, se trouve bientôt entre le déshonneur et la faim ! Qu'elle s'égare, qu'elle succombe… la voilà perdue, avilie, déshonorée !… Par sa spoliation, Jacques Ferrand est donc cause de la mort de la mère, de la prostitution de la fille !… Il a tué le corps de l'une, tué l'âme de l'autre ; et cela, encore une fois, non pas tout d'un coup, comme les autres homicides, mais avec lenteur et cruauté.

Clémence n'avait pas encore entendu Rodolphe parler avec autant d'indignation et d'amertume ; elle l'écoutait en silence, frappée de ces paroles d'une éloquence sans doute morose, mais qui révélaient une haine vigoureuse contre le mal.

– Pardon, madame, lui dit Rodolphe après quelques instants de silence, je n'ai pu contenir mon indignation en songeant aux malheurs horribles qui pourraient atteindre vos futures protégées… Ah ! croyez-moi, on n'exagère jamais les conséquences qu'entraînent souvent la ruine et la misère.

– Oh ! merci, au contraire, monseigneur, d'avoir, par ces terribles paroles, encore augmenté, s'il est possible, la tendre pitié que m'inspire cette mère infortunée. Hélas ! c'est surtout pour sa fille qu'elle doit souffrir… Oh ! c'est affreux… Mais nous les sauverons, nous assurerons leur avenir, n'est-ce pas, monseigneur ! Dieu merci, je suis riche ; pas autant que je le voudrais, maintenant que j'entrevois un nouvel usage de la richesse ; mais, s'il le faut, je m'adresserai à M. d'Harville, je le rendrai si heureux qu'il ne pourra se refuser à aucun de mes nouveaux caprices, et je prévois que j'en aurai beaucoup de ce genre. Nos protégées sont fières, m'avez-vous dit, monseigneur ; je les en aime davantage ; la fierté dans l'infortune prouve toujours une âme élevée… Je trouverai le moyen de les sauver sans qu'elles croient devoir mes secours à un bienfait… Cela sera difficile… tant mieux ! Oh ! j'ai déjà mon projet ; vous verrez, monseigneur… vous verrez que l'adresse et la finesse ne me manqueront pas.

– J'entrevois déjà les combinaisons les plus machiavéliques, dit Rodolphe en souriant.

– Mais il faut d'abord les découvrir. Que j'ai hâte d'être à demain ! En sortant de chez Mme de Lucenay, j'irai à leur ancienne demeure, j'interrogerai leurs voisins, je verrai par moi-même, je demanderai des renseignements à tout le monde. Je me compromettrai s'il le faut ! Je serais si fière d'obtenir par moi-même et par moi seule le résultat que je désire… Oh ! j'y parviendrai… cette aventure est si touchante ! Pauvres femmes ! Il me semble que je m'intéresse encore davantage à

elles quand je songe à ma fille.

Rodolphe, ému de ce charitable empressement, souriait avec mélancolie en voyant cette femme de vingt ans, si belle, si aimante, tâchant d'oublier dans de nobles distractions les malheurs domestiques qui la frappaient ; les yeux de Clémence brillaient d'un vif éclat, ses joues étaient légèrement colorées, l'animation de son geste, de sa parole, donnait un nouvel attrait à sa ravissante physionomie.

II

Le piège

Mme d’Harville s’aperçut que Rodolphe la contemplait en silence. Elle rougit, baissa les yeux, puis, les relevant avec une confusion charmante, elle lui dit :

– Vous riez de mon exaltation, monseigneur ! C’est que je suis impatiente de goûter ces douces joies qui vont animer ma vie, jusqu’à présent triste et inutile. Tel n’était pas sans doute le sort que j’avais rêvé… Il est un sentiment, un bonheur, le plus vif de tous… que je ne dois jamais connaître. Quoique bien jeune encore, il me faut y renoncer !… ajouta Clémence avec un soupir contraint. Puis elle reprit : Mais enfin, grâce à vous, mon sauveur, toujours grâce à vous, je me serai créé d’autres intérêts ; la charité remplacera l’amour. J’ai déjà dû à vos conseils de si touchantes émotions ! Vos paroles, monseigneur, ont tant d’influence sur moi !… Plus je médite, plus j’approfondis vos idées, plus je les trouve justes, grandes, fécondes. Puis, quand je songe que, non content de prendre en commisération des peines qui devraient vous être indifférentes, vous me donnez encore les avis les plus salutaires, en me guidant pas à pas dans cette voie nouvelle que vous avez ouverte à un pauvre cœur chagrin et abattu… oh ! monseigneur, quel trésor de bonté renferme donc votre âme ? Où avez-vous puisé tant de généreuse pitié ?

– J’ai beaucoup souffert, je souffre encore… voilà pourquoi je sais le secret de bien des douleurs !

– Vous, monseigneur, vous malheureux !

– Oui, car l’on dirait que, pour me préparer à compatir à toutes les infortunes, le sort a voulu que je les subisse toutes… Ami, il m’a frappé dans mon ami ; amant, il m’a frappé dans la première femme que j’ai aimée avec l’aveugle confiance de la jeunesse ; époux, il m’a frappé dans ma femme ; fils, il m’a frappé dans mon père ; père, il m’a frappé dans mon enfant.

– Je croyais, monseigneur, que la grande-duchesse ne vous avait pas laissé d’enfant.

– En effet ; mais avant mon mariage j’avais une fille, morte toute petite… Eh bien ! si étrange que cela vous paraisse, la perte de cette enfant, que j’ai vue à peine, est le regret de toute ma vie. Plus je

vieillis, plus ce chagrin devient profond ! Chaque année en redouble l'amertume ; on dirait qu'il grandit en raison de l'âge que devrait avoir ma fille. Maintenant elle aurait dix-sept ans !

– Et sa mère, monseigneur, vit-elle encore ? demanda Clémence après un moment d'hésitation.

– Oh ! ne m'en parlez pas, s'écria Rodolphe, dont les traits se rembrunirent à la pensée de Sarah. Sa mère est une indigne créature, une âme bronzée par l'égoïsme et par l'ambition. Quelquefois je me demande s'il ne vaut pas mieux pour ma fille d'être morte que d'être restée aux mains de sa mère.

Clémence éprouva une sorte de satisfaction en entendant Rodolphe s'exprimer ainsi.

– Oh ! je conçois alors, s'écria-t-elle, que vous regrettiez doublement votre fille.

– Je l'aurais tant aimée !... Et puis il me semble que chez nous autres princes il y a toujours dans notre amour pour un fils une sorte d'intérêt de race et de nom, d'arrière-pensée politique. Mais une fille ! une fille ! on l'aime pour elle seule. Par cela même que l'on a vu, hélas ! l'humanité sous ses faces les plus sinistres, quelles délices de se reposer dans la contemplation d'une âme candide et pure ! de respirer son parfum virginal, d'épier avec une tendresse inquiète ses tressaillements ingénus ! La mère la plus folle, la plus fière de sa fille, n'éprouve pas ces ravissements ; elle lui est trop pareille pour l'apprécier, pour goûter ces douceurs ineffables ; elle appréciera bien davantage les mâles qualités d'un fils vaillant et hardi. Car enfin ne trouvez-vous pas que ce qui rend encore plus touchant peut-être l'amour d'une mère pour son fils, l'amour d'un père pour sa fille, c'est que dans ces affections il y a un être faible qui a toujours besoin de protection ? Le fils protège sa mère, le père protège sa fille.

– Oh ! c'est vrai, monseigneur.

– Mais, hélas ! à quoi bon comprendre ces jouissances ineffables, lorsqu'on ne doit jamais les éprouver ! reprit Rodolphe avec abattement.

Clémence ne put retenir une larme, tant l'accent de Rodolphe avait été profond, déchirant.

Après un moment de silence, rougissant presque de l'émotion à laquelle il s'était laissé entraîner, il dit à Mme d'Harville en souriant tristement :

– Pardon, madame, mes regrets et mes souvenirs m'ont emporté malgré moi ; vous m'excuserez, n'est-ce pas ?

– Ah ! monseigneur, croyez que je partage vos chagrins. N'en ai-je

pas le droit ? N'avez-vous pas partagé les miens ? Malheureusement les consolations que je puis vous offrir sont vaines…

– Non, non… le témoignage de votre intérêt m'est doux et salutaire ; c'est déjà presque un soulagement de dire que l'on souffre… et je ne vous l'aurais pas dit sans la nature de notre entretien, qui a réveillé en moi des souvenirs douloureux… C'est une faiblesse, mais je ne puis entendre parler d'une jeune fille sans songer à celle que j'ai perdue…

– Ces préoccupations sont si naturelles ! Tenez, monseigneur, depuis que je vous ai vu, j'ai accompagné dans ses visites aux prisons une femme de mes amies qui est patronnesse de l'œuvre des jeunes détenues de Saint-Lazare ; cette maison renferme des créatures bien coupables. Si je n'avais pas été mère, je les aurais jugées, sans doute, avec encore plus de sévérité… tandis que je ressens pour elles une pitié douloureuse en songeant que peut-être elles n'eussent pas été perdues sans l'abandon et la misère où on les a laissées depuis leur enfance… Je ne sais pourquoi, après ces pensées, il me semble aimer ma fille davantage encore…

– Allons, courage, dit Rodolphe avec un sourire mélancolique. Cet entretien me laisse rassuré sur vous… Une voie salutaire vous est ouverte ; en la suivant vous traverserez, sans faillir, ces années d'épreuves si dangereuses pour les femmes, et surtout pour une femme douée comme vous l'êtes. Votre mérite sera grand… vous aurez encore à lutter, à souffrir… car vous êtes bien jeune, mais vous reprendrez des forces en songeant au bien que vous aurez fait… à celui que vous aurez à faire encore…

Mme d'Harville fondit en larmes.

– Au moins, dit-elle, votre appui, vos conseils ne me manqueront jamais, n'est-ce pas, monseigneur ?

– De près ou de loin, toujours je prendrai le plus vif intérêt à ce qui vous touche… toujours, autant qu'il sera en moi, je contribuerai à votre bonheur… à celui de l'homme auquel j'ai voué la plus constante amitié.

– Oh ! merci de cette promesse, monseigneur, dit Clémence en essuyant ses larmes. Sans votre généreux soutien, je le sens, mes forces m'abandonneraient… mais, croyez-moi… je vous le jure ici, j'accomplirai courageusement mon devoir.

À ces mots, une petite porte cachée dans la tenture s'ouvrit brusquement.

Clémence poussa un cri ; Rodolphe tressaillit.

M. d'Harville parut, pâle, ému, profondément attendri, les yeux

humides de larmes.

Le premier étonnement passé, le marquis dit à Rodolphe en lui donnant la lettre de Sarah :

– Monseigneur… voici la lettre infâme que j'ai reçue tout à l'heure devant vous… Veuillez la brûler après l'avoir lue.

Clémence regardait son mari avec stupeur.

– Oh ! c'est infâme ! s'écria Rodolphe indigné.

– Eh bien ! monseigneur… Il y a quelque chose de plus lâche encore que cette lâcheté anonyme… C'est ma conduite !

– Que voulez-vous dire ?

– Tout à l'heure, au lieu de vous montrer cette lettre franchement, hardiment, je vous l'ai cachée, j'ai feint le calme pendant que j'avais la jalousie, la rage, le désespoir dans le cœur… Ce n'est pas tout… Savez-vous ce que j'ai fait, monseigneur ? Je suis allé honteusement me tapir derrière cette porte pour vous épier… Oui, j'ai été assez misérable pour douter de votre loyauté, de votre honneur… Oh ! l'auteur de ces lettres sait à qui il les adresse… Il sait combien ma tête est faible… Eh bien ! monseigneur, dites, après avoir entendu ce que je viens d'entendre, car je n'ai pas perdu un mot de votre entretien, car je sais quels intérêts vous attirent rue du Temple… après avoir été assez bassement défiant pour me faire le complice de cette horrible calomnie en y croyant… n'est-ce pas à genoux que je dois vous demander grâce et pitié ?… Et c'est que ce que je fais, monseigneur… et c'est ce que je fais, Clémence car je n'ai plus d'espoir que dans votre générosité.

– Eh ! mon Dieu, mon cher Albert, qu'ai-je à vous pardonner ? dit Rodolphe en tendant ses deux mains au marquis avec la plus touchante cordialité. Maintenant, vous savez nos secrets, à moi et à Mme d'Harville ; j'en suis ravi, je pourrai vous sermonner tout à mon aise. Me voici votre confident forcé, et, ce qui vaut encore mieux, vous voici le confident de Mme d'Harville : c'est dire que vous connaissez maintenant tout ce que vous devez attendre de ce noble cœur.

– Et vous, Clémence, dit tristement M. d'Harville à sa femme, me pardonnerez-vous encore cela ?

– Oui, à condition que vous m'aiderez à assurer votre bonheur… Et elle tendit la main à son mari, qui la serra avec émotion.

– Ma foi, mon cher marquis, s'écria Rodolphe, nos ennemis sont maladroits ! Grâce à eux, nous voici plus intimes que par le passé. Vous n'avez jamais plus justement apprécié Mme d'Harville, jamais elle ne vous a été plus dévouée. Avouez que nous sommes bien vengés des envieux et des méchants ! C'est toujours cela, en attendant mieux… car je devine d'où le coup est parti, et je n'ai pas l'habitude de souffrir

patiemment le mal que l'on fait à mes amis. Mais ceci me regarde. Adieu, madame, voici notre intrigue découverte, vous ne serez plus seule à secourir vos protégés. Soyez tranquille, nous renouerons bientôt quelque mystérieuse entreprise, et le marquis sera bien fin s'il la découvre.

Après avoir accompagné Rodolphe jusqu'à sa voiture pour le remercier encore, le marquis rentra chez lui sans revoir Clémence.

III

Réflexions

Il serait difficile de peindre les sentiments tumultueux et contraires dont fut agité M. d'Harville lorsqu'il se trouva seul.

Il reconnaissait avec joie l'insigne fausseté de l'accusation portée contre Rodolphe et contre Clémence ; mais il était aussi convaincu qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d'être aimé d'elle. Plus, dans sa conversation avec Rodolphe, Clémence s'était montrée résignée, courageuse, résolue au bien, plus il se reprochait amèrement d'avoir, par un coupable égoïsme, enchaîné cette malheureuse jeune femme à son sort.

Loin d'être consolé par l'entretien qu'il avait surpris, il tomba dans une tristesse, dans un accablement inexprimables.

La richesse oisive a cela de terrible que rien ne la distrait, que rien ne la défend des ressentiments douloureux. N'étant jamais forcément préoccupée des nécessités de l'avenir ou des labeurs de chaque jour, elle demeure tout entière en proie aux grandes afflictions morales.

Pouvant posséder ce qui se possède à prix d'or, elle désire ou elle regrette avec une violence inouïe ce que l'or seul ne peut donner.

La douleur de M. d'Harville était désespérée, car il ne voulait, après tout, rien que de juste, que de légal.

« La possession… sinon l'amour de sa femme. »

Or, en face des refus inexorables de Clémence, il se demandait si ce n'était pas une dérision amère que ces paroles de la loi :

« La femme appartient à son mari. »

À quel pouvoir, à quelle intervention recourir pour vaincre cette froideur, cette répugnance qui changeaient sa vie en un long supplice, puisqu'il ne devait, ne pouvait, ne voulait aimer que sa femme ?

Il lui fallait reconnaître qu'en cela, comme en tant d'autres incidents de la vie conjugale, la simple volonté de l'homme ou de la femme se substituait impérieusement, sans appel, sans répression possible, à la volonté souveraine de la loi.

À ces transports de vaine colère succédait parfois un morne abattement.

L'avenir lui pesait, lourd, sombre, glacé.

Il pressentait que le chagrin rendrait sans doute plus fréquentes encore les crises de son effroyable maladie.

– Oh ! s'écria-t-il, à la fois attendri et désolé, c'est ma faute… c'est ma faute ! Pauvre malheureuse femme ! je l'ai trompée… indignement trompée ! Elle peut… elle doit me haïr… et pourtant, tout à l'heure encore, elle m'a témoigné l'intérêt le plus touchant ; mais, au lieu de me contenter de cela, ma folle passion m'a égaré, je suis devenu tendre, j'ai parlé de mon amour, et à peine mes lèvres ont-elles effleuré sa main qu'elle a tressailli de frayeur. Si j'avais pu douter encore de la répugnance invincible que je lui inspire, ce qu'elle a dit au prince ne m'aurait laissé aucune illusion. Oh ! c'est affreux… affreux.

« Et de quel droit lui a-t-elle confié ce hideux secret ? Cela est une trahison indigne ! De quel droit ? Hélas ! du droit que les victimes ont de se plaindre de leur bourreau. Pauvre enfant, si jeune, si aimante, tout ce qu'elle a trouvé de plus cruel à dire contre l'horrible existence que je lui ai faite… c'est que tel n'était pas le sort qu'elle avait rêvé, et qu'elle était bien jeune pour renoncer à l'amour ! Je connais Clémence… cette parole qu'elle m'a donnée, qu'elle a donnée au prince, elle la tiendra désormais : elle sera pour moi la plus tendre des sœurs. Eh bien !… ma position n'est-elle pas encore digne d'envie ?… Aux rapports froids et contraints qui existaient entre nous vont succéder des relations affectueuses et douces, tandis qu'elle aurait pu me traiter toujours avec un mépris glacial, sans qu'il me fût possible de me plaindre.

« Allons, je me consolerai en jouissant de ce qu'elle m'offre. Ne serai-je pas encore trop heureux ? Trop heureux ! oh ! que je suis faible, que je suis lâche ! N'est-ce pas ma femme, après tout ? N'est-elle pas à moi, bien à moi ? La loi ne me reconnaît-elle pas mon pouvoir sur elle ? Ma femme résiste… eh bien ! j'ai le droit de…

Il s'interrompit avec un éclat de rire sardonique.

– Oh ! oui, la violence, n'est-ce pas ! Maintenant la violence ! Autre infamie. Mais que faire alors ? Car je l'aime, moi ! je l'aime comme un insensé… Je n'aime qu'elle… Je ne veux qu'elle… Je veux son amour, et non sa tiède affection de sœur. Oh ! à la fin il faudra bien qu'elle ait pitié… elle est si bonne, elle me verra si malheureux ! Mais non, non ! jamais ! Il est une cause d'éloignement qu'une femme ne surmonte pas. Le dégoût… oui… le dégoût… entends-tu ? le dégoût !… Il faut bien te convaincre de cela : ton horrible infirmité lui fera horreur… toujours… entends-tu ? toujours ! s'écria M. d'Harville dans une douloureuse exaltation.

Après un moment de farouche silence, il reprit :

– Cette anonyme délation, qui accusait le prince et ma femme, part encore d'une main ennemie ; et tout à l'heure, avant de l'avoir entendue, j'ai pu un instant le soupçonner ! Lui, le croire capable d'une si lâche trahison ! Et ma femme, l'envelopper dans le même soupçon ! Oh ! la jalousie est incurable ! Et pourtant il ne faut pas que je m'abuse. Si le prince, qui m'aime comme l'ami le plus tendre, le plus généreux, engage Clémence à occuper son esprit et son cœur par des œuvres charitables ; s'il lui promet ses conseils, son appui, c'est qu'elle a besoin de conseils, d'appui.

« Au fait, si belle, si jeune, si entourée, sans amour au cœur qui la défende, presque excusée de ses torts par les miens, qui sont atroces, ne peut-elle pas faillir ?

« Autre torture ! Que j'ai souffert, mon Dieu ! quand je l'ai crue coupable… quelle terrible agonie ! Mais non, cette crainte est vaine. Clémence a juré de ne pas manquer à ses devoirs… elle tiendra ses promesses… mais à quel prix, mon Dieu ! à quel prix ! Tout à l'heure, lorsqu'elle revenait à moi avec d'affectueuses paroles, combien son sourire doux, triste, résigné, m'a fait de mal ! Combien ce retour vers son bourreau a dû lui coûter ! Pauvre femme ! qu'elle était belle et touchante ainsi ! Pour la première fois j'ai senti un remords déchirant ; car jusqu'alors sa froideur hautaine l'avait assez vengée. Oh ! malheureux, malheureux que je suis !

Après une longue nuit d'insomnie et de réflexions amères, les agitations de M. d'Harville cessèrent comme par enchantement. Il attendit le jour avec impatience.

IV

Projets d'avenir

Dès le matin, M. d'Harville sonna son valet de chambre.

Le vieux Joseph en entrant chez son maître l'entendit, à son grand étonnement, fredonner un air de chasse, signe aussi rare que certain de la bonne humeur de M. d'Harville.

– Ah ! monsieur le marquis, dit le fidèle serviteur attendri, quelle jolie voix vous avez… quel dommage que vous ne chantiez pas plus souvent !

– Vraiment, monsieur Joseph, j'ai une jolie voix ? dit M. d'Harville en riant.

– Monsieur le marquis aurait la voix aussi enrouée qu'un chat-huant ou qu'une crécelle, que je trouverais encore qu'il a une jolie voix.

– Taisez-vous, flatteur !

– Dame ! quand vous chantez, monsieur le marquis, c'est signe que vous êtes content… et alors votre voix me paraît la plus charmante musique du monde…

– En ce cas, mon vieux Joseph, apprête-toi à ouvrir tes longues oreilles.

– Que dites-vous ?

– Tu pourras jouir tous les jours de cette charmante musique, dont tu parais si avide.

– Vous seriez heureux tous les jours, monsieur le marquis ! s'écria Joseph en joignant les mains avec un radieux étonnement.

– Tous les jours, mon vieux Joseph, heureux tous les jours. Oui, plus de chagrins, plus de tristesse. Je puis te dire cela, à toi, seul et discret confident de mes peines… Je suis au comble du bonheur… Ma femme est un ange de bonté… elle m'a demandé pardon de son éloignement passé, l'attribuant, le devinerais-tu ?… à la jalousie !…

– À la jalousie ?

– Oui, d'absurdes soupçons excités par des lettres anonymes…

– Quelle indignité !…

– Tu comprends… les femmes ont tant d'amour-propre… Il n'en a

pas fallu davantage pour nous séparer ; mais heureusement hier soir elle s'en est franchement expliquée avec moi. Je l'ai désabusée ; te dire son ravissement me serait impossible, car elle m'aime, oh ! elle m'aime ! La froideur qu'elle me témoignait lui pesait aussi cruellement qu'à moi-même… Enfin notre cruelle séparation a cessé… juge de ma joie !…

– Il serait vrai ! s'écria Joseph les yeux mouillés de larmes. Il serait donc vrai, monsieur le marquis ! Vous voilà heureux pour toujours, puisque l'amour de Mme la marquise vous manquait seul… ou plutôt puisque son éloignement faisait seul votre malheur, comme vous me le disiez…

– Et à qui l'aurais-je dit, mon pauvre Joseph ?… Ne possédais-tu pas un secret plus triste encore ? Mais ne parlons pas de tristesse… ce jour est trop beau… Tu t'aperçois peut-être que j'ai pleuré ?… C'est qu'aussi, vois-tu, le bonheur me débordait… Je m'y attendais si peu !… Comme je suis faible, n'est-ce pas ?

– Allez… allez… monsieur le marquis, vous pouvez bien pleurer de contentement, vous avez assez pleuré de douleur. Et moi donc ! tenez… est-ce que je ne fais pas comme vous ? Braves larmes ! je ne les donnerais pas pour dix années de ma vie… Je n'ai plus qu'une peur, c'est de ne pouvoir pas m'empêcher de me jeter aux genoux de Mme la marquise la première fois que je vais la voir…

– Vieux fou, tu es aussi déraisonnable que ton maître… Maintenant, j'ai une crainte aussi, moi…

– Laquelle ? mon Dieu !

– C'est que cela ne dure pas… Je suis trop heureux… qu'est-ce qui me manque ?

– Rien, rien, monsieur le marquis, absolument rien…

– C'est pour cela. Je me défie de ces bonheurs si parfaits, si complets…

– Hélas ! si ce n'est que cela… monsieur le marquis… mais non, je n'ose…

– Je l'entends… eh bien ! je crois tes craintes vaines !… La révolution que mon bonheur me cause est si vive, si profonde, que je suis sûr d'être à peu près sauvé !

– Comment cela ?

– Mon médecin ne m'a-t-il pas dit cent fois que souvent un violente secousse morale suffisait pour donner ou pour guérir cette funeste maladie ?… Pourquoi les émotions heureuses seraient-elles impuissantes à nous sauver ?

– Si vous croyez cela, monsieur le marquis, cela sera… Cela est… vous êtes guéri ! Mais c'est donc un jour béni que celui-ci ? Ah ! comme vous le dites, monsieur, Mme la marquise est un bon ange descendu du ciel, et je commence presque à m'effrayer aussi, monsieur : c'est peut-être trop de félicité en un jour ; mais, j'y songe… si pour vous rassurer il ne vous faut qu'un petit chagrin, Dieu merci ! j'ai votre affaire.

– Comment ?

– Un de vos amis a reçu très-heureusement et très à-propos, voyez comme ça se trouve ! a reçu un coup d'épée, bien peu grave, il est vrai ; mais c'est égal, ça suffira toujours à vous chagriner assez pour qu'il y ait, comme vous le désiriez, une petite tache dans ce trop beau jour. Il est vrai qu'eu égard à cela il vaudrait mieux que le coup d'épée fût plus dangereux, mais il faut se contenter de ce que l'on a.

– Veux-tu te taire !… Et de qui veux-tu parler ?

– De M. le duc de Lucenay.

– Il est blessé ?

– Une égratignure au bras, M. le duc est venu hier pour voir monsieur, et il a dit qu'il reviendrait ce matin lui demander une tasse de thé…

– Ce pauvre Lucenay ! et pourquoi ne m'as-tu pas dit…

– Hier soir je n'ai pu voir M. le marquis.

Après un moment de réflexion M. d'Harville reprit :

– Tu as raison ; ce léger chagrin satisfera sans doute la jalouse destinée… Mais il me vient une idée, j'ai envie d'improviser ce matin un déjeuner de garçons, tous amis de M. de Lucenay, pour fêter l'heureuse issue de son duel. Ne s'attendant pas à cette réunion il sera enchanté.

– À la bonne heure, monsieur le marquis ! Vive la joie ! Rattrapez le temps perdu… Combien de couverts, que je donne les ordres au maître d'hôtel ?

– Six personnes dans la petite salle à manger d'hiver.

– Et les invitations ?

– Je vais les écrire. Un homme d'écurie montera à cheval et les portera à l'instant ; il est de bonne heure, on trouvera tout le monde. Sonne.

Joseph sonna.

M. d'Harville entra dans un cabinet et écrivit les lettres suivantes, sans autre variante que le nom de l'invité :

« Mon cher…, ceci est une circulaire ; il s'agit d'un impromptu. Lucenay doit venir déjeuner avec moi ce matin ; il ne compte que sur un tête-à-tête ; faites-lui la très-aimable surprise de vous joindre à moi et à quelques-uns de ses amis que je fais aussi prévenir. À midi sans faute. »

A. D'HARVILLE

Un domestique entra.

– Faites monter quelqu'un à cheval, et que l'on porte à l'instant ces lettres, dit M. d'Harville ; puis, s'adressant à Joseph : Écris les adresses : « M. le vicomte de Saint-Remy… », Lucenay ne peut se passer de lui, se dit M. d'Harville ; « M. de Montville… », un des compagnons de voyage du duc ; « lord Douglas », son fidèle partner au whist, « le baron de Sézannes », son ami d'enfance… As-tu écrit ?

– Oui, monsieur le marquis.

– Envoyez ces lettres sans perdre une minute, dit M. d'Harville. Ah ! Philippe, priez M. Doublet de venir me parler.

Philippe sortit.

– Eh bien ! qu'as-tu ? demanda M. d'Harville à Joseph qui le regardait avec ébahissement.

– Je n'en reviens pas, monsieur ; je ne vous ai jamais vu l'air si en train, si gai. Et puis, vous qui êtes ordinairement pâle, vous avez de belles couleurs… vos yeux brillent…

– Le bonheur, mon vieux Joseph, toujours le bonheur… Ah çà, il faut que tu m'aides dans un complot… Tu vas aller t'informer auprès de Mlle Juliette, celle des femmes de Mme d'Harville qui a soin, je crois, de ses diamants…

– Oui, monsieur le marquis, c'est Mlle Juliette qui en est chargée ; je l'ai aidée, il n'y a pas huit jours, à les nettoyer.

– Tu vas lui demander le nom et l'adresse du joaillier de sa maîtresse… mais qu'elle ne dise pas un mot de ceci à la marquise !…

– Ah ! je comprends, monsieur… une surprise…

– Va vite. Voici M. Doublet.

En effet, l'intendant entra au moment où sortait Joseph.

– J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de M. le marquis.

– Mon cher monsieur Doublet, je vais vous épouvanter, dit M. d'Harville en riant ; je vais vous faire pousser d'affreux cris de détresse.

– À moi, monsieur le marquis ?

– À vous.

– Je ferai tout mon possible pour satisfaire monsieur le marquis.

– Je vais dépenser beaucoup d'argent, monsieur Doublet, énormément d'argent.

– Qu'à cela ne tienne, monsieur le marquis, nous le pouvons ; Dieu Merci ! nous le pouvons.

– Depuis longtemps je suis poursuivi par un projet de bâtisse : il s'agirait d'ajouter une galerie sur le jardin à l'aile droite de l'hôtel. Après avoir hésité devant cette folie, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici, je me décide… Il faudra prévenir aujourd'hui mon architecte afin qu'il vienne causer des plans avec moi… Eh bien ! monsieur Doublet, vous ne gémissez pas de cette dépense ?

– Je puis affirmer à monsieur le marquis que je ne gémis pas…

– Cette galerie sera destinée à donner des fêtes ; je veux qu'elle s'élève comme par enchantement : or, les enchantements étant fort chers, il faudra vendre quinze ou vingt mille livres de rente pour être en mesure de fournir aux dépenses, car je veux que les travaux commencent le plus tôt possible.

– Et c'est très-raisonnable ; autant jouir tout de suite… Je me disais toujours : « Il ne manque rien à monsieur le marquis, si ce n'est un goût quelconque… » Celui des bâtiments a cela de bon que les bâtiments restent… Quant à l'argent, que monsieur le marquis ne s'en inquiète pas. Dieu merci ! il peut, s'il lui plaît, se passer cette fantaisie de galerie-là.

Joseph entra.

– Voici, monsieur le marquis, l'adresse du joaillier ; il se nomme M. Baudoin, dit-il à M. d'Harville.

– Mon cher monsieur Doublet, vous allez aller, je vous prie, chez ce bijoutier, et lui direz d'apporter ici, dans une heure, une rivière de diamants, à laquelle je mettrai environ deux mille louis. Les femmes n'ont jamais trop de pierreries, maintenant qu'on en garnit les robes… Vous vous arrangerez avec le joaillier pour le payement.

– Oui, monsieur le marquis. C'est pour le coup que je ne gémirai pas. Des diamants, c'est comme des bâtiments, ça reste ; et puis cette surprise fera sans doute bien plaisir à Mme la marquise, sans compter le plaisir que cela vous procure à vous-même. C'est qu'aussi, comme j'avais l'honneur de le dire l'autre jour, il n'y a pas au monde une existence plus belle que celle de monsieur le marquis.

– Ce cher monsieur Doublet, dit M. d'Harville en souriant, ses félicitations sont toujours d'un à-propos inconcevable…

– C'est leur seul mérite, monsieur le marquis, et elles l'ont peut-être, ce mérite, parce qu'elles partent du fond du cœur. Je cours chez le joaillier, dit M. Doublet. Et il sortit.

Dès qu'il fut seul, M. d'Harville se promena dans son cabinet, les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixe, méditatif.

Sa physionomie changea tout à coup ; elle n'exprima plus ce contentement dont l'intendant et le vieux serviteur du marquis venaient d'être dupes, mais une résolution calme, morne, froide.

Après avoir marché quelque temps, il s'assit lourdement et comme accablé sous le poids de ses peines ; il posa ses deux coudes sur son bureau et cacha son front dans ses mains.

Au bout d'un instant, il se redressa brusquement, essuya une larme qui vint mouiller sa paupière rougie et dit avec effort :

– Allons… courage… allons.

Il écrivit alors à diverses personnes sur des objets assez insignifiants ; mais, dans ces lettres, il donnait ou ajournait différents rendez-vous à plusieurs jours de là.

Le marquis terminait cette correspondance lorsque Joseph rentra ; ce dernier était si gai qu'il s'oubliait jusqu'à chantonner à son tour.

– Monsieur Joseph, vous avez une bien jolie voix, lui dit son maître en souriant.

– Ma foi, tant pis, monsieur le marquis, je n'y tiens pas ; ça chante si fort au dedans de moi qu'il faut bien que ça s'entende au dehors…

– Tu feras mettre ces lettres à la poste.

– Oui, monsieur le marquis ; mais où recevrez-vous ces messieurs tout à l'heure ?

– Ici, dans mon cabinet, ils fumeront après déjeuner, et l'odeur du tabac n'arrivera pas chez Mme d'Harville.

À ce moment on entendit le bruit d'une voiture dans la cour de l'hôtel.

– C'est Mme la marquise qui va sortir, elle a demandé ce matin ses chevaux de très-bonne heure, dit Joseph.

– Cours alors la prier de vouloir bien passer ici avant de sortir.

– Oui, monsieur le marquis.

À peine le domestique fut-il parti que M. d'Harville s'approcha d'une glace et s'examina attentivement.

– Bien, bien, dit-il d'une voix sourde, c'est cela… les joues colorées, le regard brillant… Joie ou fièvre… peu importe… pourvu qu'on s'y

trompe. Voyons, maintenant, le sourire aux lèvres. Il y a tant de sortes de sourires ! Mais qui pourrait distinguer le faux du vrai ? Qui pourrait pénétrer sous ce masque menteur, dire : « Ce rire cache un sombre désespoir, cette gaieté bruyante cache une pensée de mort » ? Qui pourrait deviner cela ? Personne… heureusement… personne… Personne ? Oh ! si… l'amour ne s'y méprendrait pas, lui ; son instinct l'éclairerait. Mais j'entends ma femme… ma femme ! Allons… à ton rôle, histrion sinistre.

Clémence entra dans le cabinet de M. d'Harville.

– Bonjour, Albert, mon bon frère, lui dit-elle d'un ton plein de douceur et d'affection en lui tendant la main. Puis, remarquant l'expression souriante de la physionomie de son mari : Qu'avez-vous donc, mon ami ? Vous avez l'air radieux.

– C'est qu'au moment où vous êtes entrée, ma chère petite sœur, je pensais à vous… De plus, j'étais sous l'impression d'une excellente résolution…

– Cela ne m'étonne pas…

– Ce qui s'est passé hier, votre admirable générosité, la noble conduite du prince, tout cela m'a donné beaucoup à réfléchir, et je me suis converti à vos idées ; mais converti tout à fait, en regrettant mes velléités de révolte d'hier… que vous excuserez, au moins par coquetterie, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en souriant. Et vous ne m'auriez pas pardonné, j'en suis sûr, de renoncer trop facilement à votre amour.

– Quel langage ! quel heureux changement ! s'écria Mme d'Harville. Ah ! j'étais bien sûre qu'en m'adressant à votre cœur, à votre raison, vous me comprendriez. Maintenant, je ne doute plus de l'avenir.

– Ni moi non plus, Clémence, je vous l'assure. Oui, depuis ma résolution de cette nuit, cet avenir, qui me semblait vague et sombre s'est singulièrement éclairci, simplifié.

– Rien de plus naturel, mon ami ; maintenant nous marchons vers un même but, appuyés fraternellement l'un sur l'autre. Au bout de notre carrière, nous nous retrouverons ce que nous sommes aujourd'hui. Ce sentiment sera inaltérable. Enfin, je veux que vous soyez heureux ; et ce sera, car je l'ai mis là, dit Clémence en posant son doigt sur son front. Puis, elle reprit avec une expression charmante, en abaissant sa main sur son cœur : Non, je me trompe, c'est là… que cette bonne pensée veillera incessamment… pour vous… et pour moi aussi ; et vous verrez, monsieur mon frère, ce que c'est que l'entêtement d'un cœur bien dévoué.

– Chère Clémence ! répondit M. d'Harville avec une émotion contenue.

Puis, après un moment de silence, il reprit gaiement :

– Je vous ai fait prier de vouloir bien venir ici avant votre départ, pour vous prévenir que je ne pouvais pas prendre ce matin le thé avec vous. J'ai plusieurs personnes à déjeuner ; c'est une espèce d'impromptu pour fêter l'heureuse issue du duel de ce pauvre Lucenay, qui, du reste, n'a été que très-légèrement blessé par son adversaire.

Mme d'Harville rougit en songeant à la cause de ce duel : un propos ridicule adressé devant elle par M. de Lucenay à M. Charles Robert.

Ce souvenir fut cruel pour Clémence, il lui rappelait une erreur dont elle avait honte.

Pour échapper à cette pénible impression, elle dit à son mari :

– Voyez quel singulier hasard : M. de Lucenay vient déjeuner avec vous ; je vais, moi, peut-être très-indiscrètement, m'inviter ce matin chez Mme de Lucenay ; car j'ai beaucoup à causer avec elle de mes deux protégées inconnues. De là je compte aller à la prison de Saint-Lazare avec Mme de Blainval ; car vous ne savez pas toutes mes ambitions : à cette heure j'intrigue pour être admise dans l'œuvre des jeunes détenues.

– En vérité vous êtes insatiable, dit M. d'Harville en souriant ; puis il ajouta avec une douloureuse émotion qui, malgré ses efforts, se trahit quelque peu : Ainsi, je ne vous verrai plus… d'aujourd'hui ? se hâta-t-il de dire.

– Êtes-vous contrarié que je sorte de si matin ? lui demanda vivement Clémence, étonnée de l'accent de sa voix. Si vous le désirez, je puis remettre ma visite à Mme de Lucenay.

Le marquis avait été sur le point de se trahir ; il reprit du ton le plus affectueux :

– Oui, ma chère petite sœur, je suis aussi contrarié de vous voir sortir que je serai impatient de vous voir rentrer. Voilà de ces défauts dont je ne me corrigerai jamais.

– Et vous ferez bien, mon ami, car j'en serais désolée.

Un timbre annonçant une visite retentit dans l'hôtel.

– Voilà sans doute un de vos convives, dit Mme d'Harville. Je vous laisse. À propos, ce soir, que faites-vous ? Si vous n'avez pas disposé de votre soirée, j'exige que vous m'accompagniez aux Italiens ; peut-être maintenant la musique vous plaira-t-elle davantage !

– Je me mets à vos ordres avec le plus grand plaisir.

– Sortez-vous tantôt, mon ami ? Vous reverrai-je avant dîner ?

– Je ne sors pas… Vous me retrouverez… ici.

– Alors, en revenant, je viendrai savoir si votre déjeuner de garçon a été amusant.

– Adieu, Clémence.

– Adieu, mon ami… à bientôt !… Je vous laisse le champ libre, je vous souhaite mille bonnes folies… Soyez bien gai !

Et, après avoir cordialement serré la main de son mari, Clémence sortit par une porte un moment avant que M. de Lucenay n'entrât par une autre.

– Elle me souhaite mille bonnes folies… Elle m'engage à être gai… Dans ce mot : adieu, dans ce dernier cri de mon âme à l'agonie, dans cette parole de suprême et éternelle séparation, elle a compris : à bientôt… Et elle s'en va tranquille, souriante… Allons… cela fait honneur à ma dissimulation… Par le ciel ! je ne me croyais pas si bon comédien… Mais voici Lucenay…

V

Déjeuner de garçons

M. de Lucenay entra chez M. d'Harville.

La blessure du duc avait si peu de gravité qu'il ne portait même plus son bras en écharpe ; sa physionomie était toujours goguenarde et hautaine, son agitation toujours incessante, sa manie de tracasser toujours insurmontable. Malgré ses travers, ses plaisanteries de mauvais goût, malgré son nez démesuré qui donnait à sa figure un caractère presque grotesque, M. de Lucenay n'était pas, nous l'avons dit, un type vulgaire, grâce à une sorte de dignité naturelle et de courageuse impertinence qui ne l'abandonnait jamais.

– Combien vous devez me croire indifférent à ce qui vous regarde, mon cher Henri ! dit M. d'Harville en tendant la main à M. de Lucenay ; mais c'est seulement ce matin que j'ai appris votre fâcheuse aventure.

– Fâcheuse… allons donc, marquis !… Je m'en suis donné pour mon argent, comme on dit. Je n'ai jamais tant ri de ma vie !… Cet excellent M. Robert avait l'air si solennellement déterminé à ne pas passer pour avoir la pituite… Au fait, vous ne savez pas ? C'était la cause du duel. L'autre soir, à l'ambassade de ***, je lui avais demandé, devant votre femme et devant la comtesse Mac-Gregor, comme il la gouvernait, sa pituite. *Inde iræ ;* car, entre nous, il n'avait pas cet inconvénient-là. Mais c'est égal. Vous comprenez… s'entendre dire cela devant de jolies femmes, c'est impatientant.

– Quelle folie ! Je vous reconnais bien ! Mais qu'est-ce que M. Robert ?

– Je n'en sais, ma foi, rien du tout ; c'est un monsieur que j'ai rencontré aux eaux ; il passait devant nous dans le jardin d'hiver de l'ambassade, je l'ai appelé pour lui faire cette bête plaisanterie, il y a répondu le surlendemain en me donnant très-galamment un petit coup d'épée ; voilà nos relations. Mais ne parlons plus de ces niaiseries. Je viens vous demander une tasse de thé.

Ce disant, M. de Lucenay se jeta et s'étendit sur un sofa ; après quoi, introduisant le bout de sa canne entre le mur et la bordure d'un tableau placé au-dessus de sa tête, il commença de tracasser et de balancer ce cadre.

– Je vous attendais, mon cher Henri, et je vous ai ménagé une surprise, dit M. d'Harville.

– Ah ! bah ! et laquelle ? s'écria M. de Lucenay en imprimant au tableau un balancement très-inquiétant.

– Vous allez finir par décrocher ce tableau, et vous le faire tomber sur la tête…

– C'est pardieu, vrai ! vous avez un coup d'œil d'aigle… Mais votre surprise, dites-la donc ?

– J'ai prié quelques-uns de nos amis de venir déjeuner avec nous.

– Ah bien ! par exemple, pour ça, marquis, bravo ! bravissimo ! archi-bravissimo ! cria M. de Lucenay à tue-tête en frappant de grands coups de canne sur les coussins du sofa. Et qui aurons-nous ? Saint-Remy ? Non, au fait, il est à la campagne depuis quelques jours ; que diable peut-il manigancer à la campagne en plein hiver ?

– Vous êtes sûr qu'il n'est pas à Paris ?

– Très-sûr ; je lui avais écrit pour lui demander de me servir de témoin… Il était absent, je me suis rabattu sur lord Douglas et sur Sézannes…

– Cela se rencontre à merveille, ils déjeunent avec nous.

– Bravo ! bravo ! bravo ! se mit à crier de nouveau M. de Lucenay. Puis se tordant et se roulant sur le sofa, il accompagna cette fois ses cris inhumains d'une série de sauts de carpe à désespérer un bateleur.

Les évolutions acrobatiques du duc de Lucenay furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-Remy.

– Je n'ai pas eu besoin de demander si Lucenay était ici, dit gaiement le vicomte. On l'entend d'en bas !

– Comment ! c'est vous, beau sylvain, campagnard ! loup-garou ! s'écria le duc étonné, en se redressant brusquement ; on vous croyait à la campagne.

– Je suis de retour depuis hier ; j'ai reçu tout à l'heure l'invitation de d'Harville et j'accours… tout joyeux de cette bonne surprise. Et M. de Saint-Remy tendit la main à M. de Lucenay, puis au marquis.

– Et je vous sais bien gré de cet empressement, mon cher Saint-Remy. N'est-ce pas naturel ? Les amis de Lucenay ne doivent-ils pas se réjouir de l'heureuse issue de ce duel, qui, après tout, pouvait avoir des suites fâcheuses.

– Mais, reprit obstinément le duc, qu'est-ce donc que vous avez été faire à la campagne en plein hiver, Saint-Remy ? cela m'intrigue.

– Est-il curieux ! dit le vicomte en s'adressant à M. d'Harville. Puis

il répondit au duc : – Je veux me sevrer peu à peu de Paris… puisque je dois le quitter bientôt…

– Ah ! oui, cette belle imagination de vous faire attacher à la légation de France à Gerolstein… Laissez-nous donc tranquilles avec vos billevesées de diplomatie ! vous n'irez jamais là… ma femme le dit et tout le monde le répète…

– Je vous assure que Mme de Lucenay se trompe comme tout le monde.

– Elle vous a dit devant moi que c'était une folie…

– J'en ai tant fait dans ma vie !

– Des folies élégantes et charmantes, à la bonne heure, comme qui dirait de vous ruiner par vos magnificences de Sardanapale, j'admets ça ; mais aller vous enterrer dans un trou de cour pareil… à Gerolstein ! Voyez donc la belle poussée… Ça n'est pas une folie, c'est une bêtise, et vous avez trop d'esprit pour en faire… des bêtises.

– Prenez garde, mon cher Lucenay ; en médisant de cette cour allemande, vous allez-vous faire une querelle avec d'Harville, l'ami intime du grand-duc régnant, qui, du reste, m'a l'autre jour accueilli avec la meilleure grâce du monde à l'ambassade de ***, où je lui ai été présenté.

– Vraiment ! mon cher Henri, dit M. d'Harville, si vous connaissiez le grand-duc comme je le connais, vous comprendriez que Saint-Remy n'ait aucune répugnance à aller passer quelque temps à Gerolstein.

– Je vous crois, marquis, quoiqu'on le dise fièrement original, votre grand-duc ; mais ça n'empêche pas qu'un beau comme Saint-Remy, la fine fleur de la fleur des pois, ne peut vivre qu'à Paris… il n'est en toute valeur qu'à Paris.

Les autres convives de M. d'Harville venaient d'arriver, lorsque Joseph entra et dit quelques mots tout bas à son maître.

– Messieurs, vous permettez ?… dit le marquis. C'est le joaillier de ma femme qui m'apporte des diamants à choisir pour elle… une surprise. Vous connaissez cela, Lucenay, nous sommes des maris de la vieille roche, nous autres…

– Ah ! pardieu, s'il s'agit de surprise, s'écria le duc, ma femme m'en a fait une hier… et une fameuse encore ! ! !

– Quelque cadeau splendide ?

– Elle m'a demandé… cent mille francs…

– Et comme vous êtes magnifique… vous les lui avez…

– Prêtés !… Ils seront hypothéqués sur sa terre d'Arnouville… Les

bons comptes font les bons amis… Mais c'est égal… prêter en deux heures cent mille francs à quelqu'un qui en a besoin, c'est gentil et c'est rare… n'est-ce pas, dissipateur, vous qui êtes très-connaisseur en emprunts ?… dit en riant le duc à M. de Saint-Remy, sans se douter de la portée de ses paroles.

Malgré son audace, le vicomte rougit d'abord légèrement un peu, puis il reprit effrontément :

– Cent mille francs ! mais c'est énorme… Comment une femme peut-elle jamais avoir besoin de cent mille francs ?… Nous autres hommes, à la bonne heure.

– Ma foi, je ne sais pas ce qu'elle veut faire de cette somme-là… ma femme. D'ailleurs ça m'est égal. Des arriérés de toilette probablement… des fournisseurs impatientés et exigeants ; ça la regarde… et puis vous sentez bien, mon cher Saint-Remy, que, lui prêtant mon argent, il eût été du plus mauvais goût à moi de lui en demander l'emploi.

– C'est pourtant presque toujours une curiosité particulière à ceux qui prêtent de savoir ce qu'on veut faire de l'argent qu'on leur emprunte…, dit le vicomte en riant.

– Parbleu ! Saint-Remy, dit M. d'Harville, vous qui avez un si excellent goût, vous allez m'aider à choisir la parure que je destine à ma femme ; votre approbation consacrera mon choix, vos arrêts sont souverains en fait de modes…

Le joaillier entra, portant plusieurs écrins dans un grand sac de peau.

– Tiens, c'est M. Baudoin ! dit M. de Lucenay.

– À vous rendre mes devoirs, monsieur le duc.

– Je suis sûr que c'est vous qui ruinez ma femme avec vos tentations infernales et éblouissantes ? dit M. de Lucenay.

– Mme la duchesse s'est contentée de faire seulement remonter ses diamants cet hiver, dit le joaillier avec un léger embarras. Et justement, en venant chez M. le marquis, je les ai portés à Mme la duchesse.

M. de Saint-Remy savait que Mme de Lucenay, pour venir à son aide, avait changé ses pierreries pour des diamants faux ; il fut désagréablement frappé de cette rencontre… mais il reprit audacieusement :

– Ces maris sont-ils curieux ! ne répondez donc pas, monsieur Baudoin.

– Curieux ! ma foi, non, dit le duc ; c'est ma femme qui paye… elle

peut se passer toutes ses fantaisies… elle est plus riche que moi…

Pendant cet entretien, M. Baudoin avait étalé sur un bureau plusieurs admirables colliers de rubis et de diamants.

– Quel éclat !… et que ces pierres sont divinement taillées ! dit lord Douglas.

– Hélas ! monsieur, répondit le joaillier, j'employais à ce travail un des meilleurs lapidaires de Paris ; le malheur veut qu'il soit devenu fou, et jamais je ne retrouverai un ouvrier pareil. Ma courtière en pierreries m'a dit que c'est probablement la misère qui lui a fait perdre la tête, à ce pauvre homme.

– La misère !… Et vous confiez des diamants à des gens dans la misère !

– Certainement, monsieur, et il est sans exemple qu'un lapidaire ait jamais rien détourné, quoique ce soit un rude et pauvre état que le leur.

– Combien ce collier ? demanda M. d'Harville.

– Monsieur le marquis remarquera que les pierres sont d'une eau et d'une coupe magnifiques, presque toutes de la même grosseur.

– Voici des précautions oratoires des plus menaçantes pour votre bourse, dit M. de Saint-Remy en riant ; attendez-vous, mon cher d'Harville, à quelque prix exorbitant.

– Voyons, monsieur Baudoin, en conscience, votre dernier mot ? dit M. d'Harville.

– Je ne voudrais pas faire marchander monsieur le marquis… Le dernier prix sera de quarante-deux mille francs.

– Messieurs ! s'écria M. de Lucenay, admirons d'Harville en silence, nous autres maris… Ménager à sa femme une surprise de quarante-deux mille francs !… Diable ! n'allons pas ébruiter cela, ce serait d'un exemple détestable.

– Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, dit gaiement le marquis. Je suis amoureux de ma femme, je ne m'en cache pas ; je le dis, je m'en vante !

– On le voit bien, reprit M. de Saint-Remy ; un tel cadeau en dit plus que toutes les protestations du monde.

– Je prends donc ce collier, dit M. d'Harville, si toutefois cette monture d'émail noir vous semble de bon goût, Saint-Remy.

– Elle fait encore valoir l'éclat des pierreries ; elle est disposée à merveille !

– Je me décide pour ce collier, dit M. d'Harville. Vous aurez,

monsieur Baudoin, à compter avec M. Doublet, mon homme d'affaires.

– M. Doublet m'a prévenu, monsieur le marquis, dit le joaillier, et il sortit après avoir remis dans son sac, sans les compter (tant sa confiance était grande), les diverses pierreries qu'il avait apportées, et que M. de Saint-Remy avait longtemps et curieusement maniées et examinées durant cet entretien.

M. d'Harville, donnant le collier à Joseph qui avait attendu ses ordres, lui dit tout bas :

– Il faut que Mlle Juliette mette adroitement ces diamants avec ceux de sa maîtresse, sans que celle-ci s'en doute, pour que la surprise soit plus complète.

À ce moment, le maître d'hôtel annonça que le déjeuner était servi ; les convives du marquis passèrent dans la salle à manger et s'attablèrent.

– Savez-vous, mon cher d'Harville, dit M. de Lucenay, que cette maison est une des plus élégantes et des mieux distribuées de Paris ?

– Elle est assez commode, en effet, mais elle manque d'espace… mon projet est de faire ajouter une galerie sur le jardin. Mme d'Harville désire donner quelques grands bals, et nos salons ne suffiraient pas. Puis je trouve qu'il n'y a rien de plus incommode que les empiétements des fêtes sur les appartements que l'on occupe habituellement, et dont elles vous exilent de temps à autre.

– Je suis de l'avis de d'Harville, dit M. de Saint-Remy ; rien de plus mesquin, de plus bourgeois que ces déménagements forcés par autorité de bals ou de concerts… Pour donner des fêtes vraiment belles sans se gêner, il faut leur consacrer un emplacement particulier ; et puis de vastes éblouissantes salles, destinées à un bal splendide, doivent avoir un tout autre caractère que celui des salons ordinaires : il y a entre ces deux espèces d'appartements la même différence qu'entre la peinture à fresque monumentale et les tableaux de chevalet.

– Il a raison, dit M. d'Harville ; quel dommage, messieurs, que Saint-Remy n'ait pas douze à quinze cent mille livres de rentes ! Quelles merveilles il nous ferait admirer !

– Puisque nous avons le bonheur de jouir d'un gouvernement représentatif, dit le duc de Lucenay, le pays ne devrait-il pas voter un million par an à Saint Remy, et le charger de représenter à Paris le goût et l'élégance française qui décideraient du goût et de l'élégance de l'Europe… du monde ?

– Adopté ! cria-t-on en chœur.

– Et l'on prélèverait ce million annuel, en manière d'impôt, sur ces abominables fesse-mathieux qui, possesseurs de fortunes énormes,

seraient prévenus, atteints et convaincus de vivre comme des grippe-sous, ajouta M. de Lucenay.

– Et comme tels, reprit M. d'Harville, condamnés à défrayer des magnificences qu'ils devraient étaler.

– Sans compter que ces fonctions de grand prêtre, ou plutôt de grand maître de l'élégance, reprit M. de Lucenay, dévolues à Saint-Remy, auraient, par l'imitation, une prodigieuse influence sur le goût général.

– Il serait le type auquel on voudrait toujours ressembler.

– C'est clair.

– Et en tâchant de le copier, le goût s'épurerait.

– Au temps de la Renaissance, le goût est devenu partout excellent, parce qu'il se modelait sur celui des aristocraties, qui était exquis.

– À la grave tournure que prend la question, reprit gaiement M. d'Harville, je vois qu'il ne s'agit plus que d'adresser une pétition aux chambres pour l'établissement de la charge de grand maître de l'élégance française.

– Et comme les députés, sans exception, passent pour avoir des idées très-grandes, très-artistiques et très-magnifiques, cela sera voté par acclamation.

– En attendant la décision qui consacrera en droit la suprématie que Saint-Remy exerce en fait, dit M. d'Harville, je lui demanderai ses conseils pour la galerie que je vais faire construire : car j'ai été frappé de ses idées sur la splendeur des fêtes.

– Mes faibles lumières sont à vos ordres, d'Harville.

– Et quand inaugurerons-nous vos magnificences, mon cher ?

– L'an prochain, je suppose ; car je vais faire commencer immédiatement les travaux.

– Quel homme à projets vous êtes !

– J'en ai bien d'autres, ma foi… Je médite un bouleversement complet du Val-Richer.

– Votre terre de Bourgogne ?

– Oui ; il y a là quelque chose d'admirable à faire, si toutefois… Dieu me prête vie…

– Pauvre vieillard !…

– Mais n'avez-vous pas acheté dernièrement une ferme près du Val-Richer pour vous arrondir encore ?

– Oui, une très-bonne affaire que mon notaire m'a conseillée.

– Et quel est ce rare et précieux notaire qui conseille de si bonnes affaires ?

– M. Jacques Ferrand.

À ce nom, un léger tressaillement plissa le front de M. de Saint-Remy.

– Est-il vraiment aussi honnête homme qu'on le dit ? demanda-t-il négligemment à M. d'Harville, qui se souvint alors de ce que Rodolphe avait raconté à Clémence à propos du notaire.

– Jacques Ferrand ? Quelle question ! Mais c'est un homme d'une probité antique, dit M. de Lucenay.

– Aussi respecté que respectable.

– Très-pieux… ce qui ne gâte rien.

– Excessivement avare… ce qui est une garantie pour ses clients.

– C'est enfin un de ces notaires de la vieille roche, qui vous demandent pour qui vous les prenez lorsqu'on s'avise de leur parler de reçu à propos de l'argent qu'on leur confie.

– Rien qu'à cause de cela, moi, je leur confierais toute ma fortune.

– Mais où diable Saint-Remy a-t-il été chercher ses doutes à propos de ce digne homme d'une intégrité proverbiale ?

– Je ne suis que l'écho de bruits vagues… Du reste, je n'ai aucune raison pour nier ce phénix des notaires… Mais, pour revenir à vos projets, d'Harville, que voulez-vous donc bâtir au Val-Richer ? On dit le château admirable ?…

– Vous serez consulté, soyez tranquille, mon cher Saint-Remy, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, car je me fais une joie de ces travaux ; il me semble qu'il n'y a rien de plus attachant que d'avoir ainsi des intérêts successifs qui échelonnent et occupent les années à venir… Aujourd'hui ce projet… dans un an celui-ci… Plus tard, c'est autre chose… Joignez à cela une femme charmante que l'on adore, qui est de moitié dans tous vos goûts, dans tous vos desseins, et ma foi, la vie se passe assez doucement.

– Je le crois, pardieu, bien ! C'est un vrai paradis sur terre.

– Maintenant, messieurs, dit d'Harville lorsque le déjeuner fut terminé, si vous voulez fumer un cigare dans mon cabinet, vous en trouverez d'excellents.

On se leva de table, on rentra dans le cabinet du marquis ; la porte de sa chambre à coucher, qui y communiquait, était ouverte. Nous avons dit que le seul ornement de cette pièce se composait de deux panoplies de très-belles armes.

M. de Lucenay, ayant allumé un cigare, suivit le marquis dans sa chambre.

– Vous voyez, je suis toujours amateur d'armes, lui dit M. d'Harville.

– Voilà, en effet, de magnifiques fusils anglais et français ; ma foi, je ne saurais auxquels donner la préférence… Douglas ! cria M. de Lucenay, venez donc voir si ces fusils ne peuvent rivaliser avec vos meilleurs Manton.

Lord Douglas, Saint-Remy et deux autres convives entrèrent dans la chambre du marquis pour examiner les armes.

M. d'Harville, prenant un pistolet de combat, l'arma et dit en riant :

– Voici, messieurs, la panacée universelle pour tous les maux… le spleen… l'ennui…

Et il approcha, en plaisantant, le canon de ses lèvres.

– Ma foi ! moi, je préfère un autre spécifique ! dit Saint-Remy ; celui-là n'est bon que dans les cas désespérés.

– Oui, mais il est si prompt, dit M. d'Harville. Zest ! et c'est fait ; la volonté n'est pas plus rapide… Vraiment, c'est merveilleux.

– Prenez donc garde, d'Harville ; ces plaisanteries-là sont toujours dangereuses ; un malheur est si vite arrivé ! dit M. de Lucenay, voyant le marquis approcher encore le pistolet de ses lèvres.

– Parbleu, mon cher, croyez-vous que s'il était chargé je jouerais ce jeu-là ?

– Sans doute, mais c'est toujours imprudent.

– Tenez, messieurs, voilà comme on s'y prend : on introduit délicatement le canon entre ses dents… et alors…

– Mon Dieu ! que vous êtes donc bête, d'Harville, quand vous vous y mettez ! dit M. de Lucenay en haussant les épaules.

– On approche le doigt de la détente…, ajouta M. d'Harville.

– Est-il enfant… est-il enfant… à son âge !

– Un petit mouvement sur la gâchette, reprit le marquis, et l'on va droit chez les âmes.

Avec ces mots le coup partit.

M. d'Harville s'était brûlé la cervelle.

Nous renonçons à peindre la stupeur, l'épouvante des convives de M. d'Harville.

Le lendemain on devait lire dans un journal :

« Hier, un événement aussi imprévu que déplorable a mis en émoi tout le faubourg Saint-Germain. Une de ces imprudences qui amènent chaque année de si funestes accidents a causé un affreux malheur. Voici les faits que nous avons recueillis, et dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« M. le marquis d'Harville, possesseur d'une fortune immense, âgé à peine de vingt-six ans, cité pour la bonté de son cœur, marié depuis peu d'années à une femme qu'il idolâtrait, avait réuni quelques-uns de ses amis à déjeuner. En sortant de table, on passa dans la chambre à coucher de M. d'Harville, où se trouvaient plusieurs armes de prix. En faisant examiner à ses convives quelques fusils, M. d'Harville prit en plaisantant un pistolet qu'il ne croyait pas chargé et l'approcha de ses lèvres… Dans sa sécurité, il pesa sur la gâchette… le coup partit !… et le malheureux jeune homme tomba mort, la tête horriblement fracassée ! Que l'on juge de l'effroyable consternation des amis de M. d'Harville, auxquels un instant auparavant, plein de jeunesse, de bonheur et d'avenir, il faisait part de différents projets ! Enfin, comme si toutes les circonstances de ce douloureux événement devaient le rendre plus cruel encore par de pénibles contrastes, le matin même, M. d'Harville, voulant ménager une surprise à sa femme, avait acheté une parure d'un grand prix qu'il lui destinait… Et c'est au moment où peut-être jamais la vie ne lui avait paru plus riante et plus belle qu'il tombe victime d'un effroyable accident…

« En présence d'un pareil malheur, toutes réflexions sont inutiles, on ne peut que rester anéanti devant les arrêts impénétrables de la Providence. »

Nous citons le journal, afin de consacrer, pour ainsi dire, la croyance générale, qui attribua la mort du mari de Clémence à une fatale et déplorable imprudence.

Est-il besoin de dire que M. d'Harville emporta seul dans la tombe le mystérieux secret de sa mort volontaire ?…

Oui, volontaire et calculée, et méditée avec autant de sang-froid que de générosité, afin que Clémence ne pût concevoir le plus léger soupçon sur la véritable cause de ce suicide.

Ainsi les projets dont M. d'Harville avait entretenu son intendant et ses amis, ces heureuses confidences à son vieux serviteur, la surprise que le matin même il avait ménagée à sa femme, tout cela était autant de pièges tendus à la crédulité publique. Comment supposer qu'un homme si préoccupé de l'avenir, si jaloux de plaire à sa femme, pût songer à se tuer ?…

Sa mort ne fut donc attribuée et ne pouvait qu'être attribuée à une imprudence. Quant à sa résolution, un incurable désespoir l'avait dictée. En se montrant à son égard aussi affectueuse, aussi tendre qu'elle s'était montrée jadis froide et hautaine, en revenant noblement à lui, Clémence avait éveillé dans le cœur de son mari de douloureux remords.

La voyant si mélancoliquement résignée à cette longue vie sans amour, passée auprès d'un homme atteint d'une incurable et effrayante maladie ; bien certain, d'après la solennité des paroles de Clémence, qu'elle ne pourrait jamais vaincre la répugnance qu'il lui inspirait, M. d'Harville s'était pris d'une profonde pitié pour sa femme et d'un effrayant dégoût de lui-même et de la vie.

Dans l'exaspération de sa douleur, il se dit :

« Je n'aime, je ne puis aimer qu'une femme au monde… c'est la mienne. Sa conduite, pleine de cœur et d'élévation, augmenterait encore ma folle passion, s'il était possible de l'augmenter.

« Et cette femme, qui est la mienne, ne peut jamais m'appartenir…

« Elle a le droit de me mépriser, de me haïr…

« Je l'ai, par une tromperie infâme, enchaînée, jeune fille, à mon détestable sort…

« Je m'en repens… Que dois-je faire pour elle maintenant ?

« La délivrer des liens odieux que mon égoïsme lui a imposés.

« Ma mort seule peut briser ces liens… il faut donc que je me tue… »

Et voilà pourquoi M. d'Harville avait accompli ce grand, ce douloureux sacrifice.

Si le divorce eût existé, ce malheureux se serait-il suicidé ?

Non !

Il pouvait réparer en partie le mal qu'il avait fait, rendre sa femme à la liberté, lui permettre de trouver le bonheur dans une autre union…

L'inexorable immutabilité de la loi rend donc souvent certaines fautes irrémédiables, ou, comme dans ce cas, ne permet de les effacer que par un nouveau crime.

VI

Saint-Lazare

Nous croyons devoir prévenir les plus timorés de nos lecteurs que la prison de Saint-Lazare, spécialement destinée aux voleuses et aux prostituées, est journellement visitée par plusieurs femmes dont la charité, dont le nom, dont la position sociale, commandent le respect de tous.

Ces femmes, élevées au milieu des splendeurs de la fortune, ces femmes, à bon droit comptées parmi la société la plus choisie, viennent chaque semaine passer de longues heures auprès des misérables prisonnières de Saint-Lazare ; épiant dans ces âmes dégradées la moindre aspiration vers le bien, le moindre regret d'un passé criminel, elles encouragent les tendances meilleures, fécondent le repentir, et par la puissante magie de ces mots : devoir, honneur, vertu, elles retirent quelquefois de la fange une de ces créatures abandonnées, avilies, méprisées.

Habituées aux délicatesses, à la politesse exquise de la meilleure compagnie, ces femmes courageuses quittent leur hôtel séculaire, appuient leurs lèvres au front virginal de leurs filles pures comme les anges du ciel, et vont dans de sombres prisons braver l'indifférence grossière ou les propos criminels de ces voleuses ou de ces prostituées…

Fidèles à leur mission de haute moralité, elles descendent vaillamment dans cette boue infecte, posent la main sur tous ces cœurs gangrenés, et, si quelque faible battement d'honneur leur révèle un léger espoir de salut, elles disputent et arrachent à une irrévocable perdition l'âme malade dont elles n'ont pas désespéré.

Les lecteurs timorés auxquels nous nous adressons calmeront donc leur susceptibilité en songeant qu'ils n'entendront et ne verront, après tout, que ce que voient et entendent chaque jour les femmes vénérées que nous venons de citer.

Sans oser établir un ambitieux parallèle entre leur mission et la nôtre, pourrons-nous dire que ce qui nous soutient aussi dans cette œuvre longue, pénible, difficile, c'est la conviction d'avoir éveillé quelques nobles sympathies pour les infortunes probes, courageuses, imméritées, pour les repentirs sincères, pour l'honnêteté simple, naïve ; et d'avoir inspiré le dégoût, l'aversion, l'horreur, la crainte salutaire et

tout ce qui était absolument impur et criminel ?

Nous n'avons pas reculé devant les tableaux les plus hideusement vrais, pensant que, comme le feu, la vérité morale purifie tout.

Notre parole a trop peu de valeur, notre opinion trop peu d'autorité, pour que nous prétendions enseigner ou réformer.

Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester la réalité.

Pourtant, parmi les heureux du monde, quelques-uns, révoltés de la crudité de ces douloureuses peintures, ont crié à l'exagération, à l'invraisemblance, à l'impossibilité, pour n'avoir pas à plaindre (nous ne disons pas à secourir) tant de maux.

Cela se conçoit.

L'égoïste gorgé d'or ou bien repu veut avant tout digérer tranquille. L'aspect des pauvres frissonnant de faim et de froid lui est particulièrement importun, il préfère cuver sa richesse ou sa bonne chère, les yeux à demi ouverts aux visions voluptueuses d'un ballet d'opéra.

Le plus grand nombre, au contraire, des riches et des heureux ont généreusement compati à certains malheurs qu'ils ignoraient : quelques personnes même nous ont su gré de leur avoir indiqué le bienfaisant emploi d'aumônes nouvelles.

Nous avons été puissamment soutenu, encouragé par de pareilles adhésions.

Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un livre mauvais au point de vue de l'art, mais que nous maintenons n'être pas un mauvais livre au point de vue moral, cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé, que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre.

Quelle plus glorieuse récompense pour nous que les bénédictions de quelques pauvres familles qui auront dû un peu de bien-être aux pensées que nous avons soulevées !

Cela dit à propos de la nouvelle pérégrination où nous engageons le lecteur, après avoir, nous l'espérons, apaisé ses scrupules, nous l'introduirons à Saint-Lazare, immense édifice d'un aspect imposant et lugubre, situé rue du Faubourg-Saint-Denis.

Ignorant le terrible drame qui se passait chez elle, Mme d'Harville s'était rendue à la prison, après avoir obtenu quelques renseignements de Mme de Lucenay au sujet des deux malheureuses femmes que la

cupidité du notaire Jacques Ferrand plongeait dans la détresse.

Mme de Blainval, une des patronnesses de l'œuvre des jeunes détenues, n'ayant pu ce jour-là accompagner Clémence à Saint-Lazare, celle-ci y était venue seule. Elle fut accueillie avec empressement par le directeur et par plusieurs dames inspectrices, reconnaissables à leurs vêtements noirs et au ruban bleu à médaillon d'argent qu'elles portaient en sautoir.

Une de ces inspectrices, femme d'un âge mûr, d'une figure grave et douce, resta seule avec Mme d'Harville dans un petit salon attenant au greffe.

On ne peut s'imaginer ce qu'il y a de dévouement ignoré, d'intelligence, de commisération, de sagacité, chez ces femmes respectables qui se consacrent aux fonctions modestes et obscures de surveillantes des détenues.

Rien de plus sage, de plus praticable que les notions d'ordre, de travail, de devoir, qu'elles donnent aux prisonnières, dans l'espoir que ces enseignements survivront au séjour de la prison.

Tour à tour indulgentes et fermes, patientes et sévères, mais toujours justes et impartiales, ces femmes, sans cesse en contact avec les détenues, finissent, au bout de longues années, par acquérir une telle science de la physionomie de ces malheureuses qu'elles les jugent presque toujours sûrement du premier coup d'œil, et qu'elles les classent à l'instant selon leur degré d'immoralité.

Mme Armand, l'inspectrice qui était restée seule avec Mme d'Harville, possédait à un point extrême cette prescience presque divinatrice du caractère des prisonnières ; ses paroles, ses jugements, avaient dans la maison une autorité considérable.

Mme Armand dit à Clémence :

– Puisque madame la marquise a bien voulu me charger de lui désigner celles de nos détenues qui, par une meilleure conduite ou par un repentir sincère, pourraient mériter son intérêt, je crois pouvoir lui recommander une infortunée que je crois plus malheureuse encore que coupable ; car je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il n'est pas trop tard pour sauver cette jeune fille, une malheureuse enfant de seize ou dix-sept ans tout au plus.

– Et qu'a-t-elle fait pour être emprisonnée ?

– Elle est coupable de s'être trouvée aux Champs-Élysées le soir. Comme il est défendu à ses pareilles, sous des peines très-sévères, de fréquenter, soit le jour, soit la nuit, certains lieux publics, et que les Champs-Élysées sont au nombre des promenades interdites, on l'a arrêtée.

– Et elle vous semble intéressante ?

– Je n'ai jamais vu de traits plus réguliers, plus candides. Imaginez-vous, madame la marquise, une figure de vierge. Ce qui donnait encore à sa physionomie une expression plus modeste, c'est qu'en arrivant ici elle était vêtue comme une paysanne des environs de Paris.

– C'est donc une fille de campagne ?

– Non, madame la marquise. Les inspecteurs l'ont reconnue ; elle demeurait dans une horrible maison de la Cité, dont elle était absente depuis deux ou trois mois ; mais, comme elle n'a pas demandé sa radiation des registres de la police, elle reste soumise au pouvoir exceptionnel qui l'a envoyée ici.

– Mais peut-être avait-elle quitté Paris pour tâcher de se réhabiliter ?

– Je le pense, madame, c'est ce qui m'a tout de suite intéressée à elle. Je l'ai interrogée sur le passé, je lui ai demandé si elle venait de la campagne, lui disant d'espérer, dans le cas où, comme je le croyais, elle voudrait revenir au bien.

– Qu'a-t-elle répondu ?

– Levant sur moi ses grands yeux bleus mélancoliques et pleins de larmes, elle m'a dit avec un accent de douceur angélique : « Je vous remercie, madame, de vos bontés ; mais je ne puis rien dire sur le passé ; on m'a arrêtée, j'étais dans mon tort, je ne me plains pas. – Mais d'où venez-vous ? Où êtes-vous restée depuis votre départ de la Cité ? Si vous êtes allée à la campagne chercher une existence honorable, dites-le, prouvez-le : nous ferons écrire à M. le préfet pour obtenir votre liberté ; on vous rayera des registres de la police, et on encouragera vos bonnes résolutions. – Je vous en supplie, madame, ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre, a-t-elle repris. – Mais en sortant d'ici voulez-vous donc retourner dans cette affreuse maison ? – Oh ! jamais, s'est-elle écriée. – Que ferez-vous donc alors ? – Dieu le sait », a-t-elle répondu en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

– Cela est étrange !… Et elle s'exprime… ?

– En très-bons termes, madame ; son maintien est timide, respectueux, mais sans bassesse ; je dirai plus : malgré la douceur extrême de sa voix et de son regard, il y a parfois dans son accent, dans son attitude, une sorte de tristesse fière qui me confond. Si elle n'appartenait pas à la malheureuse classe dont elle fait partie, je croirais presque que cette fierté annonce une âme qui a la conscience de son élévation.

– Mais c'est tout un roman ! s'écria Clémence, intéressée au dernier

point, et trouvant, ainsi que le lui avait dit Rodolphe, que rien n'était souvent plus amusant à faire que le bien. Et quels sont ses rapports avec les autres prisonnières ? Si elle est douée de l'élévation d'âme que vous lui supposez, elle doit bien souffrir au milieu de ses misérables compagnes ?

– Mon Dieu, madame la marquise, pour moi qui observe par état et par habitude, tout dans cette jeune fille est un sujet d'étonnement. À peine ici depuis trois jours, elle possède déjà une sorte d'influence sur les autres détenues.

– En si peu de temps ?

– Elles éprouvent pour elle non-seulement de l'intérêt, mais presque du respect.

– Comment ! ces malheureuses…

– Ont quelquefois un instinct d'une singulière délicatesse pour reconnaître, deviner même les nobles qualités des autres. Seulement elles haïssent souvent les personnes dont elles sont obligées d'admettre la supériorité.

– Et elles ne haïssent pas cette pauvre jeune fille ?

– Bien loin de là, madame : aucune d'elles ne la connaissait avant son entrée ici. Elles ont été d'abord frappées de sa beauté ; ses traits, bien que d'une pureté rare, sont pour ainsi dire voilés par une pâleur touchante et maladive ; ce mélancolique et doux visage leur a d'abord inspiré plus d'intérêt que de jalousie. Ensuite elle est très-silencieuse, autre sujet d'étonnement pour ces créatures qui, pour la plupart, tâchent toujours de s'étourdir à force de bruit, de paroles et de mouvements. Enfin, quoique digne et réservée, elle s'est montrée compatissante, ce qui a empêché ses compagnes de se choquer de sa froideur. Ce n'est pas tout. Il y a ici depuis un mois une créature indomptable surnommée la Louve, tant son caractère est violent, audacieux et bestial. C'est une fille de vingt ans, grande, virile, d'une figure assez belle, mais dure ; nous sommes souvent forcés de la mettre au cachot pour vaincre sa turbulence. Avant-hier justement elle sortait de cellule, encore irritée de la punition qu'elle venait de subir ; c'était l'heure du repas, la pauvre fille dont je vous parle ne mangeait pas ; elle dit tristement à ses compagnes : « Qui veut mon pain ? – Moi ! dit d'abord la Louve. – Moi ! » dit ensuite une créature presque contrefaite, appelée Mont-Saint-Jean, qui sert de risée, et quelquefois, malgré nous, de souffre-douleur aux autres détenues, quoiqu'elle soit grosse de plusieurs mois. La jeune fille donna d'abord son pain à cette dernière, à la grande colère de la Louve. « – C'est moi qui t'ai d'abord demandé ta ration, s'écria-t-elle furieuse. – C'est vrai, mais cette pauvre femme est enceinte, elle en a plus besoin que vous », répondit

la jeune fille. La Louve néanmoins arracha le pain des mains de Mont-Saint-Jean et commença de vociférer en agitant son couteau. Comme elle est très-méchante et très-redoutée, personne n'osa prendre le parti de la pauvre Goualeuse, quoique toutes les détenues lui donnassent raison intérieurement.

– Comment dites-vous ce nom, madame ?

– La Goualeuse… c'est le nom ou plutôt le surnom sous lequel a été écrouée ici ma protégée, qui, je l'espère, sera bientôt la vôtre, madame la marquise… Presque toutes ont ainsi des noms d'emprunt.

– Celui-ci est singulier…

– Il signifie, dans leur hideux langage, la chanteuse ; car cette jeune fille a, dit-on, une très-jolie voix ; je le crois sans peine, car son accent est enchanteur…

– Et comment a-t-elle échappé à cette vilaine Louve ?

– Rendue plus furieuse encore par le sang-froid de la Goualeuse, elle courut à elle l'injure à la bouche, son couteau levé ; toutes les prisonnières jetèrent un cri d'effroi… Seule, la Goualeuse, regardant sans crainte cette redoutable créature, lui sourit avec amertume, en lui disant de sa voix angélique : « Oh ! tuez-moi, tuez-moi, je le veux bien… et ne me faites pas trop souffrir ! » Ces mots, m'a-t-on rapporté, furent prononcés avec une simplicité si navrante que presque toutes les détenues en eurent les larmes aux yeux.

– Je le crois bien, dit Mme d'Harville, péniblement émue.

– Les plus mauvais caractères, reprit l'inspectrice, ont heureusement quelquefois de bons revirements. En entendant ces mots empreints d'une résignation déchirante, la Louve, remuée, a-t-elle dit plus tard, jusqu'au fond de l'âme, jeta son couteau par terre, le foula aux pieds, et s'écria : « J'ai eu tort de te menacer, la Goualeuse, car je suis plus forte que toi ; tu n'as pas eu peur de mon couteau, tu es brave… j'aime les braves ; aussi maintenant, si l'on voulait te faire du mal, c'est moi qui te défendrais… »

– Quel caractère singulier !

– L'exemple de la Louve augmenta encore l'influence de la Goualeuse, et aujourd'hui, chose à peu près sans exemple, presque aucune des prisonnières ne la tutoie ; la plupart la respectent et s'offrent même à lui rendre tous les petits services qu'on peut se rendre entre prisonnières. Je me suis adressée à quelques détenues de son dortoir pour savoir la cause de la déférence qu'elles lui témoignaient. « – C'est plus fort que nous, m'ont-elles répondu, on voit bien que ce n'est pas une personne comme nous autres. – Mais qui vous l'a dit ? – On ne nous l'a pas dit, cela se voit. – Mais encore à quoi ? – À mille

choses. D'abord, hier, avant de se coucher, elle s'est mise à genoux et a fait sa prière : pour qu'elle prie, comme a dit la Louve, il faut bien qu'elle en ait le droit. »

– Quelle observation étrange !

– Ces malheureuses n'ont aucun sentiment religieux, et elles ne se permettraient pourtant jamais ici un mot sacrilège ou impie ; vous verrez, madame, dans toutes nos salles, des espèces d'autels où la statue de la Vierge est entourée d'offrandes et d'ornements faits par elles-mêmes. Chaque dimanche, il se brûle un grand nombre de cierges en ex-voto. Celles qui vont à la chapelle s'y comportent parfaitement ; mais généralement l'aspect des lieux saints leur impose ou les effraye. Pour revenir à la Goualeuse, ses compagnes me disaient encore : « On voit qu'elle n'est pas comme nous autres, à son air doux, à sa tristesse, à la manière dont elle parle… – Et puis enfin, reprit brusquement la Louve, qui assistait à cet entretien, il faut bien qu'elle ne soit pas des nôtres ; car ce matin… dans le dortoir, sans savoir pourquoi… nous étions honteuses de nous habiller devant elle… »

– Quelle bizarre délicatesse au milieu de tant de dégradation ! s'écria Mme d'Harville.

– Oui, madame, devant les hommes et entre elles la pudeur leur est inconnue, et elles sont péniblement confuses d'être vues à demi vêtues par nous ou par les personnes charitables qui, comme vous, madame la marquise, visitent les prisons. Ainsi ce profond instinct de pudeur que Dieu a mis en nous se révèle encore, même chez ces créatures, à l'aspect des seules personnes qu'elles puissent respecter.

– Il est au moins consolant de retrouver quelques bons sentiments naturels plus forts que la dépravation.

– Sans doute, car ces femmes sont capables de dévouements qui, honnêtement placés, seraient très-honorables… Il est encore un sentiment sacré pour elles qui ne respectent rien, ne craignent rien : c'est la maternité ; elles s'en honorent, elles s'en réjouissent ; il n'y a pas de meilleures mères, rien ne leur coûte pour garder leur enfant auprès d'elles ; elles s'imposent, pour l'élever, les plus pénibles sacrifices ; car, ainsi qu'elles disent, ce petit être est le seul qui ne les méprise pas.

– Elles ont donc un sentiment profond de leur abjection ?

– On ne les méprise jamais autant qu'elles se méprisent elles-mêmes… Chez quelques-unes dont le repentir est sincère, cette tache originelle du vice reste ineffaçable à leurs yeux, lors même qu'elles se trouvent dans une condition meilleure ; d'autres deviennent folles, tant l'idée de leur abjection première est chez elle fixe et implacable. Aussi, madame, je ne serais pas étonnée que le chagrin profond de la

Goualeuse ne fût causé par un remords de ce genre.

– Si cela est, en effet, quel supplice pour elle ! Un remords que rien ne peut calmer !

– Heureusement, madame, pour l'honneur de l'espèce humaine, ces remords sont plus fréquents qu'on ne le croit ; la conscience vengeresse ne s'endort jamais complètement ; ou plutôt, chose étrange ! quelquefois on dirait que l'âme veille pendant que le corps est assoupi ; c'est une observation que j'ai faite de nouveau cette nuit à propos de ma protégée.

– De la Goualeuse ?

– Oui, madame.

– Et comment donc cela ?

– Assez souvent, lorsque les prisonnières sont endormies, je vais faire une ronde dans les dortoirs… Vous ne pouvez vous imaginer, madame… combien les physionomies de ces femmes diffèrent d'expression pendant qu'elles dorment. Bon nombre d'entre elles, que j'avais vues le jour insouciantes, moqueuses, effrontées, hardies, me semblaient complètement changées lorsque le sommeil dépouillait leurs traits de toute exagération de cynisme ; car le vice, hélas ! a son orgueil. Oh ! madame, que de tristes révélations sur ces visages alors abattus, mornes et sombres ! que de tressaillements ! que de soupirs douloureux involontairement arrachés par quelques rêves empreints sans doute d'une inexorable réalité !… Je vous parlais tout à l'heure, madame, de cette fille surnommée la Louve, créature indomptée, indomptable. Il y a quinze jours environ, elle m'injuria brutalement devant toutes les détenues ; je haussai les épaules, mon indifférence exaspéra sa rage… Alors, pour me blesser sûrement, elle s'imagina de me dire je ne sais quelles ignobles injures sur ma mère… qu'elle avait souvent vue venir me visiter ici…

– Ah ! quelle horreur !…

– Je l'avoue, toute stupide qu'était cette attaque, elle me fit mal… La Louve s'en aperçut et triompha. Ce soir-là, vers minuit, j'allai faire inspection dans les dortoirs ; j'arrivai près du lit de la Louve, qui ne devait être mise en cellule que le lendemain matin ; je fus frappée, je dirai presque de la douceur de sa physionomie, comparée à l'expression dure et insolente qui lui était habituelle ; ses traits semblaient suppliants, pleins de tristesse et de contrition ; ses lèvres étaient à demi ouvertes, sa poitrine oppressée ; enfin, chose qui me parut incroyable… car je la croyais impossible, deux larmes, deux grosses larmes coulaient des yeux de cette femme au caractère de fer !… Je la contemplais en silence depuis quelques minutes, lorsque je l'entendis prononcer ces mots : « Pardon… pardon !… sa mère !… »

J'écoutais plus attentivement, mais tout ce que je pus saisir au milieu d'un murmure presque inintelligible, fut mon nom… Mme Armand… prononcé avec un soupir.

– Elle se repentait pendant son sommeil d'avoir injurié votre mère…

– Je l'ai cru… et cela m'a rendue moins sévère. Sans doute, aux yeux de ses compagnes elle avait voulu, par une déplorable vanité, exagérer encore sa grossièreté naturelle ; peut-être un bon instinct la faisait se repentir pendant son sommeil.

– Et le lendemain, vous témoigna-t-elle quelque regret de sa conduite passée ?

– Aucun ; elle se montra, comme toujours, grossière, farouche et emportée. Je vous assure pourtant, madame, que rien ne dispose plus à la pitié que ces observations dont je vous parle. Je me persuade, illusion peut-être ! que pendant leur sommeil ces infortunées redeviennent meilleures, ou plutôt redeviennent elles-mêmes, avec tous leurs défauts, il est vrai, mais parfois aussi avec quelques bons instincts non plus dissimulés par une détestable forfanterie de vice. De tout ceci j'ai été amenée à croire que ces créatures sont généralement moins méchantes qu'elles n'affectent de le paraître ; agissant d'après cette conviction, j'ai souvent obtenu des résultats impossibles à réaliser si j'avais complètement désespéré d'elles.

Mme d'Harville ne pouvait cacher sa surprise de trouver tant de bon sens, tant de haute raison joints à des sentiments d'humanité si élevés, si pratiques, chez une obscure inspectrice de filles perdues.

– Mon Dieu, madame, reprit Clémence, vous avez une telle manière d'exercer vos tristes fonctions qu'elles doivent être pour vous des plus intéressantes. Que d'observations, que d'études curieuses, mais surtout que de bien vous pouvez, vous devez faire !

– Le bien est très-difficile à obtenir : ces femmes ne restent ici que peu de temps ; il est donc difficile d'agir très-efficacement sur elles ; il faut se borner à semer… dans l'espoir que quelques-uns de ces bons germes fructifieront un jour… Parfois cet espoir se réalise.

– Mais il vous faut, madame, un grand courage, une grande vertu pour ne pas reculer devant l'ingratitude d'une tâche qui vous donne de si rares satisfactions !

– La conscience de remplir un devoir soutient et encourage ; puis quelquefois on est récompensé par d'heureuses découvertes : ce sont çà et là quelques éclaircies dans des cœurs que l'on aurait crus tout d'abord absolument ténébreux.

– Il n'importe ; les femmes comme vous doivent être bien rares,

madame.

– Non, non, je vous assure ; ce que je fais, d'autres le font avec plus de succès et d'intelligence que moi… Une des inspectrices de l'autre quartier de Saint-Lazare, destinée aux prévenues de différents crimes, vous intéresserait bien davantage… Elle me racontait ce matin l'arrivée d'une jeune fille prévenue d'infanticide. Jamais je n'ai rien entendu de plus déchirant… Le père de cette malheureuse, un honnête artisan lapidaire, est devenu fou de douleur en apprenant la honte de sa fille ; il paraît que rien n'était plus affreux que la misère de toute cette famille, logée dans une misérable mansarde de la rue du Temple.

– La rue du Temple ! s'écria Mme d'Harville étonnée, quel est le nom de cet artisan ?

– Sa fille s'appelle Louise Morel…

– C'est bien cela…

– Elle était au service d'un homme respectable, M. Jacques Ferrand, notaire.

– Cette pauvre famille m'avait été recommandée, dit Clémence en rougissant ; mais j'étais loin de m'attendre à la voir frappée de ce nouveau coup terrible… Et Louise Morel ?

– Se dit innocente : elle jure que son enfant était mort… et il paraît que ces paroles ont l'accent de la vérité. Puisque vous vous intéressez à sa famille, madame la marquise, si vous étiez assez bonne pour daigner la voir, cette marque de votre bonté calmerait son désespoir, qu'on dit effrayant.

– Certainement je la verrai ; j'aurai ici deux protégées au lieu d'une… Louise Morel et la Goualeuse… car tout ce que vous me dites de cette pauvre fille me touche à un point extrême… Mais que faut-il faire pour obtenir sa liberté ? Ensuite je la placerais, je me chargerais de son avenir…

– Avec les relations que vous devez avoir, madame la marquise, il vous sera très-facile de la faire sortir de prison du jour au lendemain. Cela dépend absolument de la volonté de M. le préfet de police… la recommandation d'une personne considérable serait décisive auprès de lui. Mais me voici bien loin, madame, de l'observation que j'avais faite sur le sommeil de la Goualeuse. Et à ce propos je dois vous avouer que je ne serais pas étonnée qu'au sentiment profondément douloureux de sa première abjection se joignit un autre chagrin… non moins cruel.

– Que voulez-vous dire, madame ?

– Peut-être me trompé-je… mais je ne serais pas étonnée que cette jeune fille, sortie par je ne sais quel événement de la dégradation où elle était d'abord plongée, eût éprouvé… éprouvât peut-être un amour

honnête… qui fût à la fois son bonheur et son tourment…

– Et pour quelle raison croyez-vous cela ?

– Le silence obstiné qu'elle garde sur l'endroit où elle a passé les trois mois qui ont suivi son départ de la Cité me donne à penser qu'elle craint de se faire réclamer par les personnes chez qui peut-être elle avait trouvé un refuge.

– Et pourquoi cette crainte ?

– Parce qu'il lui faudrait avouer un passé qu'on ignore sans doute.

– En effet, ses vêtements de paysanne…

– Puis une dernière circonstance est venue renforcer mes soupçons. Hier au soir, en allant faire mon inspection dans le dortoir, je me suis approchée du lit de la Goualeuse ; elle dormait profondément ; au contraire de ses compagnes, sa figure était calme et sereine ; ses grands cheveux blonds, à demi détachés sous sa cornette, tombaient en profusion sur son cou et sur ses épaules. Elle tenait ses deux petites mains jointes et croisées sur son sein, comme si elle se fût endormie en priant… Je contemplais depuis quelques moments avec attendrissement cette angélique figure, lorsqu'à voix basse et avec un accent à la fois respectueux, triste et passionné elle prononça un nom…

– Et ce nom ?

Après un moment de silence, Mme Armand reprit gravement :

– Bien que je considère comme sacré ce que l'on peut surprendre pendant le sommeil, vous vous intéressez si généreusement à cette infortunée, madame, que je puis vous confier ce secret… Ce nom était Rodolphe…

– Rodolphe ! s'écria Mme d'Harville en songeant au prince. Puis, réfléchissant qu'après tout Son Altesse le grand-duc de Gerolstein ne pouvait avoir aucun rapport avec le Rodolphe de la pauvre Goualeuse, elle dit à l'inspectrice, qui semblait étonnée de son exclamation :

– Ce nom m'a surprise, madame, car, par un hasard singulier… un de mes parents le porte aussi ; mais tout ce que vous m'apprenez de la Goualeuse m'intéresse de plus en plus… Ne pourrais-je pas la voir aujourd'hui… tout à l'heure ?…

– Si, madame ; je vais, si vous le désirez, la chercher… Je pourrai m'informer aussi de Louise Morel, qui est dans l'autre quartier de la prison.

– Je vous en serai très-obligée, madame, répondit Mme d'Harville, qui resta seule.

« C'est singulier, se dit-elle ; je ne puis me rendre compte de

l'impression étrange que m'a causée ce nom de Rodolphe… En vérité, je suis folle ! Entre lui… et une créature pareille, quels rapports peuvent exister ? Puis, après un moment de silence, la marquise ajouta : Il avait raison !… combien tout cela m'intéresse !… L'esprit, le cœur s'agrandissent lorsqu'on les applique à de si nobles occupations !… Ainsi qu'il le dit, il semble que l'on participe un peu au pouvoir de la Providence en secourant ceux qui méritent… Et puis, ces excursions dans un monde que nous ne soupçonnons même pas sont si attachantes, si amusantes, comme il se plaît à le dire ! Quel roman me donnerait ces émotions touchantes, exciterait à ce point ma curiosité ?… Cette pauvre Goualeuse, par exemple, d'après ce qu'on vient de me dire, m'inspire une pitié profonde ; je me laisse aveuglément aller à cette commisération, car la surveillante a trop d'expérience pour se tromper à l'égard de notre protégée… Et cette autre infortunée… la fille de l'artisan… que le prince a si généreusement secouru en mon nom ! Pauvres gens ! leur misère affreuse lui a servi de prétexte pour me sauver… J'ai échappé à la honte, à la mort peut-être… par un mensonge hypocrite : cette tromperie me pèse, mais je l'expierai à force de bienfaisance… cela me sera si facile !… Il est si doux de suivre les nobles conseils de Rodolphe !… C'est encore l'aimer que de lui obéir !… Oh ! je le sens avec ivresse… son souffle seul anime et féconde la nouvelle vie qu'il m'a créée pour la consolation de ceux qui souffrent… j'éprouve une adorable jouissance à n'agir que par lui, à n'avoir d'autres idées que les siennes… car je l'aime… oh ! oui, je l'aime ! et toujours il ignorera cette éternelle passion de ma vie… »

Pendant que Mme d'Harville attend la Goualeuse, nous conduirons le lecteur au milieu des détenues.

VII

Mont-Saint-Jean

Deux heures sonnaient à l'horloge de la prison de Saint-Lazare.

Au froid qui régnait depuis quelques jours avait succédé une température douce, tiède, presque printanière ; les rayons du soleil se reflétaient dans l'eau d'un grand bassin carré, à margelles de pierre, situé au milieu d'une cour plantée d'arbres et entourée de hautes murailles noirâtres, percées de nombreuses fenêtres grillées ; des bancs de bois étaient scellés çà et là dans cette vaste enceinte pavée, qui servait de promenade aux détenues.

Le tintement d'une cloche annonçant l'heure de la récréation, les prisonnières débouchèrent en tumulte par une porte épaisse et guichetée qu'on leur ouvrit.

Ces femmes, uniformément vêtues, portaient des cornettes noires et de longs sarraus d'étoffe de laine bleue, serrés par une ceinture à boucle de fer. Elles étaient là deux cents prostituées, condamnées pour contraventions aux ordonnances particulières qui les régissent et les mettent en dehors de la loi commune.

Au premier abord, leur aspect n'avait rien de particulier ; mais, en les observant plus attentivement, on reconnaissait sur presque toutes ces physionomies les stigmates presque ineffaçables du vice et surtout de l'abrutissement qu'engendrent l'ignorance et la misère.

À l'aspect de ces rassemblements de créatures perdues, on ne peut s'empêcher de songer avec tristesse que beaucoup d'entre elles ont été pures et honnêtes au moins pendant quelque temps. Nous faisons cette restriction, parce qu'un grand nombre ont été viciées, corrompues, dépravées, non pas seulement dès leur jeunesse, mais dès leur plus tendre enfance… mais dès leur naissance, si cela se peut dire, ainsi qu'on le verra plus tard…

On se demande donc avec une curiosité douloureuse quel enchaînement de causes funestes a pu amener là celles de ces misérables qui ont connu la pudeur et la chasteté.

Tant de pentes diverses inclinent à cet égout !…

C'est rarement la passion de la débauche pour la débauche, mais le délaissement, mais le mauvais exemple, mais l'éducation perverse, mais surtout la faim, qui conduisent tant de malheureuses à l'infamie ;

car les classes pauvres payent seules à la civilisation cet impôt de l'âme et du corps.

Lorsque les détenues se précipitèrent en courant et en criant dans le préau, il était facile de voir que la seule joie de sortir de leurs ateliers ne les rendait pas si bruyantes. Après avoir fait irruption par l'unique porte qui conduisait à la cour, cette foule s'écarta et fit cercle autour d'un être informe, qu'on accablait de huées.

C'était une petite femme de trente-six à quarante ans, courte, ramassée, contrefaite, ayant le cou enfoncé entre des épaules inégales. On lui avait arraché sa cornette ; et ses cheveux, d'un blond ou plutôt d'un jaune blafard, hérissés, emmêlés, nuancés de gris, retombaient sur son front bas et stupide. Elle était vêtue d'un sarrau bleu comme les autres prisonnières et portait sous son bras droit un petit paquet enveloppé d'un mauvais mouchoir à carreaux, troué. Elle tâchait, avec son coude gauche, de parer les coups qu'on lui portait.

Rien de plus tristement grotesque que les traits de cette malheureuse : c'était une ridicule et hideuse figure, allongée en museau, ridée, tannée, sordide, d'une couleur terreuse, percée de deux narines et de deux petits yeux rouges bridés et éraillés ; tour à tour colère ou suppliante, elle grondait, elle implorait, mais on riait encore plus de ses plaintes que de ses menaces.

Cette femme était le jouet des détenues.

Une chose aurait dû pourtant la garantir de ces mauvais traitements… elle était grosse.

Mais sa laideur, son imbécillité et l'habitude qu'on avait de la regarder comme une victime vouée à l'amusement général, rendaient ses persécutrices implacables malgré leur respect ordinaire pour la maternité.

Parmi les ennemies les plus acharnées de Mont-Saint-Jean (c'était le nom du souffre-douleur), on remarquait la Louve.

La Louve était une grande fille de vingt ans, leste, virilement découplée, et d'une figure assez régulière ; ses rudes cheveux noirs se nuançaient de reflets roux ; l'ardeur du sang couperosait son teint ; un duvet brun ombrageait ses lèvres charnues ; ses sourcils châtains, épais et drus, se rejoignaient entre eux, au-dessus de ses grands yeux fauves ; quelque chose de violent, de farouche, de bestial, dans l'expression de la physionomie de cette femme ; une sorte de rictus habituel, qui, retroussant surtout sa lèvre supérieure lors de ses accès de colère, laissait voir ses dents blanches et écartées, expliquait son surnom de la Louve.

Néanmoins, on lisait sur ce visage plus d'audace et d'insolence que de cruauté ; en un mot, on comprenait que, plutôt viciée que foncièrement mauvaise, cette femme fût encore susceptible de quelques bons mouvements, ainsi que l'inspectrice venait de le raconter à Mme d'Harville.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'est-ce que je vous ai donc fait ? criait Mont-Saint-Jean en se débattant au milieu de ses compagnes. Pourquoi vous acharnez-vous après moi ?…

– Parce que ça nous amuse.

– Parce que tu n'es bonne qu'à être tourmentée…

– C'est ton état.

– Regarde-toi… tu verras, que tu n'as pas le droit de te plaindre…

– Mais vous savez bien que je ne me plains qu'à la fin… je souffre tant que je peux.

– Eh bien ! nous te laisserons tranquille si tu nous dis pourquoi tu t'appelles Mont-Saint-Jean.

– Oui, oui, raconte-nous ça.

– Eh ! Je vous l'ai dit cent fois, c'est un ancien soldat que j'ai aimé dans les temps, et qu'on appelait ainsi parce qu'il avait été blessé à la bataille de Mont-Saint-Jean… J'ai gardé son nom, là… Maintenant êtes-vous contentes ? Quand vous me ferez répéter toujours la même chose ?

– S'il te ressemblait, il était frais, ton soldat !

– Ça devait être un invalide…

– Un restant d'homme…

– Combien avait-il d'yeux de verre ?

– Et de nez de fer-blanc ?

– Il fallait qu'il eût les deux jambes et les deux bras de moins, avec ça sourd et aveugle… pour vouloir de toi…

– Je suis laide, un vrai monstre… je le sais bien, allez. Dites-moi des sottises, moquez-vous de moi tant que vous voudrez… ça m'est égal ; mais ne me battez pas, je ne demande que ça.

– Qu'est-ce que tu as dans ce vieux mouchoir ? dit la Louve.

– Oui !… oui !… qu'est-ce qu'elle a là ?

– Qu'elle nous le montre !

– Voyons ! voyons !

– Oh ! non, je vous en supplie !… s'écria la misérable en serrant de

toutes ses forces son petit paquet entre ses mains.

– Il faut lui prendre…

– Oui, arrache-lui… la Louve !

– Mon Dieu ! faut-il que vous soyez méchantes, allez… mais laissez donc ça… laissez donc ça…

– Qu'est-ce que c'est ?

– Eh bien ! c'est un commencement de layette pour mon enfant… je fais ça avec les vieux morceaux de linge dont personne ne veut et que je ramasse ; ça vous est égal, n'est-ce pas ?

– Oh ! la layette du petit à Mont-Saint-Jean ! C'est ça qui doit être farce !

– Voyons ! !

– La layette… la layette !

– Elle aura pris mesure sur le petit chien de la gardienne… bien sûr…

– À vous, à vous, la layette ! cria la Louve en arrachant le paquet des mains de Mont-Saint-Jean.

Le mouchoir presque en lambeaux se déchira, bon nombre de rognures d'étoffes de toutes couleurs et de vieux morceaux de linge à demi façonnés voltigèrent dans la cour et furent foulés aux pieds par les prisonnières, qui redoublèrent de huées et d'éclats de rire.

– Que ça de guenilles !

– On dirait le fond de la hotte d'un chiffonnier !

– En voilà des échantillons de vieilles loques !

– Quelle boutique !…

– Et pour coudre tout ça…

– Il y aura plus de fil que d'étoffe…

– Ça fait des broderies !

– Tiens, rattrape-les maintenant tes haillons… Mont-Saint-Jean !

– Faut-il être méchant, mon Dieu ! faut-il être méchant ! s'écria la pauvre créature en courant çà et là après les chiffons qu'elle tâchait de ramasser, malgré les bourrades qu'on lui donnait. Je n'ai jamais fait de mal à personne, ajouta-t-elle en pleurant, je leur ai offert, pour qu'elles me laissent tranquille, de leur rendre tous les services qu'elles voudraient, de leur donner la moitié de ma ration, quoique j'aie bien faim ; eh bien ! non, non, c'est tout de même… Mais qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse pour avoir la paix ?… Elles n'ont pas seulement pitié d'une pauvre femme enceinte ! Faut être plus sauvage que des

bêtes… J'avais eu tant de peine à ramasser ces petits bouts de linge ! Avec quoi voulez-vous que je fasse la layette de mon enfant, puisque je n'ai de quoi rien acheter ? À qui ça fait-il du tort de ramasser ce que personne ne veut plus, puisqu'on le jette. Mais tout à coup Mont-Saint-Jean s'écria avec un accent d'espoir : Oh ! puisque vous voilà… la Goualeuse… je suis sauvée… parlez-leur pour moi… elles vous écouteront, bien sûr, puisqu'elles vous aiment autant qu'elles me haïssent.

La Goualeuse, arrivant la dernière des détenues, entrait alors dans le préau.

Fleur-de-Marie portait le sarrau bleu et la cornette noire des prisonnières ; mais, sous ce grossier costume, elle était encore charmante. Pourtant, depuis son enlèvement de la ferme de Bouqueval (enlèvement dont nous expliquerons plus tard l'issue), ses traits semblaient profondément altérés ; sa pâleur, autrefois légèrement rosée, était mate comme la blancheur de l'albâtre ; l'expression de sa physionomie avait aussi changé : elle était alors empreinte d'une sorte de dignité triste.

Fleur-de-Marie sentait qu'accepter courageusement les douloureux sacrifices de l'expiation, c'est presque atteindre à la hauteur de la réhabilitation.

– Demandez-leur donc grâce pour moi, la Goualeuse, reprit Mont-Saint-Jean, implorant la jeune fille ; voyez comme elles traînent dans la cour tout ce que j'avais rassemblé avec tant de peine pour commencer la layette de mon enfant… Quel beau plaisir ça peut-il leur faire ?

Fleur-de-Marie ne dit mot, mais elle se mit à ramasser activement un à un, sous les pieds des détenues, tous les chiffons qu'elle put recueillir.

Une prisonnière retenait méchamment sous son sabot une sorte de brassière de grosse toile bise ; Fleur-de-Marie, toujours baissée, leva sur cette femme son regard enchanteur et lui dit de sa voix douce :

– Je vous en prie, laissez-moi reprendre cela, au nom de cette pauvre femme qui pleure…

La détenue recula son pied…

La brassière fut sauvée ainsi que presque tous les autres haillons, que la Goualeuse conquit ainsi pièce à pièce.

Il lui restait à récupérer un petit bonnet d'enfant que deux détenues se disputaient en riant. Fleur-de-Marie leur dit :

– Voyons, soyez tout à fait bonnes… rendez-lui ce petit bonnet…

– Ah ! bien oui… c'est donc pour un arlequin au maillot, ce bonnet ! il est fait d'un morceau d'étoffe grise, avec des pointes en futaine vertes et noires, et une doublure de toile à matelas.

Ceci était exact.

Cette description du bonnet fut accueillie avec des huées et des rires sans fin.

– Moquez-vous-en, mais rendez-le-moi, disait Mont-Saint-Jean, et surtout ne le traînez pas dans le ruisseau comme le reste… Pardon de vous avoir fait salir les mains pour moi, la Goualeuse, ajouta Mont-Saint-Jean d'une voix reconnaissante.

– À moi le bonnet d'arlequin ! dit la Louve, qui s'en empara et l'agita en l'air comme un trophée.

– Je vous en supplie, donnez-le-moi, dit la Goualeuse.

– Non, c'est pour le rendre à Mont-Saint-Jean !

– Certainement.

– Ah ! bah ! ça en vaut bien la peine… une pareille guenille !

– C'est parce que Mont-Saint-Jean, pour habiller son enfant, n'a que des guenilles… que vous devriez avoir pitié d'elle, la Louve, dit tristement Fleur-de-Marie en étendant la main vers le bonnet.

– Vous ne l'aurez pas ! reprit brutalement la Louve ; ne faudrait-il pas toujours vous céder, à vous, parce que vous êtes la plus faible ?… Vous abusez de cela à la fin !…

– Où serait le mérite de me céder… si j'étais la plus forte ?… répondit la Goualeuse avec un demi-sourire plein de grâce.

– Non, non ; vous voulez encore m'entortiller avec votre petite voix douce… Vous ne l'aurez pas.

– Voyons, la Louve, ne soyez pas méchante…

– Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez…

– Je vous en prie !…

– Tiens ! ne m'impatiente pas… j'ai dit non, c'est non ! s'écria la Louve tout à fait irritée.

– Ayez donc pitié d'elle… voyez comme elle pleure !

– Qu'est-ce que ça me fait, à moi ?… tant pis pour elle ! Elle est notre souffre-douleur…

– C'est vrai, c'est vrai… il ne fallait pas lui rendre ses loques, murmuraient les détenues, entraînées par l'exemple de la Louve. Tant pis pour Mont-Saint-Jean !…

– Vous avez raison, tant pis pour elle ! dit Fleur-de-Marie avec

amertume, elle est votre souffre-douleur… elle doit se résigner… ses gémissements vous amusent… ses larmes vous font rire… Il vous faut bien passer le temps à quelque chose ! On la tuerait sur place qu'elle n'aurait rien à dire… Vous avez raison, la Louve, cela est juste !… Cette pauvre femme ne fait de mal à personne, elle ne peut pas se défendre, elle est seule contre toutes… vous l'accablez… cela est surtout bien brave et bien généreux !

– Nous sommes donc des lâches ? s'écria la Louve emportée par la violence de son caractère et par son impatience de toute contradiction. Répondras-tu ! Sommes-nous des lâches, hein ? reprit-elle de plus en plus irritée.

Des rumeurs menaçantes pour la Goualeuse commencèrent à se faire entendre.

Les détenues offensées se rapprochèrent et l'entourèrent en vociférant, oubliant ou plutôt se révoltant contre l'ascendant que la jeune fille avait jusqu'alors pris sur elles.

– Elle nous appelle lâches !

– De quel droit vient-elle nous blâmer ?

– Est-ce qu'elle est plus que nous ?

– Nous avons été trop bonnes enfants avec elle.

– Et maintenant elle veut prendre des airs avec nous.

– Si ça nous plaît de faire de la misère à Mont-Saint-Jean, qu'est-ce qu'elle a à dire ?

– Puisque c'est comme ça, tu seras encore plus battue qu'auparavant, entends-tu, Mont-Saint-Jean ?

– Tiens, voilà pour commencer, dit l'une en lui donnant un coup de poing.

– Et si tu te mêles encore de ce qui ne te regarde pas, la Goualeuse, on te traitera de même.

– Oui !… oui !

– Ça n'est pas tout ! cria la Louve ; il faut que la Goualeuse nous demande pardon de nous avoir appelées lâches ! C'est vrai… si on la laissait faire, elle finirait par nous manger la laine sur le dos. Nous sommes bien bêtes, aussi… de ne pas nous apercevoir de ça !

– Qu'elle nous demande pardon !

– À genoux !

– À deux genoux !

– Ou nous allons la traiter comme Mont-Saint-Jean, sa protégée.

– À genoux ! à genoux !

– Ah ! nous sommes des lâches !

– Répète-le donc, hein !

Fleur-de-Marie ne s'émut pas de ces cris furieux ; elle laissa passer la tourmente ; puis, lorsqu'elle put se faire entendre, promenant sur les prisonnières son beau regard calme et mélancolique, elle répondit à la Louve, qui vociférait de nouveau :

– Ose donc répéter que nous sommes des lâches ! »

– Vous ? Non, non, c'est cette pauvre femme dont vous avez déchiré les vêtements, que vous avez battue, traînée dans la boue : c'est elle qui est lâche… Ne voyez-vous pas comme elle pleure, comme elle tremble en vous regardant ? Encore une fois, c'est elle qui est lâche, puisqu'elle a peur de vous !

L'instinct de Fleur-de-Marie la servait parfaitement. Elle eût invoqué la justice, le devoir, pour désarmer l'acharnement stupide et brutal des prisonnières contre Mont-Saint-Jean, qu'elle n'eût pas été écoutée. Elle les émut en s'adressant à ce sentiment de générosité naturelle qui jamais ne s'éteint tout à fait, même dans les masses les plus corrompues.

La Louve et ses compagnes murmurèrent encore, mais elles se sentaient, elles s'avouaient lâches.

Fleur-de-Marie ne voulut pas abuser de ce premier triomphe et continua :

– Votre souffre-douleur ne mérite pas de pitié, dites-vous ; mais, mon Dieu ! son enfant en mérite, lui ! Ne ressent-il pas les coups que vous donnez à sa mère ? Quand elle vous crie « grâce ! » ce n'est pas pour elle… c'est pour son enfant ! Quand elle vous demande un peu de votre pain, si vous en avez de trop, parce qu'elle a plus faim que d'habitude, ce n'est pas pour elle… c'est pour son enfant !… Quand elle vous supplie, les larmes aux yeux, d'épargner ses haillons qu'elle a eu tant de peine à rassembler, ce n'est pas pour elle… c'est pour son enfant ! Ce pauvre petit bonnet de pièces et de morceaux doublé de toile à matelas, dont vous vous moquez tant, est bien risible… peut-être ; pourtant, à moi, rien qu'à le voir, il me donne envie de pleurer, je vous l'avoue… Moquez-vous de moi et de Mont-Saint-Jean, si vous voulez.

Les détenues ne rirent pas.

La Louve regarda même tristement ce petit bonnet qu'elle tenait encore à la main.

– Mon Dieu ! reprit Fleur-de-Marie en essuyant ses yeux du revers

de sa main blanche et délicate, je sais que vous n'êtes pas méchantes… Vous tourmentez Mont-Saint-Jean par désœuvrement, non par cruauté. Mais vous oubliez qu'ils sont deux… elle et son enfant. Elle le tiendrait entre ses bras qu'il la protégerait contre vous… Non-seulement vous ne la battriez pas, de peur de faire du mal à ce pauvre innocent, mais s'il avait froid, vous donneriez à sa mère tout ce que vous pourriez pour le couvrir, n'est-ce pas, la Louve ?

– C'est vrai… un enfant, qui est-ce qui n'en aurait pas pitié ?…

– C'est tout simple, ça…

– S'il avait faim, vous vous ôteriez le pain de la bouche pour lui, n'est-ce pas, la Louve ?

– Oui, et de bon cœur… je ne suis pas plus méchante qu'une autre.

– Ni nous non plus…

– Un pauvre petit innocent !

– Qu'est-ce qui aurait le cœur de vouloir lui faire mal ?

– Faudrait être des monstres !

– Des sans-cœur !

– Des bêtes sauvages !

– Je vous le disais bien, reprit Fleur-de-Marie, que vous n'étiez pas méchantes ; vous êtes bonnes, votre tort c'est de ne pas réfléchir que Mont-Saint-Jean, au lieu d'avoir son enfant dans ses bras pour vous apitoyer… l'a dans son sein… voilà tout…

– Voilà tout ! reprit la Louve avec exaltation, non, ça n'est pas tout. Vous avez raison, la Goualeuse, nous étions des lâches… et vous êtes brave d'avoir osé nous le dire, et vous êtes brave de n'avoir pas tremblé après nous l'avoir dit. Voyez-vous, nous avons beau dire et beau faire, nous débattre contre ça, que vous n'êtes pas une créature comme nous autres, faut toujours finir par en convenir… Ça me vexe, mais ça est… Tout à l'heure encore nous avons eu tort… vous étiez plus courageuse que nous…

– C'est vrai qu'il lui a fallu du courage à cette blondinette pour nous dire comme ça nos vérités en face…

– Oh ! mais, c'est que ces yeux bleus tout doux, tout doux, une fois que ça s'y met…

– Ça devient des vrais petits lions.

– Pauvre Mont-Saint-Jean ! Elle lui doit une fière chandelle !

– Après tout, c'est que c'est vrai, quand nous battons Mont-Saint-Jean, nous battons son enfant.

– Je n'avais pas pensé à cela.

– Ni moi non plus.

– Mais la Goualeuse, elle, pense à tout.

– Et battre un enfant… c'est affreux !

– Pas une de nous n'en serait capable.

Rien de plus mobile que les passions populaires ; rien de plus brusque, de plus rapide que leurs retours du mal au bien et du bien au mal.

Quelques simples et touchantes paroles de Fleur-de-Marie avaient opéré une réaction subite en faveur de Mont-Saint-Jean, qui pleurait d'attendrissement.

Tous les cœurs étaient émus, parce que, nous l'avons dit, les sentiments qui se rattachent à la maternité sont toujours vifs et puissants chez les malheureuses dont nous parlons.

Tout à coup la Louve, violente et exaltée en toute chose, prit le petit bonnet qu'elle tenait à la main, en fit une sorte de bourse, fouilla dans sa poche, en tira vingt sous, les jeta dans le bonnet et s'écria en le présentant à ses compagnes :

– Je mets vingt sous pour acheter de quoi faire une layette au petit de Mont-Saint-Jean. Nous taillerons et nous coudrons tout nous-mêmes, afin que la façon ne lui coûte rien…

– Oui… oui…

– C'est ça !… cotisons-nous !…

– J'en suis !

– Fameuse idée !

– Pauvre femme !

– Elle est laide comme un monstre… mais elle est mère comme une autre…

– La Goualeuse avait raison, au fait, c'est à pleurer toutes les larmes de son corps que de voir cette malheureuse layette de haillons.

– Je mets dix sous.

– Moi trente.

– Moi vingt.

– Moi, quatre sous… je n'ai que ça.

– Moi, je n'ai rien… mais je vends ma ration de demain pour mettre à la masse. Qui me l'achète ?

– Moi, dit la Louve, je mets dix sous pour toi… mais tu garderas ta

ration, et Mont-Saint-Jean aura une layette comme une princesse.

Exprimer la surprise, la joie de Mont-Saint-Jean serait impossible ; son grotesque et laid visage, inondé de larmes, devenait presque touchant. Le bonheur, la reconnaissance y rayonnaient.

Fleur-de-Marie aussi était bien heureuse, quoiqu'elle eût été obligée de dire à la Louve, quand celle-ci lui tendit le petit bonnet :

– Je n'ai pas d'argent… mais je travaillerai tant qu'on voudra…

– Oh ! mon bon petit ange du paradis, s'écria Mont-Saint-Jean en tombant aux genoux de la Goualeuse, et en tâchant de lui prendre la main pour la baiser ; qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous soyez aussi charitable pour moi, et toutes ces dames aussi ? C'est-il bien possible, mon bon Dieu sauveur !… Une layette pour mon enfant, une bonne layette, tout ce qu'il lui faudra ? Qui aurait jamais cru cela pourtant ! J'en deviendrai folle, c'est sûr. Moi qui tout à l'heure étais le *pâtiras* de tout le monde, en un rien de temps, parce que vous leur avez dit… quelque chose… de votre chère petite voix de séraphin… voilà que vous les retournez de mal à bien, voilà qu'elles m'aiment à cette heure. Et moi aussi, je les aime. Elles sont si bonnes ! J'avais tort de me fâcher. Étais-je donc bête, et injuste, et ingrate ; tout ce qu'elles me faisaient, c'était pour rire, elles ne me voulaient pas de mal, c'était pour mon bien, en voilà la preuve. Oh ! maintenant on m'assommerait sur la place que je ne dirais pas ouf. J'étais par trop susceptible aussi !

– Nous avons quatre-vingt-huit francs et sept sous, dit la Louve en finissant, de compter le montant de la collecte, qu'elle enveloppa dans le petit bonnet. Qui est-ce qui sera la trésorière jusqu'à ce qu'on ait employé l'argent ! Faut pas le donner à Mont-Saint-Jean, elle est trop sotte.

– Que la Goualeuse garde l'argent, cria-t-on tout d'une voix.

– Si vous m'en croyez, dit Fleur-de-Marie, vous prierez l'inspectrice, Mme Armand, de se charger de cette somme et de faire les emplettes nécessaires à la layette ; et puis, qui sait ? Mme Armand sera sensible à la bonne action que vous avez faite, et peut-être demandera-t-elle qu'on ôte quelques jours de prison à celles qui sont bien notées… Eh bien ! la Louve, ajouta Fleur-de-Marie en prenant sa compagne par le bras, est-ce que vous ne vous sentez pas plus contente que tout à l'heure, quand vous jetiez au vent les pauvres haillons de Mont-Saint-Jean ?

La Louve ne répondit pas d'abord.

À l'exaltation généreuse qui avait un moment animé ses traits succédait une sorte de défiance farouche.

Fleur-de-Marie la regardait avec surprise, ne comprenant rien à ce

changement subit.

– Goualeuse… venez… j'ai à vous parler, dit la Louve d'un air sombre.

Et, se détachant du groupe des détenues, elle emmena brusquement Fleur-de-Marie près du bassin à margelles de pierre creusé au milieu du préau. Un banc était tout près.

La Louve et la Goualeuse s'y assirent et se trouvèrent ainsi presque isolées de leurs compagnes.

VIII

La Louve et la Goualeuse

Nous croyons fermement à l'influence de certains caractères dominateurs, assez sympathiques aux masses, assez puissants sur elles pour leur imposer le bien ou le mal.

Les uns, audacieux, emportés, indomptables, s'adressant aux mauvaises passions, les soulèveront comme l'ouragan soulève l'écume de la mer ; mais, ainsi que tous les orages, ces orages seront aussi furieux qu'éphémères ; à ces funestes effervescences succéderont de sourds ressentiments de tristesse, de malaise, qui empireront les plus misérables conditions. Le déboire d'une violence est toujours amer, le réveil d'un excès toujours pénible.

La Louve, si l'on veut, personnifiera cette influence funeste.

D'autres organisations, plus rares, parce qu'il faut que leurs généreux instincts soient fécondés par l'intelligence, et que chez elles l'esprit soit au niveau du cœur, d'autres, disons-nous, inspireront le bien, ainsi que les premiers inspirent le mal. Leur action pénétrera doucement les âmes, comme les tièdes rayons du soleil pénètrent les corps d'une chaleur vivifiante… comme la fraîche rosée d'une nuit d'été imbibe la terre aride et brûlante.

Fleur-de-Marie, si l'on veut, personnifiera cette influence bienfaisante.

La réaction en bien n'est pas brusque comme la réaction en mal ; ses effets se prolongent davantage. C'est quelque chose d'onctueux, d'ineffable, qui peu à peu détend, calme, épanouit les cœurs les plus endurcis et leur fait goûter une sensation d'une inexprimable sérénité.

Malheureusement le charme cesse.

Après avoir entrevu de célestes clartés, les gens pervers retombent dans les ténèbres de leur vie habituelle ; le souvenir des suaves émotions qui les ont un moment surpris s'efface peu à peu. Parfois pourtant ils cherchent vaguement à se les rappeler, de même que nous essayons de murmurer les chants dont notre heureuse enfance a été bercée.

Grâce à la bonne action qu'elle leur avait inspirée, les compagnes de la Goualeuse venaient de connaître la douceur passagère de ces ressentiments, aussi partagés par la Louve. Mais celle-ci, pour des

raisons que nous dirons bientôt, devait rester moins longtemps que les autres prisonnières sous cette bienfaisante impression.

Si l'on s'étonne d'entendre et de voir Fleur-de-Marie, naguère si passivement, si douloureusement résignée, agir, parler avec courage et autorité, c'est que les nobles enseignements qu'elle avait reçus pendant son séjour à la ferme de Bouqueval avaient rapidement développé les rares qualités de cette nature excellente.

Fleur-de-Marie comprenait qu'il ne suffisait pas de pleurer un passé irréparable, et qu'on ne se réhabilitait qu'en faisant le bien ou en l'inspirant.

Nous l'avons dit : la Louve s'était assise sur un banc de bois à côté de la Goualeuse.

Le rapprochement de ces deux jeunes filles offrait un singulier contraste.

Les pâles rayons d'un soleil d'hiver les éclairaient ; le ciel pur se pommelait çà et là de petites nuées blanches et floconneuses ; quelques oiseaux, égayés par la tiédeur de la température, gazouillaient dans les branches noires des grands marronniers de la cour ; deux ou trois moineaux plus effrontés que les autres venaient boire et se baigner dans un petit ruisseau où s'écoulait le trop-plein du bassin ; les mousses vertes veloutaient les revêtements de pierre des margelles ; entre leurs assises disjointes poussaient çà et là quelques touffes d'herbe et de plantes pariétaires épargnées par la gelée.

Cette description d'un bassin de prison semblera puérile, mais Fleur-de-Marie ne perdait pas un de ces détails ; les yeux tristement fixés sur ce petit coin de verdure et sur cette eau limpide où se réfléchissait la blancheur mobile des nuées courant sur l'azur du ciel, où se brisaient avec un miroitement lumineux les rayons d'or d'un beau soleil, elle songeait en soupirant aux magnificences de la nature qu'elle aimait, qu'elle admirait si poétiquement, et dont elle était encore privée.

– Que vouliez-vous me dire ? demanda la Goualeuse à sa compagne, qui, assise auprès d'elle, restait sombre et silencieuse.

– Il faut que nous ayons une explication, s'écria durement la Louve ; ça ne peut pas durer ainsi.

– Je ne vous comprends pas, la Louve.

– Tout à l'heure, dans la cour, à propos de Mont-Saint-Jean, je m'étais dit : « Je ne veux plus céder à la Goualeuse », et pourtant je viens encore de vous céder…

– Mais…

– Mais je vous dis que ça ne peut pas durer…

– Qu'avez-vous contre moi, la Louve ?

– J'ai… que je ne suis plus la même depuis votre arrivée ici, non, je n'ai plus ni cœur, ni force, ni hardiesse…

Puis, s'interrompant, la Louve releva tout à coup la manche de sa robe, et, montrant à la Goualeuse son bras blanc, nerveux et couvert d'un duvet noir, elle lui fit remarquer, sur la partie antérieure de ce bras, un tatouage indélébile représentant un poignard bleu à demi enfoncé dans un cœur rouge ; au-dessous de cet emblème on lisait ces mots :

Mort aux lâches !

Martial.

P. L. V. (pour la vie).

– Voyez-vous cela ? s'écria la Louve.

– Oui… cela est sinistre et me fait peur, dit la Goualeuse en détournant la vue.

– Quand Martial, mon amant, m'a écrit, avec une aiguille rougie au feu, ces mots sur le bras : Mort aux lâches ! il me croyait brave ; s'il savait ma conduite depuis trois jours, il me planterait son couteau dans le corps comme ce poignard est planté dans ce cœur… et il aurait raison, car il a écrit là : Mort aux lâches ! et je suis lâche.

– Qu'avez-vous fait de lâche ?

– Tout…

– Regrettez-vous votre bonne pensée de tout à l'heure ?

– Oui…

– Ah ! je ne vous crois pas…

– Je vous dis que je la regrette, moi, car c'est encore une preuve de ce que vous pouvez sur nous toutes. Est-ce que vous n'avez pas entendu Mont-Saint-Jean quand elle était à genoux… à vous remercier ?…

– Qu'a-t-elle dit ?

– Elle a dit, en parlant de nous, que « d'un rien vous nous tourniez de mal à bien ». Je l'aurais étranglée quand elle a dit ça… car, pour notre honte… c'était vrai. Oui, en un rien de temps, vous nous changez du blanc au noir : on vous écoute, on se laisse aller à ses premiers mouvements… et on est votre dupe, comme tout à l'heure…

– Ma dupe… pour avoir secouru généreusement cette pauvre

femme !

– Il ne s'agit pas de tout ça, s'écria la Louve avec colère, je n'ai jusqu'ici courbé la tête devant personne… La Louve est mon nom, et je suis bien nommée… plus d'une femme porte mes marques… plus d'un homme aussi… il ne sera pas dit qu'une petite fille comme vous me mettra sous ses pieds…

– Moi !… et comment ?

– Est-ce que je le sais, comment ?… Vous arrivez ici… vous commencez d'abord par m'offenser…

– Vous offenser ?

– Oui… vous demandez qui veut votre pain… la première, je réponds : « Moi !… » Mont-Saint-Jean ne vous le demande qu'ensuite… et vous lui donnez la préférence… Furieuse de cela, je m'élance sur vous, mon couteau levé…

– Et je vous dis : « Tuez-moi si vous voulez… mais ne me faites pas trop souffrir… », reprit la Goualeuse… voilà tout.

– Voilà tout ?… oui, voilà tout !… Et pourtant ces seuls mots-là m'ont fait tomber mon couteau des mains… m'ont fait vous demander pardon… à vous qui m'aviez offensée… Est-ce que c'est naturel ?… Tenez, quand je reviens dans mon bon sens, je me fais pitié à moi-même… Et le soir de votre arrivée ici, lorsque vous vous êtes mise à genoux pour votre prière, pourquoi, au lieu de me moquer de vous, et d'ameuter tout le dortoir, pourquoi ai-je dit : « Faut la laisser tranquille… Elle prie, c'est qu'elle en a le droit… » Et le lendemain, pourquoi, moi et les autres, avons-nous eu honte de nous habiller devant vous ?

– Je ne sais pas… la Louve.

– Vraiment ! reprit cette violente créature avec ironie, vous ne le savez pas ! C'est sans doute, comme nous l'avons dit quelquefois en plaisantant, que vous êtes d'une autre espèce que nous. Vous croyez peut-être cela ?

– Je ne vous ai jamais dit que je le croyais.

– Non, vous ne le dites pas… mais vous faites tout comme.

– Je vous en prie, écoutez-moi.

– Non, ça m'a été trop mauvais de vous écouter… de vous regarder. Jusqu'ici je n'avais jamais envié personne ; eh bien ! deux ou trois fois je me suis surprise… faut-il être bête et lâche !… je me suis surprise à envier votre figure de sainte Vierge, votre air doux et triste… Oui, j'ai envié jusqu'à vos cheveux blonds et à vos yeux bleus, moi qui ai toujours détesté les blondes, vu que je suis brune… Vouloir vous

ressembler… moi, la Louve !… moi !… Il y a huit jours, j'aurais marqué celui qui m'aurait dit ça… Ce n'est pourtant pas votre sort qui peut tenter ; vous êtes chagrine comme une Madeleine. Est-ce naturel, dites ?

– Comment voulez-vous que je me rende compte des impressions que je vous cause ?

– Oh ! vous savez bien ce que vous faites… avec votre air de ne pas y toucher.

– Mais quel mauvais dessein me supposez-vous ?

– Est-ce que je le sais, moi ? C'est justement parce que je ne comprends rien à tout cela que je me défie de vous. Il y a autre chose : jusqu'ici j'avais été toujours gaie ou colère… mais jamais songeuse… et vous m'avez rendue songeuse. Oui, il y a des mots que vous dites qui, malgré moi, m'ont remué le cœur et m'ont fait songer à toutes sortes de choses tristes.

– Je suis fâchée de vous avoir peut-être attristée, la Louve… mais je ne me souviens pas de vous avoir dit…

– Eh ! mon Dieu, s'écria la Louve en interrompant sa compagne avec une impatience courroucée, ce que vous faites est quelquefois aussi émouvant que ce que vous dites !… Vous êtes si maligne !…

– Ne vous fâchez pas, la Louve… expliquez-vous…

– Hier, dans l'atelier de travail, je vous voyais bien… vous aviez la tête et les yeux baissés sur l'ouvrage que vous cousiez ; une grosse larme est tombée sur votre main… Vous l'avez regardée pendant une minute… et puis vous avez porté votre main à vos lèvres, comme pour la baiser et l'essuyer, cette larme ; est-ce vrai ?

– C'est vrai, dit la Goualeuse en rougissant.

– Ça n'a l'air de rien… mais dans cet instant-là vous aviez l'air si malheureux, si malheureux, que je me suis sentie tout écœurée, toute sens dessus dessous… Dites donc, est-ce que vous croyez que c'est amusant ? Comment ! j'ai toujours été dure comme roc pour ce qui me touche… personne ne peut se vanter de m'avoir vue pleurer… et il faut qu'en regardant seulement votre petite frimousse je me sente des lâchetés plein le cœur !… Oui, car tout ça c'est des pures lâchetés ; et la preuve, c'est que depuis trois jours je n'ai pas osé écrire à Martial, mon amant, tant j'ai une mauvaise conscience… Oui, votre fréquentation m'affadit le caractère, il faut que ça finisse… j'en ai assez ; ça tournerait mal… je m'entends… Je veux rester comme je suis… et ne pas me faire moquer de moi…

– Et pourquoi se moquerait-on de vous ?

– Pardieu ! parce qu'on me verrait faire la bonne et la bête, moi qui faisais trembler tout le monde ici ! Non, non ; j'ai vingt ans, je suis aussi belle que vous dans mon genre, je suis méchante… on me craint, c'est ce que je veux… Je me moque du reste… Crève qui dit le contraire !

– Vous êtes fâchée contre moi, la Louve ?

– Oui, vous êtes pour moi une mauvaise connaissance ; si ça continuait, dans quinze jours, au lieu de m'appeler la Louve, on m'appellerait… la Brebis. Merci !… ça n'est pas moi qu'on châtrera jamais comme ça… Martial me tuerait… Finalement, je ne veux plus vous fréquenter ; pour me séparer tout à fait de vous, je vais demander à être changée de salle ; si on me refuse, je ferai un mauvais coup pour me remettre en haleine et pour qu'on m'envoie au cachot jusqu'à ma sortie… Voilà ce que j'avais à vous dire, la Goualeuse.

Fleur-de-Marie comprit que sa compagne, dont le cœur n'était pas complètement vicié, se débattait, pour ainsi dire, contre de meilleures tendances. Sans doute, ces vagues aspirations vers le bien avaient été éveillées chez la Louve par la sympathie, par l'intérêt involontaire que lui inspirait Fleur-de-Marie. Heureusement pour l'humanité, de rares mais éclatants exemples prouvent, nous le répétons, qu'il est des âmes d'élite, douées, presque à leur insu, d'une telle puissance d'attraction qu'elles forcent les êtres les plus réfractaires à entrer dans leur sphère et à tendre plus ou moins à s'assimiler à elles.

Les résultats prodigieux de certaines missions, de certains apostolats, ne s'expliquent pas autrement…

Dans un cercle infiniment borné, telle était la nature des rapports de Fleur-de-Marie et de la Louve ; mais celle-ci, par une contradiction singulière, ou plutôt par une conséquence de son caractère intraitable et pervers, se défendait de tout son pouvoir contre la salutaire influence qui la gagnait… de même que les caractères honnêtes luttent énergiquement contre les influences mauvaises.

Si l'on songe que le vice a souvent un orgueil infernal, l'on ne s'étonnera pas de voir la Louve faire tous ses efforts pour conserver sa réputation de créature indomptable et redoutée, et pour ne pas devenir de louve… brebis, ainsi qu'elle disait.

Pourtant ces hésitations, ces colères, ces combats, mêlés çà et là de quelques élans généreux, révélaient chez cette malheureuse des symptômes trop favorables et trop significatifs pour que Fleur-de-Marie abandonnât l'espoir qu'elle avait un moment conçu.

Oui, pressentant que la Louve n'était pas absolument perdue, elle aurait voulu la sauver comme on l'avait sauvée elle-même.

« La meilleure manière de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur, pensait la Goualeuse, c'est de donner à d'autres, qui peuvent encore les entendre, les nobles conseils qu'il m'a donnés. »

Prenant timidement la main de sa compagne, qui la regardait avec une sombre défiance, Fleur-de-Marie lui dit :

– Je vous assure, la Louve… que vous vous intéressez à moi… non pas parce que vous êtes lâche, mais parce que vous êtes généreuse. Les braves cœurs sont les seuls qui s'attendrissent sur le malheur des autres.

– Il n'y a ni générosité ni courage là-dedans, dit brutalement la Louve ; c'est de la lâcheté… D'ailleurs, je ne veux pas que vous me disiez que je me suis attendrie… ça n'est pas vrai…

– Je ne le dirai plus, la Louve ; mais puisque vous m'avez témoigné de l'intérêt… vous me laisserez vous en être reconnaissante, n'est-ce pas ?

– Je m'en moque pas mal !… Ce soir, je serai dans une autre salle que vous… ou seule au cachot, et bientôt je serai dehors, Dieu merci !

– Et où irez-vous en sortant d'ici ?

– Tiens !… chez moi, donc, rue Pierre-Lescot. Je suis dans mes meubles.

– Et Martial… dit la Goualeuse, qui espérait continuer l'entretien en parlant à la Louve d'un objet intéressant pour elle, et Martial, vous serez bien contente de le revoir ?

– Oui… oh, oui !… répondit-elle avec un accent passionné. Quand j'ai été arrêtée, il relevait de maladie… une fièvre qu'il avait eue parce qu'il demeure toujours sur l'eau… Pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, je ne l'ai pas quitté d'une minute, j'ai vendu la moitié de mon bazar pour payer le médecin, les drogues, tout… Je peux m'en vanter, et je m'en vante… si mon homme vit, c'est à moi qu'il le doit… J'ai encore hier fait brûler un cierge pour lui… C'est des bêtises… mais c'est égal, on a vu quelquefois de très-bons effets de ça pour la convalescence…

– Et où est-il maintenant ? Que fait-il ?

– Il demeure toujours près du pont d'Asnières, sur le bord de l'eau.

– Sur le bord de l'eau ?

– Oui, il est établi là, avec sa famille, dans une maison isolée. Il est toujours en guerre avec les gardes-pêche, et une fois qu'il est dans son bateau, avec son fusil à deux coups, il ne ferait pas bon l'approcher, allez ! dit orgueilleusement la Louve.

– Quel est donc son état ?

– Il pêche en fraude, la nuit ; et puis, comme il est brave comme un lion, quand un poltron veut faire chercher querelle à un autre, il s'en charge, lui… Son père a eu des malheurs avec la justice. Il a encore sa mère, deux sœurs et un frère… Autant vaudrait pour lui… ne pas l'avoir, ce frère-là, car c'est un scélérat qui se fera guillotiner un jour ou l'autre… ses sœurs aussi… Enfin, n'importe, c'est à eux leur cou.

– Et où l'avez-vous connu, Martial ?

– À Paris. Il avait voulu apprendre l'état de serrurier… un bel état, toujours du fer rouge et du feu autour de soi… du danger, quoi !… ça lui convenait ; mais, comme moi, il avait mauvaise tête, ça n'a pas pu marcher avec ses bourgeois ; alors il s'en est retourné auprès de ses parents, et il s'est mis à marauder sur la rivière. Il vient me voir à Paris, et moi, dans le jour, je vais le voir à Asnières : c'est tout près : ça serait plus loin que j'irais tout de même, quand ça serait sur les genoux et sur les mains.

– Vous serez bien heureuse d'aller à la campagne… vous la Louve ! dit la Goualeuse en soupirant ; surtout si vous aimez, comme moi, à vous promener dans les champs.

– J'aimerais bien mieux me promener dans les bois, dans les grandes forêts, avec mon homme.

– Dans les forêts ?… Vous n'auriez pas peur ?

– Peur ? ah ! bien oui, peur ! Est-ce qu'une louve a peur ? Plus la forêt serait déserte et épaisse, plus j'aimerais ça. Une hutte isolée où j'habiterais avec Martial, qui serait braconnier ; aller avec lui la nuit tendre des pièges au gibier… et puis, si les gardes venaient pour nous arrêter, leur tirer des coups de fusils, nous deux mon homme, en nous cachant dans les broussailles, ah ! dame… c'est ça qui serait bon !

– Vous avez donc déjà habité des bois, la Louve ?

– Jamais.

– Qui vous a donc donné ces idées-là ?

– Martial.

– Comment ?

– Il était braconnier dans la forêt de Rambouillet. Il y a un an, il a *censé* tirer sur un garde qui avait tiré sur lui… gueux de garde ! Enfin ça n'a pas été prouvé en justice, mais Martial a été obligé de quitter le pays… Alors il est venu à Paris pour apprendre l'état de serrurier : c'est là où je l'ai connu. Comme il était trop mauvaise tête pour s'arranger avec son bourgeois, il a mieux aimé retourner à Asnières près de ses parents, et marauder sur la rivière ; c'est moins assujettissant… Mais il regrette toujours les bois ; il y retournera un jour ou l'autre. À force de

me parler du braconnage et des forêts, il m'a fourré ces idées-là dans la tête… et maintenant il me semble que je suis née pour ça. Mais c'est toujours de même… ce que veut votre homme, vous le voulez… Si Martial avait été voleur… j'aurais été voleuse… Quand on a un homme, c'est pour être comme son homme.

– Et vos parents, la Louve, où sont-ils ?

– Est-ce que je sais, moi !…

– Il y a longtemps que vous ne les avez vus ?

– Je ne sais seulement pas s'ils sont morts ou en vie.

– Ils étaient donc méchants pour vous ?

– Ni bons ni méchants : j'avais, je crois bien, onze ans quand ma mère s'en est allée d'un côté avec un soldat. Mon père, qui était journalier, a amené dans notre grenier une maîtresse à lui, avec deux garçons qu'elle avait, un de six ans et un de mon âge. Elle était marchande de pommes à la brouette. Ça n'a pas été trop mal dans les commencements ; mais ensuite, pendant qu'elle était à sa charretée, il venait chez nous une écaillère avec qui mon père faisait des traits à l'autre… qui l'a su. Depuis ce temps-là, il y avait presque tous les soirs à la maison des batteries si enragées que ça nous en donnait la petite mort, à moi et aux deux garçons avec qui je couchais ; car notre logement n'avait qu'une pièce, et nous avions un lit pour nous trois… dans la même chambre que mon père et sa maîtresse. Un jour, c'était justement le jour de sa fête, à elle, la Sainte-Madeleine, voilà-t-il pas qu'elle lui reproche de ne pas lui avoir souhaité sa fête ! De raisons en raisons, mon père a fini par lui fendre la tête d'un coup de manche à balai. J'ai joliment cru que c'était fini. Elle est tombée comme un plomb, la mère Madeleine ; mais elle avait la vie dure et la tête aussi. Après ça, elle le rendait bien à mon père : une fois, elle l'a mordu si fort à la main que le morceau lui est resté dans les dents. Faut dire que ces massacres-là, c'était comme qui dirait les jours des grandes eaux à Versailles ; les jours ouvrables, les batteries étaient moins voyantes ; il y avait des bleus, mais pas de rouge…

– Et cette femme était méchante pour vous ?

– La mère Madeleine ? Non, au contraire, elle n'était que vive ; sauf ça une brave femme… Mais à la fin mon père en a eu assez ; il lui a abandonné le peu de meubles qu'il y avait chez nous, et il n'est plus revenu. Il était bourguignon, faut croire qu'il sera retourné au pays. Alors j'avais quinze ou seize ans.

– Et vous êtes restée avec l'ancienne maîtresse de votre père ?

– Où est-ce que je serais allée ? Alors elle s'est mise avec un couvreur qui est venu habiter chez nous. Des deux garçons de la mère

Madeleine, il y en a un, le plus grand, qui s'est noyé à l'île des Cygnes ; l'autre est entré en apprentissage chez un menuisier.

– Et que faisiez-vous chez cette femme ?

– Je tirais sa charrette avec elle, je faisais la soupe, j'allais porter à manger à son homme, et quand il rentrait gris, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, j'aidais la mère Madeleine à le rouer de coups pour en avoir la paix, car nous habitions toujours la même chambre. Il était méchant comme un âne rouge quand il était dans le vin, il voulait tout tuer. Une fois, si nous ne lui avions pas arraché sa hachette, il nous aurait assassinées toutes les deux. La mère Madeleine a eu pour sa part un coup sur l'épaule qui a saigné comme une vraie boucherie.

– Et comment êtes-vous devenue… ce que nous sommes ? dit Fleur-de-Marie en hésitant.

– Le fils de la Madeleine, le petit Charles, qui s'est depuis noyé à l'île des Cygnes, avait été… avec moi… à peu près depuis le temps que lui, sa mère et son frère étaient venu loger chez nous, quand nous étions deux enfants… quoi !… Après lui le couvreur, ça m'est égal ; mais j'avais peur d'être mise à la porte par la mère Madeleine, si elle s'apercevait de quelque chose. Ça est arrivé ; comme elle était bonne femme, elle m'a dit : « Puisque c'est ainsi, tu as seize ans, tu n'es propre à rien, tu es trop mauvaise tête pour te mettre en place ou pour apprendre un état ; tu vas venir avec moi te faire inscrire à la police ; à défaut de tes parents, je répondrai de toi, ça te fera toujours un sort autorisé par le gouvernement ; t'auras rien à faire qu'à nocer ; je serai tranquille sur toi, et tu ne seras plus à charge. Qu'est-ce que tu dis de cela, ma fille ? – Ma foi, au fait, vous avez raison, que je lui ai répondu, je n'avais pas songé à ça. » Nous avons été au bureau des mœurs, elle m'a recommandée dans une maison et c'est depuis ce temps-là que je suis inscrite. J'ai revu la mère Madeleine, il y a de ça un an ; j'étais à boire avec mon homme, nous l'avons invitée ; elle nous a dit que le couvreur était aux galères. Depuis je ne l'ai pas rencontrée, elle ; je ne sais plus qui, dernièrement, soutenait qu'elle avait été apportée à la morgue il y a trois mois. Si ça est, ma foi, tant pis ! car c'était une brave femme, la mère Madeleine, elle avait le cœur sur la main, et pas plus de fiel qu'un pigeon.

Fleur-de-Marie, quoique plongée jeune, dans une atmosphère de corruption, avait depuis respiré un air si pur qu'elle éprouva une oppression douloureuse à l'horrible récit de la Louve.

Et si nous avons eu le triste courage de le faire, ce récit, c'est qu'il faut bien qu'on sache que, si hideux qu'il soit, il est encore mille fois au-dessous d'innombrables réalités.

Oui, l'ignorance et la misère conduisent souvent les classes pauvres

à ces effrayantes dégradations humaines et sociales.

Oui, il est une foule de tanières où enfants et adultes, filles et garçons, légitimes ou bâtards, gisant pêle-mêle sur la même paillasse comme des bêtes dans la même litière, ont continuellement sous les yeux d'abominables exemples d'ivresse, de violences, de débauches et de meurtres.

Oui, et trop fréquemment encore, l'inceste vient ajouter une horreur de plus à ces horreurs.

Les riches peuvent entourer leurs vices d'ombre et de mystère, et respecter la sainteté du foyer domestique.

Mais les artisans les plus honnêtes, occupant presque toujours une seule chambre avec leur famille, sont forcés, faute de lits et d'espace, de faire coucher leurs enfants ensemble frères et sœurs, à quelques pas d'eux, maris et femmes.

Si l'on frémit déjà des fatales conséquences de telles nécessités, presque toujours inévitablement imposées aux artisans pauvres, mais probes, que sera-ce donc lorsqu'il s'agira d'artisans dépravés par l'ignorance ou par l'inconduite ?

Quels épouvantables exemples ne donneront-ils pas à de malheureux enfants abandonnés, ou plutôt excités, dès leur plus tendre jeunesse, à tous les penchants brutaux, à toutes les passions animales ! Auront-ils seulement l'idée du devoir, de l'honnêteté, de la pudeur ?

Ne seront-ils pas aussi étrangers aux lois sociales que les sauvages du nouveau monde ?

Pauvres créatures corrompues en naissant, qui, dans les prisons où les conduisent souvent le vagabondage et le délaissement, sont déjà flétries par cette grossière et terrible métaphore :

« Graines de bagne ! ! ! »

Et la métaphore a raison.

Cette sinistre prédiction s'accomplit presque toujours : galères ou lupanar, chaque sexe a son avenir.

Nous ne voulons justifier ici aucun débordement.

Que l'on compare seulement la dégradation volontaire d'une femme pieusement élevée au sein d'une famille aisée, qui ne lui aurait donné que de nobles exemples ; que l'on compare, disons-nous, cette dégradation à celle de la Louve, créature pour ainsi dire élevée dans le vice, par le vice et pour le vice, à qui l'on montre, non sans raison, la prostitution comme un état protégé par le gouvernement !

Ce qui est vrai.

Il y a un bureau où cela s'enregistre, se certifie et se paraphe.

Un bureau où souvent la mère vient autoriser la prostitution de sa fille ; le mari, la prostitution de sa femme.

Cet endroit s'appelle le « bureau des mœurs » ! ! !

Ne faut-il pas qu'une société ait un vice d'organisation bien profond, bien incurable, à l'endroit des lois qui régissent la condition de l'homme et de la femme, pour que le pouvoir – le pouvoir… cette grave et morale abstraction – soit obligé non-seulement de tolérer, mais de réglementer, mais de légaliser, mais de protéger, pour la rendre moins dangereuse, cette vente du corps et de l'âme, qui, multipliée par les appétits effrénés d'une population immense, atteint chaque jour à un chiffre presque incommensurable !

IX

Châteaux en Espagne

La Goualeuse, surmontant l'émotion que lui avait causé la triste confession de sa compagne, lui dit timidement :

– Écoutez-moi sans vous fâcher.

– Voyons, dites, j'espère que j'ai assez bavardé ; mais au fait c'est égal, puisque c'est la dernière fois que nous causons ensemble.

– Êtes-vous heureuse, la Louve ?

– Comment ?

– De la vie que vous menez ?

– Ici, à Saint-Lazare ?

– Non, chez vous, quand vous êtes libre ?

– Oui, je suis heureuse.

– Toujours ?

– Toujours.

– Vous ne voudriez pas changer votre sort contre un autre ?

– Contre quel sort ? Il n'y a pas d'autre sort pour moi.

– Dites-moi, la Louve, reprit Fleur-de-Marie, après un moment de silence, est-ce que vous n'aimez pas à faire quelquefois des châteaux en Espagne ? C'est si amusant en prison !

– À propos de quoi, des châteaux en Espagne ?

– À propos de Martial.

– De mon homme ?

– Oui.

– Ma foi, je n'en ai jamais fait.

– Laissez-moi en faire un pour vous et pour Martial.

– Bah ! à quoi bon ?

– À passer le temps.

– Eh bien ! voyons ce château en Espagne.

– Figurez-vous, par exemple, qu'un hasard comme il en arrive

quelquefois vous fasse rencontrer une personne qui vous dise : « Abandonnée de votre père et de votre mère, votre enfance a été entourée de si mauvais exemples qu'il faut vous plaindre autant que vous blâmer d'être devenue… »

– D'être devenue quoi ?

– Ce que vous et moi nous sommes devenues, répondit la Goualeuse d'une voix douce ; et elle continua : Supposez que cette personne vous dise encore : « Vous aimez Martial, il vous aime ; vous et lui, quittez une vie mauvaise ; au lieu d'être sa maîtresse, soyez sa femme. »

La Louve haussa les épaules.

– Est-ce qu'il voudrait de moi pour sa femme ?

– Excepté le braconnage, il n'a commis, n'est-ce pas, aucune autre action coupable ?

– Non… il est braconnier sur la rivière comme il l'était dans les bois, et il a raison. Tiens, est-ce que les poissons ne sont pas comme le gibier, à qui peut les prendre ? Où donc est la marque de leur propriétaire ?

– Eh bien ! supposez qu'ayant renoncé à son dangereux métier de maraudeur de rivière, il veuille devenir tout à fait honnête ; supposez qu'il inspire, par la franchise de ses bonnes résolutions, assez de confiance à un bienfaiteur inconnu pour que celui-ci lui donne une place… de garde-chasse, par exemple, à lui qui était braconnier, ça serait dans ses goûts, j'espère ; c'est le même état, mais en bien.

– Ma foi, oui, c'est toujours vivre dans les bois.

– Seulement on ne lui donnerait cette place qu'à la condition qu'il vous épouserait et qu'il vous emmènerait avec lui.

– M'en aller avec Martial !

– Oui, vous seriez si heureuse, disiez-vous, d'habiter ensemble au fond des forêts ! N'aimeriez-vous pas mieux, au lieu d'une mauvaise hutte de braconnier, où vous vous cacheriez tous deux comme des coupables, avoir une honnête petite chaumière dont vous seriez la ménagère active et laborieuse ?

– Vous vous moquez de moi ! Est-ce que c'est possible ?

– Qui sait ? Le hasard ! D'ailleurs c'est toujours un château en Espagne.

– Ah ! comme ça, à la bonne heure.

– Dites donc, la Louve, il me semble déjà vous voir établie dans votre maisonnette, en pleine forêt, avec votre mari et deux ou trois enfants. Des enfants ! quel bonheur, n'est-ce pas !

– Des enfants de mon homme ? s'écria la Louve avec une passion farouche ; oh ! oui, ils seraient fièrement aimés, ceux-là !

– Comme ils vous tiendraient compagnie dans votre solitude ! Puis, quand ils seraient un peu grands, ils commenceraient à vous rendre bien des services ; les plus petits ramasseraient des branches mortes pour votre chauffage ; le plus grand irait dans les herbes de la forêt faire pâturer une vache ou deux qu'on vous donnerait pour récompenser votre mari de son activité ; car ayant été braconnier, il n'en serait que meilleur garde-chasse.

– Au fait… c'est vrai. Tiens, c'est amusant, ces châteaux en Espagne. Dites-m'en donc encore, la Goualeuse !

– On serait très-content de votre mari… vous auriez de son maître quelques douceurs… une basse-cour, un jardin ; mais, dame ! aussi, il vous faudrait courageusement travailler, la Louve ! et cela du matin au soir.

– Oh ! si ce n'était que ça, une fois auprès de mon homme, l'ouvrage ne me ferait pas peur, à moi… j'ai de bons bras…

– Et vous auriez de quoi les occuper, je vous en réponds… Il y a tant à faire !… tant à faire !… C'est l'étable à soigner, les repas à préparer, les habits de la famille à raccommoder ; c'est un jour le blanchissage, un autre jour le pain à cuire, ou bien encore la maison à nettoyer du haut en bas, pour que les autres gardes de la forêt disent : « Oh ! il n'y a pas une ménagère comme la femme à Martial ; de la cave au grenier sa maison est un miracle de propreté… et des enfants toujours si bien soignés ! C'est qu'aussi elle est fièrement laborieuse, Mme Martial… »

– Dites donc, la Goualeuse, c'est vrai, je m'appellerais Mme Martial… reprit la Louve avec une sorte d'orgueil ; Mme Martial !…

– Ce qui vaudrait mieux que de vous appeler la Louve, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, j'aimerais mieux le nom de mon homme que le nom d'une bête… Mais, bah !… bah !… louve je suis née… louve je mourrai…

– Qui sait ?… qui sait ?… Ne pas reculer devant une vie bien dure, mais honnête, ça porte bonheur… Ainsi, le travail ne vous effrayerait pas ?…

– Oh ! pour ça non, ce n'est pas mon homme et trois ou quatre mioches à soigner qui m'embarrasseraient, allez !

– Et puis aussi tout n'est pas labeur, il y a des moments de repos ; l'hiver, à la veillée, pendant que les enfants dorment, et que votre mari fume sa pipe en nettoyant ses armes ou en caressant ses chiens…

écoutez donc, vous pouvez prendre un peu de bon temps.

– Bah ! bah ! du bon temps… rester les bras croisés ! ma foi non ; j'aimerais mieux raccommoder le linge de la famille, le soir, au coin du feu ; ça n'est pas déjà si fatigant… L'hiver, les jours sont si courts !

Aux paroles de Fleur-de-Marie, la Louve oubliait de plus en plus le présent pour ces rêves d'avenir… aussi vivement intéressée que précédemment la Goualeuse, lorsque Rodolphe lui avait parlé des douceurs rustiques de la ferme de Bouqueval.

La Louve ne cachait pas les goûts sauvages que lui avait inspirés son amant. Se souvenant de l'impression profonde, salutaire, qu'elle avait ressentie aux riantes peintures de Rodolphe, à propos de la vie des champs, Fleur-de-Marie voulait tenter le même moyen d'action sur la Louve, pensant avec raison que, si sa compagne se laissait assez émouvoir au tableau d'une existence rude, pauvre et solitaire, pour désirer ardemment une vie pareille… cette femme mériterait intérêt et pitié.

Enchantée de voir sa compagne l'écouter avec curiosité, la Goualeuse reprit en souriant :

– Et puis, voyez-vous… madame Martial… laissez-moi vous appeler ainsi… qu'est-ce que cela vous fait ?

– Tiens, au contraire, ça me flatte… Puis la Louve haussa les épaules en souriant aussi et reprit : Quelle bêtise de jouer à la madame ! Sommes-nous enfants !… C'est égal… allez toujours… c'est amusant… Vous dites donc ?…

– Je dis, madame Martial, qu'en parlant de votre vie, l'hiver au fond des bois, nous ne songeons qu'à la pire des saisons.

– Ma foi, non, ça n'est pas la pire… Entendre le vent siffler la nuit dans la forêt et de temps en temps hurler les loups, bien loin… bien loin… je ne trouverais pas ça ennuyeux, moi, pourvu que je sois au coin du feu avec mon homme et mes mioches, ou même toute seule sans mon homme, s'il était à faire sa ronde ; oh ! un fusil ne me fait pas peur, à moi… Si j'avais mes enfants à défendre… je serais bonne, là… allez… La Louve garderait bien ses louveteaux !

– Oh ! je vous crois… vous êtes très-brave, vous… mais moi, poltronne, je préfère le printemps à l'hiver… Oh ! le printemps ! madame Martial, le printemps ! quand verdissent les feuilles, quand fleurissent les jolies fleurs des bois, qui sentent si bon, si bon, que l'air est embaumé… C'est alors que vos enfants se rouleraient gaiement dans l'herbe nouvelle ; et puis la forêt serait si touffue qu'on apercevrait à peine votre maison au milieu du feuillage. Il me semble que je la vois d'ici. Il y a devant la porte un berceau de vigne que votre

mari a plantée et qui ombrage le banc de gazon où il dort durant la grande chaleur du jour, pendant que vous allez et venez en recommandant aux enfants de ne pas réveiller leur père… Je ne sais pas si vous avez remarqué cela : mais dans le fort de l'été, sur le midi, il se fait dans les bois autant de silence que pendant la nuit… on n'entend ni les feuilles remuer, ni les oiseaux chanter…

– Ça, c'est vrai, répéta machinalement la Louve qui, oubliant de plus en plus la réalité, croyait presque voir se dérouler à ses yeux les riants tableaux que lui présentait l'imagination poétique de Fleur-de-Marie, si instinctivement amoureuse des beautés de la nature.

Ravie de la profonde attention que lui prêtait sa compagne, la Goualeuse reprit en se laissant elle-même entraîner au charme des pensées qu'elle évoquait :

– Il y a une chose que j'aime presque autant que le silence des bois, c'est le bruit des grosses gouttes de pluie d'été tombant sur les feuilles ; aimez-vous cela aussi ?

– Oh ! oui… j'aime bien aussi la pluie d'été.

– N'est-ce pas ? Lorsque les arbres, la mousse, l'herbe, tout est bien trempé, quelle bonne odeur fraîche ! Et puis, comme le soleil, en passant à travers les arbres, fait briller toutes ces gouttelettes d'eau qui pendent aux feuilles après l'ondée ! Avez-vous aussi remarqué cela ?

– Oui… mais je m'en souviens parce que vous me le dites à présent… Comme c'est drôle pourtant ! Vous racontez si bien, la Goualeuse, qu'on semble tout voir, tout voir, à mesure que vous parlez… et puis, dame ! je ne sais pas comment vous expliquer cela… mais, tenez, ce que vous dites… ça sent bon… ça rafraîchit… comme la pluie d'été dont nous parlons.

Ainsi que le beau, que le bien, la poésie est souvent contagieuse. La Louve, cette nature brute et farouche, devait subir en tout l'influence de Fleur-de-Marie. Celle-ci reprit en souriant :

– Il ne faut pas croire que nous soyons seules à aimer la pluie d'été. Et les oiseaux donc ! Comme ils sont contents, comme ils secouent leurs plumes, en gazouillant joyeusement… pas plus joyeusement pourtant que vos enfants… vos enfants libres, gais et légers comme eux. Voyez-vous, à la tombée du jour, les plus petits courir à travers bois au-devant de l'aîné, qui ramène deux génisses du pâturage ? Ils ont bien vite reconnu le tintement lointain des clochettes, allez !…

– Dites donc, la Goualeuse, il me semble voir le plus petit et le plus hardi, qui s'est fait mettre, par son frère aîné qui le soutient, à califourchon sur le dos d'une des vaches…

– Et l'on dirait que la pauvre bête sait quel fardeau elle porte, tant

elle marche avec précaution… Mais voilà l'heure du souper : votre aîné, tout en menant pâturer son bétail, s'est amusé à remplir pour vous un panier de belles fraises des bois, qu'il a rapportées au frais, sous une couche épaisse de violettes sauvages.

– Fraises et violettes… c'est ça qui doit être un baume ! Mais mon Dieu ! mon Dieu ! où diable allez-vous donc chercher ces idées-là, la Goualeuse ?

– Dans les bois où mûrissent les fraises, où fleurissent les violettes… il n'y a qu'à regarder et à ramasser, madame Martial… Mais parlons ménage… voici la nuit, il faut traire vos laitières, préparer le souper sous le berceau de vigne ; car vous entendez aboyer les chiens de votre mari, et bientôt la voix de leur maître, qui, tout harassé qu'il est, rentre en chantant… Et comment n'avoir pas envie de chanter, quand, par une belle soirée d'été, le cœur satisfait, on regarde la maison où vous attendent une bonne femme et deux enfants ? N'est-ce pas, madame Martial ?

– C'est vrai, on ne peut faire autrement que de chanter, dit la Louve, devenant de plus en plus songeuse.

– À moins qu'on ne pleure d'attendrissement, reprit Fleur-de-Marie, émue elle-même. Et ces larmes-là sont aussi douces que des chansons… Et puis, quand la nuit est venue tout à fait, quel bonheur de rester sous la tonnelle à jouir de la sérénité d'une belle soirée… à respirer l'odeur de la forêt… à écouter babiller ses enfants… à regarder les étoiles… Alors le cœur est si plein, si plein… qu'il faut qu'il déborde par la prière… Comment ne pas remercier celui à qui l'on doit la fraîcheur du soir, la senteur des bois, la douce clarté du ciel étoilé ?… Après ce remerciement ou cette prière, on va dormir paisiblement jusqu'au lendemain, et on remercie encore le Créateur… car cette vie pauvre, laborieuse, mais calme et honnête, est celle de tous les jours…

– De tous les jours !… répéta la Louve, la tête baissée sur sa poitrine, le regard fixe, le sein oppressé, car c'est vrai, le bon Dieu est bon de nous donner de quoi vivre si heureux avec si peu…

– Eh bien ! dites maintenant, reprit doucement Fleur-de-Marie, dites, ne devrait-il pas être béni comme Dieu celui qui vous donnerait cette vie paisible et laborieuse, au lieu de la vie misérable que vous menez dans la boue des rues de Paris ?

Ce mot de Paris rappela brusquement la Louve à la réalité.

Il venait de se passer dans l'âme de cette créature un phénomène étrange.

Peinture naïve d'une condition humble et rude, ce simple récit, tour à tour éclairé des douces lueurs du foyer domestique, doré par

quelques joyeux rayons de soleil, rafraîchi par la brise des grands bois ou parfumé de la senteur des fleurs sauvages, ce récit avait fait sur la Louve une impression plus profonde, plus saisissante que ne l'aurait fait une exhortation d'une moralité transcendante.

Oui, à mesure que parlait Fleur-de-Marie, la Louve avait désiré d'être ménagère infatigable, vaillante épouse, mère pieuse et dévouée.

Inspirer, même pendant un moment, à une femme violente, immorale, avilie, l'amour de la famille, le respect du devoir, le goût du travail, la reconnaissance envers le Créateur, et cela seulement en lui promettant ce que Dieu donne à tous, le soleil du ciel et l'ombre des forêts… ce que l'homme doit à qui travaille, un toit et du pain, n'était-ce pas un beau triomphe pour Fleur-de-Marie !

Le moraliste le plus sévère, le prédicateur le plus fulminant, auraient-ils obtenu davantage en faisant gronder dans leurs prédictions menaçantes toutes les vengeances humaines, toutes les foudres divines ?

La colère douloureuse dont se sentit transportée la Louve en revenant à la réalité, après s'être laissé charmer par la rêverie nouvelle et salutaire où, pour la première fois, l'avait plongée Fleur-de-Marie, prouvait l'influence des paroles de cette dernière sur sa malheureuse compagne.

Plus les regrets de la Louve étaient amers en retombant de ce consolant mirage dans l'horreur de sa position, plus le triomphe de la Goualeuse était manifeste.

Après un moment de silence et de réflexion, la Louve redressa brusquement la tête, passa la main sur son front, et se levant menaçante, courroucée :

– Vois-tu… vois-tu que j'avais raison de me défier de toi et de ne pas vouloir t'écouter… parce que ça tournerait mal pour moi ! Pourquoi m'as-tu parlé ainsi ? Pour te moquer de moi ? Pour me tourmenter ? Et cela, parce que j'ai été assez bête pour te dire que j'aurais aimé à vivre au fond des bois avec mon homme !… Mais qui es-tu donc ?… Pourquoi me bouleverser ainsi ?… Tu ne sais pas ce que tu as fait, malheureuse ! Maintenant, malgré moi, je vais toujours penser à cette forêt, à cette maison, à ces enfants, à tout ce bonheur que je n'aurai jamais… jamais !… Et si je ne peux pas oublier ce que tu viens de dire, moi, ma vie va donc être un supplice, un enfer… et cela, par ta faute… oui, par ta faute !…

– Tant mieux ! oh ! tant mieux ! dit Fleur-de-Marie.

– Tu dis tant mieux ? s'écria la Louve, les yeux menaçants.

– Oui, tant mieux ; car si votre misérable vie d'à présent vous paraît

un enfer, vous préférerez celle dont je vous ai parlé.

– Et à quoi bon la préférer, puisqu'elle n'est pas faite pour moi ? À quoi bon regretter d'être une fille des rues, puisque je dois mourir fille des rues ? s'écria la Louve de plus en plus irritée, en saisissant dans sa forte main le petit poignet de Fleur-de-Marie. Réponds… réponds ! Pourquoi es-tu venue me faire désirer ce que je ne peux pas avoir ?

– Désirer une vie honnête et laborieuse, c'est être digne de cette vie, je vous l'ai dit, reprit Fleur-de-Marie, sans chercher à dégager sa main.

– Eh bien ! après, quand j'en serais digne ? Qu'est-ce que cela prouve ? À quoi ça m'avancera-t-il ?

– À voir se réaliser ce que vous regardez comme un rêve, dit Fleur-de-Marie, d'un ton si sérieux, si convaincu, que la Louve, dominée de nouveau, abandonna la main de la Goualeuse et resta frappée d'étonnement.

– Écoutez-moi, la Louve, reprit Fleur-de-Marie d'une voix pleine de compassion, me croyez-vous assez méchante pour éveiller chez vous ces pensées, ces espérances, si je n'étais pas sûre, en vous faisant rougir de votre condition présente, de vous donner les moyens d'en sortir ?

– Vous ? Vous pourriez cela ?

– Moi ?… non ; mais quelqu'un qui est bon, grand, puissant comme Dieu…

– Puissant comme Dieu ?…

– Écoutez encore, la Louve… Il y a trois mois, comme vous j'étais une pauvre créature perdue… abandonnée. Un jour, celui dont je vous parle avec des larmes de reconnaissance – et Fleur-de-Marie essuya ses yeux – un jour celui-là est venu à moi ; il n'a pas craint, tout avilie, toute méprisée que j'étais, de me dire de consolantes paroles… les premières que j'aie entendues !… Je lui avais raconté mes souffrances, mes misères, ma honte, sans lui rien cacher, ainsi que vous m'avez tout à l'heure raconté votre vie, la Louve… Après m'avoir écoutée avec bonté, il ne m'a pas blâmée, il m'a plainte ; il ne m'a pas reproché mon abjection, il m'a vanté la vie calme et pure que l'on menait aux champs.

– Comme vous tout à l'heure…

– Alors, cette abjection m'a paru d'autant plus affreuse que l'avenir qu'il me montrait me semblait plus beau !

– Comme moi, bon Dieu !

– Oui, et ainsi que vous je disais : « À quoi bon, hélas ! me faire entrevoir ce paradis, à moi qui suis condamnée à l'enfer ?… » Mais j'avais tort de désespérer… car celui dont je vous parle est, comme

Dieu, souverainement juste, souverainement bon, et incapable de faire luire un faux espoir aux yeux d'une pauvre créature qui ne demandait à personne ni pitié, ni bonheur, ni espérance.

– Et pour vous… qu'a-t-il fait ?

– Il m'a traitée en enfant malade ; j'étais, comme vous, plongée dans un air corrompu, il m'a envoyé respirer un air salubre et vivifiant ; je vivais aussi parmi des êtres hideux et criminels, il m'a confiée à des êtres faits à son image… qui ont épuré mon âme, élevé mon esprit… car, comme Dieu encore, à tous ceux qui l'aiment et le respectent, il donne une étincelle de sa céleste intelligence… Oui, si mes paroles vous émeuvent, la Louve, si mes larmes font couler vos larmes, c'est que son esprit et sa pensée m'inspirent ! Si je vous parle de l'avenir plus heureux que vous obtiendrez par le repentir, c'est que je puis vous promettre cet avenir en son nom quoiqu'il ignore à cette heure l'engagement que je prends ! Enfin, si je vous dis : « Espérez !… » c'est qu'il entend toujours la voix de ceux qui veulent devenir meilleurs… car Dieu l'a envoyé sur terre pour faire croire à la Providence…

En parlant ainsi, la physionomie de Fleur-de-Marie devint radieuse, inspirée ; ses joues pâles se colorèrent un moment d'un léger incarnat, ses beaux yeux brillèrent doucement ; elle rayonnait alors d'une beauté si noble, si touchante, que la Louve, déjà profondément émue de cet entretien, contempla sa compagne avec une respectueuse admiration et s'écria :

– Mon Dieu !… où suis-je ? Est-ce que je rêve ? Je n'ai jamais rien entendu, rien vu de pareil… ça n'est pas possible !… Mais qui êtes-vous donc aussi ? Oh ! je disais bien que vous étiez tout autre que nous !… Mais alors, vous qui parlez si bien… vous qui pouvez tant, vous qui connaissez des gens si puissants… comment se fait-il que vous soyez ici… prisonnière avec nous ?… Mais… mais… c'est donc pour nous tenter ! ! ! Vous êtes donc pour le bien… comme le démon pour le mal ?

Fleur-de-Marie allait répondre, lorsque Mme Armand vint l'interrompre et la chercher pour la conduire auprès de Mme d'Harville.

La Louve restait frappée de stupeur ; l'inspectrice lui dit :

– Je vois avec plaisir que la présence de la Goualeuse dans la prison vous a porté bonheur à vous et à vos compagnes… Je sais que vous avez fait une quête pour cette pauvre Mont-Saint-Jean ; cela est bien… cela est charitable, la Louve. Cela vous sera compté… J'étais bien sûre que vous valiez mieux que vous ne vouliez le paraître… En récompense de votre bonne action, je crois pouvoir vous promettre qu'on fera abréger de beaucoup les jours de prison qui vous restent à

subir.

Et Mme Armand s'éloigna, suivie de Fleur-de-Marie.

L'on ne s'étonnera pas du langage presque éloquent de Fleur-de-Marie en songeant que cette nature, si merveilleusement douée, s'était rapidement développée, grâce à l'éducation et aux enseignements qu'elle avait reçus à la ferme de Bouqueval.

Puis la jeune fille était surtout forte de son expérience.

Les sentiments qu'elle avait éveillés dans le cœur de la Louve avaient été éveillés en elle par Rodolphe, lors de circonstances à peu près semblables.

Croyant reconnaître quelques bons instincts chez sa compagne, elle avait tâché de la ramener à l'honnêteté en lui prouvant (selon la théorie de Rodolphe appliquée à la ferme de Bouqueval) qu'il était de son intérêt de devenir honnête, et en lui montrant sa réhabilitation sous de riantes et attrayantes couleurs…

Et, à ce propos, répétons que l'on procède d'une manière incomplète et, ce nous semble, inintelligente et inefficace, pour inspirer aux classes pauvres et ignorantes l'horreur du mal et l'amour du bien.

Afin de les détourner de la voie mauvaise, incessamment on les menace des vengeances divines et humaines ; incessamment on fait bruire à leurs oreilles un cliquetis sinistre : clefs de prison, carcans de fer, chaînes de bagne ; et enfin au loin, dans une pénombre effrayante, à l'extrême horizon du crime, on leur montre le coupe-tête du bourreau, étincelant aux lueurs des flammes éternelles…

On le voit, la part de l'intimidation est incessante, formidable, terrible…

À qui fait le mal… captivité, infamie, supplice…

Cela est juste ; mais à qui fait le bien, la société décerne-t-elle dons honorables, distinctions glorieuses ?

Non.

Par des bienfaisantes rémunérations, la société encourage-t-elle à la résignation, à l'ordre, à la probité, cette masse immense d'artisans voués à tout jamais au travail, aux privations, et presque toujours à une misère profonde ?

Non.

En regard de l'échafaud où monte le grand coupable, est-il un pavois où monte le grand homme de bien ?

Non.

Étrange, fatal symbole ! On représente la justice aveugle, portant d'une main un glaive pour punir, de l'autre des balances où se pèsent l'accusation et la défense.

Ceci n'est pas l'image de la justice.

C'est l'image de la loi, ou plutôt de l'homme qui condamne ou absout selon sa conscience.

La JUSTICE tiendrait d'une main une épée, de l'autre une couronne ; l'une pour frapper les méchants, l'autre pour récompenser les bons.

Le peuple verrait alors que, s'il est de terribles châtiments pour le mal, il est d'éclatants triomphes pour le bien ; tandis qu'à cette heure, dans son naïf et rude bon sens, il cherche en vain le pendant des tribunaux, des geôles, des galères et des échafauds.

Le peuple voit bien une justice criminelle *(sic),* composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à découvrir, à punir des scélérats.

Il ne voit pas de justice vertueuse(1), composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à récompenser les gens de bien.

Tout lui dit : « Tremble !… »

Rien ne lui dit : « Espère !… »

Tout le menace…

Rien ne le console.

L'État dépense annuellement beaucoup de millions pour la stérile punition des crimes. Avec cette somme énorme, il entretient prisonniers et geôliers, galériens et argousins, échafauds et bourreaux.

Cela est nécessaire, soit.

Mais combien dépense l'État pour la rémunération si salutaire, si féconde, des gens de bien ?

Rien.

Et ce n'est pas tout.

Ainsi que nous le démontrerons lorsque le cours de ce récit nous conduira aux prisons d'hommes, combien d'artisans d'une irréprochable probité seraient au comble de leurs vœux s'ils étaient certains de jouir un jour de la condition matérielle des prisonniers, toujours assurés d'une bonne nourriture, d'un bon lit, d'un bon gîte !

Et pourtant, au nom de leur dignité d'honnêtes gens rudement et

longuement éprouvée, n'ont-ils pas le droit de prétendre à jouir du même bien-être que les scélérats, ceux-là qui, comme Morel le lapidaire, auraient pendant vingt ans vécu laborieux, probes, résignés, au milieu de la misère et des tentations ?

Ceux-là ne méritent-ils pas assez de la société pour qu'elle se donne la peine de les chercher et, sinon de les récompenser, à la glorification de l'humanité, du moins de les soutenir dans la voie pénible et difficile qu'ils parcourent vaillamment ?

Le grand homme de bien, si modeste qu'il soit, se cache-t-il donc plus obscurément que le voleur ou l'assassin ?… Et ceux-ci ne sont-ils pas toujours découverts par la justice criminelle ?

Hélas ! c'est une utopie, mais elle n'a rien que de consolant.

Supposez, par la pensée, une société organisée de telle sorte qu'elle ait pour ainsi dire les assises de la vertu, comme elle a les assises du crime.

Un ministère public signalant les nobles actions, les dénonçant à la reconnaissance de tous, comme on dénonce aujourd'hui les crimes à la vindicte des lois.

Voici deux exemples, deux justices : que l'on dise quelle est la plus féconde en enseignements, en conséquences, en résultats positifs :

Un homme a tué un autre homme pour le voler :

Au point du jour on dresse sournoisement la guillotine dans un coin reculé de Paris, et on coupe le cou de l'assassin, devant la lie de la populace, qui rit du juge, du patient et du bourreau.

Voilà le dernier mot de la société.

Voilà le plus grand crime que l'on puisse commettre contre elle, voilà le plus grand châtiment… voilà l'enseignement le plus terrible, le plus salutaire qu'elle puisse donner au peuple…

Le seul… car rien ne sert de contrepoids à ce billot dégouttant de sang.

Non… la société n'a aucun spectacle doux et bienfaisant à opposer à ce spectacle funèbre.

Continuons notre utopie…

N'en serait-il pas autrement si presque chaque jour le peuple avait sous les yeux l'exemple de quelques grandes vertus hautement glorifiées et matériellement rémunérées par l'État ?

Ne serait-il pas sans cesse encouragé au bien, s'il voyait souvent un tribunal auguste, imposant, vénéré, évoquer devant lui, aux yeux d'une foule immense, un pauvre et honnête artisan, dont on raconterait la

longue vie probe, intelligente et laborieuse, et auquel on dirait :

– Pendant vingt ans vous avez plus qu'aucun autre travaillé, souffert, courageusement lutté contre l'infortune ; votre famille a été élevée par vous dans des principes de droiture et d'honneur… vos vertus supérieures vous ont hautement distingué : soyez glorifié et récompensé. Vigilante, juste et toute-puissante, la société ne laisse jamais dans l'oubli ni le mal ni le bien… À chacun elle paye selon ses œuvres… l'État vous assure une pension suffisante à vos besoins. Environné de la considération publique, vous terminerez dans le repos et dans l'aisance une vie qui doit servir d'enseignement à tous… et ainsi sont et seront toujours exaltés ceux qui, comme vous, auront justifié, perdant beaucoup d'années, d'une admirable persévérance dans le bien… et fait preuve de rares et grandes qualités morales… Votre exemple encouragera le plus grand nombre à vous imiter… l'espérance allégera le pénible fardeau que le sort leur impose durant une longue carrière. Animés d'une salutaire émulation, ils lutteront d'énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, afin d'être un jour distingués entre tous et rémunérés comme vous…

Nous le demandons : lequel de ces deux spectacles, du meurtrier égorgé, du grand homme de bien récompensé, réagira sur le peuple d'une façon plus salutaire, plus féconde ?

Sans doute beaucoup d'esprits délicats s'indigneront à la seule pensée de ces ignobles rémunérations matérielles accordées à ce qu'il y a au monde de plus éthéré : la vertu !

Ils trouveront contre ces tendances toutes sortes de raisons plus ou moins philosophiques, platoniques, théologiques, mais surtout économiques, telles que celles-ci :

Le bien porte en soi sa récompense…

La vertu est une chose sans prix…

La satisfaction de la conscience est la plus noble des récompenses.

Et enfin cette objection triomphante et sans réplique :

Le bonheur éternel qui attend les justes dans l'autre vie doit uniquement suffire pour les encourager au bien.

À cela nous répondrons que la société, pour intimider et punir les coupables, ne nous paraît pas exclusivement se reposer sur la vengeance divine qui les atteindra certainement dans l'autre vie.

La société prélude au jugement dernier par des jugements humains…

En attendant l'heure inexorable des archanges aux armures d'hyacinthe, aux trompettes retentissantes et aux glaives de flamme,

elle se contente modestement… de gendarmes.

Nous le répétons :

Pour terrifier les méchants, on matérialise, ou plutôt on réduit à des proportions humaines, perceptibles, visibles, les effets anticipés du courroux céleste…

Pourquoi n'en serait-il pas de même des effets de la rémunération divine à l'égard des gens de bien ?

Mais oublions ces utopies, folles, absurdes, stupides, impraticables, comme de véritables utopies qu'elles sont.

La société est si bien comme elle est ! Interrogez plutôt tous ceux qui, la jambe avinée, l'œil incertain, le rire bruyant, sortent d'un joyeux banquet !

X

La protectrice

L'inspectrice entra bientôt avec la Goualeuse dans le petit salon où se trouvait Clémence ; la pâleur de la jeune fille s'était légèrement colorée ensuite de son entretien avec la Louve.

– Mme la marquise, touchée des excellents renseignements que je lui ai donnés sur vous, dit Mme Armand à Fleur-de-Marie, désire vous voir, et daignera peut-être vous faire sortir d'ici avant l'expiration de votre peine.

– Je vous remercie, madame, répondit timidement Fleur-de-Marie à Mme Armand, qui la laissa seule avec la marquise.

Celle-ci, frappée de l'expression candide des traits de sa protégée, de son maintien rempli de grâce et de modestie, ne put s'empêcher de se souvenir que la Goualeuse avait, en dormant, prononcé le nom de Rodolphe, et que l'inspectrice croyait la pauvre prisonnière en proie à un amour profond et caché.

Quoique parfaitement convaincue qu'il ne pouvait être question du grand-duc Rodolphe, Clémence reconnaissait que du moins, quant à la beauté, la Goualeuse était digne de l'amour d'un prince…

À l'aspect de sa protectrice, dont la physionomie, nous l'avons dit, respirait une bonté charmante, Fleur-de-Marie se sentit sympathiquement attirée vers elle.

– Mon enfant, lui dit Clémence, en louant beaucoup la douceur de votre caractère et la sagesse exemplaire de votre conduite, Mme Armand se plaint de votre peu de confiance envers elle.

Fleur-de-Marie baissa la tête sans répondre.

– Les habits de paysanne dont vous étiez vêtue lorsqu'on vous a arrêtée, votre silence au sujet de l'endroit où vous demeuriez avant d'être amenée ici, prouvent que vous nous cachez certaines circonstances.

– Madame…

– Je n'ai aucun droit à votre confiance, ma pauvre enfant, je ne voudrais pas vous faire de question importune ; seulement on m'assure que si je demandais votre sortie de prison, cette grâce pourrait m'être accordée. Avant d'agir, je désirerais causer avec vous de vos projets, de

vos ressources pour l'avenir. Une fois libérée… que ferez-vous ? Si, comme je n'en doute pas, vous êtes décidée à suivre la bonne voie où vous êtes entrée, ayez confiance en moi, je vous mettrai à même de gagner honorablement votre vie…

La Goualeuse fut émue jusqu'aux larmes de l'intérêt que lui témoignait Mme d'Harville. Après un moment d'hésitation, elle lui dit :

– Vous daignez, madame, vous montrer pour moi si bienveillante, si généreuse, que je dois peut-être rompre le silence que j'ai gardé jusqu'ici sur le passé… un serment m'y forçait.

– Un serment ?

– Oui, madame, j'ai juré de taire à la justice et aux personnes employées dans cette prison par suite de quels événements j'ai été conduite ici ; pourtant… si vous vouliez, madame, me faire une promesse…

– Laquelle ?

– Celle de me garder le secret, je pourrais, grâce à vous, madame, sans manquer pourtant à mon serment, rassurer des personnes respectables qui, sans doute, sont bien inquiètes de moi.

– Comptez sur ma discrétion ; je ne dirai que ce que vous m'autoriserez à dire.

– Oh ! merci, madame ; je craignais tant que mon silence envers mes bienfaiteurs ne ressemblât à de l'ingratitude !…

Le doux accent de Fleur-de-Marie, son langage presque choisi, frappèrent Mme d'Harville d'un nouvel étonnement.

– Je ne vous cache pas, lui dit-elle, que votre maintien, vos paroles, tout m'étonne au dernier point. Comment, avec une éducation qui paraît distinguée, avez-vous pu…

– Tomber si bas, n'est-ce pas, madame ? dit la Goualeuse avec amertume. C'est qu'hélas ! cette éducation, il y a bien peu de temps que je l'ai reçue. Je dois ce bienfait à un protecteur généreux, qui, comme vous, madame… sans me connaître… sans même avoir les favorables renseignements qu'on vous a donnés sur moi, m'a prise en pitié…

– Et ce protecteur… quel est-il ?

– Je l'ignore, Madame…

– Vous l'ignorez ?

– Il ne se fait connaître, dit-on, que par son inépuisable bonté ; grâce au ciel, je me suis trouvée sur son passage.

– Et où l'avez-vous rencontré ?

– Une nuit… dans la Cité, madame, dit la Goualeuse en baissant les yeux, un homme voulait me battre ; ce bienfaiteur inconnu m'a courageusement défendue : telle a été ma première rencontre avec lui.

– C'était donc un homme… du peuple ?

– La première fois que je l'ai vu, il en avait le costume et le langage… mais plus tard…

– Plus tard ?

– La manière dont il m'a parlé, le profond respect dont l'entouraient les personnes auxquelles il m'a confiée, tout m'a prouvé qu'il avait pris par déguisement l'extérieur d'un de ces hommes qui fréquentent la Cité.

– Mais dans quel but ?

– Je ne sais…

– Et le nom de ce protecteur mystérieux, le connaissez-vous ?

– Oh ! oui, madame, dit la Goualeuse avec exaltation. Dieu merci car je puis sans cesse bénir, adorer ce nom… Mon sauveur s'appelle M. Rodolphe, madame…

Clémence devint pourpre.

– Et n'a-t-il pas d'autre nom ?… demanda-t-elle vivement à Fleur-de-Marie.

– Je l'ignore, madame… Dans la ferme où il m'avait envoyée, on ne le connaissait que sous le nom de M. Rodolphe.

– Et son âge ?

– Il est jeune encore, madame…

– Et beau ?

– Oh ! oui… beau, noble… comme son cœur…

L'accent reconnaissant, passionné de Fleur-de-Marie en prononçant ces mots, causa une impression douloureuse à Mme d'Harville.

Un invincible, un inexplicable pressentiment lui disait qu'il s'agissait du prince.

Les remarques de l'inspectrice étaient fondées, pensait Clémence… la Goualeuse aimait Rodolphe… c'était son nom qu'elle avait prononcé pendant son sommeil…

Dans quelles circonstances étranges le prince et cette malheureuse s'étaient-ils rencontrés ?

Pourquoi Rodolphe était-il allé déguisé dans la Cité ?

La marquise ne put résoudre ces questions.

Seulement elle se souvint de ce que Sarah lui avait autrefois méchamment et faussement raconté des prétendues excentricités de Rodolphe, de ses amours étranges… N'était-il pas, en effet, bizarre, qu'il eût retiré de la fange cette créature d'une ravissante beauté, d'une intelligence peu commune ?…

Clémence avait de nobles qualités ; mais elle était femme, et elle aimait profondément Rodolphe, quoiqu'elle fût décidée à ensevelir ce secret au plus profond de son cœur…

Sans réfléchir qu'il ne s'agissait sans doute que d'une de ces actions généreuses que le prince était accoutumé de faire dans l'ombre ; sans réfléchir qu'elle confondait peut-être avec l'amour un sentiment de gratitude exalté ; sans réfléchir enfin que, ce sentiment eût-il été plus tendre, Rodolphe pouvait l'ignorer, la marquise, dans un premier moment d'amertume et d'injustice, ne put s'empêcher de regarder la Goualeuse comme sa rivale.

Son orgueil se révolta en reconnaissant qu'elle rougissait, qu'elle souffrait malgré elle d'une rivalité si abjecte.

Elle reprit donc d'un ton sec, qui contrastait cruellement avec l'affectueuse bienveillance de ses premières paroles :

– Et comment se fait-il, mademoiselle, que votre protecteur vous laisse en prison ? Comment vous trouvez-vous ici ?

– Mon Dieu ! madame, dit timidement Fleur-de-Marie, frappée de ce brusque changement de langage, vous ai-je déplu en quelque chose ?…

– Et en quoi pouvez-vous m'avoir déplu ? demanda Mme d'Harville avec hauteur.

– C'est qu'il me semble… que tout à l'heure… vous me parliez avec plus de bonté, madame…

– En vérité, mademoiselle, ne faut-il pas que je pèse chacune de mes paroles ? Puisque je consens à m'intéresser à vous… j'ai le droit, je pense, de vous adresser certaines questions…

À peine ces mots étaient-ils prononcés que Clémence, pour plusieurs raisons, en regretta la dureté.

D'abord par un louable retour de générosité, puis parce qu'elle songea qu'en brusquant sa rivale elle n'en apprendrait rien de ce qu'elle désirait savoir.

En effet, la physionomie de la Goualeuse, un moment ouverte et confiante, devint tout à coup craintive.

De même que la sensitive, à la première atteinte, referme ses feuilles délicates et se replie sur elle-même… le cœur de Fleur-de-

Marie se serra douloureusement.

Clémence reprit doucement, pour ne pas éveiller les soupçons de sa protégée par un revirement trop subit :

– En vérité, je vous le répète, je ne puis comprendre qu'ayant autant à vous louer de votre bienfaiteur, vous soyez ici prisonnière. Comment, après être sincèrement revenue au bien, avez-vous pu vous faire arrêter la nuit dans une promenade qui vous était interdite ? Tout cela, je vous l'avoue, me semble extraordinaire… Vous parlez d'un serment qui vous a jusqu'ici imposé le silence… mais ce serment même est si étrange !…

– J'ai dit la vérité, madame…

– J'en suis certaine… il n'y a qu'à vous voir, qu'à vous entendre, pour vous croire incapable de mentir ; mais ce qu'il y a d'incompréhensible dans votre situation augmente, irrite encore mon impatiente curiosité ; c'est seulement à cela que vous devez attribuer la vivacité de mes paroles de tout à l'heure. Allons… je l'avoue… j'ai eu tort ; car bien que je n'aie d'autre droit à vos confidences que mon vif désir de vous être utile, vous m'avez offert de me dire ce que vous n'avez dit à personne, et je suis très-touchée, croyez-moi, pauvre enfant, de cette preuve de votre foi dans l'intérêt que je vous porte… Aussi, je vous le promets, en gardant scrupuleusement votre secret, si vous me le confiez… je ferai mon possible pour arriver au but que vous vous proposez.

Grâce à ce *replâtrage* assez habile (qu'on nous passe cette trivialité), Mme d'Harville regagna la confiance de la Goualeuse, un moment effarouchée.

Fleur-de-Marie, dans sa candeur, se reprocha même d'avoir mal interprété les mots qui l'avaient blessée.

– Pardonnez-moi, madame, dit-elle à Clémence ; j'ai sans doute eu tort de ne pas vous dire tout de suite ce que vous désirez savoir ; mais vous m'avez demandé le nom de mon sauveur… malgré moi je n'ai pu résister au bonheur de parler de lui…

– Rien de mieux… cela prouve combien vous lui êtes reconnaissante. Mais par quelle circonstance avez-vous quitté les honnêtes gens chez lesquels il vous avait placée sans doute ? Est-ce à cet événement que se rapporte le serment dont vous m'avez parlé ?

– Oui, madame ; mais, grâce à vous, je crois maintenant pouvoir, tout en restant fidèle à ma parole, rassurer mes bienfaiteurs sur ma disparition…

– Voyons, ma pauvre enfant, je vous écoute.

– Il y a trois mois environ, M. Rodolphe m'avait placée dans une ferme située à quatre ou cinq lieues d'ici…

– Il vous y avait conduite… lui-même ?

– Oui, madame… il m'avait confiée à une dame aussi bonne que vénérable… que j'aimai bientôt comme ma mère… Elle et le curé du village, à la recommandation de M. Rodolphe, s'occupèrent de mon éducation…

– Et monsieur… Rodolphe venait-il souvent à la ferme ?

– Non, madame… il y est venu trois fois pendant le temps que j'y suis restée.

Clémence ne put cacher un tressaillement de joie.

– Et quand il venait vous voir, cela vous rendait bien heureuse… n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, madame !… C'était pour moi plus que du bonheur… c'était un sentiment mêlé de reconnaissance, de respect, d'admiration et même d'un peu de crainte…

– De la crainte ?

– De lui à moi… de lui aux autres… la distance est si grande !…

– Mais… quel est donc son rang ?

– J'ignore s'il a un rang, madame.

– Pourtant, vous parlez de la distance qui existe entre lui… et les autres.

– Oh ! madame… ce qui le met au-dessus de tout le monde, c'est l'élévation de son caractère… c'est son inépuisable générosité pour ceux qui souffrent… c'est l'enthousiasme qu'il inspire à tous… Les méchants mêmes ne peuvent entendre son nom sans trembler… ils le respectent autant qu'ils le redoutent… Mais, pardon, madame, de parler encore de lui… je dois me taire… je vous donnerais une idée incomplète de celui que l'on doit se borner à adorer en silence… autant vouloir exprimer par des paroles la grandeur de Dieu.

– Cette comparaison…

– Est peut-être sacrilège, madame… Mais est-ce offenser Dieu que de lui comparer celui qui m'a donné la conscience du bien et du mal, celui qui m'a retirée de l'abîme… celui enfin à qui je dois une vie nouvelle ?

– Je ne vous blâme pas, mon enfant ; je comprends toutes les nobles exagérations. Mais comment avez-vous abandonné cette ferme où vous deviez vous trouver si heureuse ?

– Hélas !… cela n'a pas été volontairement, madame !

– Qui vous y a donc forcée ?

– Un soir, il y a quelques jours, dit Fleur-de-Marie, tremblant encore à ce récit, je me rendais au presbytère du village, lorsqu'une méchante femme, qui m'avait tourmentée pendant mon enfance… et un homme son complice… qui était embusqué avec elle dans un chemin creux, se jetèrent sur moi, et, après m'avoir bâillonnée, m'emportèrent dans un fiacre.

– Et dans quel but ?

– Je ne sais pas, madame. Mes ravisseurs obéissaient, je crois, à des personnes puissantes.

– Quelles furent les suites de cet enlèvement ?

– À peine le fiacre était-il en marche que la méchante femme, qui s'appelle la Chouette, s'écria : « J'ai du vitriol, je vais en frotter le visage de la Goualeuse pour la défigurer. »

– Quelle horreur !… malheureuse enfant !… Et qui vous a sauvée de ce danger ?

– Le complice de cette femme… un aveugle, nommé le Maître d'école.

– Il a pris votre défense ?

– Oui, madame, dans cette occasion et dans une autre encore. Cette fois une lutte s'engagea entre lui et la Chouette… Usant de sa force, le Maître d'école la força de jeter par la portière la bouteille qui contenait le vitriol. Tel est le premier service qu'il m'ait rendu, après avoir pourtant aidé à mon enlèvement… La nuit était profonde… Au bout d'une heure et demie, la voiture s'arrêta, je crois, sur la grande route qui traverse la plaine Saint-Denis ; un homme à cheval attendait à cet endroit… « – Eh bien ! dit-il, la tenez-vous enfin ? – Oui, nous la tenons ! répondit la Chouette, qui était furieuse de ce qu'on l'avait empêchée de me défigurer. Si vous voulez vous débarrasser de cette petite, il y a un bon moyen : je vais l'étendre par terre, sur la route, je lui ferai passer les roues de la voiture sur la tête… elle aura l'air d'avoir été écrasée par accident. »

– Mais c'est épouvantable !

– Hélas ! madame, la Chouette était bien capable de faire ce qu'elle disait. Heureusement l'homme à cheval lui répondit qu'il ne voulait pas qu'on me fît mal, qu'il fallait seulement me tenir pendant deux mois enfermée dans un endroit d'où je ne pourrais ni sortir ni écrire à personne. Alors la Chouette proposa de me mener chez un homme appelé Bras-Rouge, maître d'une taverne située aux Champs-Élysées. Dans cette taverne, il y avait plusieurs chambres souterraines ; l'une d'elles pourrait, disait la Chouette, me servir de prison. L'homme à cheval accepta cette proposition ; puis il me promit qu'après être restée

deux mois chez Bras-Rouge, on m’assurerait un sort qui m’empêcherait de regretter la ferme de Bouqueval.

– Quel mystère étrange !

– Cet homme donna de l’argent à la Chouette, lui en promit encore lorsqu’on me retirerait de chez Bras-Rouge et partit au galop de son cheval. Notre fiacre continua sa route vers Paris. Peu de temps avant d’arriver à la barrière, le Maître d’école dit à la Chouette : « Tu veux enfermer la Goualeuse dans une des caves de Bras-Rouge ; tu sais bien qu’étant près de la rivière, ces caves sont dans l’hiver toujours submergées !… Tu veux donc la noyer ? – Oui », répondit la Chouette.

– Mais, mon Dieu ! qu’aviez-vous donc fait à cette horrible femme ?

– Rien, madame, et depuis mon enfance elle s’est toujours ainsi acharnée sur moi… Le Maître d’école lui répondit : « – Je ne veux pas qu’on noie la Goualeuse ; elle n’ira pas chez Bras-Rouge. » – La Chouette était aussi étonnée que moi, madame, d’entendre cet homme me défendre ainsi. Elle se mit alors dans une colère horrible et jura qu’elle me conduirait chez Bras-Rouge, malgré le Maître d’école. « – Je t’en prie, dit celui-ci, car je tiens la Goualeuse par le bras, je ne la lâcherai pas et je t’étranglerai si tu t’approches d’elle. – Mais que veux-tu donc en faire alors ? s’écria la Chouette, puisqu’il faut qu’elle disparaisse pendant deux mois sans qu’on sache où elle est ? – Il y a un moyen, dit le Maître d’école ; nous allons aller aux Champs-Élysées, nous ferons stationner le fiacre à quelque distance d’un corps de garde ; tu iras chercher Bras-Rouge à sa taverne ; il est minuit, tu le trouveras, tu le ramèneras, il prendra la Goualeuse et il la conduira au poste, en déclarant que c’est une fille de la Cité qu’il a trouvée rôdant autour de son cabaret. Comme les filles sont condamnées à trois mois de prison quand on les surprend aux Champs-Élysées, et que la Goualeuse est encore inscrite à la police, on l’arrêtera, on la mettra à Saint-Lazare, où elle sera aussi bien gardée et cachée que dans la cave de Bras-Rouge. – Mais, reprit la Chouette, la Goualeuse ne se laissera pas arrêter. Une fois au corps de garde, elle dira que nous l’avons enlevée, elle nous dénoncera. En supposant même qu’on l’emprisonne, elle écrira à ses protecteurs, tout sera découvert. – Non, elle ira en prison de bonne volonté, reprit le Maître d’école, et elle va jurer de ne nous dénoncer à personne tant qu’elle restera à Saint-Lazare, ni ensuite non plus ; elle me doit cela, car je l’ai empêchée d’être défigurée par toi, la Chouette, et noyée chez Bras-Rouge. Mais si, après avoir juré de ne pas parler, elle avait le malheur de le faire, nous mettrions la ferme de Bouqueval à feu et à sang. Puis, s’adressant à moi, le Maître d’école ajouta : – Décide-toi ; fais le serment que je te demande ; tu en seras quitte pour aller deux mois en prison ; sinon je t’abandonne à la Chouette, qui te mènera dans la cave de Bras-Rouge, où tu seras noyée.

Voyons, dépêche-toi… Je sais que si tu fais le serment, tu le tiendras. »

– Et vous avez juré ?

– Hélas ! oui, madame, tant je craignais d'être défigurée par la Chouette ou d'être noyée par elle dans une cave… Cela me paraissait affreux… Une autre mort m'eût paru moins effrayante ; je n'aurais peut-être pas cherché à y échapper.

– Quelle idée sinistre, à votre âge !… dit Mme d'Harville en regardant la Goualeuse avec surprise. Une fois sortie d'ici, remise aux mains de vos bienfaiteurs, ne serez-vous pas bien heureuse ? Votre repentir n'aura-t-il pas effacé le passé ?

– Est-ce que le passé s'efface ? Est-ce que le passé s'oublie ? Est-ce que le repentir tue la mémoire, madame ? s'écria Fleur-de-Marie d'un ton si désespéré que Clémence tressaillit.

– Mais toutes les fautes se rachètent, malheureuse enfant !

– Et le souvenir de la souillure… madame, ne devient-il pas de plus en plus terrible à mesure que l'âme s'épure, à mesure que l'esprit s'élève ! Hélas ! plus vous montez, plus l'abîme dont vous sortez vous paraît profond.

– Ainsi, vous renoncez à tout espoir de réhabilitation, de pardon ?

– De la part des autres… non, madame ; vos bontés prouvent que l'indulgence ne manque jamais aux remords.

– Vous serez donc la seule impitoyable envers vous ?

– Les autres pourront ignorer, pardonner, oublier ce que j'ai été… Moi, madame, je ne pourrai jamais l'oublier…

– Et quelquefois vous désirez mourir ?

– Quelquefois ! dit la Goualeuse en souriant avec amertume. Puis elle reprit, après un moment de silence : Quelquefois… oui, madame.

– Pourtant, vous craigniez d'être défigurée par cette horrible femme ; vous teniez donc à votre beauté, pauvre petite ? Cela annonce que la vie a encore quelque attrait pour vous. Courage donc, courage !…

– C'est peut-être une faiblesse de penser cela ; mais si j'étais belle, comme vous le dites, madame, je voudrais mourir belle en prononçant le nom de mon bienfaiteur…

Les yeux de Mme d'Harville se remplirent de larmes.

Fleur-de-Marie avait dit ces derniers mots si simplement ; ses traits angéliques, pâles, abattus, son douloureux sourire, étaient tellement d'accord avec ses paroles, qu'on ne pouvait douter de la réalité de son funeste désir.

Mme d'Harville était douée de trop de délicatesse pour ne pas sentir ce qu'il y avait d'inexorable, de fatal dans cette pensée de la Goualeuse :

« Je n'oublierai jamais ce que j'ai été… »

Idée fixe, incessante, qui devait dominer, torturer la vie de Fleur-de-Marie.

Clémence, honteuse d'avoir un instant méconnu la générosité toujours si désintéressée du prince, regrettait aussi de s'être laissé entraîner à un mouvement de jalousie absurde contre la Goualeuse, qui exprimait avec une naïve exaltation sa reconnaissance envers son protecteur.

Chose étrange, l'admiration que cette pauvre prisonnière ressentait si vivement pour Rodolphe augmentait peut-être encore l'amour profond que Clémence devait toujours lui cacher.

Elle reprit, pour fuir ces pensées :

– J'espère qu'à l'avenir vous serez moins sévère pour vous-même. Mais parlons de votre serment ; maintenant je m'explique votre silence. Vous n'avez pas voulu dénoncer ces misérables ?

– Quoique le Maître d'école eût pris part à mon enlèvement, il m'avait deux fois défendue… j'aurais craint d'être ingrate envers lui.

– Et vous vous êtes prêtée aux desseins de ces montres ?

– Oui, madame… j'étais si effrayée ! La Chouette alla chercher Bras-Rouge ; il me conduisit au corps de garde, disant qu'il m'avait trouvée rôdant autour de son cabaret ; je ne l'ai pas nié, on m'a arrêtée et l'on m'a conduite ici.

– Mais vos amis de la ferme doivent être en proie à une inquiétude mortelle ?

– Hélas madame, dans mon premier mouvement d'épouvante, je n'avais pas réfléchi que mon serment m'empêcherait de les rassurer… Maintenant cela me désole… Mais je crois, n'est-ce pas ? que, sans manquer à ma parole, je puis vous prier d'écrire à Mme Georges, à la ferme de Bouqueval, de n'avoir aucune inquiétude à mon égard, sans lui apprendre pourtant où je suis, car j'ai promis de le taire…

– Mon enfant, ces précautions deviendront inutiles si, à ma recommandation, on vous fait grâce. Demain vous retournerez à la ferme, sans avoir trahi pour cela votre serment ; plus tard vous consulterez vos bienfaiteurs pour savoir jusqu'à quel point vous engage cette promesse arrachée par la menace.

– Vous croyez, madame… que, grâce à vos bontés… je puis espérer de sortir bientôt d'ici ?

– Vous méritez tant d'intérêt que je réussirai, j'en suis sûre ; et je ne doute pas qu'après-demain vous ne puissiez aller vous-même rassurer vos bienfaiteurs…

– Mon Dieu, madame, comment ai-je pu mériter tant de bontés de votre part ? Comment les reconnaître ?…

– En continuant de vous conduire comme vous faites. Je regrette seulement de ne pouvoir rien faire pour votre avenir ; c'est un bonheur que vos amis se sont réservé…

Mme Armand entra tout à coup d'un air consterné.

– Madame la marquise, dit-elle à Clémence avec hésitation, je suis désolée du message que j'ai à remplir auprès de vous.

– Que voulez-vous dire, madame ?…

– M. le duc de Lucenay est en bas… il vient de chez vous, madame…

– Mon Dieu, vous m'effrayez ; qu'y a-t-il ?

– Je l'ignore, madame ; mais M. de Lucenay est chargé pour vous, dit-il, d'une nouvelle… aussi triste qu'imprévue… Il a appris chez Mme la duchesse, sa femme, que vous étiez ici, et il est venu en toute hâte…

– Une triste nouvelle !… se dit Mme d'Harville. Puis, tout à coup, elle s'écria avec un accent déchirant : Ma fille… ma fille… peut-être !… Oh ! parlez, madame !…

– J'ignore, madame…

– Oh ! de grâce, de grâce, madame, conduisez-moi auprès de M. de Lucenay ! s'écria Mme d'Harville en sortant, tout éperdue, suivie de Mme Armand.

– Pauvre mère ! dit tristement la Goualeuse en suivant Clémence du regard. Oh ! non… c'est impossible !… Au moment même où elle vient de se montrer si bienveillante pour moi, un tel coup la frapper !… Non, non, encore une fois, c'est impossible.

XI

Une intimité forcée

Nous conduirons le lecteur dans la maison de la rue du Temple, le jour du suicide de M. d'Harville, vers les trois heures du soir.

M. Pipelet, seul dans sa loge, travailleur consciencieux et infatigable, s'occupait de restaurer la botte qui lui était plus d'une fois tombée des mains lors de la dernière et audacieuse incartade de Cabrion.

La physionomie du chaste portier était abattue et beaucoup plus mélancolique que de coutume.

Ainsi qu'un soldat, dans l'humiliation de sa défaite, passe tristement la main sur la cicatrice de ses blessures, souvent M. Pipelet poussait un profond soupir, s'interrompait de travailler et promenait un doigt tremblant sur la cassure transversale dont son vénérable chapeau tromblon avait été sillonné par la main insolente de Cabrion.

Alors tous les chagrins, toutes les inquiétudes, toutes les craintes d'Alfred se réveillaient en songeant aux inconcevables et incessantes poursuites du rapin.

M. Pipelet n'avait pas un esprit très-étendu, très-élevé ; son imagination n'était pas des plus vives ni des plus poétiques, mais il possédait un sens très-droit, très-solide et très-logique.

Malheureusement, par une conséquence naturelle de la rectitude de son jugement, ne pouvant comprendre l'excentrique et folle portée de ce qu'en langage d'atelier on appelle une charge, M. Pipelet s'efforçait de trouver des motifs raisonnables, possibles, à la conduite exorbitante de Cabrion, et il se posait à ce sujet une foule de questions insolubles.

Aussi quelquefois, nouveau Pascal, se sentait-il saisi de vertige à force de sonder l'abîme sans fond que le génie infernal du peintre avait creusé sous ses pas.

Que de fois, blessé dans ses épanchements, il avait été forcé de se replier sur lui-même, grâce au pyrrhonisme effréné de Mme Pipelet, qui, ne s'arrêtant qu'aux faits et dédaignant d'approfondir les causes, considérait grossièrement la conduite incompréhensible de Cabrion à l'égard d'Alfred comme une simple farce !

M. Pipelet, homme sérieux et grave, ne pouvait admettre une telle

interprétation ; il gémissait de l'aveuglement de sa femme ; sa dignité d'homme se révoltait à cette pensée qu'il pouvait être le jouet d'une combinaison aussi vulgaire : une farce… Il était absolument convaincu que la conduite inouïe de Cabrion cachait quelque complot ténébreux dissimulé sous une frivole apparence.

Nous l'avons dit, c'est à résoudre ce funeste problème que l'homme au chapeau tromblon épuisait incessamment sa puissance dialectique.

– Je porterais plutôt ma tête sur l'échafaud, disait cet homme austère, qui, dès qu'il les touchait, agrandissait immensément les questions, je porterais ma tête sur l'échafaud plutôt que d'admettre que, dans l'unique intention de faire une plaisanterie stupide, Cabrion s'acharne si opiniâtrement contre moi ; on ne fait une farce que pour la galerie. Or, dans sa dernière entreprise, cette créature malfaisante n'avait aucun témoin ; il a agi seul et dans l'ombre, comme toujours ; il s'est clandestinement introduit dans la solitude de ma loge pour déposer sur mon front indigné son hideux baiser. Et cela, je le demanderai à toute personne désintéressée : dans quel but ? Ce n'était pas par bravade… personne ne le voyait ; ce n'était pas par plaisir… les lois de la nature s'y opposent ; ce n'était pas par amitié… je n'ai qu'un ennemi au monde, c'est lui. Il faut donc reconnaître qu'il y a là un mystère que ma raison ne peut pénétrer ! Alors, où tend ce plan diabolique, concerté de longue main et poursuivi avec une persistance qui m'épouvante ? Voilà ce que je ne puis comprendre ; c'est l'impossibilité où je suis de soulever ce voile qui peu à peu me mine et me consume !

Telles étaient les réflexions pénibles de M. Pipelet au moment où nous les présentons au lecteur.

L'honnête portier venait même de raviver ses plaies toujours saignantes en portant mélancoliquement la main à la cassure de son chapeau, lorsqu'une voix perçante, partant d'un des étages supérieurs de la maison, fit retentir ces mots dans la cage sonore de l'escalier :

– Vite, vite, monsieur Pipelet, montez… dépêchez-vous !

– Je ne connais pas cet organe, dit Alfred, après un moment d'audition réfléchie ; et il laissa tomber sur ses genoux son avant-bras chaussé de la botte qu'il réparait.

– Monsieur Pipelet, dépêchez-vous donc ! répéta la voix d'un ton pressant.

– Cet organe m'est complètement étranger. Il est mâle, il m'appelle, lui… voilà ce que je puis affirmer… Ça n'est pas une raison suffisante pour que j'abandonne ma loge… La laisser seule… la déserter en l'absence de mon épouse… jamais ! s'écria héroïquement Alfred, jamais ! !

– Monsieur Pipelet, reprit la voix, montez donc vite… Mme Pipelet se trouve mal !…

– Anastasie !… s'écria Alfred en se levant de son siège ; puis il retomba, en se disant à lui-même : « Enfant que je suis… c'est impossible, mon épouse est sortie il y a une heure ! Oui, mais ne peut-elle pas être rentrée sans que je l'aie aperçue ? Ceci serait peu régulier ; mais je dois déclarer que cela peut être. »

– Monsieur Pipelet, montez donc, j'ai votre femme entre les bras !

– On a mon épouse entre les bras ! dit M. Pipelet en se levant brusquement.

– Je ne puis pas délacer Mme Pipelet tout seul ! ajouta la voix.

Ces mots firent un effet magique sur Alfred ; il devint pourpre ; sa chasteté se révolta.

– L'organe mâle et inconnu parler de délacer Anastasie ! s'écria-t-il, je m'y oppose ! Je le défends ! !

Et il se précipita hors de sa loge ; mais, sur le seuil, il s'arrêta.

M. Pipelet se trouvait dans une de ces positions horriblement critiques et éminemment dramatiques souvent exploitées par les poëtes. D'un côté le devoir le retenait dans sa loge ; d'un autre côté sa pudique et conjugale susceptibilité l'appelait aux étages supérieurs de la maison.

Au milieu de ces perplexités terribles, la voix reprit :

– Vous ne venez pas, monsieur Pipelet !… Tant pis… je coupe les cordons et je ferme les yeux !…

Cette menace décida M. Pipelet.

– Môssieurr…, s'écria-t-il d'une voix de stentor, en sortant éperdument de la loge, au nom de l'honneur, je vous adjure, môssieurr, de ne rien couper, de laisser mon épouse intacte !… Je monte… Et Alfred s'élança dans les ténèbres de l'escalier, en laissant, dans son trouble, la porte de sa loge ouverte.

À peine l'eut-il quittée que tout à coup un homme y entra vivement, prit sur la table le marteau du savetier, sauta sur le lit, et, au moyen de quatre pointes fichées d'avance à chaque coin d'un épais carton qu'il tenait à la main, cloua ce carton dans le fond de l'obscure alcôve de M. Pipelet, puis disparut.

Cette opération fut faite si prestement que le portier, s'étant souvenu presque au même instant qu'il avait laissé la porte de sa loge ouverte, redescendit précipitamment, la ferma, emporta la clef et remonta sans pouvoir soupçonner que quelqu'un était entré chez lui. Après cette mesure de précaution, Alfred s'élança de nouveau au

secours d'Anastasie en criant de toutes ses forces :

– Môssieurr, ne coupez rien… je monte… me voici… je mets mon épouse sous la sauvegarde de votre délicatesse !

Le digne portier devait tomber d'étonnement en étonnement.

À peine avait-il de nouveau gravi les premières marches de l'escalier qu'il entendit la voix d'Anastasie, non pas à l'étage supérieur, mais dans l'allée.

Cette voix, plus glapissante que jamais, s'écriait :

– Alfred ! comment, tu laisses la loge seule ?… Où es-tu donc, vieux coureur ?

À ce moment, M. Pipelet allait poser son pied droit sur le palier du premier étage ; il resta pétrifié, la tête tournée vers le bas de l'escalier, la bouche béante, les yeux fixes, le pied levé.

– Alfred ! ! ! cria de nouveau Mme Pipelet.

« Anastasie est en bas… elle n'est donc pas en haut occupée à se trouver mal !… se dit M. Pipelet, fidèle à son argumentation logique et serrée. Mais alors… cet organe mâle et inconnu qui me menaçait de la délacer, quel est-il ?… C'est donc un imposteur ?… Il se fait donc un jeu cruel de mon inquiétude ?… Quel est son dessein ? Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire… Il n'importe. « Fais ton devoir, advienne que pourra… » Après avoir été répondre à mon épouse, je remonterai pour éclaircir ce mystère et vérifier cet organe. »

M. Pipelet descendit fort inquiet et se trouva face à face avec sa femme.

– C'est toi ! lui dit-il.

– Eh bien ! oui, c'est moi ; qui veux-tu que ça *soye ?*

– C'est toi, ma vue ne m'abuse point ?

– Ah çà ! qu'est-ce que tu as encore à faire tes gros yeux en boules de loto ? Tu me regardes comme si tu allais me manger…

– C'est que ta présence me révèle qu'il se passe ici des choses… des choses…

– Quelles choses ? Voyons, donne-moi la clef de la loge ; pourquoi la laisses-tu seule ? Je reviens du bureau des diligences de Normandie, où j'étais allée en fiacre porter la malle de M. Bradamanti, qui ne veut pas qu'on sache qu'il part ce soir et qui ne se fie pas à ce petit gueux de Tortillard… et il a raison !

En disant ces mots, Mme Pipelet prit la clef que son mari tenait à la main, ouvrit la loge et y précéda son mari.

À peine le couple était-il rentré qu'un personnage, descendant

légèrement l'escalier, passa rapidement et inaperçu devant la loge.

C'était l'organe mâle qui avait si vivement excité les inquiétudes d'Alfred.

M. Pipelet s'assit lourdement sur sa chaise et dit à sa femme d'une voix émue :

– Anastasie… je ne me sens pas dans mon assiette accoutumée ; il se passe ici des choses… des choses…

– Voilà que tu rabâches encore ; mais il s'en passe partout, des choses ! Qu'est-ce que tu as ? Voyons… ah çà ! mais tu es tout en eau… tout en nage… mais tu viens donc de faire un effort. Il ruisselle… ce vieux chéri !

– Oui, je ruisselle… et j'en ai le droit… et M. Pipelet passa la main sur son visage baigné de sueur, car il se passe ici des choses à vous renverser…

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu ne peux jamais te tenir en repos… Il faut toujours que tu trottes comme un chat maigre, au lieu de rester tranquille sur ta chaise à garder la loge.

– Anastasie, vous êtes injuste… en disant que je trotte comme un chat maigre. Si je trotte… c'est pour vous.

– Pour moi ?

– Oui… Pour vous épargner un outrage dont nous eussions tous les deux gémi et rougi… j'ai déserté un poste que je considère comme aussi sacré que la guérite du soldat…

– On voulait me faire outrage, à moi ?

– Ce n'était pas à vous… puisque l'outrage dont on vous menaçait devait s'accomplir là-haut, et que vous étiez sortie… mais…

– Que le diable m'emporte si je comprends rien à ce que tu me chantes là ! Ah çà ! est-ce que décidément tu perds la boule ?… Tiens, vois-tu… je finirai par croire que tu as des absences… un coup de marteau… et ça par la faute de ce gredin de Cabrion, que Dieu confonde !… Depuis sa farce de l'autre jour je ne te reconnais plus, tu as l'air tout ahuri… cet être-là sera donc toujours ton cauchemar ?

À peine Anastasie avait-elle prononcé ces mots qu'il se passa une chose étrange.

Alfred se tenait assis, le visage tourné du côté du lit.

La loge était éclairée par la clarté blafarde d'un jour d'hiver et par une lampe. À la lueur de ces deux lumières douteuses, M. Pipelet, au moment où sa femme prononça le nom de Cabrion, crut voir apparaître dans l'ombre de l'alcôve la figure immobile et narquoise du peintre.

C'était lui, son chapeau pointu, ses longs cheveux, son visage maigre, son rire satanique, sa barbe en pointe et son regard fascinateur…

Un moment M. Pipelet crut rêver ; il passa sa main sur ses yeux… se croyant le jouet d'une illusion…

Ce n'était pas une illusion…

Rien de plus réel que cette apparition…

Chose effrayante, on ne voyait pas de corps… mais seulement une tête, dont la carnation vivante se détachait de l'obscurité de l'alcôve…

À cette vue, M. Pipelet se renversa brusquement en arrière sans prononcer une parole ; il leva le bras droit vers le lit et désigna cette terrible vision d'un geste si épouvanté que Mme Pipelet se retourna pour chercher la cause d'un effroi qu'elle partagea bientôt, malgré sa crânerie habituelle.

Elle recula de deux pas, saisit avec force la main d'Alfred et s'écria :

– CABRION ! ! !

– Oui !… murmura M. Pipelet d'une voix éteinte et caverneuse, en fermant les yeux.

La stupeur des deux époux faisait le plus grand honneur au talent de l'artiste qui avait admirablement peint sur carton les traits de Cabrion.

Sa première surprise passée, Anastasie, intrépide comme une lionne, courut au lit, y monta, et, non sans un certain saisissement, arracha le carton du mur où il avait été cloué.

L'amazone couronna cette vaillante entreprise en poussant comme un cri de guerre son exclamation favorite :

– Et alllllez donc !…

Alfred, les yeux toujours fermés, les mains tendues en avant, restait immobile, ainsi qu'il en avait pris l'habitude dans les circonstances critiques de sa vie. L'oscillation convulsive de son chapeau tromblon révélait seule de temps à autre la violence contenue de ses émotions intérieures.

– Ouvre donc l'œil, vieux chéri, dit Mme Pipelet triomphante, ça n'est rien… c'est une peinture… le portrait de ce scélérat de Cabrion !… Tiens, regarde comme je le trépigne ! Et Anastasie, dans son indignation, jeta la peinture à terre et la foula aux pieds en s'écriant : Voilà comme je voudrais l'arranger en chair et en os, le gredin. Puis, ramassant le portrait : Vois, maintenant, il porte mes marques… regarde donc !

Alfred secoua négativement la tête sans dire un mot, et en faisant signe à sa femme d'éloigner de lui cette image détestée.

– A-t-on vu un effronté pareil !… Ça n'est pas tout… il y a écrit au bas, en lettres rouges : *Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie,* dit la portière en examinant le carton à la lumière.

– « Son bon ami… pour la vie !… » murmura Alfred.

Et il leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de cette nouvelle et outrageante ironie.

– Mais à propos, comment ça se fait-il ? dit Anastasie, ce portrait n'y était pas ce matin quand j'ai fait le lit, bien sûr… tu avais tout à l'heure emporté la clef de la loge avec toi, personne n'a donc pu y entrer pendant ton absence. Comment donc, encore une fois, ce portrait se trouve-t-il ici ?… Ah çà ! est-ce que par hasard ce serait toi qui l'aurais mis là, vieux chéri ?

À cette monstrueuse hypothèse, Alfred bondit sur son siège ; il ouvrit des yeux furieux, menaçants.

– Moi… moi, accrocher dans mon alcôve le portrait de cet être malfaisant qui, non content de me persécuter de son odieuse présence, me poursuit encore la nuit en rêve, le jour en peinture ! Mais vous voulez donc me rendre fou, Anastasie… fou à lier ?…

– Eh bien ! après ? Quand pour avoir la paix, tu te serais raccommodé… avec Cabrion pendant mon absence… où serait le grand mal ?

– Moi… raccommodé avec… Ô mon Dieu ! vous l'entendez !…

– Et alors… il t'aurait donné son portrait… en gage de bonne amitié… Si ça est, ne t'en défends pas…

– Anastasie !…

– Si ça est, il faut convenir que tu es capricieux comme une jolie femme.

– Mon épouse !

– Mais, enfin, il faut bien que ça soit toi qui aies accroché ce portrait ?

– Moi !… Ô mon Dieu ! mon Dieu !…

– Mais… qui est-ce, alors ?

– Vous, madame…

– Moi !…

– Oui ! s'écria M. Pipelet avec égarement, c'est vous, j'ai besoin de croire que c'est vous. Ce matin, ayant le dos tourné au lit, je ne me

serai aperçu de rien.

– Mais… vieux chéri…

– Je vous dis qu'il faut que ça soit vous… sinon je croirai que c'est le diable… puisque je n'ai pas quitté la loge, et que lorsque je suis monté en haut pour répondre à l'appel de l'organe mâle j'avais la clef. La porte était bien fermée, c'est vous qui l'avez ouverte… Niez cela ?

– C'est ma foi, vrai !

– Vous avouez donc ?

– J'avoue que je n'y comprends rien… C'est une farce, et elle est joliment faite… faut être juste.

– Une farce ! s'écria M. Pipelet, emporté par une indignation délirante. Ah ! vous y voilà encore, une farce ! Je vous dis, moi, que tout cela cache quelque trame abominable… il y a quelque chose là-dessous. C'est un coup monté… un complot. On dissimule l'abîme sous des fleurs, on tente de m'étourdir pour m'empêcher de voir le précipice où l'on veut me plonger… Il ne me reste plus qu'à me mettre sous la protection des lois… Heureusement, Dieu protège la France.

Et M. Pipelet se dirigea vers la porte.

– Où vas-tu donc, vieux chéri ?

– Chez M. le commissaire… déposer ma plainte et ce portrait, comme preuve des persécutions dont on m'accable.

– Mais de quoi te plaindras-tu ?

– De quoi je me plaindrai ? Comment ! mon ennemi le plus acharné trouvera moyen par des procédés frauduleux… de me forcer à avoir son portrait chez moi, jusque dans mon lit nuptial, et les magistrats ne me prendront pas sous leur égide ?… Donnez-moi ce portrait, Anastasie… donnez-le-moi… pas du côté de la peinture… cette vue me révolte ! Le traître ne pourra pas nier… il y a de sa main : *Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie…* Pour la vie !… Oui, c'est bien cela… C'est pour avoir ma vie sans doute qu'il me poursuit… et il finira par l'avoir… Je vais vivre dans des alarmes continuelles ; je croirai que cet être infernal est là, toujours là ! sous le plancher, dans la muraille, au plafond ! la nuit, qu'il me regarde dormir aux bras de mon épouse… le jour, qu'il est debout derrière moi, toujours avec son sourire satanique… Et qui me dit qu'en ce moment même il n'est pas ici… tapi quelque part, tapi comme un insecte venimeux ? Voyons ? y es-tu, monstre ? Y es-tu ?… s'écria M. Pipelet en accompagnant cette imprécation furibonde d'un mouvement de tête circulaire, comme s'il eût voulu interroger du regard toutes les parties de la loge.

– J'y suis, bon ami ! dit affectueusement la voix bien connue de

Cabrion.

Ces paroles semblaient sortir du fond de l’alcôve, grâce à un simple effet de ventriloquie ; car l’infernal rapin se tenait en dehors de la porte de la loge, jouissant des moindres détails de cette scène. Pourtant, après avoir prononcé ces derniers mots, il s’esquiva prudemment, non sans laisser, ainsi qu’on le verra plus tard, un nouveau sujet de colère, d’étonnement et de méditation à sa victime.

Mme Pipelet, toujours courageuse et sceptique, visita le dessous du lit, les derniers recoins de la loge sans rien découvrir, explora l’allée sans être plus heureuse dans ses recherches, pendant que M. Pipelet, atterré par ce dernier coup, était retombé assis sur sa chaise, dans un état d’accablement désespéré.

– Ça n’est rien, Alfred, dit Anastasie, qui se montrait toujours très-esprit fort, le gredin était caché près de la porte, et, pendant que nous cherchions d’un côté, il se sera sauvé de l’autre. Patience ! je l’attraperai un jour, et alors… gare à lui ! il mangera mon manche à balai !

La porte s’ouvrit, et Mme Séraphin, femme de charge du notaire Jacques Ferrand, entra dans la loge.

– Bonjour, madame Séraphin, dit Mme Pipelet, qui, voulant cacher à une étrangère ses chagrins domestiques, prit tout à coup un air gracieux et avenant ; qu’est-ce qu’il y a pour votre service ?

– D’abord, dites-moi donc ce que c’est que votre nouvelle enseigne ?

– Notre nouvelle enseigne ?

– Le petit écriteau…

– Un petit écriteau ?

– Oui, noir, avec des lettres rouges, qui est accroché au-dessus de la porte de votre allée.

– Comment ! Dans la rue ?…

– Mais oui, dans la rue, juste au-dessus de votre porte.

– Ma chère madame Séraphin, je donne ma langue aux chiens, je n’y comprends rien du tout ; et toi, vieux chéri ?

Alfred resta muet.

– Au fait, c’est M. Pipelet que ça regarde, dit Mme Séraphin ; il va m’expliquer ça, lui.

Alfred poussa une sorte de gémissement sourd, inarticulé, en agitant son chapeau tromblon.

Cette pantomime signifiait qu’Alfred se reconnaissait incapable de rien expliquer aux autres, étant suffisamment préoccupé d’une infinité

de problèmes plus insolubles les uns que les autres.

– Ne faites pas attention, madame Séraphin, reprit Anastasie. Ce pauvre Alfred a sa crampe au pylore, ça le rend tout chose… Mais qu'est-ce que c'est donc que cet écriteau dont vous parlez… peut-être celui du rogomiste d'à côté ?

– Mais non, mais non ; je vous dis que c'est un petit écriteau accroché tout juste au-dessus de votre porte.

– Allons, vous voulez rire…

– Pas du tout, je viens de le voir en entrant ; il y a dessus écrit en grosses lettres : PIPELET ET CABRION FONT COMMERCE D'AMITIÉ ET AUTRES. *S'adresser au portier.*

– Ah ! mon Dieu !… il y a cela écrit au-dessus de notre porte ! Entends-tu, Alfred ?

M. Pipelet regarda Mme Séraphin d'un air égaré ; il ne comprenait pas, il ne voulait pas comprendre.

– Il y a cela… dans la rue… sur un écriteau ? reprit Mme Pipelet, confondue de cette nouvelle audace.

– Oui, puisque je viens de le lire. Alors je me suis dit : « Quelle drôle de chose ! M. Pipelet est cordonnier, de son état, et il apprend aux passants par une affiche qu'il fait « commerce d'amitié » avec un M. Cabrion… Qu'est-ce que cela signifie ?… Il y a quelque chose là-dessous… ça n'est pas clair. Mais comme il y a sur l'écriteau : « Adressez-vous au portier », Mme Pipelet va m'expliquer cela. » Mais regardez donc, s'écria tout à coup Mme Séraphin en s'interrompant, votre mari a l'air de se trouver mal… prenez donc garde ! Il va tomber à la renverse !…

Mme Pipelet reçut Alfred dans ses bras, à demi pâmé. Ce dernier coup avait été trop violent ; l'homme au chapeau tromblon perdit à peu près connaissance en murmurant ces mots :

– Le malheureux ! il m'a publiquement affiché ! !

– Je vous le disais, madame Séraphin, Alfred a sa crampe au pylore, sans compter un polisson déchaîné qui le mine à coups d'épingle… Ce pauvre vieux chéri n'y résistera pas ! Heureusement, j'ai là une goutte d'absinthe, ça va peut-être le remettre sur ses pattes…

En effet, grâce au remède infaillible de Mme Pipelet, Alfred reprit peu à peu ses sens ; mais, hélas ! à peine renaissait-il à la vie qu'il fut soumis à une nouvelle et cruelle épreuve.

Un personnage d'un âge mûr, honnêtement vêtu et d'une physionomie si candide, ou plutôt si niaise qu'on ne pouvait supposer la moindre arrière-pensée ironique à ce type du *gobe-mouche* parisien,

ouvrit la partie mobile et vitrée de la porte et dit d'un air singulièrement intrigué :

– Je viens de voir écrit sur un écriteau placé au-dessus de cette allée : « Pipelet et Cabrion font commerce d'amitié et autres. Adressez-vous au portier. » Pourriez-vous, s'il vous plaît, me faire l'honneur de m'enseigner ce que cela veut dire, vous qui êtes le portier de la maison ?

– Ce que cela veut dire !… s'écria M. Pipelet d'une voix tonnante, en donnant enfin cours à ses ressentiments si longtemps comprimés, cela veut dire que M. Cabrion est un infâme imposteur, *môssieur !*…

Le gobe-mouche, à cette explosion soudaine et furieuse, recula d'un pas.

Alfred, exaspéré, le regard flamboyant, le visage pourpre, avait le corps à demi sorti de sa loge et appuyait ses deux mains crispées au panneau inférieur de la porte, pendant que les figures de Mme Séraphin et d'Anastasie se dessinaient vaguement sur le second plan, dans la demi-obscurité de la loge.

– Apprenez, *môssieur !* cria M. Pipelet, que je n'ai aucun commerce avec ce gueux de Cabrion, et celui d'amitié encore moins que tout autre !

– C'est vrai… et il faut que vous soyez depuis bien longtemps en bocal, vieux cornichon que vous êtes, pour venir faire une telle demande ! s'écria aigrement la Pipelet, en montrant sa mine hargneuse au-dessus de l'épaule de son mari.

– Madame, dit sentencieusement le gobe-mouche en reculant d'un autre pas, les affiches sont faites pour être lues. Vous affichez, je lis, je suis dans mon droit, et vous n'êtes pas dans le vôtre en me disant une grossièreté !

– Grossièreté vous-même… grigou ! riposta Anastasie en montrant les dents.

– Vous êtes une manante !

– Alfred, ton tire-pied, que je prenne mesure de son museau… pour lui apprendre à venir faire le farceur à son âge… vieux paltoquet !

– Des injures, quand on vient vous demander les renseignements que vous indiquez sur votre affiche ! Ça ne se passera pas comme ça, madame !

– Mais, *môssieur…,* s'écria le malheureux portier.

– Mais, monsieur, reprit le gobe-mouche exaspéré, faites amitié tant qu'il vous plaira avec votre M. Cabrion ; mais, corbleu ! ne l'affichez pas en grosses lettres au nez des passants ! Sur ce, je me vois dans

l'obligation de vous prévenir que vous êtes un fier malotru, et que je vais déposer ma plainte chez le commissaire.

Et le gobe-mouche s'en alla courroucé.

– Anastasie, dit Pipelet d'une voix dolente, je n'y survivrai pas, je le sens, je suis frappé à mort… je n'ai pas l'espoir de lui échapper. Tu le vois, mon nom est publiquement accolé à celui de ce misérable. Il ose afficher que je fais commerce d'amitié avec lui, et le public le croit ; j'en informe… je le dis… je le communique… c'est monstrueux… c'est énorme, c'est une idée infernale ; mais il faut que ça finisse… la mesure est comblée… il faut que lui ou moi succombions dans cette lutte !

Et, surmontant son apathie habituelle, M. Pipelet, déterminé à une vigoureuse résolution, saisit le portrait de Cabrion et s'élança vers la porte.

– Où vas-tu, Alfred ?

– Chez le commissaire. Je vais enlever en même temps cet infâme écriteau ; alors, cet écriteau et ce portrait à la main, je crierai au commissaire : Défendez-moi ! Vengez-moi ! Délivrez-moi de Cabrion !

– Bien dit, vieux chéri ; remue-toi, secoue-toi ; si tu ne peux pas enlever l'écriteau, dis au rogomiste de t'aider et de te prêter sa petite échelle. Gueux de Cabrion ! Oh ! si je le tenais et si je le pouvais, je le mettrais frire dans ma poêle, tant je voudrais le voir souffrir. Oui, il y a des gens que l'on guillotine qui ne l'ont pas autant mérité que lui. Le gredin ! je voudrais le voir en Grève, le scélérat !

Alfred fit preuve dans cette circonstance d'une longanimité sublime. Malgré ses terribles griefs contre Cabrion, il eut encore la générosité de manifester quelques sentiments pitoyables à l'égard du rapin.

– Non, dit-il, non, quand même je le pourrais, je ne demanderais pas sa tête !

– Moi, si… si… si, tant pis. Et allez donc ! s'écria la féroce Anastasie.

– Non, reprit Alfred, je n'aime pas le sang, mais j'ai le droit de réclamer la réclusion perpétuelle de cet être malfaisant ; mon repos l'exige, ma santé me le commande… la loi doit m'accorder cette réparation… sinon, je quitte la France… ma belle France ! Voilà ce qu'on y gagnera.

Et Alfred, abîmé dans sa douleur, sortit majestueusement de sa loge, comme une de ces imposantes victimes de la fatalité antique.

XII

Cecily

Avant de faire assister le lecteur à l'entretien de Mme Séraphin et de Mme Pipelet, nous le préviendrons qu'Anastasie, sans suspecter le moins du monde la vertu et la dévotion du notaire, blâmait extrêmement la sévérité qu'il avait déployée à l'égard de Louise Morel et de Germain. Naturellement la portière enveloppait Mme Séraphin dans la même réprobation ; mais, en habile politique, Mme Pipelet, pour des raisons que nous dirons plus bas, dissimulait son éloignement pour la femme de charge sous l'accueil le plus cordial.

Après avoir formellement désapprouvé l'indigne conduite de Cabrion, Mme Séraphin reprit :

– Ah çà ! que devient donc M. Bradamanti ? Hier soir je lui écris, pas de réponse ; ce matin je viens pour le trouver, personne… J'espère qu'à cette heure j'aurai plus de bonheur.

Mme Pipelet feignit la contrariété la plus vive.

– Ah ! par exemple, s'écria-t-elle, faut avoir du guignon !

– Comment ?

– M. Bradamanti n'est pas encore rentré.

– C'est insupportable !

– Hein ! est-ce tannant, ma pauvre madame Séraphin !

– Moi qui ai tant à lui parler !

– Si ça n'est pas comme un sort !

– D'autant plus qu'il faut que j'invente des prétextes pour venir ici ; car si M. Ferrand se doutait jamais que je connais un charlatan, lui qui est si dévot… si scrupuleux… vous jugez… quelle scène !

– C'est comme Alfred : il est si bégueule, si bégueule qu'il s'effarouche de tout.

– Et vous ne savez pas quand il rentrera, M. Bradamanti ?

– Il a donné rendez-vous à quelqu'un pour six ou sept heures du soir, et il m'a priée de dire, à la personne qu'il attend, de repasser s'il n'était pas encore rentré. Revenez dans la soirée, vous serez sûre de le trouver.

Et Anastasie ajouta mentalement : « Compte là-dessus ; dans une heure il sera en route pour la Normandie. »

– Je reviendrai donc ce soir, dit Mme Séraphin d'un air contrarié. Puis elle ajouta : J'avais autre chose à vous dire, ma chère madame Pipelet. Vous savez ce qui est arrivé à cette drôlesse de Louise, que tout le monde croyait si honnête ?

– Ne m'en parlez pas, répondit Mme Pipelet en levant les yeux avec componction, ça fait dresser les cheveux sur la tête.

– C'est pour vous dire que nous n'avons plus de servante, et que si par hasard vous entendiez parler d'une jeune fille bien sage, bien bonne travailleuse, bien honnête, vous seriez bien aimable de me l'adresser. Les excellents sujets sont si difficiles à rencontrer qu'il faut se mettre en quête de vingt côtés pour les trouver.

– Soyez tranquille, madame Séraphin. Si j'entends parler de quelqu'un je vous préviendrai… Écoutez donc, les bonnes places sont aussi rares que les bons sujets.

Puis Anastasie ajouta, toujours mentalement :

« Plus souvent que je t'enverrai une pauvre fille pour qu'elle crève de faim dans ta baraque ! Ton maître est trop avare et trop méchant ; dénoncer du même coup cette pauvre Louise et ce pauvre Germain ! »

– Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit Mme Séraphin, combien notre maison est tranquille ; il n'y a qu'à gagner pour une jeune fille à être placée chez nous, et il a fallu que cette Louise fût un mauvais sujet incarné pour avoir mal tourné, malgré les bons et saints conseils que lui donnait M. Ferrand.

– Bien sûr… Aussi fiez-vous à moi si j'entends parler d'une jeunesse comme il vous la faut, je vous l'adresserai tout de suite.

– Il y a encore une chose, reprit Mme Séraphin : M. Ferrand tiendrait, autant que possible, à ce que cette servante n'eût pas de famille, parce qu'ainsi, vous comprenez, n'ayant pas d'occasion de sortir, elle risquerait moins de se déranger ; de sorte que, si par hasard cela se trouvait, monsieur préférerait une orpheline, je suppose… d'abord parce que ce serait une bonne action, et puis parce que, je vous l'ai dit, n'ayant ni tenants ni aboutissants, elle n'aurait aucun prétexte pour sortir. Cette misérable Louise est une fière leçon pour monsieur… allez… ma pauvre madame Pipelet ! C'est ce qui maintenant le rend si difficile sur le choix d'une domestique. Un tel esclandre dans une pieuse maison comme la nôtre… quelle horreur ! Allons, à ce soir ; en montant chez M. Bradamanti, j'entrerai chez la mère Burette.

– À ce soir, madame Séraphin, et vous trouverez M. Bradamanti

pour sûr.

Mme Séraphin sortit.

– Est-elle acharnée après Bradamanti ! dit Mme Pipelet ; qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir ? Et lui, est-il acharné à ne pas la voir avant son départ pour la Normandie ! J'avais une fière peur qu'elle ne s'en allât pas, la Séraphin, d'autant plus que M. Bradamanti attend la dame qui est déjà venue hier soir. Je n'ai pas pu bien la voir ; mais cette fois-ci je vas joliment tâcher de la dévisager, ni plus ni moins que l'autre jour la particulière de ce commandant de deux liards. Il n'a pas remis les pieds ici ! Pour lui apprendre, je vas lui brûler son bois… oui, je le brûlerai, tout ton bois ! freluquet manqué. Va donc ! avec tes mauvais douze francs et ta robe de chambre de ver luisant ! Ça t'a servi à grand-chose ! Mais qu'est-ce que c'est que cette dame de M. Bradamanti ? Une bourgeoise, ou une femme du commun ? Je voudrais bien savoir, car je suis curieuse comme une pie ; ça n'est pas ma faute, le bon Dieu m'a faite comme ça. Qu'il s'arrange ! voilà mon caractère. Tiens… une idée, et fameuse encore, pour savoir son nom, à cette dame ! Il faudra que j'essaie. Mais qui est-ce qui vient là ? Ah ! c'est mon roi des locataires. Salut ! monsieur Rodolphe, dit Mme Pipelet en se mettant au port d'arme, le revers de sa main gauche à sa perruque.

C'était en effet Rodolphe ; il ignorait encore la mort de M. d'Harville.

– Bonjour, madame Pipelet, dit-il en entrant. Mlle Rigolette est-elle chez elle ? J'ai à lui parler.

– Elle ? Ce pauvre petit chat, est-ce qu'elle n'y est pas toujours ! Et son travail, donc ! Est-ce qu'elle chôme jamais !…

– Et comment va la femme de Morel ? Reprend-elle un peu courage ?

– Oui, monsieur Rodolphe. Dame ! grâce à vous ou au protecteur dont vous êtes l'agent, elle et ses enfants sont si heureux maintenant ! Ils sont comme des poissons dans l'eau : ils ont du feu, de l'air, de bons lits, une bonne nourriture, une garde pour les soigner, sans compter Mlle Rigolette, qui tout en travaillant comme un petit castor, et sans avoir l'air de rien, ne les perd pas de l'œil, allez !… et puis il est venu de votre part un médecin nègre voir la femme de Morel… Eh ! eh ! eh ! dites donc, monsieur Rodolphe, je me suis dit à moi-même : « Ah çà ! mais c'est donc le médecin des charbonniers, ce moricaud-là ? Il peut leur tâter le pouls sans se salir les mains. » C'est égal, la couleur n'y fait rien ; il paraît qu'il est fameux médecin, tout de même ! Il a ordonné une potion à la femme Morel, qui l'a soulagée tout de suite.

– Pauvre femme ! Elle doit être toujours bien triste ?

– Oh ! oui, monsieur Rodolphe… Que voulez-vous ! avoir son mari fou… et puis sa Louise en prison. Voyez-vous, sa Louise, c'est son crève-cœur ! Pour une famille honnête, c'est terrible… Et quand je pense que tout à l'heure la mère Séraphin, la femme de charge du notaire, est venue ici dire des horreurs de cette pauvre fille ! Si je n'avais pas eu un goujon à lui faire avaler, à la Séraphin, ça ne se serait pas passé comme ça ; mais pour le quart d'heure j'ai filé doux. Est-ce qu'elle n'a pas eu le front de venir me demander si je ne connaîtrais pas une jeunesse pour remplacer Louise chez ce grigou de notaire ?… Sont-ils roués et avares ! Figurez-vous qu'ils veulent une orpheline pour servante, si ça se rencontre. Savez-vous pourquoi, monsieur Rodolphe ? C'est censé parce qu'une orpheline, n'ayant pas de parents, n'a pas occasion de sortir pour les voir et qu'elle est bien plus tranquille. Mais ça n'est pas ça, c'est une frime. La vérité vraie est qu'ils voudraient empaumer une pauvre fille qui ne tiendrait à rien, parce que n'ayant personne pour la conseiller, ils la grugeraient sur ses gages tout à leur aise. Pas vrai, monsieur Rodolphe ?

– Oui… oui…, répondit celui-ci d'un air préoccupé.

Apprenant que Mme Séraphin cherchait une orpheline pour remplacer Louise comme servante auprès de M. Ferrand, Rodolphe entrevoyait dans cette circonstance un moyen peut-être certain d'arriver à la punition du notaire. Pendant que Mme Pipelet parlait, il modifiait donc peu à peu le rôle qu'il avait jusqu'alors dans sa pensée destiné à Cecily, principal instrument du juste châtiment qu'il voulait infliger au bourreau de Louise Morel.

– J'étais bien sûre que vous penseriez comme moi, reprit Mme Pipelet ; oui, je le répète, ils ne veulent chez eux une jeunesse isolée que pour rogner ses gages ; aussi plutôt mourir que de leur adresser quelqu'un. D'abord je ne connais personne… mais je connaîtrais n'importe qui, que je l'empêcherais bien d'entrer jamais dans une pareille baraque. N'est-ce pas, monsieur Rodolphe, que j'aurais raison ?

– Madame Pipelet, voulez-vous me rendre un grand service ?

– Dieu de Dieu ! monsieur Rodolphe… faut-il me jeter en travers du feu, friser ma perruque avec de l'huile bouillante ? Aimez-vous mieux que je morde quelqu'un ? Parlez… je suis toute à vous… moi et mon cœur nous sommes des esclaves… excepté ce qui serait de faire des traits à Alfred…

– Rassurez-vous, madame Pipelet… voilà de quoi il s'agit… J'ai à placer une jeune orpheline… elle est étrangère… elle n'était jamais venue à Paris, et je voudrais la faire entrer chez M. Ferrand…

– Vous me suffoquez !… Comment ! Dans cette baraque, chez ce

vieil avare ?…

– C'est toujours une place… Si la jeune fille dont je vous parle ne s'y trouve pas bien, elle en sortira plus tard… mais au moins elle gagnera tout de suite de quoi vivre… et je serai tranquille sur son compte.

– Dame, monsieur Rodolphe, ça vous regarde, vous êtes prévenu… Si, malgré ça, vous trouvez la place bonne… vous êtes le maître… Et puis aussi, faut être juste, par rapport au notaire : s'il y a du contre, il y a du pour… Il est avare comme un chien, dur comme un âne, bigot comme un sacristain, c'est vrai… mais il est honnête homme comme il n'y en a pas… Il donne peu de gages… mais il les paie rubis sur *l'oncle*… La nourriture est mauvaise… mais elle est tous les jours la même chose. Enfin, c'est une maison où il faut travailler comme un cheval ; mais c'est une maison on ne peut pas plus embêtante… où il n'y a jamais de risque qu'une jeune fille prenne les *allures*… Louise, c'est un hasard.

– Madame Pipelet, je vais confier un secret à votre honneur.

– Foi d'Anastasie Pipelet, née Galimard, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel… et qu'Alfred ne porte que des habits verts… je serai muette comme une tanche…

– Il ne faudra rien dire à M. Pipelet !…

– Je le jure sur la tête de mon vieux chéri… si le motif est honnête…

– Ah ! madame Pipelet !

– Alors nous lui en ferons voir de toutes les couleurs ; il ne saura rien de rien ; figurez-vous que c'est un enfant de six mois, pour l'innocence et la malice.

– J'ai confiance en vous. Écoutez-moi donc.

– C'est entre nous à la vie, à la mort, mon roi des locataires… Allez votre train.

– La jeune fille dont je vous parle a fait une faute…

– Connu !… Si je n'avais pas à quinze ans épousé Alfred, j'en aurais peut-être commis des cinquantaines… des centaines de fautes ! Moi, telle que vous ne voyez… j'étais un vrai salpêtre déchaîné, nom d'un petit bonhomme ! Heureusement, Pipelet m'a éteinte dans sa vertu… sans ça… j'aurais fait des folies pour les hommes. C'est pour vous dire que si votre jeune fille n'en a commis qu'une de faute… il y a encore de l'espoir.

– Je le crois aussi. Cette jeune fille était servante, en Allemagne, chez une de mes parentes ; le fils de cette parente a été le complice de

la faute ; vous comprenez ?

– Alllllez donc !… je comprends… comme si je l'aurais faite, la faute.

– La mère a chassé la servante ; mais le jeune homme a été assez fou pour quitter la maison paternelle et pour amener cette pauvre fille à Paris.

– Que voulez-vous ?… Ces jeunes gens…

– Après le coup de tête sont venues les réflexions, réflexions d'autant plus sages que le peu d'argent qu'il possédait était mangé. Mon jeune parent s'est adressé à moi ; j'ai consenti à lui donner de quoi retourner auprès de sa mère, mais à condition qu'il laisserait ici cette fille et que je tâcherais de la placer.

– Je n'aurais pas mieux fait pour mon fils… si Pipelet s'était plu à m'en accorder un…

– Je suis enchanté de votre approbation ; seulement, comme la jeune fille n'a pas de répondants et qu'elle est étrangère, il est très-difficile de la placer… Si vous vouliez dire à Mme Séraphin qu'un de vos parents, établi en Allemagne, vous a adressé et recommandé cette jeune fille, le notaire la prendrait peut-être à son service ; j'en serais doublement satisfait. Cecily, n'ayant été qu'égarée, se corrigerait certainement dans une maison aussi sévère que celle du notaire… C'est pour cette raison surtout que je tiendrais à la voir, cette jeune fille, entrer chez M. Jacques Ferrand. Je n'ai pas besoin de vous dire que présentée par vous… personne si respectable…

– Ah ! monsieur Rodolphe…

– Si estimable…

– Ah ! mon roi des locataires…

– Que cette jeune fille enfin, recommandée par vous, serait certainement acceptée par Mme Séraphin, tandis que présentée par moi…

– Connu !… C'est comme si je présentais un petit jeune homme ! Eh bien ! tope… ça me chausse… Allez donc !… Enfoncée la Séraphin ! Tant mieux, j'ai une dent contre elle ; je vous réponds de l'affaire, monsieur Rodolphe ! Je lui ferai voir des étoiles en plein midi ; je lui dirai que depuis je ne sais combien de temps j'ai une cousine établie en Allemagne, une Galimard ; que je viens de recevoir la nouvelle qu'elle est défunte, comme son mari, et que leur fille, qui est orpheline, va me tomber sur le dos d'un jour à l'autre.

– Très-bien… Vous conduirez vous-même Cecily chez M. Ferrand, sans en parler davantage à Mme Séraphin. Comme il y a vingt ans que

vous n'avez vu votre cousine, vous n'aurez rien à répondre, si ce n'est que depuis son départ pour l'Allemagne vous n'aviez eu d'elle aucune nouvelle.

– Ah çà ! mais si la jeunesse ne baragouine que l'allemand ?

– Elle parle parfaitement français. Je lui ferai sa leçon ; ne vous occupez de rien, sinon de la recommander très-instamment à Mme Séraphin ; ou plutôt, j'y songe, non… car elle soupçonnerait peut-être que vous voulez lui forcer la main… Vous le savez, souvent il suffit qu'on demande quelque chose pour qu'on vous refuse…

– À qui le dites-vous !… C'est pour ça que j'ai toujours rembarré les enjôleurs. S'ils ne m'avaient rien demandé… je ne dis pas…

– Cela arrive toujours ainsi… Ne faites donc aucune proposition à Mme Séraphin et voyez-la venir… Dites-lui seulement que Cecily est orpheline, étrangère, très-jeune, très-jolie, qu'elle va être pour vous une bien lourde charge, et que vous ne sentez pour elle qu'une très-médiocre affection, vu que vous étiez brouillée avec votre cousine, et que vous ne concevez rien au *cadeau* qu'elle vous fait là…

– Dieu de Dieu ! que vous êtes malin !… Mais soyez tranquille, à nous deux nous faisons la paire. Dites donc, monsieur Rodolphe, comme nous nous entendons bien… nous deux !… Quand je pense que si vous aviez été de mon âge dans le temps où j'étais un vrai salpêtre… ma foi, je ne sais pas… et vous ?

– Chut !… Si M. Pipelet…

– Ah bien ! oui… Pauvre cher homme, il pense bien à la gaudriole ! Vous ne savez pas… une nouvelle infamie de ce Cabrion ?… Mais je vous dirai cela plus tard… Quant à votre jeune fille, soyez calme… je gage que j'amène la Séraphin à me demander de placer ma parente chez eux.

– Si vous y réussissez, ma chère madame Pipelet, il y a cent francs pour vous. Je ne suis pas riche, mais…

– Est-ce que vous vous moquez du monde, monsieur Rodolphe ? Est-ce que vous croyez que je fais ça par intérêt ? Dieu de Dieu !… C'est de la pure amitié… Cent francs !

– Mais jugez donc que si j'avais longtemps cette jeune fille à ma charge, cela me coûterait bien plus que cette somme… au bout de quelques mois…

– C'est donc pour vous rendre service que je prendrai les cent francs, monsieur Rodolphe ; mais c'est un fameux quine à la loterie pour nous que vous soyez venu dans la maison. Je puis le crier sur les toits, vous êtes le roi des locataires… Tiens, un fiacre !… C'est sans doute la petite dame de M. Bradamanti… Elle est venue hier, je n'ai

pas pu bien la voir… Je vas lanterner à lui répondre pour la bien dévisager ; sans compter que j'ai inventé un moyen pour avoir son nom… Vous allez me voir *travailler*… ça vous amusera.

– Non, non, madame Pipelet, peu m'importent le nom et la figura de cette dame, dit Rodolphe en se reculant dans le fond de la loge.

– Madame ! cria Anastasie en se précipitant au-devant de la personne qui entrait, où allez-vous, madame ?

– Chez M. Bradamanti, dit la femme visiblement contrariée d'être ainsi arrêtée au passage.

– Il n'y est pas…

– C'est impossible, j'ai rendez-vous avec lui.

– Il n'y est pas…

– Vous vous trompez…

– Je ne me trompe pas du tout…, dit la portière en manœuvrant toujours habilement afin de distinguer les traits de cette femme, M. Bradamanti est sorti, bien sorti, très-sorti… c'est-à-dire excepté pour une dame…

– Eh bien ! c'est moi… vous m'impatientez… laissez-moi passer.

– Votre nom, madame ?… Je verrai bien si c'est le nom de la personne que M. Bradamanti m'a dit de laisser entrer. Si vous ne portez pas ce nom-là… il faudra que vous me passiez sur le corps pour monter…

– Il vous a dit mon nom ? s'écria la femme avec autant de surprise que d'inquiétude.

– Oui, madame…

– Quelle imprudence ! murmura la jeune femme. Puis, après un moment d'hésitation, elle ajouta impatiemment à voix basse, et comme si elle eût craint d'être entendue : – Eh bien ! je me nomme Mme d'Orbigny.

À ce nom, Rodolphe tressaillit.

C'était le nom de la belle-mère de Mme d'Harville.

Au lieu de rester dans l'ombre, il s'avança, et, à la lueur du jour et de la lampe, il reconnut facilement cette femme grâce au portrait que Clémence lui en avait plus d'une fois tracé.

– Mme d'Orbigny ? répéta Mme Pipelet, c'est bien ça le nom que m'a dit M. Bradamanti ; vous pouvez monter, madame.

La belle-mère de Mme d'Harville passa rapidement devant la loge.

– Et alllllez donc ! s'écria la portière d'un air triomphant, enfoncée

la bourgeoise !… Je sais son nom, elle s'appelle d'Orbigny… pas mauvais le moyen, hein… monsieur Rodolphe ? Mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous voilà tout pensif !

– Cette dame est déjà venue voir M. Bradamanti ? demanda Rodolphe à la portière.

– Oui. Hier soir, dès qu'elle a été partie, M. Bradamanti est tout de suite sorti, afin d'aller probablement retenir sa place à la diligence pour aujourd'hui : car hier, en revenant, il m'a priée d'accompagner ce matin sa malle jusqu'au bureau des voitures, parce qu'il ne se fiait pas à ce petit gueux de Tortillard.

– Et où va M. Bradamanti ? Le savez-vous ?

– En Normandie… route d'Alençon.

Rodolphe se souvint que la terre des Aubiers, qu'habitait M. d'Orbigny, était située en Normandie.

Plus de doute, le charlatan se rendait auprès du père de Clémence, nécessairement dans de sinistres intentions !

– C'est son départ, à M. Bradamanti, qui va joliment *ostiner* la Séraphin ! reprit Mme Pipelet. Elle est comme une enragée pour voir M. Bradamanti, qui l'évite le plus qu'il peut ; car il m'a bien recommandé de lui cacher qu'il partait ce soir à six heures ; aussi, quand elle va revenir, elle trouvera visage de bois ! Je profiterai de ça pour lui parler de votre jeunesse. À propos, comment donc qu'elle s'appelle… *Cicé ?*

– Cecily…

– C'est comme qui dirait Cécile avec un i au bout. C'est égal, faudra que je mette un morceau de papier dans ma tabatière pour me rappeler ce diable de nom-là… Cici… Caci… Cecily ; bon, m'y voilà.

– Maintenant, je monte chez Mlle Rigolette, dit Rodolphe à Mme Pipelet, en sortant de sa loge.

– Et en redescendant, monsieur Rodolphe, est-ce que vous ne direz pas bonjour à ce pauvre vieux chéri ? Il a bien du chagrin, allez ! Il vous contera cela… ce monstre de Cabrion a encore fait des siennes…

– Je prendrai toujours part aux chagrins de votre mari, madame Pipelet…

Et Rodolphe, singulièrement préoccupé de la visite de Mme d'Orbigny à Polidori, monta chez Mlle Rigolette.

XIII

Le premier chagrin de Rigolette

La chambre de Rigolette brillait toujours de la même propreté coquette ; la grosse montre d'argent, placée sur la cheminée dans un cartel de buis, marquait quatre heures ; la rigueur du froid ayant cessé, l'économe ouvrière n'avait pas allumé son poêle.

À peine de la fenêtre apercevait-on un coin du ciel bleu à travers la masse irrégulière de toits, de mansardes et de hautes cheminées qui de l'autre côté de la rue formait l'horizon.

Tout à coup un rayon de soleil, pour ainsi dire égaré, glissant entre deux pignons élevés, vint pendant quelques instants empourprer d'une teinte resplendissante les carreaux de la chambre de la jeune fille.

Rigolette travaillait assise à côté de la croisée ; le doux clair-obscur de son charmant profil se détachait alors sur la transparence lumineuse de la vitre comme un camée d'une blancheur rosée sur un fond vermeil.

De brillants reflets couraient sur sa noire chevelure, tordue derrière sa tête, et nuançaient d'une chaude couleur d'ambre l'ivoire de ses petites mains laborieuses, qui maniaient l'aiguille avec une incomparable agilité.

Les longs plis de sa robe brune, sur laquelle tranchait la dentelure d'un tablier vert, cachaient à demi son fauteuil de paille ; ses deux jolis pieds, toujours parfaitement chaussés, s'appuyaient au rebord d'un tabouret placé devant elle.

Ainsi qu'un grand seigneur s'amuse quelquefois par caprice à cacher les murs d'une chaumière sous d'éblouissantes draperies, un moment le soleil couchant illumina cette chambrette de mille feux chatoyants, moira de reflets dorés les rideaux de perse grise et verte, fit étinceler le poli des meubles de noyer, miroiter le carrelage du sol comme du cuivre rouge et entoura d'un grillage d'or la cage des oiseaux de la grisette.

Mais, hélas ! malgré la joyeuseté provocante de ce rayon de soleil, les deux canaris mâle et femelle voletaient d'un air inquiet et, contre leur habitude, ne chantaient pas.

C'est que, contre son habitude, Rigolette ne chantait pas.

Tous trois ne gazouillaient guère les uns sans les autres. Presque toujours le chant frais et matinal de celle-ci donnait l'éveil aux chansons de ceux-là, qui, plus paresseux, ne quittaient pas leur nid de si bonne heure.

C'étaient alors des défis, des luttes de notes claires, sonores, perlées, argentines, dans lesquelles les oiseaux ne remportaient pas toujours l'avantage.

Rigolette ne chantait plus… parce que pour la première fois de sa vie elle éprouvait un chagrin.

Jusqu'alors l'aspect de la misère des Morel l'avait souvent affectée ; mais de tels tableaux sont trop familiers aux classes pauvres pour leur causer des sentiments très-durables.

Après avoir presque chaque jour secouru ces malheureux autant qu'elle le pouvait, sincèrement pleuré avec eux et sur eux, la jeune fille se sentait à la fois émue et satisfaite… émue de ces infortunes… satisfaite de s'y être montrée pitoyable.

Mais ce n'était pas là un chagrin.

Bientôt la gaieté naturelle du caractère de Rigolette reprenait son empire… Et puis, sans égoïsme, mais par un simple fait de comparaison, elle se trouvait si heureuse dans sa petite chambre en sortant de l'horrible réduit des Morel que sa tristesse éphémère se dissipait bientôt.

Cette mobilité d'impression était si peu entachée de personnalité que, par un raisonnement d'une touchante délicatesse, la grisette regardait presque comme un devoir de faire la part des plus malheureux qu'elle, pour pouvoir jouir sans scrupule d'une existence bien précaire sans doute, et entièrement acquise par son travail, mais qui, auprès de l'épouvantable détresse de la famille du lapidaire, lui paraissait presque luxueuse.

– Pour chanter sans remords, lorsqu'on a auprès de soi des gens si à plaindre, disait-elle naïvement, il faut leur avoir été aussi charitable que possible.

Avant d'apprendre au lecteur la cause du premier chagrin de Rigolette, nous désirons le rassurer et l'édifier complètement sur la vertu de cette jeune fille.

Nous regrettons d'employer le mot de vertu, mot grave, pompeux, solennel, qui entraîne presque toujours avec soi des idées de sacrifice douloureux, de lutte pénible contre les passions, d'austères méditations sur la fin des choses d'ici-bas.

Telle n'était pas la vertu de Rigolette.

Elle n’avait ni lutté ni médité.

Elle avait travaillé, ri et chanté.

Sa sagesse, ainsi qu’elle le disait simplement et sincèrement à Rodolphe, dépendait surtout d’une question de temps… Elle n’avait pas le loisir d’être amoureuse.

Avant tout, gaie, laborieuse, ordonnée, l’ordre, le travail, la gaieté, l’avaient, à son insu, défendue, soutenue, sauvée.

On trouvera peut-être cette morale légère, facile et joyeuse ; mais qu’importe la cause, pourvu que l’effet subsiste ?

Qu’importe la direction des racines de la plante, pourvu que sa fleur s’épanouisse pure, brillante et parfumée ?…

À propos de notre utopie sur les encouragements, les secours, les récompenses que la société devrait accorder aux artisans remarquables par d’éminentes qualités sociales, nous avons parlé de cet espionnage de la vertu, un des projets de l’empereur.

Supposons cette féconde pensée du grand homme réalisée !…

Un de ces vrais philanthropes, chargés par lui de rechercher le bien, a découvert Rigolette.

Abandonnée, sans conseils, sans appui, exposée à tous les dangers de la pauvreté, à toutes les séductions dont la jeunesse et la beauté sont entourées, cette charmante fille est restée pure ; sa vie honnête, laborieuse, pourrait servir d’enseignement et d’exemple.

Cette enfant ne méritera-t-elle pas, non une récompense, non un secours, mais quelques touchantes paroles d’approbation, d’encouragement, qui lui donneront la conscience de sa valeur, qui la rehausseront à ses propres yeux, qui l’obligeront même pour l’avenir ?

Car elle saura qu’on la suit d’un regard plein de sollicitude et de protection dans la voie difficile où elle marche avec tant de courage et de sérénité.

Car elle saura que si un jour le manque d’ouvrage ou la maladie menaçait de rompre l’équilibre de cette vie pauvre et préoccupée qui repose tout entière sur le travail et sur la santé, un léger secours dû à ses mérites passés lui viendrait en aide.

L’on se récriera sans doute sur l’impossibilité de cette surveillance tutélaire dont seraient entourées les personnes particulièrement dignes d’intérêt par leurs excellents antécédents.

Il nous semble que la société a déjà résolu ce problème.

N’a-t-elle pas imaginé la surveillance de la haute police à vie ou à temps, dans le but, d’ailleurs fort utile, de contrôler incessamment la

conduite des personnes dangereuses signalées par leurs détestables antécédents ?

Pourquoi la société n'exercerait-elle pas aussi une surveillance de haute charité morale ?

Mais descendons de la sphère des utopies et revenons à la cause du premier chagrin de Rigolette.

Sauf Germain, candide et grave jeune homme, les voisins de la grisette avaient pris tout d'abord son originale familiarité, ses offres de bon voisinage, pour des agaceries très-significatives ; mais ces messieurs avaient été obligés de reconnaître, avec autant de surprise que de dépit, qu'ils trouveraient dans Rigolette un aimable et gai compagnon pour leurs récréations dominicales, une voisine serviable et bonne enfant, mais non pas une maîtresse.

Leur surprise et leur dépit, très-vifs d'abord, cédèrent peu à peu devant la franche et charmante humeur de la grisette ; et puis, ainsi qu'elle l'avait judicieusement dit à Rodolphe, ses voisins étaient fiers le dimanche d'avoir au bras une jolie fille qui leur faisait honneur de plus d'une manière (Rigolette se souciait peu des apparences), et qui ne leur coûtait que le partage de modestes plaisirs dont sa présence et sa gentillesse doublaient le prix.

D'ailleurs la chère fille se contentait si facilement !… Dans les jours de pénurie elle dînait si bien et si gaiement avec un beau morceau de galette chaude où elle mordait de toutes les forces de ses petites dents blanches ! Après quoi elle s'amusait tant d'une promenade sur les boulevards ou dans les passages !

Si nos lecteurs ressentent quelque peu de sympathie pour Rigolette, ils conviendront qu'il aurait fallu être bien sot ou bien barbare pour refuser, une fois par semaine, ces modestes distractions à une si gracieuse créature, qui, du reste, n'ayant pas le droit d'être jalouse, n'empêchait jamais ses sigisbées de se consoler de ses rigueurs auprès de belles moins cruelles !

François Germain seul ne fonda aucune folle espérance sur la familiarité de la jeune fille ; fût-ce instinct du cœur ou délicatesse d'esprit, il devina, dès le premier jour, tout ce qu'il pouvait y avoir de ravissant dans la camaraderie singulière que lui offrait Rigolette.

Ce qui devait fatalement arriver arriva.

Germain devint passionnément amoureux de sa voisine, sans oser lui dire un mot de cet amour.

Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui, bien convaincus de la vanité de leurs poursuites, s'étaient consolés par d'autres amours, sans pour cela

vivre en moins bonne intelligence avec leur voisine, Germain avait délicieusement joui de son intimité avec la jeune fille, passant auprès d'elle non-seulement le dimanche, mais toutes les soirées où il n'était pas occupé. Durant ces longues heures, Rigolette s'était montrée, comme toujours, rieuse et folle ; Germain, tendre, attentif, sérieux, souvent même un peu triste.

Cette tristesse était son seul inconvénient ; car ses manières, naturellement distinguées, ne pouvaient se comparer aux ridicules prétentions de M. Giraudeau, le commis voyageur, ou aux turbulentes excentricités de Cabrion ; mais M. Giraudeau, par son intarissable loquacité, et le peintre par son hilarité non moins intarissable l'emportaient sur Germain, dont la douce gravité imposait un peu à sa voisine.

Rigolette n'avait donc eu jusqu'alors de préférence marquée pour aucun de ses trois amoureux… Mais comme elle ne manquait pas de jugement, elle trouvait que Germain réunissait seul toutes les qualités nécessaires pour rendre heureuse une femme raisonnable.

Ces antécédents posés, nous dirons pourquoi Rigolette était chagrine et pourquoi ni elle ni ses oiseaux ne chantaient.

Sa ronde et fraîche figure avait un peu pâli ; ses grands yeux noirs, ordinairement gais et brillants, étaient légèrement battus et voilés ; ses traits révélaient une fatigue inaccoutumée. Elle avait employé à travailler une grande partie de la nuit.

De temps à autre, elle regardait tristement une lettre placée tout ouverte sur une table auprès d'elle ; celle lettre venait de lui être adressée par Germain, et contenait ce qui suit :

« Prison de la Conciergerie.

« Mademoiselle,

« Le lieu d'où je vous écris vous dira l'étendue de mon malheur. Je suis incarcéré comme voleur… Je suis coupable aux yeux de tout le monde, et j'ose pourtant vous écrire !

« C'est qu'il me serait affreux de croire que vous me regardez aussi comme un être criminel et dégradé. Je vous en supplie, ne me condamnez pas avant d'avoir lu cette lettre… Si vous me repoussiez… ce dernier coup m'accablerait tout à fait !

« Voici ce qui s'est passé.

« Depuis quelque temps, je n'habitais plus rue du Temple ; mais je savais par la pauvre Louise que la famille Morel, à laquelle vous et moi nous nous intéressions tant, était de plus en plus misérable. Hélas ! ma pitié pour ces pauvres gens m'a perdu ! Je ne m'en repens pas, mais mon sort est bien cruel !…

« Hier, j'étais resté assez tard chez M. Ferrand, occupé d'écritures pressées. Dans la chambre où je travaillais se trouvait un bureau, mon patron y serrait chaque jour la besogne que j'avais faite. Ce soir-là, il paraissait inquiet, agité ; il me dit : « Ne vous en allez pas que ces comptes ne soient terminés, vous les déposerez dans le bureau dont je vous laisse la clef. » Et il sortit.

« Mon ouvrage fini, j'ouvris le tiroir pour l'y serrer ; machinalement mes yeux s'arrêtèrent sur une lettre déployée, où je lus le nom de Jérôme Morel, le lapidaire.

« Je l'avoue, voyant qu'il s'agissait de cet infortuné, j'eus l'indiscrétion de lire cette lettre ; j'appris ainsi que l'artisan devait être le lendemain arrêté pour une lettre de change de mille trois cent francs à la poursuite de M. Ferrand, qui, sous un nom supposé, le faisait emprisonner.

« Cet avis était de l'agent d'affaires de mon patron. Je connaissais assez la situation de la famille Morel pour savoir quel coup lui porterait l'incarcération de son seul soutien… Je fus aussi désolé qu'indigné. Malheureusement je vis dans le même tiroir une boîte ouverte, renfermant de l'or ; elle contenait deux mille francs… À ce moment, j'entendis Louise monter l'escalier ; sans réfléchir à la gravité de mon action, profitant de l'occasion que le hasard m'offrait, je pris mille trois cents francs. J'attendis Louise au passage ; je lui mis l'argent dans la main, et lui dis : « On doit arrêter votre père demain au point du jour pour mille trois cents francs, les voici, sauvez-le, mais dites pas que c'est de moi que vous tenez cet argent… M. Ferrand est un méchant homme !… »

« Vous le voyez, mademoiselle, mon intention était bonne, mais ma conduite coupable ; je ne vous cache rien… Maintenant voici mon excuse.

« Depuis longtemps, à force d'économies, j'avais réalisé et placé chez un banquier une petite somme de mille cinq cents francs. Il y a huit jours, il me prévint que, le terme de son obligation envers moi étant arrivé, il tenait mes fonds à ma disposition dans le cas où je ne les lui laisserais pas.

« Je possédais donc plus que je ne prenais au notaire : je pouvais le lendemain toucher mes mille cinq cents francs ; mais le caissier du banquier n'arrivait pas chez son patron avant midi, et c'est au point du jour qu'on devait arrêter Morel. Il me fallait donc mettre celui-ci en mesure de payer de très-bonne heure ; sinon, lors même que je serais allé dans la journée le tirer de prison, il n'en eût pas moins été arrêté et emmené aux yeux de sa femme, que ce dernier coup pouvait achever. De plus, les frais considérables de l'arrestation auraient

encore été à la charge du lapidaire. Vous comprenez, n'est-ce pas, que tous ces malheurs n'arrivaient pas, si je prenais les treize cents francs, que je croyais pouvoir remettre le lendemain matin dans le bureau, avant que M. Ferrand se fût aperçu de quelque chose. Malheureusement je me suis trompé.

« Je sortis de chez M. Ferrand n'étant plus sous l'impression d'indignation et de pitié qui m'avait fait agir. Je réfléchis à tout le danger de ma position : mille craintes vinrent alors m'assaillir ; je connaissais la sévérité du notaire ; il pouvait, après mon départ, revenir fouiller dans son bureau, s'apercevoir du vol ; car à ses yeux, aux yeux de tous, c'est un vol.

« Ces idées me bouleversèrent : quoiqu'il fût tard, je courus chez le banquier pour le supplier de me rendre mes fonds à l'instant ; j'aurais motivé cette demande extraordinaire ; je serais ensuite retourné chez M. Ferrand remplacer l'argent que j'avais pris.

« Le banquier, par un funeste hasard, était depuis deux jours à Belleville dans une maison de campagne, où il faisait faire des plantations ; j'attendis le jour avec une angoisse croissante, enfin j'arrivai à Belleville. Tout se liguait contre moi ; le banquier venait de repartir à l'instant pour Paris ; j'y accours, j'ai enfin mon argent. Je me présente chez M. Ferrand, tout était découvert !

« Mais ce n'est là qu'une partie de mes infortunes. Maintenant le notaire m'accuse de lui avoir volé quinze mille francs, en billets de banque, qui étaient, dit-il, dans le tiroir du bureau, avec les deux mille francs en or. C'est une accusation indigne, un mensonge infâme ! Je m'avoue coupable de la première soustraction ; mais par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous jure, mademoiselle, que je suis innocent de la seconde. Je n'ai vu aucun billet de banque dans ce tiroir : il n'y avait que deux mille francs en or, sur lesquels j'ai pris les treize cents francs que je rapportais.

« Telle est la vérité, mademoiselle : je suis sous le coup d'une accusation accablante, et pourtant j'affirme que vous devez me savoir incapable de mentir… mais me croirez-vous ? Hélas ! comme m'a dit M. Ferrand, celui qui a volé une faible somme peut en voler une plus forte, et ses paroles ne méritent aucune confiance.

« Je vous ai toujours vue si bonne et si dévouée pour les malheureux, mademoiselle ; je vous sais si loyale et si franche, que votre cœur vous guidera, je l'espère, dans l'appréciation de la vérité. Je ne demande rien de plus… Ajoutez foi à mes paroles, et vous me trouverez aussi à plaindre qu'à blâmer ; car, je le répète, mon intention était bonne, des circonstances impossibles à prévoir m'ont perdu.

« Ah ! mademoiselle Rigolette, je suis bien malheureux ! Si vous

saviez au milieu de quelles gens je suis destiné à vivre jusqu'au jour de mon jugement !

« Hier on m'a conduit dans un lieu qu'on appelle le dépôt de préfecture de police. Je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé lorsque après avoir monté un sombre escalier, je suis arrivé devant une porte à guichet de fer que l'on a ouverte et qui s'est bientôt refermée sur moi.

« J'étais si troublé que je ne distinguai d'abord rien. Un air chaud, nauséabond, m'a frappé au visage ; j'ai entendu un grand bruit de voix mêlé çà et là de rires sinistres, d'accents de colère et de chansons grossières ; je me tenais immobile près de la porte, regardant les dalles de grès de cette salle, n'osant ni avancer ni lever les yeux, croyant que tout le monde m'examinait.

« On ne s'occupait pas de moi : un prisonnier de plus ou de moins inquiète peu ces gens-là. Enfin je me suis hasardé à lever la tête. Quelles horribles figures, mon Dieu ! Que de vêtements en lambeaux ! Que de haillons souillés de boue ! Tous les dehors de la misère et du vice. Ils étaient là quarante ou cinquante, assis, debout, ou couchés sur des bancs scellés dans le mur, vagabonds, voleurs, assassins, enfin tous ceux qui avaient été arrêtés la nuit ou dans la journée.

« Lorsqu'ils se sont aperçus de ma présence, j'ai éprouvé une triste consolation en voyant qu'ils reconnaissaient que je n'étais pas des leurs. Quelques-uns me regardèrent d'un air insolent et moqueur ; puis ils se mirent à parler entre eux à voix basse je ne sais quel langage hideux que je ne comprenais pas. Au bout d'un moment, le plus audacieux vint me frapper sur l'épaule et me demander de l'argent pour payer ma bienvenue.

« J'ai donné quelques pièces de monnaie, espérant acheter ainsi le repos : cela ne leur a pas suffi, ils ont exigé davantage, j'ai refusé. Alors plusieurs m'ont entouré en m'accablant d'injures et de menaces ; ils allaient se précipiter sur moi lorsque heureusement, attiré par le tumulte, un gardien est entré. Je me suis plaint à lui : il a exigé que l'on me rendît l'argent que j'avais donné, et m'a dit que si je voulais je serais, pour une modique somme, conduit à ce qu'on appelle la pistole, c'est-à-dire que je pourrais être seul dans une cellule. J'acceptai avec reconnaissance et je quittai ces bandits au milieu de leurs menaces pour l'avenir ; car nous devions, disaient-ils, nous retrouver, et alors je resterais sur la place.

« Le gardien me mena dans une cellule où je passai le reste de la nuit.

« C'est de là que je vous écris ce matin, mademoiselle Rigolette. Tantôt, après mon interrogatoire, je serai conduit à une autre prison qu'on appelle la Force, où je crains de retrouver plusieurs de mes

compagnons du dépôt.

« Le gardien, intéressé par ma douleur et par mes larmes, m’a promis de vous faire parvenir cette lettre quoique de telles complaisances lui soient très-sévèrement défendues.

« J’attends, mademoiselle Rigolette, un dernier service de votre ancienne amitié, si toutefois vous ne rougissez pas maintenant de cette amitié.

« Dans le cas où vous voudriez bien m’accorder ma demande, la voici :

« Vous recevrez avec cette lettre une petite clef et un mot pour le portier de la maison que j’habite, boulevard Saint-Denis, n° 11. Je le préviens que vous pouvez disposer comme moi-même de tout ce qui m’appartient, et qu’il doit exécuter vos ordres. Il vous conduira dans ma chambre. Vous aurez la bonté d’ouvrir mon secrétaire avec la clef que je vous envoie ; vous trouverez une grande enveloppe renfermant différents papiers que je vous prie de me garder : l’un d’eux vous était destiné, ainsi que vous le verrez par l’adresse. D’autres ont été écrits à propos de vous, et cela dans des temps bien heureux. Ne vous en fâchez pas, vous ne deviez jamais les connaître. Je vous prie aussi de prendre le peu d’argent qui est dans ce meuble, ainsi qu’un sachet de satin renfermant une petite cravate de soie orange que vous portiez lors de nos dernières promenades du dimanche, et que vous m’avez donnée le jour où j’ai quitté la rue du Temple.

« Je voudrais enfin qu’à l’exception d’un peu de linge que vous m’enverriez à la Force vous fissiez vendre les meubles et les effets que je possède : acquitté ou condamné, je n’en serai pas moins flétri et obligé de quitter Paris. Où irai-je ? Quelles seront mes ressources ? Dieu le sait.

« Mme Bouvard, qui a déjà vendu et acheté plusieurs objets, se chargerait peut-être du tout ; c’est une honnête femme ; cet arrangement vous épargnerait beaucoup d’embarras, car je sais combien votre temps est précieux.

« J’avais payé mon terme d’avance, je vous prie donc de vouloir bien seulement donner une petite gratification au portier. Pardon, mademoiselle, de vous importuner de tous ces détails, mais vous êtes la seule personne au monde à laquelle j’ose et je puisse m’adresser.

« J’aurais pu réclamer ce service d’un des clercs de M. Ferrand avec lequel je suis assez lié ; mais j’aurais craint son indiscrétion au sujet de divers papiers ; plusieurs vous concernent, comme je vous l’ai dit ; quelques autres ont rapport à de tristes événements de ma vie.

« Ah ! croyez-moi, mademoiselle Rigolette, si vous me l’accordez,

cette dernière preuve de votre ancienne affection sera ma seule consolation dans le grand malheur qui m'accable ; malgré moi j'espère que vous ne me refuserez pas.

« Je vous demande aussi la permission de vous écrire quelquefois… Il me serait si doux, si précieux, de pouvoir épancher dans un cœur bienveillant la tristesse qui m'accable !

« Hélas ! je suis seul au monde ; personne ne s'intéresse à moi. Cet isolement m'était déjà bien pénible, jugez maintenant !…

« Et je suis honnête pourtant… et j'ai la conscience de n'avoir jamais nui à personne, d'avoir toujours, même au péril de ma vie, témoigné de mon aversion pour ce qui était mal… ainsi que vous le verrez par les papiers que je vous prie de garder et que vous pouvez lire… Mais quand je dirai cela, qui me croira ? M. Ferrand est respecté par tout le monde, sa réputation de probité est établie depuis longtemps, il y a un juste grief à me reprocher… il m'écrasera… Je me résigne d'avance à mon sort.

« Enfin, mademoiselle Rigolette, si vous me croyez, vous n'aurez, je l'espère, aucun mépris pour moi, vous me plaindrez, et vous penserez quelquefois à un ami sincère. Alors, si je vous fais bien… bien pitié, peut-être vous pousserez la générosité jusqu'à venir un jour… un dimanche (hélas ! que de souvenirs ce mot me rappelle !), jusqu'à venir un dimanche affronter le parloir de ma prison. Mais non, non, vous revoir dans un pareil lieu… je n'oserais jamais… Pourtant, vous êtes si bonne… que…

« Je suis obligé d'interrompre cette lettre et de vous l'envoyer ainsi avec la clef et le petit mot pour le portier, que je vais écrire à la hâte. Le gardien vient m'avertir que je vais être conduit devant le juge… Adieu, adieu, mademoiselle Rigolette… ne me repoussez pas… je n'ai d'espoir qu'en vous, qu'en vous seule !

« FRANÇOIS GERMAIN

« *P. S.* – Si vous me répondez, adressez votre lettre à la prison de la Force. »

On comprend maintenant la cause du premier chagrin de Rigolette. Son cœur excellent s'était profondément ému d'une infortune dont elle n'avait eu jusqu'alors aucun soupçon. Elle croyait aveuglément à l'entière véracité du récit de Germain, ce fils infortuné du Maître d'école.

Assez peu rigoriste, elle trouvait même que son ancien voisin s'exagérait énormément sa faute. Pour sauver un malheureux père de famille, il avait pris de l'argent qu'il savait pouvoir rendre. Cette

action, aux yeux de la grisette, n'était que généreuse.

Par une de ces contradictions naturelles aux femmes, et surtout aux femmes de sa classe, cette jeune fille, qui jusqu'alors n'avait éprouvé pour Germain, comme pour ses autres voisins, qu'une cordiale et joyeuse amitié, ressentit pour lui une vive préférence.

Dès qu'elle le sut malheureux… injustement accusé et prisonnier, son souvenir effaça celui de ses anciens rivaux.

Chez Rigolette, ce n'était pas encore l'amour, c'était une affection vive, sincère, remplie de commisération et de dévouement résolu : sentiment très-nouveau pour elle en raison même de l'amertume qui s'y joignait.

Telle était la situation morale de Rigolette, lorsque Rodolphe entra dans sa chambre, après avoir discrètement frappé à la porte.

XIV

Amitié

– Bonjour, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette ; je ne vous dérange pas ?

– Non, mon voisin ; je suis au contraire très-contente de vous voir, car j'ai beaucoup de chagrin.

– En effet, je vous trouve pâle, vous semblez avoir pleuré.

– Je crois bien que j'ai pleuré !… Il y a de quoi ! Pauvre Germain ! Tenez, lisez. Et Rigolette remit à Rodolphe la lettre du prisonnier. Si ce n'est pas à fendre le cœur ! Vous m'avez dit que vous vous intéressiez à lui… voilà le moment de le montrer, ajouta-t-elle pendant que Rodolphe lisait attentivement. Faut-il que ce vilain M. Ferrand soit acharné après tout le monde ! D'abord ç'a été contre Louise, maintenant c'est contre Germain. Oh ! je ne suis pas méchante ; mais il arriverait quelque bon malheur à ce notaire, que j'en serais contente. Accuser un si honnête garçon de lui avoir volé quinze mille francs ! Germain ! lui ! la probité en personne !… Et puis, si rangé, si doux, si triste. Va-t-il être à plaindre, mon Dieu ! au milieu de tous ces scélérats, dans sa prison ! Ah ! monsieur Rodolphe, d'aujourd'hui je commence à voir que tout n'est pas couleur de rose dans la vie.

– Et que comptez-vous faire, ma voisine ?

– Ce que je compte faire ?… Mais tout ce que Germain me demande ; et cela le plus tôt possible. Je serais déjà partie sans cet ouvrage très-pressé que je finis et que je vais porter tout à l'heure rue Saint-Honoré, en me rendant à la chambre de Germain chercher les papiers dont il me parle. J'ai passé une partie de la nuit à travailler pour gagner quelques heures d'avance. Je vais avoir tant de choses à faire en dehors de mon ouvrage qu'il faut que je me mette en mesure. D'abord Mme Morel voudrait que je puisse voir Louise dans sa prison. C'est peut-être très-difficile, mais enfin je tâcherai… Malheureusement je ne sais pas seulement à qui m'adresser…

– J'avais songé à cela.

– Vous, mon voisin ?

– Voici une permission.

– Quel bonheur ! Est-ce que vous ne pourriez pas m'en avoir une

aussi pour la prison de ce malheureux Germain ?… Ça lui ferait tant de plaisir !

– Je vous donnerai aussi les moyens de voir Germain.

– Oh ! merci, monsieur Rodolphe.

– Vous n'aurez donc pas peur d'aller dans sa prison ?

– Bien sûr le cœur me battra très-fort la première fois… Mais c'est égal. Est-ce que, quand Germain était heureux, je ne le trouvais pas toujours prêt à aller au-devant de toutes mes volontés, à me mener au spectacle ou promener, à me faire la lecture le soir, à m'aider à arranger mes caisses de fleurs, à cirer ma chambre ? Eh bien il est dans la peine, c'est à mon tour maintenant. Un pauvre petit rat comme moi ne peut pas grand-chose, je le sais, mais enfin tout ce que je pourrai, je le ferai, il peut y compter ; il verra si je suis bonne amie. Tenez, monsieur Rodolphe, il y a une chose qui me désole, c'est sa méfiance. Me croire capable de le mépriser, moi ! Je vous demande un peu pourquoi. Ce vieil avare de notaire l'accuse d'avoir volé ; qu'est-ce que ça me fait ?… Je sais bien que ça n'est pas vrai. La lettre de Germain ne m'aurait pas prouvé clair comme le jour qu'il est innocent, que je ne l'aurais pas cru coupable ; il n'y qu'à le voir, qu'à le connaître, pour être sûr qu'il est incapable d'une vilaine action. Il faut être aussi méchant que M. Ferrand pour soutenir des faussetés pareilles.

– Bravo ! ma voisine, j'aime votre indignation.

– Oh ! tenez, je voudrais être homme pour pouvoir aller trouver ce notaire, et lui dire : « Ah ! vous soutenez que Germain vous a volé, eh bien ! tenez, voilà pour vous vieux menteur ! Il ne vous volera pas cela, toujours ! » Et pan ! pan ! pan ! je le battrais comme plâtre.

– Vous avez une justice très-expéditive, dit Rodolphe en souriant de l'animation de Rigolette.

– C'est que ça révolte aussi ; et, comme dit Germain dans sa lettre, tout le monde sera du parti de son patron contre lui, parce que son patron est riche, considéré, et que Germain n'est qu'un pauvre jeune homme sans protection, à moins que vous ne veniez à son secours, monsieur Rodolphe, vous qui connaissez des personnes si bienfaisantes. Est-ce qu'il n'y aurait pas à faire quelque chose ?

– Il faut qu'il attende son jugement. Une fois acquitté, comme je le crois, de nombreuses preuves d'intérêt lui seront données, je vous l'assure. Mais écoutez, ma voisine, je sais par expérience qu'on peut compter sur votre discrétion.

– Oh ! oui, monsieur Rodolphe ; je n'ai jamais été bavarde.

– Eh bien ! il faut que personne ne sache, et que Germain lui-même ignore que des amis veillent sur lui… car il a des amis.

– Vraiment ?

– De très-puissants, de très-dévoués.

– Ça lui donnerait tant de courage de le savoir !

– Sans doute ; mais il ne pourrait peut-être pas s'en taire. Alors M. Ferrand, effrayé, se mettrait sur ses gardes, sa défiance s'éveillerait, et, comme il est très-adroit, il deviendrait difficile de l'atteindre : ce qui serait fâcheux, car il faut non-seulement que l'innocence de Germain soit reconnue, mais que son calomniateur soit démasqué.

– Je vous comprends, monsieur Rodolphe.

– Il en est de même de Louise ; je vous apportais cette permission de la voir, afin que vous la priiez de ne parler à personne de ce qu'elle m'a révélé ; elle saura ce que cela signifie.

– Cela suffit, monsieur Rodolphe.

– En un mot, que Louise se garde de se plaindre dans sa prison de la méchanceté de son maître, c'est très-important. Mais elle devra ne rien cacher à un avocat qui viendra de ma part s'entendre avec elle pour sa défense ; faites-lui bien toutes ces recommandations.

– Soyez tranquille, mon voisin, je n'oublierai rien, j'ai bonne mémoire. Mais je parle de bonté ! C'est vous qui êtes bon et généreux ! Quelqu'un est-il dans la peine, vous vous trouvez tout de suite là.

– Je vous l'ai dit, ma voisine, je ne suis qu'un pauvre commis marchand ; mais quand, en flânant de côté et d'autre, je trouve de braves gens qui méritent protection, j'en instruis une personne bienfaisante qui a toute confiance en moi, et on les secourt. Ça n'est pas plus malin que ça.

– Et où logez-vous, maintenant que vous avez cédé votre chambre aux Morel ?

– Je loge… en garni.

– Oh ! que je détesterais ça ! Être où a été tout le monde, c'est comme si tout le monde avait été chez vous.

– Je n'y suis que la nuit, et alors…

– Je conçois, c'est moins désagréable. Ce que c'est que de nous, pourtant, monsieur Rodolphe ! Mon chez-moi me rendait si heureuse ! Je m'étais arrangé une petite vie si tranquille que je n'aurais jamais cru possible d'avoir un chagrin, et vous voyez pourtant !… Non, je ne peux pas vous dire le coup que le malheur de Germain m'a porté. J'ai vu les Morel et d'autres encore bien à plaindre, c'est vrai ; mais enfin la misère est la misère, entre pauvres gens on s'y attend, ça ne surprend pas, et l'on s'entraide comme on peut. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Quant à soi, avec du courage et de la gaieté, on se tire

d'affaire. Mais voir un pauvre jeune homme, honnête et bon, qui a été votre ami pendant longtemps, le voir accusé de vol et emprisonné pêle-mêle avec des scélérats !… Ah ! dame, monsieur Rodolphe, vrai, je suis sans force contre ça, c'est un malheur auquel je n'avais jamais pensé, ça me bouleverse.

Et les grands yeux de Rigolette se voilèrent de larmes.

– Courage ! courage ! Votre gaieté reviendra quand votre ami sera acquitté.

– Oh ! il faudra bien qu'il soit acquitté. Il n'y aura qu'à lire aux juges la lettre qu'il m'a écrite : ça suffira, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

– En effet, cette lettre simple et touchante a tout le caractère de la vérité ; il faudra même que vous m'en laissiez prendre copie, cela sera nécessaire à la défense de Germain.

– Certainement, monsieur Rodolphe. Si je n'écrivais pas comme un vrai chat, malgré les leçons qu'il m'a données, ce bon Germain, je vous proposerais de vous la copier ; mais mon écriture est si grosse, si de travers, et puis il y a tant, tant de fautes…

– Je vous demanderai de me confier seulement la lettre jusqu'à demain.

– La voilà, mon voisin, mais vous y ferez bien attention, n'est-ce pas ? J'ai brûlé tous les billets doux que Cabrion et M. Giraudeau m'écrivaient dans les commencements de notre connaissance, avec des cœurs enflammés et des colombes sur le haut du papier, quand ils croyaient que je me laisserais prendre à leurs cajoleries ; mais cette pauvre lettre de Germain je la garderai soigneusement et les autres aussi, s'il m'en écrit. Car enfin, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe, ça prouve en ma faveur qu'il me demande ces petits services ?

– Sans doute, cela prouve que vous êtes la meilleure petite amie qu'on puisse désirer. Mais j'y songe, au lieu d'aller tout à l'heure seule chez M. Germain, voulez-vous que je vous accompagne ?

– Avec plaisir, mon voisin. La nuit vient, et le soir j'aime autant ne pas être toute seule dans les rues ; sans compter qu'il faut que je porte de l'ouvrage près le Palais-Royal. Mais d'aller si loin, ça va vous fatiguer et vous ennuyer peut-être ?

– Pas du tout… nous prendrons un fiacre.

– Vraiment ! Oh ! comme ça m'amuserait d'aller en voiture si je n'avais pas de chagrin ! Et il faut que j'en aie, du chagrin, car voilà la première fois depuis que je suis ici que je n'ai pas chanté de la journée. Mes oiseaux en sont tout interdits. Pauvres petites bêtes ! ils ne savent pas ce que cela signifie ; deux ou trois fois papa Crétu a chanté un peu

pour m'agacer ; j'ai voulu lui répondre ; ah bien ! oui… au bout d'une minute je me suis mise à pleurer. Ramonette a recommencé, mais je n'ai pas pu lui répondre davantage.

– Quels singuliers noms vous avez donnés à vos oiseaux, papa Crétu et Ramonette !

– Dame, monsieur Rodolphe, mes oiseaux font la joie de ma solitude, ce sont mes meilleurs amis ; je leur ai donné le nom des braves gens qui ont fait la joie de mon enfance et qui ont été aussi mes meilleurs amis ; sans compter, pour achever la ressemblance, que papa Crétu et Ramonette étaient gais et chantaient comme les oiseaux du bon Dieu.

– Ah ! maintenant, en effet, je me souviens, vos parents adoptifs s'appelaient ainsi.

– Oui, mon voisin ; ces noms sont ridicules pour des oiseaux, je le sais, mais ça ne regarde que moi. Tenez, c'est encore à ce sujet-là que j'ai vu que Germain avait bien bon cœur.

– Comment donc ?

– Certainement : M. Giraudeau et M. Cabrion…, M. Cabrion surtout, étaient toujours à faire des plaisanteries sur les noms de mes oiseaux ; appeler un serin papa Crétu, voyez donc ! M. Cabrion n'en revenait pas, et il partait de là pour faire des gorges chaudes à n'en plus finir. « Si c'était un coq, disait-il à la bonne heure, vous pourriez l'appeler Crétu. C'est comme le nom de la serine, Ramonette ; ça ressemble à Ramona. » Enfin il m'a si fort impatientée que j'ai été deux dimanches sans vouloir sortir avec lui pour lui apprendre, et je lui ai dit très-sérieusement que s'il recommençait ses moqueries, qui me faisaient de la peine, nous n'irions plus jamais ensemble.

– Quelle courageuse résolution !

– Ça m'a coûté, allez, monsieur Rodolphe, moi qui attendais mes sorties du dimanche comme le Messie : j'avais le cœur bien gros de rester toute seule par un temps superbe ; mais, c'est égal, j'aimais encore mieux sacrifier mon dimanche que de continuer à entendre M. Cabrion se moquer de ce que je respectais. Après ça, certainement que, sans l'idée que j'y attachais, j'aurais préféré donner d'autres noms à mes oiseaux. Tenez, il y a surtout un nom que j'aurais aimé à l'adoration. Colibri… Eh bien ! je m'en suis privée, parce que jamais je n'appellerai les oiseaux que j'aurai autrement que Crétu et Ramonette ; sinon il me semblerait que je sacrifie, que j'oublie mes bons parents adoptifs, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

– Vous avez raison, mille fois raison. Et Germain ne se moquait pas de ces noms, lui ?

– Au contraire ; seulement la première fois ils lui ont semblé drôles, ainsi qu'à tout le monde : c'était tout simple ; mais, quand je lui ai expliqué mes raisons, comme je les avais pourtant expliquées à M. Cabrion, les larmes lui en sont venues aux yeux. De ce jour-là je me suis dit : « M. Germain est un bien bon cœur ; il n'a contre lui que sa tristesse. » Et voyez-vous, monsieur Rodolphe, ça m'a porté malheur de lui reprocher sa tristesse. Alors je ne comprenais pas qu'on pût être triste, maintenant je ne le comprends que trop. Mais voilà mon paquet fini, mon ouvrage prêt à emporter. Voulez-vous me donner mon châle, mon voisin ? Il ne fait pas assez froid pour prendre un manteau, n'est-ce pas ?

– Nous allons en voiture et je vous ramènerai.

– C'est vrai, nous irons et nous reviendrons plus vite ; ce sera toujours ça de temps gagné.

– Mais, j'y songe, comment allez-vous faire ? Votre travail va souffrir de vos visites aux prisons ?

– Oh ! que non, que non, j'ai fait mon compte. D'abord j'ai mes dimanches à moi ; j'irai voir Louise et Germain ces jours-là, ça me servira de promenade et de distraction ; ensuite, dans la semaine, je retournerai à la prison une ou deux autres fois ; chacune me prendra trois bonnes heures, n'est-ce pas ? Eh bien ! pour me trouver à mon aise, je travaillerai une heure de plus par jour, je me coucherai à minuit au lieu de me coucher à onze heures ; ça me fera un gain tout clair de sept ou huit heures par semaine, que je pourrai dépenser pour aller voir Louise et Germain. Vous voyez, je suis plus riche que je n'en ai l'air, ajouta Rigolette en souriant.

– Et vous ne craignez pas que cela vous fatigue ?

– Bah ! je m'y ferai, on se fait à tout. Et puis ça ne durera pas toujours.

– Voilà votre châle, ma voisine. Je ne serai pas aussi indiscret qu'hier, je n'approcherai pas trop mes lèvres de ce cou charmant.

– Ah ! mon voisin, hier, c'était hier, on pouvait rire ; mais aujourd'hui c'est différent. Prenez garde de me piquer.

– Allons, l'épingle est tordue.

– Eh bien ! prenez-en une autre, là, sur la pelote. Ah ! j'oubliais, voulez-vous être bien gentil, mon voisin ?

– Ordonnez, ma voisine.

– Taillez-moi une bonne plume, bien grosse, pour que je puisse, en rentrant, écrire à ce pauvre Germain que ses commissions sont faites. Il aura ma lettre demain de bonne heure à la prison, ça lui fera un bon

réveil.

– Et où sont vos plumes ?

– Là, sur la table, le canif est dans le tiroir. Attendez, je vais vous allumer ma bougie, car il commence à n'y plus faire clair.

– Ça ne sera pas de refus pour tailler la plume.

– Et puis il faut que je puisse attacher mon bonnet. Rigolette fit pétiller une allumette chimique et alluma un bout de bougie dans un petit bougeoir bien luisant.

– Diable, de la bougie, ma voisine ! Quel luxe !

– Pour ce que j'en brûle, ça me coûte une idée plus cher que de la chandelle, et c'est bien plus propre.

– Pas plus cher ?

– Mon Dieu, non ! J'achète ces bouts de bougie à la livre, et une demi-livre me fait presque mon année.

– Mais, dit Rodolphe en taillant soigneusement la plume, pendant que la grisette nouait son bonnet devant son miroir, je ne vois pas de préparatifs pour votre dîner.

– Je n'ai pas l'ombre de faim. J'ai pris une tasse de lait ce matin, j'en prendrai une ce soir avec un peu de pain, j'en aurai bien assez.

– Vous ne voulez pas venir sans façon dîner avec moi en sortant de chez Germain ?

– Je vous remercie, mon voisin, j'ai le cœur trop gros ; une autre fois, avec plaisir. Tenez, la veille du jour où ce pauvre Germain sortira de prison, je m'invite, et après vous me mènerez au spectacle. Est-ce dit ?

– C'est dit, ma voisine ; je vous assure que je n'oublierai pas cet engagement. Mais aujourd'hui vous me refusez ?

– Oui, monsieur Rodolphe, je vous serais une compagnie trop maussade, sans compter que ça me prendrait beaucoup de temps. Pensez donc… c'est surtout maintenant qu'il ne faut pas que je fasse la paresseuse, et que je dépense un quart d'heure mal à propos.

– Allons, je renonce à ce plaisir… pour aujourd'hui.

– Tenez, voilà mon paquet, mon voisin ; passez devant, je fermerai la porte.

– Voici une plume excellente. Maintenant, votre paquet.

– Prenez garde de le chiffonner, c'est du pou-de-soie, ça garde le pli ; tenez-le à votre main, comme ça, légèrement. Bien, passez, je vous éclairerai.

Et Rodolphe descendit, précédé de Rigolette.

Au moment où le voisin et la voisine passèrent devant la loge du portier, ils virent M. Pipelet qui, les bras pendants, s'avançait vers eux du fond de l'allée ; d'une main il tenait l'enseigne qui annonçait au public qu'il ferait commerce d'amitié avec Cabrion, de l'autre main il tenait le portrait du damné peintre.

Le désespoir d'Alfred était si écrasant que son menton touchait à sa poitrine et qu'on n'apercevait que le fond immense de son chapeau tromblon.

En le voyant venir ainsi, la tête baissée, vers Rodolphe et Rigolette, on eût dit un bélier ou un brave champion breton se préparant au combat.

Anastasie parut bientôt sur le seuil de sa loge et s'écria à l'aspect de son mari :

– Eh bien ! vieux chéri, te voilà donc ! Qu'est-ce qu'il t'a dit le commissaire ? Alfred ! Alfred ! mais fais donc attention, tu vas poquer dans mon roi des locataires qui te crève les yeux. Pardon, monsieur Rodolphe, c'est ce gueux de Cabrion qui l'abrutit de plus en plus. Il le fera, bien sûr, tourner en bourrique, ce vieux chéri ! ! ! Alfred, mais réponds donc !

À cette voix chère à son cœur, M. Pipelet releva la tête ; ses traits étaient empreints d'une sombre amertume.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit, le commissaire ? reprit Anastasie.

– Anastasie, il faudra rassembler le peu que nous possédons, serrer nos amis dans nos bras, faire nos malles… et nous expatrier de Paris… de la France… de ma belle France ! car, sûr maintenant de l'impunité, le monstre est capable de me poursuivre partout… dans toute l'étendue des départements du royaume.

– Comment ! Le commissaire ?

– Le commissaire ! s'écria M. Pipelet avec une indignation courroucée, le commissaire !… Il m'a ri au nez…

– À toi… un homme d'âge, qui as l'air si respectable que tu en paraîtrais bête comme une oie si on ne connaissait pas tes vertus !…

– Eh bien ! malgré cela, lorsque j'eus respectueusement déposé par-devant lui mon amas de plaintes et de griefs contre cet infernal Cabrion… ce magistrat, après avoir regardé en riant… oui, en riant… et, j'ose le dire, en riant indécemment… l'enseigne et le portrait que j'apportais comme pièces justificatives, ce magistrat m'a répondu :

« – Mon brave homme, ce Cabrion est un très-drôle de corps, c'est un mauvais farceur ; ne faites pas attention à ses plaisanteries. Je vous

conseille, moi, tout bonnement, d'en rire, car il y a vraiment de quoi ! – D'en rire, *môssieur !* me suis-je écrié, d'en rire !… Mais le chagrin me dévore… mais ce gueux-là empoisonne mon existence… il m'affiche, il me fera perdre la raison… Je demande qu'on l'enferme, qu'on l'exile… au moins de ma rue. » À ces mots, le commissaire a souri, il m'a obligeamment montré la porte… J'ai compris ce geste du magistrat… et me voici.

– Magistrat de rien du tout !… s'écria Mme Pipelet.

– Tout est fini, Anastasie, tout est fini… plus d'espoir ! Il n'y a plus de justice en France… je suis atrocement sacrifié !…

Et, pour péroraison, M. Pipelet lança de toutes ses forces l'enseigne et le portrait au fond de l'allée…

Rodolphe et Rigolette avaient, dans l'ombre, un peu souri du désespoir de M. Pipelet.

Après avoir adressé quelques mots de consolation à Alfred, qu'Anastasie calmait de son mieux, le roi des locataires quitta la maison de la rue du Temple avec Rigolette, et tous deux montèrent en fiacre pour se rendre chez François Germain.

XV

Le testament

François Germain demeurait boulevard Saint-Denis, n° 11. Nous rappellerons au lecteur, qui l'a sans doute oublié, que Mme Mathieu, la courtière en diamants dont nous avons parlé à propos de Morel le lapidaire, logeait dans la même maison que Germain.

Pendant le long trajet de la rue du Temple à la rue Saint-Honoré, où demeurait la maîtresse couturière à qui Rigolette avait d'abord voulu rapporter son ouvrage, Rodolphe put apprécier davantage encore l'excellent naturel de la jeune fille. Ainsi que les caractères instinctivement bons et dévoués, elle n'avait pas la conscience de la délicatesse, de la générosité de sa conduite, qui lui semblait fort simple.

Rien n'eût été plus facile à Rodolphe que de libéralement assurer le présent et l'avenir de Rigolette, et de la mettre ainsi à même d'aller charitablement consoler Louise et Germain, sans qu'elle se préoccupât du temps que ses visites dérobaient à son travail, son unique ressource ; mais le prince craignait d'affaiblir le mérite du dévouement de la grisette en le rendant trop facile ; bien décidé à récompenser les qualités rares et charmantes qu'il avait découvertes en elle, il voulait la suivre jusqu'au terme de cette nouvelle et intéressante épreuve.

Est-il besoin de dire que, dans le cas où la santé de la jeune fille se fût le moins du monde altérée par le surcroît de travail qu'elle s'imposait vaillamment pour consacrer quelques heures chaque semaine à la fille du lapidaire et au fils du Maître d'école, Rodolphe fût à l'instant venu au secours de sa protégée ?

Il étudiait avec autant de bonheur que d'émotion ce caractère si naturellement heureux et si peu habitué au chagrin que çà et là un éclair de gaieté venait l'illuminer encore.

Au bout d'une heure environ, le fiacre, de retour de la rue Saint-Honoré, s'arrêta boulevard Saint-Denis, n° 11, devant une maison de modeste apparence.

Rodolphe aida Rigolette à descendre ; celle-ci entra chez le portier et lui communiqua les intentions de Germain, sans oublier la gratification promise. Grâce à l'aménité de son caractère, le fils du Maître d'école était partout aimé. Le confrère de M. Pipelet fut

consterné d'apprendre que la maison perdait un locataire si honnête et si tranquille… Telles furent ses expressions.

La grisette, munie d'une lumière, rejoignit son compagnon, le portier ne devant monter que quelque temps après pour recevoir ses dernières instructions.

La chambre de Germain était située au quatrième étage. En arrivant devant la porte, Rigolette dit à Rodolphe, en lui donnant la clef :

– Tenez, mon voisin… ouvrez ; la main me tremble trop… Vous allez vous moquer de moi ; mais, en pensant que ce pauvre Germain ne reviendra plus jamais ici… il me semble que je vais entrer dans la chambre d'un mort…

– Soyez donc raisonnable, ma voisine, n'ayez pas de ces idées-là !

– J'ai tort, mais c'est plus fort que moi… Et elle essuya une larme.

Sans être aussi ému que sa compagne, Rodolphe éprouvait néanmoins une impression pénible en pénétrant dans ce modeste réduit.

Sachant de quelles détestables obsessions les complices du Maître d'école avaient poursuivi et poursuivaient peut-être encore Germain, il pressentait que cet infortuné avait dû passer de bien tristes heures dans cette solitude.

Rigolette posa la lumière sur une table.

Rien de plus simple que l'ameublement de cette chambre de garçon, composé d'une couchette, d'une commode, d'un secrétaire de noyer, de quatre chaises de paille et d'une table ; des rideaux de coton blanc drapaient les fenêtres et l'alcôve ; pour tout ornement on voyait sur la cheminée une carafe et un verre.

À l'affaissement du lit, qui n'était pas défait, on s'apercevait que Germain avait dû s'y jeter quelques instants tout habillé pendant la nuit qui avait précédé son arrestation.

– Pauvre garçon ! dit tristement Rigolette en examinant avec intérêt l'intérieur de la chambre, on voit bien qu'il ne m'a plus pour sa voisine… C'est rangé, mais ça n'est pas soigné ; il y a de la poussière partout, les rideaux sont enfumés, les vitres sont ternes, le carreau n'est pas ciré… Ah ! quelle différence ! Rue du Temple, ça n'était pas plus beau, mais c'était plus gai, parce que tout brillait de propreté, comme chez moi…

– C'est qu'aussi vous étiez là pour donner vos avis.

– Mais voyez donc ! s'écria Rigolette en montrant le lit, il ne s'est pas couché l'autre nuit, tant il était inquiet ! Tenez, ce mouchoir qu'il a laissé là, il a été tout trempé de larmes. Ça se voit bien… Et elle le prit

en ajoutant : Germain a gardé une petite cravate de soie orange que je lui ai donnée quand nous étions heureux ; moi, je garderai ce mouchoir en souvenir de ses malheurs ; je suis sûr qu'il ne s'en fâchera pas…

– Au contraire, il sera très-heureux de ce témoignage de votre affection.

– Maintenant songeons aux choses sérieuses : je ferai tout à l'heure un paquet du linge que je trouverai dans la commode, afin de le lui porter en prison ; la mère Bouvard, que j'enverrai ici demain, s'arrangera du reste… Je vais d'abord ouvrir le secrétaire pour y prendre les papiers et l'argent que Germain me prie de lui garder.

– Mais j'y songe, dit Rodolphe, Louise Morel m'a remis hier les treize cents francs en or que Germain lui avait donnés pour acquitter la dette du lapidaire, que j'avais déjà payée ; j'ai cet argent : il appartient à Germain, puisqu'il a remboursé le notaire ; je vais vous le remettre, vous le joindrez à celui dont vous allez être dépositaire.

– Comme vous voudrez, monsieur Rodolphe ; pourtant, j'aimerais presque autant ne pas avoir chez moi une si grosse somme ; il y a tant de voleurs maintenant !… Des papiers, à la bonne heure… on n'a rien à craindre, mais de l'argent… c'est dangereux…

– Vous avez peut-être raison, ma voisine ; voulez-vous que je me charge de cette somme ? Si Germain a besoin de quelque chose, vous me le ferez savoir tout de suite ; je vous laisserai mon adresse et je vous enverrai ce qu'il vous demandera.

– Tenez, mon voisin, je n'aurais pas osé vous prier de nous rendre ce service ; cela vaut bien mieux ; je vous remettrai aussi ce qui proviendra de la vente des effets. Voyons donc ces papiers, dit la jeune fille en ouvrant le secrétaire et plusieurs tiroirs. Ah ! c'est probablement cela. Voici une grosse enveloppe. Ah ! mon Dieu ! voyez donc, monsieur Rodolphe, comme c'est triste ce qu'il y a d'écrit dessus.

Et elle lut d'une voix émue :

« Dans le cas où je mourrais de mort violente ou autrement, je prie la personne qui ouvrira ce secrétaire de porter ces papiers chez Mlle Rigolette, couturière, rue du Temple, n° 17. »

– Est-ce que je puis décacheter cette enveloppe, monsieur Rodolphe ?

– Sans doute ; Germain ne vous annonce-t-il pas qu'il y a parmi les papiers qu'elle contient une lettre qui vous est particulièrement adressée ?

La jeune fille rompit le cachet ; plusieurs écrits s'y trouvaient renfermés ; l'un d'eux portant cette suscription : *À Mademoiselle Rigolette*, contenait ces mots :

« Mademoiselle, lorsque vous lirez cette lettre, je n'existerai plus… Si, comme je le crains, je meurs de mort violente en tombant dans un guet-apens semblable à celui auquel j'ai dernièrement échappé, quelques renseignements joints ici sous le titre de : *Notes sur ma vie,* pourront mettre sur la trace de mes assassins. »

– Ah ! monsieur Rodolphe, dit Rigolette en s'interrompant, je ne m'étonne plus maintenant de ce qu'il était si triste ! Pauvre Germain ! Toujours poursuivi de pareilles idées !

– Oui, il a dû être bien affligé ; mais ses plus mauvais jours sont passés… croyez-moi.

– Hélas ! je le désire, monsieur Rodolphe ; mais pourtant, être en prison… accusé de vol…

– Soyez tranquille : une fois son innocence reconnue, au lieu de retomber dans l'isolement il retrouvera des amis. Vous d'abord, puis une mère bien-aimée, dont il a été séparé depuis son enfance.

– Sa mère ! Il a encore sa mère ?

– Oui… Elle le croyait perdu pour elle. Jugez de sa joie lorsqu'elle le reverra, mais absous de l'indigne accusation portée contre lui ! J'avais donc raison de vous dire que ses plus mauvais jours étaient passés. Ne lui parlez pas de sa mère. Je vous confie ce secret parce que vous vous intéressez si généreusement à Germain qu'il faut au moins qu'à votre dévouement ne se joignent pas de trop cruelles inquiétudes sur son sort à venir.

– Je vous remercie, monsieur Rodolphe, vous pouvez être tranquille, je garderai votre secret…

Et Rigolette continua de lire la lettre de Germain.

« Si vous voulez, mademoiselle, jeter un coup d'œil sur ces notes, vous verrez que j'ai été toute ma vie bien malheureux… excepté pendant le temps que j'ai passé auprès de vous… Ce que je n'aurais jamais osé vous dire, vous le trouverez écrit dans une espèce de *memento* intitulé : *Mes seuls jours de bonheur.*

« Presque chaque soir, en vous quittant, j'épanchais ainsi les consolantes pensées que votre affection m'inspirait, et qui seules adoucissaient l'amertume de ma vie. Ce qui était amitié chez vous était de l'amour chez moi. Je vous ai caché que je vous aimais ainsi jusqu'à ce moment où je ne suis plus pour vous qu'un triste souvenir. Ma destinée était si malheureuse que je ne vous aurais jamais parlé de ce sentiment ; quoique sincère et profond, il vous eût porté malheur.

« Il me reste un dernier vœu à former, et j'espère que vous voudrez bien l'accomplir.

« J'ai vu avec quel courage admirable vous travaillez, et combien il vous fallait d'ordre, de sagesse, pour vivre du modique salaire que vous gagnez si péniblement ; souvent, sans vous le dire, j'ai tremblé en pensant qu'une maladie, causée peut-être par l'excès du labeur, pouvait vous réduire à une position si affreuse que je ne pouvais l'envisager sans frémir. Il m'est bien doux de penser que je pourrai du moins vous épargner en grande partie les tourments et peut-être… les misères que votre insouciante jeunesse ne prévoit pas, heureusement. »

– Que veut-il dire, monsieur Rodolphe ? dit Rigolette étonnée.

– Continuez… nous allons voir.

Rigolette reprit :

« Je sais de combien peu vous vivez et de quelle ressource vous serait, en des temps difficiles, la plus modique somme ; je suis bien pauvre, mais à force d'économie, j'ai mis de côté quinze cents francs, placés chez un banquier ; c'est tout ce que je possède. Par mon testament, que vous trouverez ici, je me permets de vous les léguer ; acceptez cela d'un ami, d'un bon frère… qui n'est plus. »

– Ah ! monsieur Rodolphe ! dit Rigolette en fondant en larmes et donnant la lettre au prince, cela me fait trop de mal. Bon Germain, s'occuper ainsi de mon avenir ! Ah ! quel cœur, mon Dieu ! Quel cœur excellent !

– Digne et brave jeune homme ! reprit Rodolphe avec émotion. Mais calmez-vous, mon enfant ; Dieu merci, Germain n'est pas mort ; ce testament anticipé aura du moins servi à vous apprendre combien il vous aimait… combien il vous aime.

– Et dire, monsieur Rodolphe, reprit Rigolette en essuyant ses larmes, que je ne m'en étais jamais doutée ! Dans les commencements de notre voisinage, M. Giraudeau et M. Cabrion me parlaient toujours de leur passion enflammée, comme ils disaient ; mais, voyant que cela ne les menait à rien, ils s'étaient déshabitués de me dire de ces choses-là ; Germain, au contraire, ne m'avait jamais parlé d'amour. Quand je lui ai proposé d'être bons amis, il a franchement accepté, et depuis nous avons vécu en vrais camarades. Mais, tenez… je puis bien vous avouer cela maintenant, monsieur Rodolphe, certainement ; je n'étais pas fâchée que Germain ne m'eût pas dit, comme les autres, qu'il m'aimait d'amour.

– Mais enfin vous en étiez… étonnée ?

– Oui, monsieur Rodolphe, je pensais que c'était sa tristesse… qui le rendait ainsi.

– Et vous lui en vouliez un peu… de cette tristesse ?

– C'était son seul défaut, dit naïvement la grisette ; mais maintenant

je l'excuse… je m'en veux de la lui avoir reprochée.

– D'abord parce que vous savez qu'il avait malheureusement beaucoup de sujets de chagrin, et puis… peut-être parce que vous voilà certaine que, malgré cette tristesse… il vous aimait d'amour ? ajouta Rodolphe en souriant.

– C'est vrai… être aimée d'un si brave jeune homme, ça flatte le cœur… n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

– Et un jour peut-être vous partagerez cet amour.

– Dame ! monsieur Rodolphe, c'est bien tentant ; ce pauvre Germain est si à plaindre ! Je me mets à sa place… si, au moment où je me croyais abandonnée, méprisée de tout le monde, une personne, bien amie, venait à moi encore plus tendre que je ne l'espérais, je serais si heureuse. Après un moment de silence, Rigolette reprit avec un soupir : D'un autre côté… nous sommes si pauvres tous les deux que ça ne serait peut-être pas raisonnable. Tenez, monsieur Rodolphe, je ne veux pas penser à cela, je me trompe peut-être ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai pour Germain tout ce que je pourrai tant qu'il restera en prison. Une fois libre, il sera toujours temps de voir si c'est de l'amour ou de l'amitié que j'aurai pour lui ; alors, si c'est de l'amour… que voulez-vous, mon voisin… ça sera de l'amour… Jusque-là ça me gênerait de savoir à quoi m'en tenir. Mais il se fait tard, monsieur Rodolphe ; voulez-vous rassembler ces papiers pendant que je vais faire un paquet de linge ? Ah ! j'oubliais le sachet renfermant la petite cravate orange que je lui ai donnée. Il est dans ce tiroir, sans doute. Oui, le voilà. Oh ! voyez donc comme il est joli, ce sachet, et tout brodé ! Pauvre Germain, il l'a gardée comme une relique, cette petite cravate ! Je me rappelle bien la dernière fois où je l'ai mise, et quand je la lui ai donnée… Il a été si content, si content !…

À ce moment on frappa à la porte de la chambre.

– Qui est là ? demanda Rodolphe.

– On voudrait parler à *m'ame* Mathieu, répondit une voix grêle et enrouée, avec l'accent qui distingue la plus basse populace. (Mme Mathieu était la courtière en diamants dont nous avons parlé.)

Cette voix, singulièrement accentuée, éveilla quelques vagues souvenirs dans la pensée de Rodolphe. Voulant les éclaircir, il prit la lumière et alla lui-même ouvrir la porte. Il se trouva face à face avec un des habitués du tapis-franc de l'ogresse, qu'il reconnut sur-le-champ, tant l'empreinte du vice était fatalement, profondément marquée sur cette physionomie imberbe et juvénile : c'était Barbillon.

Barbillon, le faux cocher de fiacre qui avait conduit le Maître d'école et la Chouette au chemin creux de Bouqueval ; Barbillon,

l'assassin du mari de cette malheureuse laitière qui avait ameuté contre la Goualeuse les laboureurs de la ferme d'Arnouville.

Soit que ce misérable eût oublié les traits de Rodolphe, qu'il n'avait vu qu'une fois au tapis-franc de l'ogresse, soit que le changement de costume l'empêchât de reconnaître le vainqueur du Chourineur, il ne manifesta aucun étonnement à son aspect.

– Que voulez-vous ? lui dit Rodolphe.

– C'est une lettre pour *m'ame* Mathieu… Faut que je lui remette à elle-même, répondit Barbillon.

– Ce n'est pas ici qu'elle demeure ; voyez en face, dit Rodolphe.

– Merci, bourgeois ; on m'avait dit la porte à gauche, je me suis trompé.

Rodolphe ne se souvenait pas du nom de la courtière en diamants, que Morel le lapidaire n'avait prononcé qu'une ou deux fois. Il n'avait donc aucun motif de s'intéresser à la femme auprès de laquelle Barbillon venait comme messager. Néanmoins, quoiqu'il ignorât les crimes de ce bandit, sa figure avait un tel caractère de perversité qu'il resta sur le seuil de la porte, curieux de voir la personne à qui Barbillon apportait cette lettre.

À peine Barbillon eut-il frappé à la porte opposée à celle de Germain qu'elle s'ouvrit et que la courtière, grosse femme de cinquante ans environ, y parut tenant une chandelle à la main.

– *M'ame* Mathieu ? dit Barbillon.

– C'est moi, mon garçon.

– Voilà une lettre, il y a réponse…

Et Barbillon fit un pas pour entrer chez la courtière ; mais celle-ci lui fit signe de ne pas avancer, décacheta la lettre tout en tenant son flambeau, lut et répondit d'un air satisfait :

– Vous direz que c'est bon, mon garçon ; j'apporterai ce qu'on demande. J'irai à la même heure que l'autre fois. Bien des compliments… à cette dame…

– Oui, ma bourgeoise… n'oubliez pas le commissionnaire…

– Va demander à ceux qui t'envoient, ils sont plus riches que moi…

Et la courtière ferma sa porte.

Rodolphe rentra chez Germain, voyant Barbillon descendre rapidement l'escalier.

Le brigand trouva sur le boulevard un homme d'une mine basse et féroce, qui l'attendait devant une boutique.

Quoique plusieurs personnes pussent l'entendre, mais non le comprendre, il est vrai, Barbillon semblait si satisfait qu'il ne put s'empêcher de dire à son compagnon :

– Viens *pitancher l'eau d'aff,* Nicolas ; *la birbasse fauche dans le point* à mort… elle *aboulera* chez la Chouette ; la mère Martial nous aidera à lui *pessiller d'esbrouffe ses durailles d'orphelin,* et après nous *trimballerons le refroidi* dans ton *passe-lance*(2).

– *Esbignons-nous*(3), alors ; faut que je sois à Asnières de bonne heure ; je crains que mon frère Martial se doute de quelque chose.

Et les deux bandits, après avoir tenu cette conversation inintelligible pour ceux qui auraient pu les écouter, se dirigèrent vers la rue Saint-Denis.

Quelques moments après, Rigolette et Rodolphe sortirent de chez Germain, remontèrent en fiacre et arrivèrent rue du Temple.

Le fiacre s'arrêta.

Au moment où la portière s'ouvrit, Rodolphe reconnut, à la lueur du quinquet du rogomiste, son fidèle Murph qui l'attendait à la porte de l'allée.

La présence du squire annonçait toujours quelque événement grave ou inattendu, car lui seul savait où trouver le prince.

– Qu'y a-t-il ? lui demanda vivement Rodolphe pendant que Rigolette rassemblait plusieurs paquets dans la voiture.

– Un grand malheur, monseigneur !

– Parle, au nom du ciel !

– M. le marquis d'Harville…

– Tu m'effraies !

– Il avait donné ce matin à déjeuner à plusieurs de ses amis… Tout s'était passé à merveille… lui surtout n'avait jamais été plus gai, lorsqu'une fatale imprudence…

– Achève… achève donc !

– En jouant avec un pistolet qu'il ne croyait pas chargé…

– Il s'est blessé grièvement ?

– Monseigneur !…

– Eh bien ?…

– Quelque chose de terrible !

– Que dis-tu ?

– Il est mort !…

– D'Harville ! ! ! ah ! c'est affreux ! s'écria Rodolphe avec un accent si déchirant que Rigolette, qui descendait alors du fiacre avec ses paquets, s'écria :

– Mon Dieu ! Qu'avez-vous, monsieur Rodolphe ?

– Une bien triste nouvelle que je viens d'apprendre à mon ami, mademoiselle, dit Murph à la jeune fille ; car le prince, accablé, ne pouvait répondre.

– C'est donc un bien grand malheur ? dit Rigolette toute tremblante.

– Un bien grand malheur, répondit le squire.

– Ah ! c'est épouvantable ! dit Rodolphe après quelques minutes de silence ; puis, se ressouvenant de Rigolette, il lui dit :

– Pardon, mon enfant… si je ne vous accompagne pas chez vous… Demain… je vous enverrai mon adresse et un permis pour entrer à la prison de Germain… bientôt je vous reverrai.

– Ah ! monsieur Rodolphe, je vous assure que je prends bien part au chagrin qui vous arrive… Je vous remercie de m'avoir accompagnée… À bientôt, n'est-ce pas ?

– Oui, mon enfant, à bientôt.

– Bonsoir, monsieur Rodolphe, ajouta tristement Rigolette, qui disparut dans l'allée, avec les différents objets quelle rapportait de chez Germain.

Le prince et Murph montèrent dans le fiacre, qui les conduisit rue Plumet. Aussitôt Rodolphe écrivit à Clémence le billet suivant :

« Madame,

« J'apprends à l'instant le coup inattendu qui vous frappe et qui m'enlève un de mes meilleurs amis ; je renonce à vous peindre ma stupeur, mon chagrin.

« Il faut pourtant que je vous entretienne d'intérêts étrangers à ce cruel événement… Je viens d'apprendre que votre belle-mère, à Paris depuis quelques jours sans doute, repart ce soir pour la Normandie emmenant avec elle Polidori.

« C'est vous dire le péril qui sans doute menace monsieur votre père. Permettez-moi de vous donner un conseil que je crois salutaire. Après l'affreux malheur de ce matin, on ne comprendra que trop votre besoin de quitter Paris pendant quelque temps… Ainsi, croyez-moi, partez, partez à l'instant pour les Aubiers, afin d'y arriver, sinon avant votre belle-mère, du moins en même temps qu'elle.

« Soyez tranquille, madame, de près comme de loin je veille sur vous… Les abominables projets de votre belle-mère seront déjoués…

« Adieu, madame ; je vous écris ces mots à la hâte… J'ai l'âme brisée quand je songe à cette soirée d'hier où je l'*ai* quitté, *lui*… plus tranquille, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps…

« Croyez, madame, à mon dévouement profond et sincère…

« RODOLPHE »

Suivant les avis du prince, Mme d'Harville, trois heures après avoir reçu cette lettre, était en route avec sa fille pour la Normandie.

Une voiture de poste, partie de l'hôtel de Rodolphe, suivait la même route.

Malheureusement, dans le trouble où la plongèrent cette complication d'événements et la précipitation de son départ, Clémence oublia de faire savoir au prince qu'elle avait rencontré Fleur-de-Marie à Saint-Lazare.

On se souvient peut-être que, la veille, la Chouette était venue menacer Mme Séraphin de dévoiler l'existence de la Goualeuse, affirmant savoir (et elle disait vrai) où était alors cette jeune fille.

On se souvient encore qu'après cet entretien le notaire Jacques Ferrand, craignant la révélation de ses criminelles menées, se crut un puissant intérêt à faire disparaître la Goualeuse, dont l'existence, une fois connue, pouvait le compromettre dangereusement.

Il avait donc fait écrire à Bradamanti, un de ses complices, de venir le trouver pour tramer avec lui une nouvelle machination dont Fleur-de-Marie devait être la victime.

Bradamanti, occupé des intérêts non moins pressants de la belle-mère de Mme d'Harville, qui avait de sinistres raisons pour emmener le charlatan auprès de M. d'Orbigny, Bradamanti, trouvant sans doute plus d'avantage à servir son ancienne amie, ne se rendit pas à l'invitation du notaire et partit pour la Normandie sans voir Mme Séraphin.

L'orage grondait sur Jacques Ferrand ; dans la journée, la Chouette était venue réitérer ses menaces et, pour prouver qu'elles n'étaient pas vaines, elle avait déclaré au notaire que la petite fille autrefois abandonnée par Mme Séraphin était alors prisonnière à Saint-Lazare sous le nom de la Goualeuse et que, s'il ne donnait pas dix mille francs dans trois jours, cette jeune fille recevrait des papiers qui lui apprendraient qu'elle avait été dans son enfance confiée aux soins de Jacques Ferrand.

Selon son habitude, ce dernier nia tout avec audace, et chassa la

Chouette comme une effrontée menteuse, quoiqu'il fût convaincu et effrayé de la dangereuse portée de ses menaces.

Grâce à ses nombreuses relations, le notaire trouva moyen de s'assurer dans la journée même (pendant l'entretien de Fleur-de-Marie et de Mme d'Harville) que la Goualeuse était en effet prisonnière à Saint-Lazare et si parfaitement citée pour sa bonne conduite qu'on s'attendait à voir cesser sa détention d'un moment à l'autre.

Muni de ces renseignements, Jacques Ferrand, ayant mûri un projet diabolique, sentit que, pour l'exécuter, le secours de Bradamanti lui était de plus en plus indispensable ; de là les vaines instances de Mme Séraphin pour rencontrer le charlatan.

Apprenant le soir même le départ de ce dernier, le notaire, pressé d'agir par l'imminence de ses craintes et du danger, se souvint de la famille Martial, ces pirates d'eau douce établis près du pont d'Asnières, chez lesquels Bradamanti lui avait proposé d'envoyer Louise Morel pour s'en défaire impunément.

Ayant absolument besoin d'un complice pour accomplir ses sinistres desseins contre Fleur-de-Marie, le notaire prit les précautions les plus habiles pour n'être pas compromis dans le cas où un nouveau crime serait commis et, le lendemain du départ de Bradamanti pour la Normandie, Mme Séraphin se rendit en hâte chez Martial.

XVI

L'île du Ravageur

Les scènes suivantes vont se passer pendant la soirée du jour où Mme Séraphin, suivant les ordres du notaire Jacques Ferrand, s'est rendue chez les Martial, pirates d'eau douce, établis à la pointe d'une petite île de la Seine, non loin du pont d'Asnières.

Le père Martial, mort sur l'échafaud comme son père, avait laissé une veuve, quatre fils et deux filles…

Le second de ces fils était déjà condamné aux galères à perpétuité…

De cette nombreuse famille il restait donc à l'île du Ravageur (nom que dans le pays on donnait à ce repaire, nous dirons pourquoi), il restait, disons-nous :

La mère Martial ;

Trois fils : l'aîné (l'amant de la Louve) avait vingt-cinq ans ; l'autre vingt ans ; le plus jeune douze ans ;

Deux filles, l'une de dix-huit ans, la seconde de neuf ans.

Les exemples de ces familles, où se perpétue une sorte d'épouvantable hérédité dans le crime, ne sont que trop fréquents.

Cela doit être.

Répétons-le sans cesse : la société songe à punir, jamais à prévenir le mal.

Un criminel sera jeté au bagne pour sa vie… Un autre sera décapité…

Ces condamnés laisseront de jeunes enfants…

La société prendra-t-elle souci des orphelins ?…

De ces orphelins, qu'elle a faits… en frappant leur père de mort civile, ou en lui coupant la tête ?

Viendra-t-elle substituer une tutelle salutaire, préservatrice, à la déchéance de celui que la loi a déclaré indigne, infâme… à la déchéance de celui que la loi a tué ?

Non… « Morte la bête… mort le venin… » dit la société…

Elle se trompe.

Le venin de la corruption est si subtil, si corrosif, si contagieux,

qu'il devient presque toujours héréditaire ; mais, combattu à temps, il ne serait jamais incurable.

Contradiction bizarre !…

L'autopsie prouve-t-elle qu'un homme est mort d'une maladie transmissible ? À force de soins préservatifs, on mettra les descendants de cet homme à l'abri de l'affection dont il a été victime…

Que les mêmes faits se reproduisent dans l'ordre moral…

Qu'il soit démontré qu'un criminel lègue presque toujours à son fils le germe d'une perversité précoce…

Fera-t-on pour le salut de cette jeune âme ce que le médecin fait pour le corps lorsqu'il s'agit de lutter contre un vice héréditaire ?

Non…

Au lieu de guérir ce malheureux, on le laissera se gangrener jusqu'à la mort…

Et alors, de même que le peuple croit le fils du bourreau forcément bourreau… on croira le fils d'un criminel forcément criminel…

Et alors on regardera comme le fait d'une hérédité inexorablement fatale une corruption causée par l'égoïste incurie de la société…

De sorte que si, malgré de funestes enseignements, l'orphelin que la loi a fait… reste par hasard laborieux et honnête, un préjugé barbare fera rejaillir sur lui la flétrissure paternelle. En butte à une réprobation imméritée, à peine trouvera-t-il du travail…

Et, au lieu de lui venir en aide, de le sauver du découragement, du désespoir, et surtout des dangereux ressentiments de l'injustice, qui poussent quelquefois les caractères les plus généreux à la révolte, au mal… la société dira :

« Qu'il tourne à mal… nous verrons bien. N'ai-je pas là geôliers, gardes-chiourme et bourreaux ? »

Ainsi, pour celui qui (chose aussi rare que belle) se conserve pur malgré de détestables exemples, aucun appui, aucun encouragement.

Ainsi, pour celui qui, plongé en naissant dans un foyer de dépravation domestique, est vicié tout jeune encore, aucun espoir de guérison !

« Si ! si ! moi je le guérirai, cet orphelin que j'ai fait, répond la société, mais en temps et lieu… mais à ma mode… mais plus tard.

« Pour extirper la verrue, pour inciser l'apostème… il faut qu'ils soient à point. »

Un criminel demande à être attendu…

« Prisons et galères, voilà mes hôpitaux… Dans les cas incurables, j'ai le couperet.

« Quant à la cure de mon orphelin, j'y songerai, vous dis-je ; mais patience, laissons mûrir le germe de corruption héréditaire qui couve en lui, laissons-le grandir, laissons-le étendre profondément ses ravages.

« Patience donc, patience. Lorsque notre homme sera pourri jusqu'au cœur, lorsqu'il suintera le crime par tous les pores, lorsqu'un bon vol ou un bon meurtre l'auront jeté sur le banc d'infamie où s'est assis son père, oh ! alors nous guérirons l'héritier du mal… comme nous avons guéri le donateur.

« Au bagne ou sur l'échafaud, le fils trouvera la place paternelle encore toute chaude… »

Oui, dans ce cas, la société raisonne ainsi.

Et elle s'étonne, et elle s'indigne, et elle s'épouvante de voir des traditions de vol et de meurtre fatalement perpétuées de génération en génération.

Le sombre tableau qui va suivre, les pirates d'eau douce, a pour but de montrer ce que peut être dans une famille l'hérédité du mal, lorsque la société ne vient pas, soit légalement, soit officieusement, préserver les malheureux orphelins de la loi des terribles conséquences de l'arrêt fulminé contre leur père.

Le lecteur nous excusera de faire précéder ce nouvel épisode d'une sorte d'introduction.

Voici pourquoi nous agissons ainsi :

À mesure que nous avançons dans cette publication, son but moral est attaqué avec tant d'acharnement, et, selon nous, avec tant d'injustice, qu'on nous permettra d'insister sur la pensée sérieuse, honnête, qui, jusqu'à présent, nous a soutenu, guidé.

Plusieurs esprits graves, délicats, élevés, ayant bien voulu nous encourager dans nos tentatives et nous faire parvenir des témoignages flatteurs de leur adhésion, nous devons peut-être à ces amis connus et inconnus de répondre une dernière fois à des récriminations aveugles, obstinées, qui ont retenti, nous dit-on, jusqu'au sein de l'assemblée législative.

Proclamer l'odieuse immoralité de notre œuvre, c'est proclamer implicitement, ce nous semble, les tendances odieusement immorales des personnes qui nous honorent de leurs vives sympathies.

C'est donc au nom de ces sympathies autant qu'au nôtre que nous tenterons de prouver par un exemple, choisi parmi plusieurs, que cet

ouvrage n'est pas complètement dépourvu d'idées généreuses et pratiques.

L'an passé, dans l'une des premières parties de ce livre nous avons donné l'aperçu d'une ferme modèle, fondée par Rodolphe pour encourager, enseigner et rémunérer les cultivateurs pauvres, probes et laborieux.

À ce propos, nous ajoutions :

« Les honnêtes gens malheureux méritent au moins autant d'intérêt que les criminels ; pourtant il y a de nombreuses sociétés destinées au patronage des jeunes détenus ou libérés, mais aucune société n'est fondée dans le but de secourir les jeunes gens pauvres dont la conduite aurait toujours été exemplaire. De sorte qu'il faut nécessairement avoir commis un délit… pour être apte à jouir du bénéfice de ces institutions, d'ailleurs si méritantes et si salutaires. »

Et nous faisions dire à un paysan de la ferme de Bouqueval :

« Il est humain et charitable de ne jamais désespérer des méchants ; mais il faudrait aussi faire espérer les bons. Un honnête garçon, robuste et laborieux, ayant envie de bien faire, de bien apprendre, se présenterait à cette ferme de jeunes ex-voleurs, qu'on lui dirait : – Mon gars, as-tu un brin volé et vagabondé ? – Non. – Eh bien ! il n'y a point de place ici pour toi. ».

Cette discordance avait aussi frappé des esprits meilleurs que le nôtre. Grâce à eux, ce que nous regardions comme une utopie vient d'être réalisé.

Sous la présidence d'un des hommes les plus éminents, les plus honorables de ce temps-ci, M. le comte Portalis, et sous l'intelligente direction d'un véritable philanthrope au cœur généreux, à l'esprit pratique et éclairé, M. Allier, une société vient d'être fondée dans le but de venir au secours des jeunes gens pauvres et honnêtes du département de la Seine, et de les employer dans les colonies agricoles.

Ce seul et simple rapprochement suffit pour constater la pensée morale de notre œuvre.

Nous sommes très-fier, très-heureux de nous être rencontré dans un même milieu d'idées, de vœux et d'espérance avec les fondateurs de cette nouvelle œuvre et patronage ; car nous sommes un des propagateurs les plus obscurs, mais les plus convaincus, de ces deux grandes vérités : qu'il est du devoir de la société de prévenir le mal et d'encourager, de récompenser le bien autant qu'il est en elle.

Puisque nous avons parlé de cette nouvelle œuvre de charité, dont la pensée juste et morale doit avoir une action salutaire et féconde, espérons que ses fondateurs songeront peut-être à combler une autre

lacune, en étendant plus tard leur tutélaire patronage ou du moins leur sollicitude officieuse sur les jeunes enfants dont le père aurait été supplicié ou condamné à une peine infamante entraînant la mort civile, et qui, nous le répétons, sont rendus orphelins par le fait de l'application de la loi.

Ceux de ces malheureux enfants qui seraient déjà dignes d'intérêt par leurs saines tendances et par leur misère mériteraient encore une attention particulière, en raison même de leur position exceptionnelle, pénible, difficile, dangereuse.

Oui, pénible, difficile, dangereuse.

Disons-le encore : presque toujours victime de cruelles répulsions, souvent la famille d'un condamné, demandant en vain du travail, se voit, pour échapper à la réprobation générale, contrainte d'abandonner les lieux où elle trouvait des moyens d'existence.

Alors, aigris, irrités par l'injustice, déjà flétris à l'égal des criminels pour des fautes dont ils sont innocents… quelquefois à bout de ressources honorables, les infortunés ne seront-ils pas bien près de faillir, s'ils sont restés probes ?

Ont-ils, au contraire, déjà subi une influence presque inévitablement corruptrice, ne doit-on pas tenter de les sauver, lorsqu'il en est temps encore ?

La présence de ces orphelins de la loi au milieu des autres enfants recueillis par la société dont nous parlons serait d'ailleurs pour tous d'un utile enseignement… Elle montrerait que, si le coupable est inexorablement puni, les siens ne perdent rien, gagnent même dans l'estime du monde, si, à force de courage, de vertus, ils parviennent à réhabiliter un nom déshonoré.

Dira-t-on que le législateur a voulu rendre le châtiment plus terrible encore, en frappant virtuellement le père criminel dans l'avenir de son fils innocent ?

Cela serait barbare, immoral, insensé.

N'est-il pas, au contraire, d'une haute moralité de prouver au peuple :

– Qu'il n'y a dans le mal aucune solidarité héréditaire.

– Que la tache originelle n'est pas ineffaçable ?

Osons espérer que ces réflexions paraîtront dignes de quelque intérêt à la nouvelle société de patronage.

Sans doute, il est douloureux de songer que l'État ne prend jamais l'initiative dans toutes ces questions palpitantes qui touchent au vif de l'organisation sociale.

En peut-il être autrement ?

À l'une des dernières séances législatives, un pétitionnaire, frappé, dit-il, de la misère et des souffrances des classes pauvres, a proposé, entre autres moyens d'y remédier, « la fondation de maisons d'invalides destinées aux travailleurs ».

Ce projet, sans doute défectueux dans sa forme, mais qui renfermait du moins une haute idée philanthropique digne du plus sérieux examen, en cela qu'elle se rattache à l'immense question de l'organisation du travail, ce projet, disons-nous, « a été accueilli par une hilarité générale et prolongée ».

Cela dit, passons.

Revenons aux pirates d'eau douce et à l'île du Ravageur.

Le chef de la famille Martial, qui le premier s'établit dans cette petite île moyennant un loyer modique, était *ravageur*.

Les ravageurs, ainsi que les débardeurs et les déchireurs de bateaux, restent pendant toute la journée plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture pour exercer leur métier.

Les débardeurs débarquent le bois flotté.

Les déchireurs démolissent les trains qui ont amené le bois.

Tout aussi aquatique que les industries précédentes, l'industrie des ravageurs a un but différent.

S'avançant dans l'eau aussi loin qu'il peut aller, le ravageur puise, à l'aide d'une longue drague, le sable de rivière sous la vase ; puis le recueillant dans de grandes sébiles de bois, il le lave comme un minerai ou comme un gravier aurifère et en retire ainsi une grande quantité de parcelles métalliques de toutes sortes, fer, cuivre, fonte, plomb, étain, provenant des débris d'une foule d'ustensiles.

Souvent même les ravageurs trouvent dans le sable des fragments de bijoux d'or ou d'argent apportés dans la Seine, soit par les égouts où se dégorgent les ruisseaux, soit par les masses de neige ou de glace ramassées dans les rues et que l'hiver on jette à la rivière.

Nous ne savons en vertu de quelle tradition ou de quel usage ces industriels, généralement honnêtes, paisibles et laborieux, sont si formidablement baptisés.

Le père Martial, premier habitant de l'île, jusqu'alors inoccupée, étant ravageur (fâcheuse exception), les riverains du fleuve la nommèrent l'île du Ravageur.

L'habitation des pirates d'eau douce est donc située à la partie

méridionale de cette *terre.*

Dans le jour, on peut lire sur un écriteau qui se balance au-dessus de la porte :

AU RENDEZ-VOUS DES RAVAGEURS

bon vin, bonne matelote et friture

On loue des bachots (bateaux) *pour la promenade*

On le voit, à ses métiers patents ou occultes le chef de cette famille maudite avait joint ceux de cabaretier, de pêcheur et de loueur de bateaux.

La veuve de ce supplicié continuait de tenir la maison : des gens sans aveu, des vagabonds en rupture de ban, des montreurs d'animaux, des charlatans nomades venaient y passer le dimanche et d'autres jours non fériés en parties de plaisir.

Martial (l'amant de la Louve), fils aîné de la famille, le moins coupable de tous, pêchait en fraude et, au besoin, prenait, en véritable *bravo,* et moyennant salaire, le parti des faibles contre les forts.

Un de ses autres frères, Nicolas, le futur complice de Barbillon pour le meurtre de la courtière en diamants, était en apparence ravageur, mais de fait il se livrait à la piraterie d'eau douce sur la Seine et sur ses rives.

Enfin François, le plus jeune des fils du supplicié, conduisait les curieux qui voulaient se promener en bateau. Nous parlerons pour mémoire d'Ambroise Martial, condamné aux galères pour vol de nuit avec effraction et tentative de meurtre.

La fille aînée, surnommée *Calebasse,* aidait sa mère à faire la cuisine et à servir les hôtes ; sa sœur Amandine, âgée de neuf ans, s'occupait aussi des soins du ménage, selon ses forces.

Ce soir-là, au-dehors, la nuit est sombre ; de lourds nuages gris et opaques, chassés par le vent, laissent voir çà et là, à travers leurs déchirures bizarres, quelque peu de sombre azur scintillant d'étoiles.

La silhouette de l'île, bordée de hauts peupliers dépouillés, se dessine vigoureusement en noir sur l'obscurité diaphane du ciel et sur la transparence blanchâtre de la rivière.

La maison, à pignons irréguliers, est complètement ensevelie dans l'ombre ; deux fenêtres du rez-de-chaussée sont seulement éclairées ; leurs vitres flamboient ; ces lueurs rouges se reflètent comme de longues traînées de feu dans les petites vagues qui baignent le débarcadère, situé proche de l'habitation.

Les chaînes des bateaux qui y sont amarrés font entendre un cliquetis sinistre : il se mêle tristement aux rafales de la bise dans les

branches des peupliers et au sourd mugissement des grandes eaux…

Une partie de la famille est rassemblée dans la cuisine de la maison.

Cette pièce est vaste et basse ; en face de la porte sont deux fenêtres, au-dessous desquelles s'étend un long fourneau ; à gauche, une haute cheminée ; à droite, un escalier qui monte à l'étage supérieur ; à côté de cet escalier, l'entrée d'une grande salle garnie de plusieurs tables destinées aux habitués du cabaret.

La lumière d'une lampe, jointe aux flammes du foyer, fait reluire un grand nombre de casseroles et autres ustensiles en cuivre pendus le long des murailles ou rangés sur des tablettes avec différentes poteries ; une grande table occupe le milieu de cette cuisine.

La veuve du supplicié, entourée de trois de ses enfants, est assise au coin du foyer.

Cette femme, grande et maigre, paraît avoir quarante-cinq ans. Elle est vêtue de noir ; un mouchoir de deuil noué en marmotte, cachant ses cheveux, entoure son front plat, blême, déjà sillonné de rides ; son nez est long, droit et pointu ; ses pommettes saillantes, ses joues creuses, son teint bilieux, blafard, et profondément marqué de petite vérole ; les coins de sa bouche, toujours abaissés, rendent plus dure encore l'expression de ce visage froid, sinistre, impassible comme un masque de marbre. Ses sourcils gris surmontent ses yeux d'un bleu terne.

La veuve du supplicié s'occupe d'un travail de couture, ainsi que ses deux filles.

L'aînée, sèche et grande, ressemble beaucoup à sa mère… C'est sa physionomie calme, dure et méchante, son nez mince, sa bouche sévère, son regard pâle… Seulement, son teint terreux, jaune comme un coing, lui a valu le surnom de Calebasse. Elle ne porte pas le deuil ; sa robe est brune ; son bonnet de tulle noir laisse apercevoir deux bandeaux de cheveux rares, d'un blond fade et sans reflet.

François, le plus jeune des fils de Martial, accroupi sur un escabeau, remaille un aldret, filet de pêche destructeur sévèrement interdit sur la Seine.

Malgré le hâle qui le brunit, le teint de cet enfant est florissant ; une forêt de cheveux roux couvre sa tête ; ses traits sont arrondis, ses lèvres grosses, son front saillant, ses yeux vifs, perçants : il ne ressemble ni à sa mère, ni à sa sœur aînée ; il a l'air sournois, craintif ; de temps à autre, à travers l'espèce de crinière qui retombe sur son front, il jette obliquement sur sa mère un coup d'œil défiant, ou échange avec sa petite sœur Amandine un regard d'intelligence et d'affection…

Celle-ci, assise à côté de son frère, s'occupe non pas à marquer,

mais à démarquer du linge volé la veille. Elle a neuf ans ; elle ressemble autant à son frère que sa sœur ressemble à sa mère ; ses traits, sans être plus réguliers, sont moins grossiers que ceux de François. Quoique couvert de taches de rousseur, son teint est d'une fraîcheur éclatante ; ses lèvres sont épaisses, mais vermeilles ; ses cheveux roux, mais fins, soyeux, brillants ; ses yeux petits, mais d'un bleu pur et doux.

Lorsque le regard d'Amandine rencontre celui de son frère, elle lui montre la porte ; à ce signe, François répond par un soupir ; puis, appelant l'attention de sa sœur par un geste rapide, il compte distinctement du bout de son filoir dix mailles de filet…

Cela veut dire, dans le langage symbolique des enfants, que leur frère Martial ne doit rentrer qu'à dix heures.

En voyant ces deux femmes silencieuses, à l'air méchant, et ces deux pauvres petits, inquiets, muets, craintifs, on devine là deux bourreaux et deux victimes.

Calebasse, s'apercevant qu'Amandine cessait un moment de travailler, lui dit d'une voix dure :

– Auras-tu bientôt fini de démarquer cette chemise ?…

L'enfant baissa la tête sans répondre ; à l'aide de ses doigts et de ses ciseaux, elle acheva d'enlever à la hâte les fils de coton rouge qui dessinaient des lettres sur la toile.

Au bout de quelques instants, Amandine, s'adressant timidement à la veuve, lui présenta son ouvrage :

– Ma mère, j'ai fini, lui dit-elle.

Sans lui répondre, la veuve lui jeta une autre pièce de linge.

L'enfant ne put la recevoir à temps et la laissa tomber. Sa grande sœur lui donna de sa main dure comme du bois un coup rigoureux sur le bras en s'écriant :

– Petite bête ! ! !

Amandine regagna sa place et se mit activement à l'œuvre, après avoir échangé avec son frère un regard où roulait une larme.

Le même silence continua de régner dans la cuisine.

Au-dehors le vent gémissait toujours et agitait l'enseigne du cabaret.

Ce triste grincement et le sourd bouillonnement d'une marmite placée devant le feu étaient les seuls bruits qu'on entendît.

Les deux enfants observaient avec une secrète frayeur que leur mère ne parlait pas.

Quoiqu'elle fût habituellement silencieuse, ce mutisme complet et certain pincement de ses lèvres leur annonçaient que la veuve était dans ce qu'ils appelaient ses colères blanches, c'est-à-dire en proie à une irritation concentrée.

Le feu menaçait de s'éteindre faute de bois.

– François, une bûche ! dit Calebasse.

Le jeune raccommodeur de filets défendus regarda derrière le pilier de la cheminée et répondit :

– Il n'y en a plus là…

– Va au bûcher, reprit Calebasse.

François murmura quelques paroles inintelligibles et ne bougea pas.

– Ah çà ! François, m'entends-tu ? dit aigrement Calebasse.

La veuve du supplicié posa sur ses genoux une serviette, qu'elle démarquait aussi et jeta les yeux sur son fils.

Celui-ci avait la tête baissée, mais il devina, mais il sentit pour ainsi dire le terrible regard de sa mère peser sur lui… Craignant de rencontrer ce visage redoutable, l'enfant restait immobile.

– Ah çà ! es-tu sourd, François ? reprit Calebasse irritée. Ma mère… tu vois…

La grande sœur semblait avoir pour fonction d'accuser les deux enfants et de requérir les peines que la veuve appliquait impitoyablement.

Amandine, sans qu'on pût remarquer son mouvement, poussa doucement le coude de son frère pour l'engager tacitement à obéir à Calebasse.

François ne bougea pas.

La sœur aînée regarda sa mère pour lui demander la punition du coupable : la veuve l'entendit.

De son long doigt décharné elle lui montra une baguette de saule forte et souple, placée dans l'encoignure de la cheminée.

Calebasse se pencha en arrière, prit cet instrument de correction et le remit à sa mère.

François avait parfaitement suivi le geste de sa mère ; il se leva brusquement et d'un saut se mit hors de l'atteinte de la menaçante baguette.

– Tu veux donc que ma mère te roue de coups ? s'écria Calebasse.

La veuve, tenant toujours le bâton à la main, pinçant de plus en plus ses lèvres pâles, regardait François d'un œil fixe, sans prononcer

un mot.

Au léger tremblement des mains d'Amandine, dont la tête était baissée, à la rougeur qui couvrit subitement son cou, on voyait que l'enfant, quoique habituée à de pareilles scènes, s'effrayait du sort qui attendait son frère.

Celui-ci, réfugié dans un coin de la cuisine, semblait craintif et irrité.

– Prends garde à toi, ma mère va se lever, et il ne sera plus temps ! dit la grande sœur.

– Ça m'est égal, reprit François en pâlissant. J'aime mieux être battu comme avant-hier… que d'aller dans le bûcher… et la nuit… encore…

– Et pourquoi ça ? reprit Calebasse avec impatience.

– J'ai peur dans le bûcher… moi…, répondit l'enfant en frissonnant malgré lui.

– Tu as peur… imbécile… et de quoi ?

François hocha la tête sans répondre.

– Parleras-tu ?… De quoi as-tu peur ?

– Je ne sais pas… mais j'ai peur…

– Tu es allé là cent fois, et encore hier soir ?

– Je ne veux plus y aller maintenant…

– Voilà ma mère qui se lève !…

– Tant pis ! s'écria l'enfant, qu'elle me batte, qu'elle me tue, elle ne me fera pas aller dans le bûcher… la nuit… surtout…

– Mais, encore une fois, pourquoi ? reprit Calebasse.

– Eh bien ! parce que…

– Parce que ?

– Parce qu'il y a quelqu'un…

– Il y a quelqu'un ?

– D'enterré là…, murmura François en frissonnant.

La veuve du supplicié, malgré son impassibilité, ne put réprimer un brusque tressaillement ; sa fille l'imita ; on eût dit ces deux femmes frappées d'une même secousse électrique.

– Il y a quelqu'un d'enterré dans le bûcher ? reprit Calebasse en haussant les épaules.

– Oui, dit François d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

– Menteur !… s'écria Calebasse.

– Je te dis, moi, que tantôt, en rangeant du bois, j'ai vu dans le coin noir du bûcher un os de mort… il sortait un peu de la terre qui était humide à l'entour…, répliqua François.

– L'entends-tu, ma mère ? Est-il bête ! dit Calebasse en faisant un signe d'intelligence à la veuve, ce sont des os de mouton que je mets là pour la lessive.

– Ce n'était pas un os de mouton, reprit l'enfant avec épouvante, c'étaient des os enterrés… des os de mort… un pied qui sortait de terre… je l'ai bien vu.

– Et tu as tout de suite raconté cette belle trouvaille-là… à ton frère… à ton bon ami Martial, n'est-ce pas ? dit Calebasse avec une ironie sauvage.

François ne répondit pas.

– Méchant petit *raille*(4) *!* s'écria Calebasse furieuse, parce qu'il est poltron comme une vache, il serait capable de nous faire *faucher* comme on a *fauché*(5) notre père !

– Puisque tu m'appelles *raille,* s'écria François exaspéré, je dirai tout à mon frère Martial. Je ne lui avais pas dit encore, car je ne l'ai pas vu depuis tantôt… Mais quand il reviendra ce soir… je…

L'enfant n'osa pas achever. Sa mère s'avançait vers lui, calme, mais inexorable.

Quoiqu'elle se tînt habituellement un peu courbée, sa taille était très-haute pour une femme ; tenant sa baguette d'une main, de l'autre la veuve prit son fils par le bras et, malgré la terreur, la résistance, les prières, les pleurs de l'enfant, l'entraînant après elle, elle le força de monter l'escalier du fond de la cuisine.

Au bout d'un instant, on entendit au-dessus du plafond des trépignements sourds, mêlés de cris et de sanglots.

Quelques minutes après ce bruit cessa.

Une porte se referma violemment.

Et la veuve du supplicié redescendit.

Puis, toujours impassible, elle remit la baguette de saule à sa place, se rassit auprès du foyer et reprit son travail de couture sans prononcer une parole.

Fin de la cinquième partie

SIXIÈME PARTIE

I

Le pirate d'eau douce

Après quelques moments de silence, la veuve du supplicié dit à sa fille :

– Va chercher du bois ; cette nuit, nous rangerons le bûcher… au retour de Nicolas et de Martial.

– De Martial ? Vous voulez donc lui dire aussi que…

– Du bois, reprit la veuve en interrompant brusquement sa fille. Celle-ci, habituée à subir cette volonté de fer, alluma une lanterne et sortit.

Au moment où elle ouvrit la porte, on vit au-dehors la nuit noire, on entendit le craquement des hauts peupliers agités par le vent, le cliquetis des chaînes de bateaux, les sifflements de la bise, le mugissement de la rivière.

Ces bruits étaient profondément tristes.

Pendant la scène précédente, Amandine, péniblement émue du sort de François, qu'elle aimait tendrement, n'avait osé ni lever les yeux, ni essuyer ses pleurs, qui tombaient goutte à goutte sur ses genoux. Ses sanglots contenus la suffoquaient, elle tâchait de réprimer jusqu'aux battements de son cœur palpitant de crainte.

Les larmes obscurcissaient sa vue. En se hâtant de démarquer la chemise qu'on lui avait donnée, elle s'était blessée à la main avec ses ciseaux ; la piqûre saignait beaucoup, mais la pauvre enfant songeait moins à sa douleur qu'à la punition qui l'attendait pour avoir taché de son sang cette pièce de linge. Heureusement, la veuve, absorbée dans une réflexion profonde, ne s'aperçut de rien.

Calebasse rentra portant un panier rempli de bois. Au regard de sa mère, elle répondit par un signe de tête affirmatif.

Cela voulait dire qu'en effet le pied du mort sortait de terre…

La veuve pinça ses lèvres et continua de travailler, seulement elle parut manier plus précipitamment son aiguille.

Calebasse ranima le feu, surveilla l'ébullition de la marmite qui cuisait au coin du foyer, puis se rassit auprès de sa mère.

– Nicolas n'arrive pas ! lui dit-elle. Pourvu que la vieille femme de

ce matin, en lui donnant un rendez-vous avec un bourgeois de la part de Bradamanti, ne l'ait pas mis dans une mauvaise affaire… Elle avait l'air si en dessous ! Elle n'a voulu ni s'expliquer, ni dire son nom, ni d'où elle venait.

La veuve haussa les épaules.

– Vous croyez qu'il n'y a pas de danger pour Nicolas, ma mère ? Après tout, vous avez peut-être raison… La vieille lui demandait de se trouver à sept heures du soir quai de Billy, en face la gare, et là d'attendre un homme qui voulait lui parler et qui lui dirait Bradamanti pour mot de passe. Au fait, ça n'est pas bien périlleux. Si Nicolas s'attarde, c'est qu'il aura peut-être trouvé quelque chose en route, comme avant-hier ce linge-là, qu'il a *grinchi*(6) sur un bateau de blanchisseuse. Et elle montra une des pièces que démarquait Amandine ; puis, s'adressant à l'enfant : Qu'est-ce que ça veut dire, *grinchir ?*

– Ça veut dire… prendre…, répondit l'enfant sans lever les yeux.

– Ça veut dire voler, petite sotte ; entends-tu ?… Voler…

– Oui, ma sœur…

– Et quand on sait bien grinchir comme Nicolas, il y a toujours quelque chose à gagner… Le linge qu'il a volé hier nous a remontés et ne nous coûtera que la façon du démarquage, n'est-ce pas… ma mère ? ajouta Calebasse avec un éclat de rire qui laissa voir des dents déchaussées et jaunes comme son teint.

La veuve resta froide à cette plaisanterie.

– À propos de remonter notre ménage gratis, reprit Calebasse, nous pourrons peut-être nous fournir à une autre boutique. Vous savez bien qu'un vieux homme est venu habiter, depuis quelques jours, la maison de campagne de M. Griffon, le médecin de l'hospice de Paris ; cette maison isolée à cent pas du bord de l'eau, en face du four à plâtre ?

La veuve baissa la tête.

– Nicolas disait hier que maintenant il y aurait peut-être là un bon coup à faire, reprit Calebasse. Et moi je sais depuis ce matin qu'il y a là du butin pour sûr ; il faudra envoyer Amandine flâner autour de la maison, on n'y fera pas attention ; elle aura l'air de jouer, regardera bien partout et viendra nous rapporter ce qu'elle aura vu. Entends-tu ce que je te dis ? ajouta durement Calebasse en s'adressant à Amandine.

– Oui, ma sœur, j'irai, répondit l'enfant en tremblant.

– Tu dis toujours : « Je ferai » et tu ne fais pas, sournoise ! La fois où je t'avais commandé de prendre cent sous dans le comptoir de

l'épicier d'Asnières pendant que je l'occupais d'un autre côté de sa boutique, c'était facile : on ne se défie pas d'un enfant. Pourquoi ne m'as-tu pas obéi ?

– Ma sœur… le cœur m'a manqué… je n'ai pas osé…

– L'autre jour tu as bien osé voler un mouchoir dans la balle du colporteur, pendant qu'il vendait dans le cabaret. S'est-il aperçu de quelque chose, imbécile ?

– Ma sœur, vous m'y avez forcée… le mouchoir était pour vous ; et puis ce n'était pas de l'argent…

– Qu'est-ce que ça fait ?

– Dame !… prendre un mouchoir, ça n'est pas si mal que de prendre de l'argent.

– Ma parole d'honneur ! c'est Martial qui t'apprend ces vertucheries-là, n'est-ce pas ? reprit Calebasse avec ironie ; tu vas tout lui rapporter, petite moucharde ; crois-tu que nous ayons peur qu'il nous mange, ton Martial ?… Puis, s'adressant à la veuve, Calebasse ajouta : Vois-tu, ma mère, ça finira mal pour lui… Il veut faire la loi ici. Nicolas est furieux contre lui, moi aussi. Il excite Amandine et François contre nous, contre toi… Est-ce que ça peut durer ?…

– Non…, dit la mère d'un ton bref et dur.

– C'est surtout depuis que sa Louve est à Saint-Lazare qu'il est comme un déchaîné après tout le monde… Est-ce que c'est notre faute, à nous, si elle est en prison… sa maîtresse ? Une fois sortie, elle n'a qu'à venir ici… et je la servirai… bonne mesure… quoiqu'elle fasse la méchante…

La veuve, après un moment de réflexion, dit à sa fille :

– Tu crois qu'il y a un coup à faire sur ce vieux qui habite la maison du médecin ?

– Oui, ma mère…

– Il a l'air d'un mendiant !

– Ça n'empêche pas que c'est un noble.

– Un noble ?

– Oui, et qu'il ait de l'or dans sa bourse, quoiqu'il aille à Paris à pied tous les jours, et qu'il revienne de même, avec son gros bâton pour toute voiture.

– Qu'en sais-tu s'il a de l'or ?

– Tantôt j'ai été au bureau de poste d'Asnières pour voir s'il n'y avait pas de lettre de Toulon…

À ces mots qui lui rappelaient le séjour de son fils au bagne, la veuve du supplicié fronça ses sourcils et étouffa un soupir.

Calebasse continua :

– J'attendais mon tour, quand le vieux qui loge chez le médecin est entré ; je l'ai tout de suite reconnu à sa barbe blanche comme ses cheveux, à sa face couleur de buis, et à ses sourcils noirs. Il n'a pas l'air facile… Malgré son âge, ça doit être un vieux déterminé… Il a dit à la buraliste : « Avez-vous des lettres d'Angers pour M. le comte de Saint-Remy ? – Oui, a-t-elle répondu, en voilà une. – C'est pour moi, a-t-il dit ; voilà mon passeport. » Pendant que la buraliste l'examinait, le vieux, pour payer le port, a tiré sa bourse de soie verte. À un bout j'ai vu de l'or reluire à travers les mailles ; il y en avait gros comme un œuf… au moins quarante ou cinquante louis ! s'écria Calebasse, les yeux brillants de convoitise… et pourtant il est mis comme un gueux. C'est un de ces vieux avares farcis de trésors… Allez, ma mère ! nous savons son nom, ça pourra peut-être servir… pour s'introduire chez lui quand Amandine nous aura dit s'il a des domestiques.

Des aboiements violents interrompirent Calebasse.

– Ah ! les chiens crient, dit-elle ; ils entendent un bateau. C'est Martial ou Nicolas…

Au nom de Martial, les traits d'Amandine exprimèrent une joie contrainte.

Après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles elle fixait un œil impatient et inquiet sur la porte, l'enfant vit, à son grand regret, entrer Nicolas, le futur complice de Barbillon.

La physionomie de Nicolas Martial était à la fois ignoble et féroce ; petit, grêle, chétif, on ne concevait pas qu'il pût exercer son dangereux et criminel métier. Malheureusement une sauvage énergie morale suppléait chez ce misérable à la force physique qui lui manquait.

Par-dessus son bourgeron bleu, Nicolas portait une sorte de casaque sans manches, faite d'une peau de bouc à longs poils bruns ; en entrant il jeta par terre un saumon de cuivre qu'il avait péniblement apporté sur son épaule.

– Bonne nuit et bon butin, la mère ! s'écria-t-il d'une voix creuse et enrouée, après s'être débarrassé de son fardeau ; il y a encore trois saumons pareils dans mon bachot, un paquet de hardes et une caisse remplie de je ne sais quoi ; car je ne me suis pas amusé à l'ouvrir. Peut-être que je suis volé… on verra !

– Et l'homme du quai de Billy ? demanda Calebasse pendant que la veuve regardait silencieusement son fils.

Celui-ci, pour toute réponse, plongea sa main dans la poche de son

pantalon et, la secouant, y fit bruire un grand nombre de pièces d'argent.

– Tu lui as pris tout ça ?… s'écria Calebasse.

– Non, il a aboulé de lui-même deux cents francs ; et il en aboulera encore huit cents quand j'aurai… mais suffit !… D'abord déchargeons mon bachot, nous jaserons après… Martial n'est pas ici ?

– Non, dit la sœur.

– Tant mieux ! Nous serrerons le butin sans lui… Autant qu'il ne sache pas…

– Tu as peur de lui, poltron ? dit aigrement Calebasse.

– Peur de lui ?… moi !… (Il haussa les épaules.) J'ai peur qu'il ne nous vende… voilà tout. Quant à le craindre… *Coupe-sifflet*(7) a la langue trop bien affilée !…

– Oh ! quand il n'est pas là… tu fanfaronnes… mais qu'il arrive, ça te clôt le bec.

Nicolas parut insensible à ce reproche et dit :

– Allons, vite ! vite !… Au bateau… Où est donc François, la mère ? Il nous aiderait.

– Ma mère l'a enfermé là-haut après l'avoir rincé ; il se couchera sans souper, dit Calebasse.

– Bon ; mais qu'il vienne tout de même aider à décharger le bachot, n'est-ce pas, la mère ? Moi, lui et Calebasse, en une tournée nous rentrerons tout ici…

La veuve leva le doigt au plafond. Calebasse comprit et monta chercher François.

Le sombre visage de la mère Martial s'était quelque peu déridé depuis l'arrivée de Nicolas ; elle l'aimait plus que Calebasse, moins encore cependant que son fils de Toulon, comme elle disait… car l'amour maternel de cette farouche créature s'élevait en proportion de la criminalité des siens.

Cette préférence perverse explique suffisamment l'éloignement de la veuve pour ses deux jeunes enfants qui n'annonçaient pas de dispositions mauvaises, et sa haine profonde pour Martial, son fils aîné, qui, sans mener une vie irréprochable, pouvait passer pour un très-honnête homme si on le comparait à Nicolas, à Calebasse et à son frère le forçat de Toulon.

– Où as-tu picoré cette nuit ? dit la veuve à Nicolas.

– En m'en retournant du quai de Billy, où j'ai rencontré le bourgeois avec qui j'avais rendez-vous pour ce soir, j'ai reluqué, près du pont des

Invalides, une galiote amarrée au quai. Il faisait noir ; j'ai dit : « Pas de lumière dans la cabine... les mariniers sont à terre... J'aborde... Si je trouve un curieux, je demande un bout de corde, censé pour reficeler ma rame... » J'entre dans la cabine... personne... Alors j'y rafle ce que je peux, des hardes, une grande caisse et, sur le pont, quatre saumons de cuivre ; car j'ai fait deux tournées, la galiote était chargée de cuivre et de fer. Mais voilà François et Calebasse : vite au bachot !... Allons, file aussi, toi, eh !... Amandine, tu porteras les hardes... Avant de chasser... faut rapporter...

Restée seule, la veuve s'occupa des préparatifs du souper de la famille, plaça sur la table des verres, des bouteilles, des assiettes de faïence et des couverts d'argent.

Au moment où elle terminait ses apprêts, ses enfants rentrèrent pesamment chargés.

Le poids de deux saumons de cuivre qu'il portait sur ses épaules semblait écraser le petit François ; Amandine disparaissait à moitié sous le monceau de hardes volées qu'elle tenait sur sa tête ; enfin Nicolas, aidé de Calebasse, apportait une caisse de bois blanc, sur laquelle il avait placé le quatrième saumon de cuivre.

– La caisse, la caisse !... Éventrons-la, la caisse ! s'écria Calebasse avec une sauvage impatience.

Les saumons de cuivre furent jetés sur le sol.

Nicolas s'arma du fer épais de la hachette qu'il portait à sa ceinture et l'introduisit sous le couvercle de la caisse, placée au milieu de la cuisine, afin de le soulever.

La lueur rougeâtre et vacillante du foyer éclairait cette scène de pillage ; au-dehors, les sifflements du vent redoublaient de violence.

Nicolas, vêtu de sa peau de bouc, accroupi devant le coffre, tâchait de le briser, et proférait d'horribles blasphèmes en voyant l'épais couvercle résister à de vigoureuses pesées.

Les yeux enflammés de cupidité, les joues colorées par l'emportement de la rapine, Calebasse, agenouillée sur la caisse, y faisait porter tout le poids de son corps, afin de donner un point d'appui plus fixe à l'action du levier de Nicolas.

La veuve, séparée de ce groupe par la largeur de la table, où elle allongeait sa grande taille, se penchait aussi vers l'objet volé, le regard étincelant d'une fiévreuse convoitise.

Enfin, chose cruelle et malheureusement trop humaine ! les deux enfants, dont les bons instincts naturels avaient souvent triomphé de l'influence maudite de cette abominable corruption domestique ; les deux enfants, oubliant leurs scrupules et leurs craintes, cédaient à

l'attrait d'une curiosité fatale…

Serrés l'un contre l'autre, l'œil brillant, la respiration oppressée, François et Amandine n'étaient pas les moins empressés de connaître le contenu du coffre, ni les moins irrités des lenteurs de l'effraction de Nicolas.

Enfin le couvercle sauta en éclats.

– Ah !… s'écria la famille d'une seule voix, haletante et joyeuse.

Et tous, depuis la mère jusqu'à la petite fille, s'abattirent et se précipitèrent avec une ardeur sauvage sur la caisse effondrée. Sans doute expédiée de Paris à un marchand de nouveautés d'un bourg riverain, elle contenait une grande quantité de pièces d'étoffe à l'usage des femmes.

– Nicolas n'est pas volé ! s'écria Calebasse en déroulant une pièce de mousseline de laine.

– Non, répondit le brigand en déployant à son tour un paquet de foulards, j'ai fait mes frais…

– De la levantine… ça se vendra comme du pain…, dit la veuve en puisant à son tour dans la caisse.

– La receleuse de Bras-Rouge, qui demeure rue du Temple, achètera les étoffes, ajouta Nicolas ; et le père Micou, le logeur en garni du quartier Saint-Honoré, s'arrangera du *rouget*(8).

– Amandine, dit tout bas François à sa petite sœur, comme ça ferait une jolie cravate, un de ces beaux mouchoirs de soie… que Nicolas tient à la main !…

– Ça ferait aussi une bien jolie marmotte, répondit l'enfant avec admiration.

– Faut avouer que tu as eu de la chance de monter sur cette galiote, Nicolas, dit Calebasse. Tiens, fameux !… Maintenant, voilà des châles… il y en a trois… vraie bourre de soie… Vois donc, ma mère !…

– La mère Burette donnera au moins cinq cents francs du tout, dit la veuve après un mûr examen.

– Alors ça doit valoir au moins quinze cents francs, dit Nicolas ; mais, comme on dit, tout receleur… tout voleur. Bah ! tant pis, je ne sais pas chicaner… je serai encore assez colas cette fois-ci pour en passer par où la mère Burette voudra et le père Micou aussi ; mais lui, c'est un ami.

– C'est égal, il est voleur comme les autres, le vieux revendeur de ferraille ; mais ces canailles de receleurs savent qu'on a besoin d'eux, reprit Calebasse en se drapant dans un des châles, et ils en abusent !

– Il n'y a plus rien, dit Nicolas, en arrivant au fond de la caisse.

– Maintenant il faut tout resserrer, dit la veuve.

– Moi, je garde ce châle-là, reprit Calebasse.

– Tu gardes… tu gardes…, s'écria brusquement Nicolas, tu le garderas… si je te le donne… Tu prends toujours… toi… madame *Pas-Gênée…*

– Tiens !… et toi donc, tu t'en prives… de prendre !

– Moi… je *grinche* en risquant ma peau ; c'est pas toi qui aurais été *enflaquée* si on m'avait pincé sur la galiote…

– Eh bien ! le voilà, ton châle, je m'en moque pas mal ! dit aigrement Calebasse en le rejetant dans la caisse.

– C'est pas à cause du châle… que je parle ; je ne suis pas assez chiche pour lésiner sur un châle : un de plus ou un de moins, la mère Burette ne changera pas son prix ; elle achète en bloc, reprit Nicolas. Mais, au lieu de dire que tu prends ce châle, tu peux me demander que je te le donne… Allons, voyons, garde-le… Garde-le… je te dis… ou sinon je l'envoie au feu pour faire bouillir la marmite.

Ces paroles calmèrent la mauvaise humeur de Calebasse ; elle prit le châle sans rancune.

Nicolas était sans doute en veine de générosité, car, déchirant avec ses dents le chef d'une des pièces de soierie, il en détacha deux foulards et les jeta à Amandine et à François, qui n'avaient pas cessé de contempler cette étoffe avec envie.

– Voilà pour vous, gamins ! Cette bouchée-là vous mettra en goût de grinchir. L'appétit vient en mangeant. Maintenant allez vous coucher… j'ai à jaser avec la mère ; on vous portera à souper là-haut.

Les deux enfants battirent joyeusement des mains et agitèrent triomphalement les foulards volés qu'on venait de leur donner.

– Eh bien ! petits bêtas, dit Calebasse, écouterez-vous encore Martial ? Est-ce qu'il vous a jamais donné des beaux foulards comme ça, lui ?

François et Amandine se regardèrent, puis ils baissèrent la tête sans répondre.

– Parlez donc, reprit durement Calebasse ; est-ce qu'il vous a jamais fait des cadeaux, Martial ?

– Dame !… non… il ne nous en a jamais fait, dit François en regardant son mouchoir de soie rouge avec bonheur.

Amandine ajouta bien bas :

– Notre frère Martial ne nous fait pas de cadeaux… parce qu'il n'a

pas de quoi…

– S'il volait, il aurait de quoi, dit durement Nicolas ; n'est-ce pas, François ?

– Oui, mon frère, répondit François. Puis il ajouta : Oh le beau foulard !… Quelle jolie cravate pour le dimanche !

– Et moi, quelle belle marmotte ! reprit Amandine.

– Sans compter que les enfants du chaufournier du four à plâtre rageront joliment en vous voyant passer, dit Calebasse ; et elle examina les traits des enfants pour voir s'ils comprendraient la méchante portée de ces paroles. L'abominable créature appelait la vanité à son aide pour étouffer les derniers scrupules de ces malheureux. – Les enfants du chaufournier, reprit-elle, auront l'air de mendiants, ils en crèveront de jalousie ; car vous autres, avec vos beaux mouchoirs de soie, vous aurez l'air de petits bourgeois !

– Tiens ! c'est vrai, reprit François ; alors je suis bien plus content de ma belle cravate, puisque les petits chaufourniers rageront de ne pas en avoir une pareille… N'est-ce pas, Amandine ?

– Moi, je suis contente d'avoir ma belle marmotte… voilà tout.

– Aussi, toi, tu ne seras jamais qu'une colasse ! dit dédaigneusement Calebasse.

Puis, prenant sur la table du pain et un morceau de fromage, elle les donna aux enfants et leur dit :

– Montez vous coucher… Voilà une lanterne, prenez garde au feu, et éteignez-la avant de vous endormir.

– Ah çà ! ajouta Nicolas, rappelez-vous bien que si vous avez le malheur de parler à Martial de la caisse, des saumons de cuivre et des hardes, vous aurez une danse que le feu y prendra ; sans compter que je vous retirerai les foulards.

Après le départ des enfants, Nicolas et sa sœur enfouirent les hardes, la caisse d'étoffes et les saumons de cuivre au fond d'un petit caveau surbaissé de quelques marches, qui s'ouvrait dans la cuisine, non loin de la cheminée.

– Ah çà ! la mère… à boire et du chenu !… s'écria le bandit ; du cacheté, de l'eau-de-vie !… J'ai bien gagné ma journée… Sers le souper, Calebasse ; Martial rongera nos os, c'est bon pour lui… Jasons maintenant du bourgeois du quai de Billy, car demain ou après-demain il faut que ça chauffe, si je veux empocher l'argent qu'il a promis… Je vas te conter ça, la mère… Mais à boire, tonnerre ! ! ! à boire… C'est moi qui régale !

Et Nicolas fit de nouveau bruire les pièces de cent sous qu'il avait

dans sa poche ; puis, jetant au loin sa peau de bouc, son bonnet de laine noire, il s'assit à table devant un énorme plat de ragoût de mouton, un morceau de veau froid et une salade.

Lorsque Calebasse eut apporté du vin et de l'eau-de-vie, la veuve, toujours impassible et sombre, s'assit d'un côté de la table, ayant Nicolas à sa droite, sa fille à sa gauche ; en face d'elle étaient les places inoccupées de Martial et des deux enfants.

Le bandit tira de sa poche un large et long couteau catalan à manche de corne, à lame aiguë. Contemplant cette arme meurtrière avec une sorte de satisfaction féroce, il dit à la veuve :

– *Coupe-sifflet* tranche toujours bien !… Passez-moi le pain, la mère !…

– À propos de couteau, dit Calebasse, François s'est aperçu de la chose dans le bûcher.

– De quoi ? dit Nicolas sans la comprendre.

– Il a vu un des pieds…

– De l'homme ? s'écria, Nicolas.

– Oui, dit la veuve en mettant une tranche de viande dans l'assiette de son fils.

– C'est drôle !… La fosse était pourtant bien profonde, dit le brigand, mais depuis le temps… la terre aura tassé…

– Il faudra cette nuit jeter tout à la rivière, dit la veuve.

– C'est plus sûr, répondit Nicolas.

– On y attachera un pavé avec un brin de vieille chaîne de bateau, dit Calebasse.

– Pas si bête !… répondit Nicolas en se versant à boire ; puis, s'adressant à la veuve, tenant la bouteille haute : Voyons, trinquez avec nous, ça vous égaiera, la mère !

La veuve secoua la tête, recula son verre et dit à son fils :

– Et l'homme du quai de Billy ?

– Voilà la chose…, dit Nicolas, sans s'interrompre de manger et de boire. En arrivant à la gare, j'ai attaché mon bachot et j'ai monté au quai ; sept heures sonnaient à la boulangerie militaire de Chaillot, on ne s'y voyait pas à quatre pas. Je me promenais le long du parapet depuis un quart d'heure, lorsque j'entends marcher doucement derrière moi ; je ralentis ; un homme embaluchonné dans un manteau s'approche de moi en toussant ; je m'arrête, il s'arrête… Tout ce que je sais de sa figure, c'est que son manteau lui cachait le nez, et son chapeau les yeux.

(Nous rappellerons au lecteur que ce personnage mystérieux était Jacques Ferrand le notaire, qui, voulant se défaire de Fleur-de-Marie, avait, le matin même, dépêché Mme Séraphin chez les Martial, dont il espérait faire les instruments de son nouveau crime.)

« – *Bradamanti,* me dit le bourgeois, reprit Nicolas ; c'était le mot de passe convenu avec la vieille pour me reconnaître avec le particulier.

« – *Ravageur,* que je lui réponds, comme c'était encore convenu.

« – Vous vous appelez Martial ? me dit-il.

« – Oui, bourgeois.

« – Il est venu ce matin une femme à votre île ; que vous a-t-elle dit ?

« – Que vous aviez à me parler de la part de M. Bradamanti.

« – Voulez-vous gagner de l'argent ?

« – Oui, bourgeois, beaucoup.

« – Vous avez un bateau ?

« – Nous en avons quatre, bourgeois, c'est notre partie : bachoteurs et ravageurs de père en fils, à votre service.

« – Voilà ce qu'il faudrait faire… si vous n'avez pas peur…

« – Peur… de quoi, bourgeois ?

« – De voir quelqu'un se noyer par accident… seulement il s'agirait d'aider à l'accident… Comprenez-vous ?

« – Ah çà ! bourgeois, faut donc faire boire un particulier à même la Seine comme par hasard ? Ça me va… Mais, comme c'est un fricot délicat, ça coûte cher d'assaisonnement…

« – Combien… pour deux ?…

« – Pour deux… il y aura deux personnes à mettre au court-bouillon dans la rivière ?

« – Oui…

« – Cinq cents francs par tête, bourgeois… c'est pas cher !

« – Va pour mille francs…

« – Payés d'avance, bourgeois.

« – Deux cents francs d'avance, le reste après…

« – Vous vous défiez de moi, bourgeois ?

« – Non ; vous pouvez empocher mes deux cents francs sans remplir nos conventions.

« – Et vous, bourgeois, une fois le coup fait, quand je vous

demanderai les huit cents francs, vous pouvez me répondre : Merci, je sors d'en prendre !

« – C'est une chance, ça vous convient-il, oui ou non ? Deux cents francs comptant, et après-demain soir, ici à neuf heures, je vous remettrai huit cents francs.

« – Et qui vous dira que j'aurai fait boire les deux personnes ?

« – Je le saurai… ça me regarde… Est-ce dit ?

« – C'est dit, bourgeois.

« – Voilà deux cents francs… Maintenant, écoutez-moi : vous reconnaîtrez bien la vieille femme qui est allée vous trouver ce matin ?

« – Oui, bourgeois.

« – Demain ou après-demain au plus tard, vous la verrez venir, vers les quatre heures du soir, sur la rive en face de votre île, avec une jeune fille blonde, la vieille vous fera un signal en agitant un mouchoir.

« – Oui, bourgeois.

« – Combien faut-il de temps pour aller de la rive à votre île ?

« – Vingt bonnes minutes.

« – Vos bateaux sont à fond plat ?

« – Plat comme la main, bourgeois.

« – Vous pratiquerez adroitement une sorte de large soupape dans le fond de l'un de ces bateaux, afin de pouvoir, en ouvrant cette soupape, le faire couler à volonté en un clin d'œil… Comprenez-vous ?

« – Très-bien, bourgeois ; vous êtes malin ! J'ai justement un vieux bateau à moitié pourri ; je voulais le déchirer… il sera bon pour ce dernier voyage.

« – Vous partez donc de votre île avec ce bateau à soupape ; un bon bateau vous suit, conduit par quelqu'un de votre famille. Vous abordez, vous prenez la vieille femme et la jeune fille blonde à bord du bateau troué, et vous regagnez votre île : mais, à une distance raisonnable du rivage, vous feignez de vous baisser pour raccommoder quelque chose, vous ouvrez la soupape et vous sautez lestement dans l'autre bateau, pendant que la vieille femme et la jeune fille blonde…

« – Boivent à la même tasse… ça y est, bourgeois !

« – Mais êtes-vous sûr de n'être pas dérangé ? S'il venait des pratiques dans votre cabaret ?

« – Il n'y a pas de crainte, bourgeois. À cette heure-là, et en hiver surtout, il n'en vient jamais… c'est notre morte-saison ; et il en

viendrait, qu'ils ne seraient pas gênants, au contraire… c'est tous des amis connus.

« – Très-bien ! D'ailleurs vous ne vous compromettez en rien : le bateau sera censé couler par vétusté, et la vieille femme qui vous aura amené la jeune fille disparaîtra avec elle. Enfin, pour bien vous assurer que toutes deux seront noyées (toujours par accident), vous pourrez, si elles revenaient sur l'eau ou si elles s'accrochaient au bateau, avoir l'air de faire tous vos efforts pour les secourir, et…

« – Et les aider… à replonger. Bien, bourgeois !

« – Il faudra même que la promenade se fasse après le soleil couché, afin que la nuit soit noire lorsqu'elles tomberont à l'eau.

« – Non, bourgeois ; car si on n'y voit pas clair, comment saura-t-on si les deux femmes ont bu leur soûl, ou si elles en veulent encore ?

« – C'est juste… Alors l'accident aura lieu avant le coucher du soleil.

« – À la bonne heure, bourgeois. Mais la vieille ne se doutera de rien ?

« – Non. En arrivant elle vous dira à l'oreille : « Il faut noyer la petite ; un peu avant de faire enfoncer le bateau, faites-moi signe pour que je sois prête à me sauver avec vous. » Vous répondrez à la vieille de manière à éloigner ses soupçons.

« – De façon qu'elle croira mener la petite blonde boire…

« – Et qu'elle boira avec la petite blonde.

« – C'est crânement arrangé, bourgeois.

« – Et surtout que la vieille ne se doute de rien !

« – Calmez-vous, bourgeois, elle avalera ça doux comme miel.

« – Allons, bonne chance, mon garçon ! Si je suis content, peut-être je vous emploierai encore.

« – À votre service, bourgeois ! »

« Là-dessus, dit le brigand en terminant sa narration, j'ai quitté l'homme au manteau, j'ai regagné mon bateau et, en passant devant la galiote, j'ai raflé le butin de tout à l'heure.

On voit, par le récit de Nicolas, que le notaire voulait, au moyen d'un double crime, se débarrasser à la fois de Fleur-de-Marie et de Mme Séraphin, en faisant tomber celle-ci dans le piège qu'elle croyait seulement tendu à la Goualeuse.

Avons-nous besoin de répéter que, craignant à juste titre que la Chouette n'apprît, d'un moment à l'autre, à Fleur-de-Marie qu'elle avait été abandonnée par Mme Séraphin, Jacques Ferrand se croyait un

puissant intérêt à faire disparaître cette jeune fille, dont les réclamations auraient pu le frapper mortellement et dans sa fortune et dans sa réputation ?

Quant à Mme Séraphin, le notaire, en la sacrifiant, se défaisait de l'un des deux complices (Bradamanti était l'autre) qui pouvaient le perdre en se perdant eux-mêmes, il est vrai ; mais Jacques Ferrand croyait ses secrets mieux gardés par la tombe que par l'intérêt personnel.

La veuve du supplicié et Calebasse avaient attentivement écouté Nicolas, qui ne s'était interrompu que pour boire avec excès. Aussi commençait-il à parler avec une exaltation singulière :

– Ça n'est pas tout, reprit-il ; j'ai emmanché une autre affaire avec la Chouette et Barbillon, de la rue aux Fèves. C'est un fameux coup crânement monté ; et, si nous ne le manquons pas, il y aura de quoi frire, je m'en vante. Il s'agit de dépouiller une courtière en diamants, qui a quelquefois pour des cinquante mille francs de pierreries dans son cabas.

– Cinquante mille francs ! s'écrièrent la mère et la fille, dont les yeux étincelèrent de cupidité.

– Oui… rien que ça. Bras-Rouge en sera. Hier il a déjà empaumé la courtière par une lettre que nous lui avons portée nous deux Barbillon, boulevard Saint-Denis. C'est un fameux homme que Bras-Rouge ! Comme il a de quoi, on ne se méfie pas de lui. Pour amorcer la courtière, il lui a déjà vendu un diamant de quatre cents francs. Elle ne se défiera pas de venir, à la tombée du jour, dans son cabaret des Champs-Élysées. Nous serons là cachés. Calebasse viendra aussi, elle gardera mon bateau le long de la Seine. S'il faut emballer la courtière morte ou vive, ça sera une voiture commode et qui ne laisse pas de traces. En voilà un plan ! Gueux de Bras-Rouge, quelle sorbonne !

– Je me défie toujours de Bras-Rouge, dit la veuve. Après l'affaire de la rue Montmartre, ton frère Ambroise a été à Toulon et Bras-Rouge a été relâché.

– Parce qu'il n'y avait pas de preuves contre lui ; il est si malin ! Mais trahir les autres… jamais !

La veuve secoua la tête, comme si elle n'eût été qu'à demi convaincue de la probité de Bras-Rouge. Après quelques moments de réflexion, elle dit :

– J'aime mieux l'affaire du quai de Billy pour demain ou après-demain soir… la noyade des deux femmes… Mais Martial nous gênera… comme toujours…

– Le tonnerre du diable ne nous débarrassera donc pas de lui ?…

s'écria Nicolas à moitié ivre, en plantant avec fureur son long couteau dans la table.

– J'ai dit à ma mère que nous en avions assez, que ça ne pouvait pas durer, reprit Calebasse. Tant qu'il sera ici, on ne pourra rien faire des enfants…

– Je vous dis qu'il est capable de nous dénoncer un jour ou l'autre, le brigand ! dit Nicolas. Vois-tu, la mère… si tu m'en avais cru…, ajouta-t-il d'un air farouche et significatif en regardant sa mère, tout serait dit…

– Il y a d'autres moyens.

– C'est le meilleur ! dit le brigand.

– Maintenant… non, répondit la veuve, d'un ton si absolu que Nicolas se tut, dominé par l'influence de sa mère, qu'il savait aussi criminelle, aussi méchante, mais encore plus déterminée que lui.

La veuve ajouta :

– Demain matin il quittera l'île pour toujours.

– Comment ? dirent à la fois Calebasse et Nicolas.

– Il va rentrer ; cherchez-lui querelle… mais hardiment, en face… comme vous n'avez jamais osé le faire… Venez-en aux coups, s'il le faut… Il est fort… mais vous serez deux, et je vous aiderai… Surtout pas de couteaux !… Pas de sang… qu'il soit battu, pas blessé.

– Et puis après, la mère ? demanda Nicolas.

– Après… on s'expliquera… Nous lui dirons de quitter l'île demain… sinon que tous les jours la scène de ce soir recommencera… Je le connais, ces batteries continuelles le dégoûteront. Jusqu'à présent on l'a laissé trop tranquille…

– Mais il est entêté comme un mulet ; il est capable de vouloir rester tout de même à cause des enfants…, dit Calebasse.

– C'est un gueux fini… mais une batterie ne lui fait pas peur, dit Nicolas.

– Une… oui, dit la veuve, mais tous les jours, tous les jours… c'est l'enfer… il cédera…

– Et s'il ne cédait pas ?

– Alors j'ai un autre moyen sûr de le forcer à partir cette nuit, ou demain matin au plus tard, reprit la veuve avec un sourire étrange.

– Vraiment, la mère ?

– Oui, mais j'aimerais mieux l'effrayer par les batteries : si je n'y réussissais pas… alors, à l'autre moyen.

– Et si l’autre moyen ne réussissait pas non plus, la mère ? dit Nicolas.

– Il y en a un dernier qui réussit toujours, répondit la veuve.

Tout à coup la porte s’ouvrit, Martial entra.

Il ventait si fort au-dehors qu’on n’avait pas entendu les aboiements des chiens annoncer le retour du fils aîné de la veuve du supplicié.

II

La mère et le fils

Ignorant les mauvais desseins de sa famille, Martial entra lentement dans la cuisine.

Quelques mots de la Louve, dans son entretien avec Fleur-de-Marie, ont déjà fait connaître la singulière existence de cet homme.

Doué de bons instincts naturels, incapable d'une action positivement basse ou méchante. Martial n'en menait pas moins une conduite peu régulière. Il pêchait en fraude, et sa force, son audace, inspiraient assez de crainte aux gardes-pêche pour qu'ils fermassent les yeux sur son braconnage de rivière.

À cette industrie déjà très-peu légale, Martial en joignait une autre fort illicite.

Bravo redouté, il se chargeait volontiers, plus encore par excès de courage, par crânerie, que par cupidité, de venger, dans des rencontres de pugilat ou de bâton, les victimes d'adversaires d'une force trop inégale ; il faut dire que Martial choisissait d'ailleurs avec assez de droiture les causes qu'il plaidait à coups de poing ; généralement il prenait le parti du faible contre le fort.

L'amant de la Louve ressemblait beaucoup à François et à Amandine ; il était de taille moyenne, mais robuste, large d'épaules ; ses épais cheveux roux, coupés en brosse, formaient cinq pointes sur son front bien ouvert ; sa barbe épaisse, drue et courte, ses joues larges, son nez saillant carrément accusé, ses yeux bleus et hardis, donnaient à ce mâle visage une expression singulièrement résolue.

Il était coiffé d'un vieux chapeau ciré ; malgré le froid, il ne portait qu'une mauvaise blouse bleue par-dessus sa veste et son pantalon de gros velours de coton tout usé. Il tenait à la main un énorme bâton noueux, qu'il déposa près de lui sur le buffet…

Un gros chien basset, à jambes torses, au pelage noir marqué de feux très-vifs, était entré avec Martial ; mais il restait auprès de la porte, n'osant s'approcher ni du feu, ni des convives déjà attablés, l'expérience ayant prouvé au vieux Miraut (c'était le nom du basset, ancien compagnon de braconnage de Martial) qu'il était, ainsi que son maître, très-peu sympathique à la famille.

– Où sont donc les enfants ?

Tels furent les premiers mots de Martial lorsqu'il s'assit à table.

– Ils sont où ils sont, répondit aigrement Calebasse.

– Où sont les enfants, ma mère ? reprit Martial sans s'inquiéter de la réponse de sa sœur.

– Ils sont couchés, reprit sèchement la veuve.

– Est-ce qu'ils n'ont pas soupé, ma mère ?

– Qu'est-ce que ça te fait, à toi ? s'écria brutalement Nicolas, après avoir bu un grand verre de vin pour augmenter son audace ; car le caractère et la force de son frère lui imposaient beaucoup.

Martial, aussi indifférent aux attaques de Nicolas qu'à celles de Calebasse, dit de nouveau à sa mère :

– Je suis fâché que les enfants soient déjà couchés.

– Tant pis…, répondit la veuve.

– Oui, tant pis !… car j'aime à les avoir à côté de moi quand je soupe.

– Et nous, comme ils nous embêtent, nous les avons renvoyés, s'écria Nicolas. Si ça ne te plaît pas, va-t'en les retrouver !

Martial, surpris, regarda fixement son frère.

Puis, comme s'il eût réfléchi à la vanité d'une querelle, il haussa les épaules, coupa un morceau de pain et se servit une tranche de viande.

Le basset s'était approché de Nicolas, quoiqu'à distance très-respectueuse ; le bandit, irrité de la dédaigneuse insouciance de son frère, et espérant lui faire perdre patience en frappant son chien, donna un furieux coup de pied à Miraut, qui poussa des cris lamentables.

Martial devint pourpre, serra dans ses mains contractées le couteau qu'il tenait et frappa violemment sur la table ; mais, se contenant encore, il appela son chien et lui dit doucement :

– Ici, Miraut.

Le basset vint se coucher aux pieds de son maître.

Cette modération contrariait les projets de Nicolas ; il voulait pousser son frère à bout pour amener un éclat.

Il ajouta donc :

– Je n'aime pas les chiens, moi… je ne veux pas que ton chien reste ici.

Pour toute réponse, Martial se versa un verre de vin et but lentement.

Échangeant un coup d'œil rapide avec Nicolas, la veuve l'encouragea d'un signe à continuer ses hostilités contre Martial, espérant, nous l'avons dit, qu'une violente querelle amènerait une rupture et une séparation complète.

Nicolas alla prendre la baguette de saule dont s'était servie la veuve pour battre François, et, s'avançant vers le basset, il le frappa rudement en disant :

– Hors d'ici, hé, Miraut !

Jusqu'alors Nicolas s'était souvent montré sournoisement agressif envers Martial ; mais jamais il n'avait osé le provoquer avec tant d'audace et de persistance.

L'amant de la Louve, pensant qu'on voulait le pousser à bout, dans quelque but caché, redoubla de modération.

Au cri de son chien battu par Nicolas, Martial se leva, ouvrit la porte de la cuisine, mit le basset dehors et revint continuer son souper.

Cette incroyable patience, si peu en harmonie avec le caractère ordinairement emporté de Martial, confondit ses agresseurs… Ils se regardèrent profondément surpris.

Lui, paraissant complètement étranger à ce qui se passait, mangeait glorieusement et gardait un profond silence.

– Calebasse, ôte le vin, dit la veuve à sa fille.

Celle-ci se hâtait d'obéir, lorsque Martial dit :

– Attends… je n'ai pas fini de souper…

– Tant pis ! dit la veuve en enlevant elle-même la bouteille.

– Ah !… c'est différent !… reprit l'amant de la Louve.

Et, se versant un grand verre d'eau, il le but, fit claquer sa langue contre son palais et dit :

– Voilà de fameuse eau !

Cet imperturbable sang-froid irritait la colère haineuse de Nicolas, déjà très-exalté par de nombreuses libations ; néanmoins il reculait encore devant une attaque directe, connaissant la force peu commune de son frère ; tout à coup il s'écria, ravi de son inspiration :

– Tu as bien fait de céder pour ton basset, Martial ; c'est une bonne habitude à prendre ; car il faut t'attendre à nous voir chasser ta maîtresse à coups de pied, comme nous avons chassé ton chien.

– Oh ! oui… car si la Louve avait le malheur de venir dans l'île, en sortant de prison, dit Calebasse, qui comprit l'intention de Nicolas, c'est moi qui la souffletterais drôlement !

– Et moi je lui ferais faire un plongeon dans la vase, près la baraque du bout de l'île, ajouta Nicolas. Et si elle en ressortait, je la renfoncerais dedans à coups de soulier… la carne…

Cette insulte adressée à la Louve, qu'il aimait avec une passion sauvage, triompha des pacifiques résolutions de Martial ; il fronça ses sourcils, le sang lui monta au visage, les veines de son front se gonflèrent et se tendirent comme des cordes ; néanmoins il eut assez d'empire pour dire à Nicolas d'une voix légèrement altérée par une colère contenue :

– Prends garde à toi… tu cherches une querelle, et tu trouveras une tournée que tu ne cherches pas.

– Une tournée… à moi ?

– Oui… meilleure que la dernière.

– Comment, Nicolas ! dit Calebasse avec un étonnement sardonique, Martial t'a battu… Dites donc, ma mère, entendez-vous ?… Ça ne m'étonne plus, que Nicolas ait si peur de lui.

– Il m'a battu… parce qu'il m'a pris en traître, s'écria Nicolas devenant blême de fureur.

– Tu mens ; tu m'avais attaqué en sournois, je t'ai crossé et j'ai eu pitié de toi ; mais si tu t'avises encore de parler de ma maîtresse… entends-tu bien, de ma maîtresse… cette fois-ci pas de grâce… tu porteras longtemps mes marques.

– Et si j'en veux parler, moi, de la Louve, dit Calebasse…

– Je te donnerai une paire de calottes pour t'avertir, et si tu recommences… je recommencerai à t'avertir.

– Et si j'en parle, moi ? dit lentement la veuve.

– Vous ?

– Oui… moi.

– Vous ? dit Martial en faisant un violent effort sur lui-même, vous ?

– Tu me battras aussi ? N'est-ce pas ?

– Non, mais si vous me parlez de la Louve, je rosserai Nicolas ; maintenant, allez… ça vous regarde… et lui aussi…

– Toi, s'écria le bandit furieux en levant son dangereux couteau catalan, tu me rosseras ! ! !

– Nicolas… pas de couteau ! s'écria la veuve en se levant promptement pour saisir le bras de son fils ; mais celui-ci, ivre de vin et de colère, se leva, repoussa rudement sa mère et se précipita sur son frère.

Martial se recula vivement, saisit le gros bâton noueux qu'il avait en entrant déposé sur le buffet et se mit sur la défensive.

– Nicolas, pas de couteau ! répéta la veuve.

– Laissez-le donc faire ! cria Calebasse en s'armant de la hachette du ravageur.

Nicolas, brandissant toujours son formidable couteau, épiait le moment de se jeter sur son frère.

– Je te dis, s'écria-t-il, que toi et ta canaille de Louve je vous crèverai tous les deux, et je commence… À moi, ma mère !… À moi, Calebasse !… Refroidissons-le, il y a trop longtemps qu'il dure !

Et, croyant le moment favorable à son attaque, le brigand s'élança sur son frère le couteau levé.

Martial, bâtonniste expert, fit une brusque retraite de corps, leva son bâton, qui, rapide comme la foudre, décrivit en sifflant un huit de chiffre et retomba si pesamment sur l'avant-bras droit de Nicolas que celui-ci, frappé d'un engourdissement subit, douloureux, laissa échapper son couteau.

– Brigand… tu m'as cassé le bras ! s'écria-t-il en saisissant de sa main gauche son bras droit, qui pendait inerte à son côté.

– Non, j'ai senti mon bâton rebondir…, répondit Martial en envoyant d'un coup de pied le couteau sous le buffet.

Puis, profitant de la souffrance qu'éprouvait Nicolas, il le prit au collet, le poussa rudement en arrière, jusqu'à la porte du petit caveau dont nous avons parlé, l'ouvrit d'une main, de l'autre y jeta et y enferma son frère, encore tout étourdi de cette brusque attaque.

Revenant ensuite aux deux femmes, il saisit Calebasse par les épaules et, malgré sa résistance, ses cris et un coup de hachette qui le blessa légèrement à la main, il l'enferma dans la salle basse du cabaret qui communiquait à la cuisine.

Alors, s'adressant à la veuve, encore stupéfaite de cette manœuvre aussi habile qu'inattendue, Martial lui dit froidement :

– Maintenant, ma mère… à nous deux…

– Eh bien !… oui… à nous deux…, s'écria la veuve ; et sa figure impassible s'anima, son teint blafard se colora, un feu sombre illumina sa prunelle jusqu'alors éteinte ; la colère, la haine, donnèrent à ses traits un caractère terrible. Oui… à nous deux !… reprit-elle d'une voix menaçante ; j'attendais ce moment, tu vas savoir à la fin ce que j'ai sur le cœur.

– Et moi aussi, je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur.

– Tu vivrais cent ans, vois-tu, que tu te souviendrais de cette nuit…

– Je m'en souviendrai !… Mon frère et ma sœur ont voulu m'assassiner, vous n'avez rien fait pour les en empêcher… Mais voyons… parlez… qu'avez-vous contre moi ?

– Ce que j'ai ?…

– Oui…

– Depuis la mort de ton père… tu n'as fait que des lâchetés !

– Moi ?

– Oui, lâche !… Au lieu de rester avec nous pour nous soutenir, tu t'es sauvé à Rambouillet, braconner dans les bois avec ce colporteur de gibier que tu avais connu à Bercy.

– Si j'étais resté ici, maintenant je serais aux galères comme Ambroise, ou près d'y aller comme Nicolas : je n'ai pas voulu être voleur comme vous autres… de là votre haine.

– Et quel métier fais-tu ? Tu volais du gibier, tu voles du poisson ; vol sans danger, vol de lâche !…

– Le poisson, comme le gibier, n'appartient à personne ; aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre, il est à qui sait le prendre… Je ne vole pas… Quant à être lâche…

– Tu bats pour de l'argent des hommes plus faibles que toi !

– Parce qu'ils avaient battu plus faible qu'eux.

– Métier de lâche !… Métier de lâche !…

– Il y en a de plus honnêtes, c'est vrai ; ce n'est pas à vous à me le dire !

– Pourquoi ne les as-tu pas pris alors, ces métiers honnêtes, au lieu de venir ici fainéantiser et vivre à mes crochets ?

– Je vous donne le poisson que je prends et l'argent que j'ai !… Ça n'est pas beaucoup, mais c'est assez… je ne vous coûte rien… J'ai essayé d'être serrurier pour gagner plus… mais quand depuis son enfance on a vagabondé sur la rivière et dans les bois, on ne peut pas s'attacher ailleurs ; c'est fini… on en a pour sa vie… Et puis…, ajouta Martial d'un air sombre, j'ai toujours mieux aimé vivre seul sur l'eau ou dans une forêt… là personne ne me questionne. Au lieu qu'ailleurs, qu'on me parle de mon père, faut-il pas que je réponde… guillotiné ! de mon frère… galérien ! de ma sœur… voleuse !

– Et de ta mère, qu'en dis-tu ?

– Je dis…

– Quoi ?

– Je dis qu'elle est morte…

– Et tu fais bien ; c'est tout comme… Je te renie, lâche ! Ton frère est au bagne ! Ton grand-père et ton père ont bravement fini sur l'échafaud en narguant le prêtre et le bourreau ! Au lieu de les venger, tu trembles !…

– Les venger ?

– Oui, te montrer vrai Martial, cracher sur le couteau de Charlot et sur la casaque rouge, et finir comme père et mère, frère et sœur…

Si habitué qu'il fût aux exaltations féroces de sa mère, Martial ne put s'empêcher de frissonner.

La physionomie de la veuve du supplicié, en prononçant ces derniers mots, était épouvantable.

Elle reprit avec une fureur croissante :

– Oh ! lâche, encore plus crétin que lâche ! Tu veux être honnête ! ! ! Honnête ? Est-ce que tu ne seras pas toujours méprisé, rebuté, comme fils d'assassin, frère de galérien ! Mais toi, au lieu de te mettre la vengeance et la rage au ventre, ça t'y met la peur ! Au lieu de mordre tu te sauves : quand ils ont eu guillotiné ton père… tu nous as quittés… lâche ! Et tu savais que nous ne pouvions pas sortir de l'île pour aller au bourg sans qu'on hurle après nous, en nous poursuivant à coups de pierres comme des chiens enragés… Oh ! on nous payera ça, vois-tu ! on nous payera ça ! ! !

– Un homme, dix hommes ne me font pas peur ; mais être hué par tout le monde comme fils et frère de condamné… eh bien ! non ! je n'ai pas pu… j'ai mieux aimé m'en aller dans les bois braconner avec Pierre, le vendeur de gibier.

– Fallait y rester… dans tes bois.

– Je suis revenu à cause de mon affaire avec un garde, et surtout à cause des enfants… parce qu'ils étaient en âge de tourner à mal par l'exemple.

– Qu'est-ce que ça te fait ?

– Ça me fait que je ne veux pas qu'ils deviennent des gueux comme Ambroise, Nicolas et Calebasse…

– Pas possible !

– Et seuls, avec vous tous, ils n'y auraient pas manqué. Je m'étais mis en apprentissage pour tâcher de gagner de quoi les prendre avec moi, ces enfants, et quitter l'île… mais à Paris, tout se sait… c'était toujours fils de guillotiné… frère de forçat… j'avais des batteries tous les jours… ça m'a lassé…

– Et ça ne t'a pas lassé d'être honnête… ça te réussissait si bien !… Au lieu d'avoir le cœur de revenir avec nous, pour faire comme nous… comme feront les enfants… malgré toi… oui, malgré toi… Tu crois les enjôler avec ton prêche… mais nous sommes là… François est déjà à nous… à peu près… une occasion, et il sera de la bande…

– Je vous dis que non…

– Tu verras que si… je m'y connais… Au fond il a du vice ; mais tu le gênes… Quant à Amandine, une fois qu'elle aura quinze ans, elle ira toute seule… Ah ! on nous a jeté des pierres ! Ah ! on nous a poursuivis comme des chiens enragés !… On verra ce que c'est que notre famille… excepté toi, lâche, car il n'y a ici que toi qui nous fasses honte(9) !

– C'est dommage…

– Et comme tu te gâterais avec nous… demain tu sortiras d'ici pour n'y jamais rentrer…

Martial regarda sa mère avec surprise ; après un moment de silence, il lui dit :

– Vous m'avez cherché querelle à souper pour en arriver là ?

– Oui, pour te montrer ce qui t'attend si tu voulais rester ici malgré nous : un enfer… entends-tu ?… Un enfer !… Chaque jour une querelle, des coups, des rixes ; et nous ne serons pas seuls comme ce soir : nous aurons des amis qui nous aideront… tu n'y tiendras pas huit jours…

– Vous croyez me faire peur ?

– Je ne te dis que ce qui t'arrivera…

– Ça m'est égal… je reste…

– Tu resteras ici ?

– Oui.

– Malgré nous ?

– Malgré vous, malgré Calebasse, malgré Nicolas, malgré tous les gueux de sa trempe !

– Tiens… tu me fais rire.

Dans la bouche de cette femme à figure sinistre et féroce, ces mots étaient horribles.

– Je vous dis que je resterai ici jusqu'à ce que je trouve le moyen de gagner ma vie ailleurs avec les enfants : seul, je ne serais pas embarrassé, je retournerais dans les bois ; mais à cause d'eux, il me faudra plus de temps… pour rencontrer ce que je cherche… En attendant, je reste.

– Ah ! tu restes… jusqu'au moment où tu emmèneras les enfants ?

– Comme vous dites !

– Emmener les enfants ?

– Quand je leur dirai : « Venez », ils viendront… et en courant, je vous en réponds.

La veuve haussa les épaules et reprit :

– Écoute : je t'ai dit tout à l'heure que, quand bien même tu vivrais cent ans, tu te rappellerais cette nuit ; je vais t'expliquer pourquoi ; mais avant, es-tu bien décidé à ne pas t'en aller d'ici ?

– Oui ! Oui ! Mille fois oui !

– Tout à l'heure, tu diras non ! Mille fois non ! Écoute-moi bien… Sais-tu quel métier fait ton frère ?

– Je m'en doute, mais je ne veux pas le savoir…

– Tu le sauras… il vole…

– Tant pis pour lui.

– Et pour toi…

– Pour moi ?

– Il vole la nuit avec effraction, cas de galères ; nous recélons ses vols ; qu'on le découvre, nous sommes condamnés à la même peine que lui comme receleurs, et toi aussi ; on rafle la famille, et les enfants seront sur le pavé, où ils apprendront l'état de ton père et de ton grand-père aussi bien qu'ici.

– Moi, arrêté comme receleur, comme votre complice ! Sur quelle preuve ?

– On ne sait pas comment tu vis : tu vagabondes sur l'eau, tu as la réputation d'un mauvais homme, tu habites avec nous ; à qui feras-tu croire que tu ignores nos vols et nos recels ?

– Je prouverai que non.

– Nous te chargerons comme notre complice.

– Me charger ! Pourquoi ?

– Pour te récompenser d'avoir voulu rester ici malgré nous.

– Tout à l'heure vous vouliez me faire peur d'une façon, maintenant c'est d'une autre ; ça ne prend pas, je prouverai que je n'ai jamais volé. Je reste.

– Ah tu restes ! Écoute donc encore. Te rappelles-tu, l'an dernier, ce qui s'est passé ici pendant la nuit de Noël ?

– La nuit de Noël ? dit Martial en cherchant à rassembler ses

souvenirs.

– Cherche bien… cherche bien…

– Je ne me rappelle pas…

– Tu ne te rappelles pas que Bras-Rouge a amené ici, le soir, un homme bien mis, qui avait besoin de se cacher ?…

– Oui, maintenant je me souviens ; je suis monté me coucher, et je l'ai laissé souper avec vous… Il a passé la nuit dans la maison ; avant le jour, Nicolas l'a conduit à Saint-Ouen…

– Tu es sûr que Nicolas l'a conduit à Saint-Ouen ?

– Vous me l'avez dit le lendemain matin.

– La nuit de Noël, tu étais donc ici ?

– Oui… eh bien ?

– Cette nuit-là… cet homme, qui avait beaucoup d'argent sur lui, a été assassiné dans cette maison.

– Lui !… Ici ?…

– Et volé… et enterré dans le petit bûcher.

– Cela n'est pas vrai, s'écria Martial devenant pâle de terreur, et ne voulant pas croire à ce nouveau crime des siens. Vous voulez m'effrayer. Encore une fois, ça n'est pas vrai !

– Demande à ton protégé François ce qu'il a vu ce matin dans le bûcher !

– François ! Et qu'a-t-il vu ?

– Un des pieds de l'homme qui sortait de terre… Prends la lanterne, vas-y, tu t'en assureras.

– Non, dit Martial en essuyant son front baigné d'une sueur froide, non je ne vous crois pas… Vous dites cela pour…

– Pour te prouver que, si tu demeures ici malgré nous, tu risques à chaque instant d'être arrêté comme complice de vol et de meurtre ; tu étais ici la nuit de Noël ; nous dirons que tu nous as aidés à faire le coup. Comment prouveras-tu le contraire ?

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Martial en cachant sa figure dans ses mains.

– Maintenant t'en iras-tu ? dit la veuve avec un sourire sardonique.

Martial était atterré : il ne doutait malheureusement pas de ce que venait de lui dire sa mère ; la vie vagabonde qu'il menait, sa cohabitation avec une famille si criminelle devaient en effet faire peser sur lui de terribles soupçons, et ces soupçons pouvaient se changer en certitude aux yeux de la justice, si sa mère, son frère, sa sœur, le

désignaient comme leur complice.

La veuve jouissait de l'abattement de son fils.

– Tu as un moyen de sortir d'embarras : dénonce-nous !

– Je le devrais… mais je ne le ferai pas… vous le savez bien.

– C'est pour cela que j'ai tout dit… Maintenant t'en iras-tu ?

Martial voulut tenter d'attendrir cette mégère ; d'une voix moins rude il lui dit :

– Ma mère, je ne vous crois pas capable de ce meurtre…

– Comme tu voudras, mais va-t'en…

– Je m'en irai à une condition.

– Pas de condition !

– Vous mettrez les enfants en apprentissage… loin d'ici… en province…

– Ils resteront ici…

– Voyons, ma mère, quand vous les aurez rendus semblables à Nicolas, à Calebasse, à Ambroise, à mon père… à quoi ça vous servira-t-il ?

– À faire de bons coups avec leur aide… Nous ne sommes pas déjà de trop… Calebasse reste ici avec moi pour tenir le cabaret. Nicolas est seul : une fois dressés, François et Amandine l'aideront ; on leur a aussi jeté des pierres, à eux, tout petits… faut qu'ils se vengent !…

– Ma mère, vous aimez Calebasse et Nicolas, n'est-ce pas ?

– Après ?

– Que les enfants les imitent… que vos crimes et les leurs se découvrent…

– Après ?

– Ils vont à l'échafaud, comme mon père.

– Après, après ?

– Et leur sort ne vous fait pas trembler !

– Leur sort sera le mien, ni meilleur ni pire… Je vole, ils volent ; je tue, ils tuent ; qui prendra la mère prendra les petits… Nous ne nous quitterons pas. Si nos têtes tombent, elles tomberont dans le même panier… où elles se diront adieu ! Nous ne reculerons pas ; il n'y a que toi de lâche dans la famille, nous te chassons… va-t'en !

– Mais les enfants ! Les enfants !

– Les enfants deviendront grands ; je te dis que sans toi ils seraient déjà formés. François est presque prêt ; quand tu seras parti, Amandine

rattrapera le temps perdu…

– Ma mère, je vous en supplie, consentez à envoyer les enfants en apprentissage loin d'ici.

– Combien de fois faut-il te dire qu'ils y sont en apprentissage, ici ?

La veuve du supplicié articula ces derniers mots d'une manière si inexorable que Martial perdit tout espoir d'amollir cette âme de bronze.

– Puisque c'est ainsi, reprit-il d'un ton bref et résolu, écoutez-moi bien à votre tour, ma mère… Je reste.

– Ah ! ah !

– Pas dans cette maison… je serais assassiné par Nicolas ou empoisonné par Calebasse ; mais, comme je n'ai pas de quoi me loger ailleurs, moi et les enfants, nous habiterons la baraque au bout de l'île ; la porte est solide, je la renforcerai encore… Une fois là, bien barricadé, avec mon fusil, mon bâton et mon chien, je ne crains personne. Demain matin j'emmènerai les enfants ; le jour, ils viendront avec moi, soit dans mon bateau, soit dehors ; la nuit, ils coucheront près de moi, dans la cabane ; nous vivrons de ma pêche ; ça durera jusqu'à ce que j'aie trouvé à les placer, et je trouverai…

– Ah ! c'est ainsi !

– Ni vous, ni mon frère, ni Calebasse ne pouvez empêcher que ça soit, n'est-ce pas !… Si on découvre vos vols ou votre assassinat durant mon séjour dans l'île… tant pis, j'en cours la chance ! J'expliquerai que je suis revenu, que je suis resté à cause des enfants, pour les empêcher de devenir des gueux… On jugera… Mais que le tonnerre m'écrase si je quitte l'île, et si les enfants restent un jour de plus dans cette maison… Oui, et je vous défie, vous et les vôtres, de me chasser de l'île !

La veuve connaissait la résolution de Martial ; les enfants aimaient leur frère aîné autant qu'ils la redoutaient ; ils le suivraient donc sans hésiter lorsqu'il le voudrait. Quant à lui, bien armé, bien résolu, toujours sur ses gardes, dans son bateau pendant le jour, retranché et barricadé dans la cabane de l'île pendant la nuit, il n'avait rien à redouter des mauvais desseins de sa famille.

Le projet de Martial pouvait donc de tout point se réaliser… Mais la veuve avait beaucoup de raisons pour en empêcher l'exécution.

D'abord, ainsi que les honnêtes artisans considèrent quelquefois le nombre de leurs enfants comme une richesse, en raison des services qu'ils en retirent, la veuve comptait sur Amandine et sur François pour l'assister dans ses crimes.

Puis, ce qu'elle avait dit de son désir de venger son mari et son fils

était vrai. Certains êtres, nourris, vieillis, durcis dans le crime, entrent en révolte ouverte ; en guerre acharnée contre la société, et croient par de nouveaux crimes se venger de la juste punition qui a frappé eux ou les leurs.

Puis enfin les sinistres desseins de Nicolas contre Fleur-de-Marie, et plus tard contre la courtière, pouvaient être contrariés par la présence de Martial. La veuve avait espéré amener une séparation immédiate entre elle et Martial, soit en lui suscitant la querelle de Nicolas, soit en lui révélant que, s'il s'obstinait à rester dans l'île, il risquait de passer pour complice de plusieurs crimes.

Aussi rusée que pénétrante, la veuve, s'apercevant qu'elle s'était trompée, sentit qu'il fallait recourir à la perfidie pour faire tomber son fils dans un piège sanglant… Elle reprit donc, après un assez long silence, avec une amertume affectée :

– Je vois ton plan : tu ne veux pas nous dénoncer toi-même, tu veux nous faire dénoncer par les enfants.

– Moi !

– Ils savent maintenant qu'il y a un homme enterré ici ; ils savent que Nicolas a volé… Une fois en apprentissage, ils parleraient, on nous prendrait, et nous y passerions tous… toi comme nous : voilà ce qui arriverait si je t'écoutais, si je te laissais chercher à placer les enfants ailleurs… Et pourtant tu dis que tu ne nous veux pas de mal !… Je ne te demande pas de m'aimer ; mais ne hâte pas le moment où nous serons pris.

Le ton radouci de la veuve fit croire à Martial que ses menaces avaient produit sur elle un effet salutaire ; il donna dans un piège affreux.

– Je connais les enfants, reprit-il, je suis sûr qu'en leur recommandant de ne rien dire, ils ne diraient rien… D'ailleurs, d'une façon ou d'une autre, je serais toujours avec eux et je répondrais de leur silence.

– Est-ce qu'on peut répondre des paroles d'un enfant… à Paris surtout, où l'on est si curieux et si bavard !… C'est autant pour qu'ils puissent nous aider à faire nos coups que pour qu'ils ne puissent pas nous vendre, que je veux les garder ici.

– Est-ce qu'ils ne vont pas quelquefois au bourg et à Paris ? Qui les empêcherait de parler… s'ils ont à parler ? S'ils étaient loin d'ici, à la bonne heure ! Ce qu'ils pourraient dire n'aurait aucun danger…

– Loin d'ici ? Et où ça ? dit la veuve en regardant fixement son fils.

– Laissez-moi les emmener… peu vous importe…

– Comment vivras-tu, et eux aussi ?

– Mon ancien bourgeois, serrurier, est brave homme ; je lui dirai ce qu'il faudra lui dire, et peut-être qu'il me prêtera quelque chose à cause des enfants ; avec ça j'irai les mettre en apprentissage loin d'ici. Nous partons dans deux jours, et vous n'entendrez plus parler de nous…

– Non, au fait… je veux qu'ils restent avec moi, je serai plus sûre d'eux.

– Alors je m'établis demain à la baraque de l'île, en attendant mieux… J'ai une tête aussi, vous le savez ?…

– Oui, je le sais… Oh ! que je te voudrais voir loin d'ici !… Pourquoi n'es-tu pas resté dans tes bois ?

– Je vous offre de vous débarrasser de moi et des enfants…

– Tu laisseras donc ici la Louve, que tu aimes tant ?… dit tout à coup la veuve.

– Ça me regarde : je sais ce que j'ai à faire, j'ai mon idée…

– Si je te les laissais emmener, toi, Amandine et François, vous ne remettriez jamais les pieds à Paris ?

– Avant trois jours nous serions partis et comme morts pour vous.

– J'aime encore mieux cela que de t'avoir ici et d'être toujours à me défier d'eux… Allons, puisqu'il faut s'y résigner, emmène-les… et allez-vous-en tous le plus tôt possible… que je ne vous revoie jamais !…

– C'est dit !…

– C'est dit. Rends-moi la clef du caveau, que j'ouvre à Nicolas.

– Non, il y cuvera son vin ; je vous rendrai la clef demain matin.

– Et Calebasse ?

– C'est différent ; ouvrez-lui quand je serai monté ; elle me répugne à voir.

– Va… que l'enfer te confonde !

– C'est votre bonsoir, ma mère ?

– Oui…

– Ça sera le dernier, heureusement, dit Martial.

– Le dernier, reprit la veuve.

Son fils alluma une chandelle, puis il ouvrit la porte de la cuisine, siffla son chien, qui accourut tout joyeux du dehors, et suivit son maître à l'étage supérieur de la maison.

– Va, ton compte est bon ! murmura la mère en montrant le poing à

son fils, qui venait de monter l'escalier ; c'est toi qui l'auras voulu.

Puis, aidée de Calebasse, qui alla chercher un paquet de fausses clefs, la veuve crocheta le caveau où se trouvait Nicolas et remit celui-ci en liberté.

III

François et Amandine

François et Amandine couchaient dans une pièce située immédiatement au-dessus de la cuisine, à l'extrémité d'un corridor sur lequel s'ouvraient plusieurs autres chambres servant de cabinets de société aux habitués du cabaret.

Après avoir partagé leur souper frugal, au lieu d'éteindre leur lanterne, selon les ordres de la veuve, les deux enfants avaient veillé laissant leur porte entr'ouverte pour guetter leur frère Martial au passage, lorsqu'il rentrerait dans sa chambre.

Posée sur un escabeau boiteux, la lanterne jetait de pâles clartés à travers sa corne transparente.

Des murs de plâtre rayés de voliges brunes, un grabat pour François, un vieux petit lit d'enfant beaucoup trop court pour Amandine, une pile de débris de chaises et de bancs brisés par les hôtes turbulents de la taverne de l'île du Ravageur, tel était l'intérieur de ce réduit.

Amandine, assise sur le bord du grabat, s'étudiait à se coiffer en marmotte avec le foulard volé, don de son frère Nicolas.

François, agenouillé, présentait un fragment de miroir à sa sœur, qui, la tête à demi tournée, s'occupait alors d'épanouir la grosse rosette, qu'elle avait faite en nouant les deux pointes du mouchoir.

Fort attentif et fort émerveillé de cette coiffure, François négligea un moment de présenter le morceau de glace de façon à ce que l'image de sa sœur pût s'y réfléchir.

– Lève donc le miroir plus haut, dit Amandine ; maintenant je ne me vois plus… Là… bien… attends encore un peu… voilà que j'ai fini… Tiens, regarde ! Comment me trouves-tu coiffée ?

– Oh ! très-bien ! très-bien !… Dieu ! Oh ! la belle rosette !… Tu m'en feras une pareille à ma cravate, n'est-ce pas ?

– Oui, tout à l'heure… mais laisse-moi me promener un peu. Tu iras devant moi… à reculons, en tenant toujours le miroir haut… pour que je puisse me voir en marchant…

François exécuta de son mieux cette manœuvre difficile, à la grande satisfaction d'Amandine, qui se prélassait, triomphante et glorieuse,

sous les cornes et l'énorme bouffette de son foulard.

Très-innocente et très-naïve dans toute autre circonstance, cette coquetterie devenait coupable en s'exerçant à propos du produit d'un vol que François et Amandine n'ignoraient pas. Autre preuve de l'effrayante facilité avec laquelle des enfants, même bien doués, se corrompent presque à leur insu, lorsqu'ils sont continuellement plongés dans une atmosphère criminelle.

Et d'ailleurs le seul mentor de ces petits malheureux, leur frère Martial, n'était pas lui-même irréprochable, nous l'avons dit ; incapable de commettre un vol ou un meurtre, il n'en menait pas moins une vie vagabonde et peu régulière. Sans doute les crimes de sa famille le révoltaient ; il aimait tendrement les deux enfants ; il les défendait contre les mauvais traitements ; il tâchait de les soustraire à la pernicieuse influence de sa famille ; mais, n'étant pas appuyés sur des enseignements d'une moralité rigoureuse, absolue, ses conseils sauvegardaient faiblement ses protégés. Ils se refusaient à commettre certaines mauvaises actions, non par honnêteté, mais pour obéir à Martial, qu'ils aimaient, et pour désobéir à leur mère, qu'ils redoutaient et haïssaient.

Quant aux notions du juste et de l'injuste, ils n'en avaient aucune, familiarisés qu'ils étaient avec les détestables exemples qu'ils avaient chaque jour sous les yeux, car, nous l'avons dit, ce cabaret champêtre, hanté pas le rebut de la plus basse populace, servait de théâtre à d'ignobles orgies, à de crapuleuses débauches ; et Martial, si ennemi du vol et du meurtres se montrait assez indifférent à ces immondes saturnales.

C'est dire combien les instincts de moralité des enfants étaient douteux, vacillants, précaires, chez François surtout, arrivé à ce terme dangereux où l'âme hésitant indécise, entre le bien et le mal, peut être en un moment à jamais perdue ou sauvée…

– Comme ce mouchoir rouge te va bien, ma sœur ! reprit François ; est-il joli ! Quand nous irons jouer sur la grève devant le four à plâtre du chaufournier, faudra te coiffer comme ça, pour faire enrager ses enfants, qui sont toujours à nous jeter des pierres et à nous appeler petits guillotinés… Moi, je mettrai aussi ma belle cravate rouge, et nous leur dirons : « C'est égal, vous n'avez pas de beaux mouchoirs de soie comme nous deux ! »

– Mais, dis donc, François…, reprit Amandine après un moment de réflexion, s'ils savaient que les mouchoirs que nous portons sont volés, ils nous appelleraient petits voleurs…

– Avec ça qu'ils s'en gênent de nous appeler voleurs !

– Quand c'est pas vrai… c'est égal… Mais maintenant…

– Puisque Nicolas nous les a donnés, ces deux mouchoirs, nous ne les avons pas volés.

– Oui, mais lui, il les a pris sur un bateau, et notre frère Martial dit qu'il ne faut pas voler…

– Mais, puisque c'est Nicolas qui a volé, ça ne nous regarde pas.

– Tu crois, François ?

– Bien sûr…

– Pourtant il me semble que j'aimerais mieux que la personne à qui ils étaient nous les eût donnés… Et toi, François ?

– Moi, ça m'est égal… On nous en a fait cadeau ; c'est à nous.

– Tu en es bien sûr ?

– Mais, oui, oui, sois donc tranquille !…

– Alors… tant mieux, nous ne faisons pas ce que mon frère Martial nous défend, et nous avons de beaux mouchoirs.

– Dis donc, Amandine, s'il savait que, l'autre jour, Calebasse t'a fait prendre ce fichu à carreaux dans la balle du colporteur pendant qu'il avait le dos tourné ?

– Oh ! François, ne dis pas cela ! dit la pauvre enfant dont les yeux se mouillèrent de larmes. Mon frère Martial serait capable de ne plus nous aimer… vois-tu… de nous laisser tout seuls ici…

– N'aie donc pas peur… est-ce que je lui en parlerai jamais ? Je riais…

– Oh ! ne ris pas de cela, François ; j'ai eu assez de chagrin, va ! Mais il a bien fallu ; ma sœur m'a pincée jusqu'au sang, et puis elle me faisait des yeux… des yeux… Et pourtant, par deux fois le cœur m'a manqué, je croyais que je ne pourrais jamais… Enfin, le colporteur ne s'est aperçu de rien, et ma sœur a gardé le fichu. Si on m'avait prise pourtant, François, on m'aurait mise en prison…

– On ne t'a pas prise, c'est comme si tu n'avais pas volé.

– Tu crois ?

– Pardi !

– Et en prison, comme on doit être malheureux !

– Ah ! bien oui… au contraire…

– Comment, François, au contraire ?

– Tiens ! tu sais bien le gros boiteux qui loge à Paris chez le père Micou, le revendeur de Nicolas… qui tient un garni à Paris, passage de

la Brasserie ?

– Un gros boiteux ?

– Mais oui, qui est venu ici, à la fin de l'automne, de la part du père Micou, avec un montreur de singes et deux femmes.

– Ah ! oui, oui ; un gros boiteux qui a dépensé tant, tant d'argent ?

– Je crois bien, il payait pour tout le monde… Te souviens-tu, les promenades sur l'eau… c'est moi qui les menais… même que le montreur de singes avait emporté son orgue pour faire de la musique dans le bateau ?…

– Et puis, le soir, le beau feu d'artifice qu'ils ont tiré, François !

– Et le gros boiteux n'était pas chiche ! Il m'a donné dix sous pour moi ! Il ne prenait jamais que du vin cacheté ; ils avaient du poulet à tous leurs repas ; il en a eu au moins pour quatre-vingts francs.

– Tant que ça, François ?

– Oh ! oui…

– Il était donc bien riche ?

– Du tout… ce qu'il dépensait, c'était de l'argent qu'il avait gagné en prison, d'où il sortait.

– Il avait gagné tout cet argent-là en prison ?

– Oui… il disait qu'il lui restait encore sept cents francs ; que quand il ne lui resterait plus rien… il ferait un bon coup… et que si on le prenait… ça lui était bien égal, parce qu'il retournerait rejoindre les bons enfants de la geôle, comme il dit.

– Il n'avait donc pas peur de la prison, François ?

– Mais au contraire… il disait à Calebasse qu'ils sont là un tas d'amis et de noceurs ensemble… qu'il n'avait jamais eu un meilleur lit et une meilleure nourriture qu'en prison… de la bonne viande quatre fois la semaine, du feu tout l'hiver, et une bonne somme en sortant… tandis qu'il y a des bêtes d'ouvriers honnêtes qui crèvent de faim et de froid, faute d'ouvrage…

– Pour sûr, François, il disait ça, le gros boiteux ?

– Je l'ai bien entendu… puisque c'est moi qui ramais dans le bachot pendant qu'il racontait son histoire à Calebasse et aux deux femmes, qui disaient que c'était la même chose dans les prisons de femmes d'où elles sortaient.

– Mais alors, François, faut donc pas que ça soit si mal de voler, puisqu'on est si bien en prison ?

– Dame ! je ne sais pas, moi… ici, il n'y a que notre frère Martial

qui dise que c'est mal de voler… peut-être qu'il se trompe…

– C'est égal, il faut le croire, François… il nous aime tant !

– Il nous aime, c'est vrai… quand il est là, il n'y a pas de risque qu'on nous batte… S'il avait été ici ce soir, notre mère ne m'aurait pas roué de coups… Vieille bête ! Est-elle mauvaise !… Oh ! je la hais… je la hais… que je voudrais être grand pour lui rendre tous les coups qu'elle nous a donnés… à toi, surtout, qui est bien moins dure que moi…

– Oh ! François, tais-toi… ça me fait peur de t'entendre dire que tu voudrais battre notre mère ! s'écria la pauvre petite en pleurant et en jetant ses bras autour du cou de son frère, qu'elle embrassa tendrement.

– Non, c'est que c'est vrai aussi, reprit François en repoussant Amandine avec douceur, pourquoi ma mère et Calebasse sont-elles toujours si acharnées sur nous ?

– Je ne sais pas, reprit Amandine en essuyant ses yeux du revers de sa main ; c'est peut-être parce qu'on a mis notre frère Ambroise aux galères et qu'on a guillotiné notre père, qu'elles sont injustes pour nous…

– Est-ce que c'est notre faute ?

– Mon Dieu, non ; mais que veux-tu ?

– Ma foi, si je devais recevoir ainsi toujours, toujours des coups, à la fin j'aimerais mieux voler comme ils veulent, moi… À quoi ça m'avance-t-il de ne pas voler ?

– Et Martial, qu'est-ce qu'il dirait ?

– Oh ! sans lui… il y a longtemps que j'aurais dit oui, car ça lasse aussi d'être battu ; tiens, ce soir, jamais ma mère n'avait été aussi méchante… c'était comme une furie… il faisait noir, noir… elle ne disait pas un mot… je ne sentais que sa main froide qui me tenait par le cou pendant que de l'autre elle me battait… et puis il me semblait voir ses yeux reluire…

– Pauvre François… pour avoir dit que tu avais vu un os de mort dans le bûcher.

– Oui, un pied qui sortait de dessous terre, dit François en tressaillant d'effroi ; j'en suis bien sûr.

– Peut-être qu'il y aura eu autrefois un cimetière ici, n'est-ce pas ?

– Faut croire… mais alors pourquoi notre mère m'a-t-elle dit qu'elle m'abîmerait encore si je parlais de l'os de mort à mon frère Martial ?… Vois-tu, c'est plutôt quelqu'un qu'on aura tué dans une dispute et qu'on aura enterré là pour que ça ne se sache pas.

– Tu as raison… car te souviens-tu ? un pareil malheur a déjà manqué d'arriver.

– Quand cela ?

– Tu sais, la fois où M. Barbillon a donné un coup de couteau à ce grand qui est si décharné, si décharné, si décharné, qu'il se fait voir pour de l'argent.

– Ah ! oui, le Squelette ambulant… comme ils l'appellent ; ma mère est venue, les a séparés… sans ça, Barbillon aurait peut-être tué le grand décharné ! As-tu vu comme il écumait et comme les yeux lui sortaient de la tête, à Barbillon ?…

– Oh ! il n'a pas peur de vous allonger un coup de couteau pour rien. C'est lui qui est un crâne !

– Si jeune et si méchant… François !

– Tortillard est bien plus jeune, et il serait au moins aussi méchant que lui, s'il était assez fort.

– Oh ! oui, il est bien méchant… L'autre jour il m'a battue, parce que je n'ai pas voulu jouer avec lui.

– Il t'a battue ?… Bon… la première fois qu'il viendra…

– Non, non, vois-tu, François, c'était pour rire…

– Bien sûr ?

– Oui, bien vrai.

– À la bonne heure… sans ça… Mais je ne sais pas comment il fait, ce gamin-là, pour avoir toujours autant d'argent ; est-il heureux ! La fois qu'il est venu ici avec la Chouette, il nous a montré des pièces d'or de vingt francs. Avait-il l'air moqueur, quand il nous a dit : « Vous en auriez comme ça, si vous n'étiez pas des petits *sinves.* »

– Des sinves ?

– Oui, en argot ça veut dire des bêtes, des imbéciles.

– Ah ! oui, c'est vrai.

– Quarante francs… en or… comme j'achèterais des belles choses avec ça… Et toi, Amandine ?

– Oh ! moi aussi.

– Qu'est-ce que tu achèterais ?

– Voyons, dit l'enfant en baissant la tête d'un air méditatif ; j'achèterais d'abord pour mon frère Martial une bonne casaque bien chaude pour qu'il n'ait pas froid dans son bateau.

– Mais pour toi ?… Pour toi ?…

– J'aimerais bien un petit Jésus en cire avec son mouton et sa croix, comme ce marchand de figures de plâtre en avait dimanche… tu sais, sous le porche de l'église d'Asnières ?

– À propos, pourvu qu'on ne dise pas à ma mère ou à Calebasse qu'on nous a vus dans l'église !

– C'est vrai, elle qui nous a toujours tant défendu d'y entrer… C'est dommage, car c'est bien gentil en dedans, une église… n'est-ce pas, François ?

– Oui… quels beaux chandeliers d'argent !

– Et le portrait de la Sainte Vierge… comme elle a l'air bonne…

– Et les belles lampes… as-tu vu ? Et la belle nappe sur le grand buffet du fond, où le prêtre disait la messe avec ses deux amis, habillés comme lui… et qui lui donnaient de l'eau et du vin ?

– Dis donc, François, te souviens-tu, l'autre année à la Fête-Dieu, quand nous avons d'ici vu passer sur le pont toutes ces petites communiantes avec leurs voiles blancs ?

– Avaient-elles de beaux bouquets !

– Comme elles chantaient d'une voix douce en tenant les rubans de leur bannière !

– Et comme les broderies d'argent de leur bannière reluisaient au soleil !… C'est ça qui doit coûter cher !…

– Mon Dieu, que c'était donc joli, hein, François !

– Je crois bien ; et les communiants avec leurs bouffettes de satin blanc au bras… et leurs cierges à poignée de velours rouge avec de l'or après.

– Ils avaient aussi leur bannière, les petits garçons, n'est-ce pas, François ? Ah ! mon Dieu ! ai-je été battue encore ce jour-là pour avoir demandé à notre mère pourquoi nous n'allions pas à la procession comme les autres enfants !

– C'est alors qu'elle nous a défendu d'entrer jamais dans l'église, quand nous irions au bourg ou à Paris, à moins que ça ne soit pour y voler le tronc des pauvres, ou dans les poches des paroissiens, pendant qu'ils écouteraient la messe, a ajouté Calebasse en riant et en montrant ses vieilles dents jaunes. Mauvaise bête, va !

– Oh ! pour ça… voler dans une église, on me tuerait plutôt, n'est-ce pas, François ?

– Là ou ailleurs, qu'est-ce que ça fait, une fois qu'on est décidé ?

– Dame ! je ne sais pas… j'aurais bien plus peur… je ne pourrais jamais…

– À cause des prêtres ?

– Non… peut-être à cause de ce portrait de la Sainte Vierge, qui a l'air si douce, si bonne.

– Qu'est-ce que ça fait, ce portrait ? Il ne te mangerait pas… grosse bête !…

– C'est vrai… mais enfin, je ne pourrais pas… Ça n'est pas ma faute…

– À propos de prêtres, Amandine, te souviens-tu de ce jour… où Nicolas m'a donné deux si grands soufflets, parce qu'il m'avait vu saluer le curé sur la grève ? Je l'avais vu saluer, je le saluais ; je ne croyais pas faire mal, moi.

– Oui, mais cette fois-là, par exemple, notre frère Martial a dit, comme Nicolas, que nous n'avions pas besoin de saluer les prêtres.

À ce moment, François et Amandine entendirent marcher dans le corridor.

Martial regagnait sa chambre sans défiance après son entretien avec sa mère, croyant Nicolas enfermé jusqu'au lendemain matin.

Voyant un rayon de lumière s'échapper du cabinet des enfants par la porte entr'ouverte, Martial entra chez eux.

Tous deux coururent à lui, il les embrassa tendrement.

– Comment ! Vous n'êtes pas encore couchés petits bavards ?

– Non, mon frère, nous attendions pour vous voir rentrer chez vous et vous dire bonsoir, dit Amandine.

– Et puis, nous avions entendu parler bien fort en bas… comme si on s'était disputé, ajouta François.

– Oui, dit Martial, j'ai eu des raisons avec Nicolas… Mais ce n'est rien… Du reste, je suis content de vous trouver encore debout, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

– À nous, mon frère ?

– Seriez-vous contents de vous en aller d'ici et de venir avec moi ailleurs, bien loin, bien loin ?

– Oh ! oui, mon frère !…

– Oui, mon frère.

– Eh bien ! dans deux ou trois jours nous quitterons l'île tous les trois.

– Quel bonheur ! s'écria Amandine en frappant joyeusement dans ses mains.

– Et où irons-nous ? demanda François.

– Tu le verras, curieux… mais n'importe, où nous irons tu apprendras un bon état… qui te mettra à même de gagner ta vie… voilà ce qu'il y a de sûr.

– Je n'irai plus à la pêche avec toi, mon frère ?

– Non, mon garçon, tu iras en apprentissage chez un menuisier ou chez un serrurier ; tu es fort, tu es adroit ; avec du cœur et en travaillant ferme, au bout d'un an tu pourras déjà gagner quelque chose. Ah çà ! qu'est-ce que tu as ?… Tu n'as pas l'air content.

– C'est que… mon frère… je…

– Voyons, parle.

– C'est que j'aimerais mieux ne pas te quitter, rester avec toi à pêcher… à raccommoder tes filets, que d'apprendre un état.

– Vraiment ?

– Dame ! être enfermé dans un atelier toute la journée, c'est triste… et puis être apprenti, c'est ennuyeux…

Martial haussa les épaules.

– Vaut mieux être paresseux, vagabond, flâneur, n'est-ce pas ? lui dit-il sévèrement, en attendant qu'on devienne voleur…

– Non, mon frère, mais je voudrais vivre avec toi ailleurs comme nous vivons ici, voilà tout…

– Oui, c'est ça, boire, manger, dormir et t'amuser à pêcher comme un bourgeois, n'est-ce pas ?

– J'aimerais mieux ça…

– C'est possible, mais tu aimeras autre chose… Tiens, vois-tu, mon pauvre François, il est crânement temps que je t'emmène d'ici ; sans t'en douter tu deviendrais aussi gueux que les autres… Ma mère avait raison… je crains que tu n'aies du vice… Et toi, Amandine, est-ce que ça ne te plairait pas d'apprendre un état ?

– Oh ! si, mon frère… j'aimerais bien à apprendre, j'aime mieux que de rester ici. Je serais si contente de m'en aller avec vous et avec François !

– Mais qu'est-ce que tu as là sur la tête, ma fille ? dit Martial en remarquant la triomphante coiffure d'Amandine.

– Un foulard que Nicolas m'a donné…

– Il m'en a donné un aussi, à moi, dit orgueilleusement François.

– Et d'où viennent-ils, ces foulards ? Ça m'étonnerait que Nicolas les eût achetés pour vous en faire cadeau.

Les deux enfants baissèrent la tête sans répondre.

Au bout d'une seconde, François dit résolument :

– Nicolas nous les a donnés ; nous ne savons pas d'où ils viennent, n'est-ce pas, Amandine ?

– Non… non… mon frère, ajouta Amandine en balbutiant et en devenant pourpre, sans oser lever les yeux sur Martial.

– Ne mentez pas, dit sévèrement Martial.

– Nous ne mentons pas, ajouta hardiment François.

– Amandine, mon enfant…, dis la vérité, reprit Martial avec douceur.

– Eh bien ! pour dire toute la vérité, reprit timidement Amandine, ces beaux mouchoirs viennent d'une caisse d'étoffes que Nicolas a rapportée ce soir dans son bateau…

– Et qu'il a volée ?

– Je crois que oui, mon frère… sur une galiote.

– Vois-tu, François ! tu mentais, dit Martial.

L'enfant baissa la tête sans répondre.

– Donne-moi ce foulard, Amandine ; donne-moi aussi le tien, François.

La petite se décoiffa, regarda une dernière fois l'énorme rosette qui ne s'était pas défaite et remit le foulard à Martial en étouffant un soupir de regret.

François tira lentement le mouchoir de sa poche et, comme sa sœur, le rendit à Martial.

– Demain matin, dit celui-ci, je rendrai les foulards à Nicolas ; vous n'auriez pas dû les prendre, mes enfants ; profiter d'un vol, c'est comme si on volait soi-même.

– C'est dommage ; il étaient bien jolis, ces mouchoirs, dit François.

– Quand tu auras un état et que tu gagneras de l'argent en travaillant, tu en achèteras d'aussi beaux. Allons, couchez-vous, il est tard… mes enfants.

– Vous n'êtes pas fâché, mon frère ? dit timidement Amandine.

– Non, non, ma fille, ce n'est pas votre faute… Vous vivez avec des gueux, vous faites comme eux sans savoir… Quand vous serez avec de braves gens, vous ferez comme les braves gens ; et vous y serez bientôt… ou le diable m'emportera… Allons, bonsoir !

– Bonsoir, mon frère !

Martial embrassa les enfants.

Ils restèrent seuls.

– Qu'est-ce que tu as donc, François ? Tu as l'air tout triste ! dit Amandine.

– Tiens ! mon frère m'a pris mon beau foulard et puis, tu n'as donc pas entendu ?

– Il veut nous emmener pour nous mettre en apprentissage…

– Ça ne te fait pas plaisir ?

– Ma foi, non…

– Tu aimes mieux rester ici à être battu tous les jours ?

– Je suis battu ; mais au moins je ne travaille pas, je suis toute la journée en bateau ou à pêcher, ou à jouer, ou à servir les pratiques, qui quelquefois me donnent pour boire, comme le gros boiteux ; c'est bien plus amusant que d'être du matin au soir enfermé dans un atelier à travailler comme un chien.

– Mais tu n'as donc pas entendu ?… Mon frère nous a dit que si nous restions ici plus longtemps nous deviendrions des gueux !

– Ah bah ! ça m'est bien égal… puisque les autres enfants nous appellent déjà petits voleurs… petits guillotinés… Et puis, travailler… c'est trop ennuyeux…

– Mais ici on nous bat toujours, mon frère !

– On nous bat parce que nous écoutons plutôt Martial que les autres…

– Il est si bon pour nous !

– Il est bon, il est bon ; je ne dis pas… aussi je l'aime bien… On n'ose pas nous faire du mal devant lui… il nous emmène promener… c'est vrai… mais c'est tout… il ne nous donne jamais rien…

– Dame ! il n'a rien… ce qu'il gagne, il le donne à notre mère pour sa nourriture.

– Nicolas a quelque chose, lui… Bien sûr que si nous l'écoutions, et ma mère aussi, ils ne nous rendraient pas la vie si dure… ils nous donneraient des belles nippes comme aujourd'hui… ils ne se défieraient plus de nous… nous aurions de l'argent comme Tortillard.

– Mais, mon Dieu, pour ça il faudrait voler, et ça ferait tant de peine à notre frère Martial !

– Eh bien ! tant pis !

– Oh ! François… et puis si on nous prenait, nous irions en prison.

– Être en prison ou être enfermé dans un atelier toute la journée… c'est la même chose… D'ailleurs le gros boiteux dit qu'on s'amuse… en

prison.

– Mais le chagrin que nous ferions à Martial… tu n'y penses donc pas ? Enfin c'est pour nous qu'il est revenu ici et qu'il y reste ; pour lui tout seul, il ne serait pas gêné, il retournerait être braconnier dans les bois qu'il aime tant.

– Eh bien ! qu'il nous emmène avec lui dans les bois, dit François, ça vaudrait mieux que tout. Je serais avec lui que j'aime bien, et je ne travaillerais pas à des métiers qui m'ennuient.

La conversation de François et d'Amandine fut interrompue. Du dehors on ferma la porte à double tour.

– On nous enferme ! s'écria François.

– Ah ! mon Dieu… et pourquoi donc, mon frère ? Qu'est-ce qu'on va nous faire ?

– C'est peut-être Martial.

– Écoute… écoute… comme son chien aboie !… dit Amandine en prêtant l'oreille.

Au bout de quelques instants François ajouta :

– On dirait qu'on frappe à sa porte avec un marteau… on veut l'enfoncer peut-être !

– Oui, oui, son chien aboie toujours…

– Écoute, François ! maintenant c'est comme si on clouait quelque chose… Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai peur… Qu'est-ce donc qu'on fait à notre frère ? Voilà son chien qui hurle maintenant.

– Amandine… on n'entend plus rien…, reprit François en s'approchant de la porte.

Les deux enfants, suspendant leur respiration, écoutaient avec anxiété.

– Voilà qu'ils reviennent de chez mon frère, dit François à voix basse ; j'entends marcher dans le corridor.

– Jetons-nous sur nos lits ; ma mère nous tuerait si elle nous trouvait levés, dit Amandine avec terreur.

– Non…, reprit François en écoutant toujours, ils viennent de passer devant notre porte… ils descendent l'escalier en courant…

– Mon Dieu ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est donc ?…

– Ah ! on ouvre la porte de la cuisine… maintenant…

– Tu crois ?

– Oui, oui… j'ai reconnu son bruit…

– Le chien de Martial hurle toujours…, dit Amandine en écoutant…

Tout à coup, elle s'écria :

– François ! Mon frère nous appelle…

– Martial ?

– Oui… entends-tu ? Entends-tu ?…

En effet, malgré l'épaisseur des deux portes fermées, la voix retentissante de Martial, qui de sa chambre appelait les deux enfants, arriva jusqu'à eux.

– Mon Dieu, nous ne pouvons aller à lui… nous sommes enfermés, dit Amandine ; on veut lui faire du mal, puisqu'il nous appelle…

– Oh ! pour ça… si je pouvais les en empêcher, s'écria résolument François, je les empêcherais, quand on devrait me couper en morceaux !…

– Mais notre frère ne sait pas qu'on a donné un tour de clef à notre porte ; il va croire que nous ne voulons pas aller à son secours ; crie-lui donc que nous sommes enfermés, François !

Ce dernier allait suivre le conseil de sa sœur, lorsqu'un coup violent ébranla au-dehors la persienne de la petite fenêtre du cabinet des deux enfants.

– Ils viennent par la croisée pour nous tuer ! s'écria Amandine ; et, dans son épouvante, elle se précipita sur son lit et cacha sa tête dans ses mains.

François resta immobile, quoiqu'il partageât la terreur de sa sœur.

Pourtant, après le choc violent dont on a parlé, la persienne ne s'ouvrit pas ; le plus profond silence régna dans la maison.

Martial avait cessé d'appeler les enfants.

Un peu rassuré, et excité par une vive curiosité, François se hasarda d'entrebâiller doucement sa croisée et tâcha de regarder au-dehors à travers les feuilles de la persienne.

– Prends bien garde, mon frère ! dit tout bas Amandine, qui, entendant François ouvrir la fenêtre, s'était mise sur son séant. Est-ce que tu vois quelque chose ? ajouta-t-elle.

– Non… la nuit est trop noire.

– Tu n'entends rien ?

– Non, il fait trop grand vent.

– Reviens… reviens alors !

– Ah ! maintenant je vois quelque chose.

– Quoi donc ?

– La lueur d'une lanterne… elle va et elle vient.

– Qui est-ce qui la porte ?

– Je ne vois que la lueur… Ah ! elle se rapproche… on parle.

– Qui ça ?

– Écoute… écoute… c'est Calebasse.

– Que dit-elle ?

– Elle dit de bien tenir le pied de l'échelle.

– Ah ! vois-tu, c'est en prenant la grande échelle qui était appuyée contre notre persienne qu'ils auront fait le bruit de tout à l'heure.

– Je n'entends plus rien.

– Et qu'est-ce qu'ils en font, de l'échelle, maintenant ?

– Je ne peux plus voir…

– Tu n'entends plus rien ?

– Non…

– Mon Dieu, François, c'est peut-être pour monter chez notre frère Martial par la fenêtre… qu'ils ont pris l'échelle !

– Ça se peut bien.

– Si tu ouvrais un tout petit peu la jalousie pour voir…

– Je n'ose pas.

– Rien qu'un peu.

– Oh ! non, non. Si ma mère s'en apercevait !

– Il fait si noir, il n'y a pas de danger.

François se rendit, quoique à regret, au désir de sa sœur, entrebâilla la persienne et regarda.

– Eh bien ! mon frère ? dit Amandine en surmontant ses craintes et s'approchant de François sur la pointe du pied.

– À la clarté de la lanterne, dit celui-ci, je vois Calebasse qui tient le pied de l'échelle… ils l'ont appuyée à la fenêtre de Martial.

– Et puis ?

– Nicolas monte à l'échelle, il a sa hachette à la main, je la vois reluire…

– Ah ! vous n'êtes pas couchés et vous nous espionnez ! s'écria tout à coup la veuve, en s'adressant du dehors à François et à sa sœur.

Au moment de rentrer dans la cuisine, elle venait d'apercevoir la

lueur qui s'échappait de la persienne entr'ouverte.

Les malheureux enfants avaient négligé d'éteindre leur lumière.

– Je monte, ajouta la veuve d'une voix terrible, je monte vous trouver, petits mouchards !

Tels étaient les événements qui se passèrent à l'île du Ravageur, la veille du jour où Mme Séraphin devait y amener Fleur-de-Marie.

IV

Un garni

Le passage de la Brasserie, passage ténébreux et assez peu connu, quoique situé au centre de Paris, aboutit d'un côté à la rue Traversière-Saint-Honoré, de l'autre à la cour Saint-Guillaume.

Vers le milieu de cette ruelle, humide, boueuse, sombre et triste, où presque jamais le soleil ne pénètre, s'élevait une maison garnie (vulgairement un garni, en raison du bas prix de ses loyers).

Sur un méchant écriteau on lisait : *Chambres et cabinets meublés ;* à droite d'une allée obscure s'ouvrait la porte d'un magasin non moins obscur, où se tenait habituellement le principal locataire du garni.

Cet homme, dont le nom a été plusieurs fois prononcé à l'île du Ravageur, se nomme Micou : il est ouvertement marchand de vieilles ferrailles, mais secrètement il achète et recèle les métaux volés, tels que fer, plomb, cuivre et étain.

Dire que le père Micou était en relation d'affaires et d'amitié avec les Martial, c'est apprécier suffisamment sa moralité.

Il est, du reste, un fait à la fois curieux et effrayant ; c'est l'espèce d'affiliation, de communion mystérieuse qui relie presque tous les malfaiteurs de Paris. Les prisons en commun sont les grands centres où affluent et d'où refluent incessamment ces flots de corruption qui envahissent peu à peu la capitale et y laissent de si sanglantes épaves.

Le père Micou est un gros homme de cinquante ans, à physionomie basse, rusée, au nez bourgeonnant, aux joues avinées ; il porte un bonnet de loutre et s'enveloppe d'un vieux carrick vert.

Au-dessus du petit poêle de fonte auprès duquel il se chauffe, on remarque une planche numérotée attachée au mur ; là sont accrochées les clefs des chambres dont les locataires sont absents. Les carreaux de la devanture vitrée qui s'ouvrait sur la rue, derrière d'épais barreaux de fer, étaient peints de façon à ce que du dehors on ne pût pas voir (et pour cause) ce qui se passait dans la boutique.

Il règne dans ce vaste magasin une assez grande obscurité ; aux murailles noirâtres et humides pendent des chaînes rouillées de toutes grosseurs et de toutes longueurs ; le sol disparaît presque entièrement sous des monceaux de débris de fer et de fonte.

Trois coups frappés à la porte, d'une façon particulière, attirèrent l'attention du logeur-revendeur-receleur.

– Entrez ! cria-t-il.

On entra.

C'était Nicolas, le fils de la veuve du supplicié.

Il était très-pâle ; sa figure semblait encore plus sinistre que la veille, et pourtant on le verra feindre une sorte de gaieté bruyante pendant l'entretien suivant. (Cette scène se passait le lendemain de la querelle de ce bandit avec son frère Martial.)

– Ah ! te voilà, bon sujet ! lui dit cordialement le logeur.

– Oui, père Micou ; je viens faire affaire avec vous.

– Ferme donc la porte, alors… ferme donc la porte…

– C'est que mon chien et ma petite charrette sont là… avec la chose.

– Qu'est-ce que c'est que tu m'apportes ? du *gras-double*(10) *?*

– Non, père Micou.

– C'est pas du *ravage*(11) *;* t'es trop feignant maintenant ; tu ne travailles plus… c'est peut-être du *dur*(12) *?*

– Non, père Micou ; c'est du *rouget*(13)… quatre saumons… Il doit y en avoir au moins cent cinquante livres ; mon chien en a tout son tirage.

– Va me chercher le *rouget ;* nous allons peser.

– Faut que vous m'aidiez, père Micou ; j'ai mal au bras.

Et, au souvenir de sa lutte avec son frère Martial, les traits du bandit exprimèrent à la fois un ressentiment de haine et de joie féroce, comme si déjà sa vengeance eût été satisfaite.

– Qu'est-ce que tu as donc au bras, mon garçon ?

– Rien… une foulure.

– Il faut faire rougir un fer au feu, le tremper dans l'eau, et mettre ton bras dans cette eau presque bouillante ; c'est un remède de ferrailleur, mais excellent.

– Merci, père Micou.

– Allons, viens chercher le *rouget ;* je vais t'aider, paresseux !

En deux voyages, les saumons furent retirés d'une petite charrette tirée par un énorme dogue, et apportés dans la boutique.

– C'est une bonne idée, ta charrette ! dit le père Micou en ajustant les plateaux de bois d'énormes balances pendues à une des solives du plafond.

– Oui, quand j'ai quelque chose à apporter, je mets mon dogue et la charrette dans mon bachot, et j'attelle en abordant. Un fiacre jaserait peut-être, mon chien ne jase pas.

– Et on va toujours bien chez toi ? demanda le receleur en pesant le cuivre ; ta mère et ta sœur sont en bonne santé ?

– Oui, père Micou.

– Les enfants aussi ?

– Les enfants aussi. Et votre neveu, André, où donc est-il ?

– Ne m'en parle pas ! Il était en ribote hier ; Barbillon et le gros boiteux me l'ont emmené, il n'est rentré que ce matin ; il est déjà en course… au grand bureau de la poste, rue Jean-Jacques Rousseau. Et ton frère Martial, toujours sauvage ?

– Ma foi, je n'en sais rien.

– Comment ! Tu n'en sais rien ?

– Non, dit Nicolas en affectant un air indifférent : depuis deux jours nous ne l'avons pas vu… Il sera peut-être retourné braconner dans les bois, à moins que son bateau qui était vieux, vieux… n'ait coulé bas au milieu de la rivière, et lui avec…

– Ça ne te ferait pas de peine, garnement, car tu ne pouvais pas le sentir, ton frère !

– C'est vrai… on a comme ça des idées sur les uns et sur les autres. Combien y a-t-il de livres de cuivre ?

– T'as le coup d'œil juste… cent quarante-huit livres, mon garçon.

– Et vous me devez ?

– Trente francs tout au juste.

– Trente francs, quand le cuivre est à vingt sous la livre ! Trente francs !

– Mettons trente-cinq francs et ne souffle pas, ou je t'envoie au diable, toi, ton cuivre, ton chien et ta charrette.

– Mais, père Micou, vous me filoutez par trop ! Il n'y a pas de bon sens !

– Veux-tu me prouver comme quoi il t'appartient, ce cuivre, et je t'en donne quinze sous la livre.

– Toujours la même chanson… Vous vous ressemblez tous, allez, tas de brigands ! peut-on écorcher les amis comme ça ! Mais c'est pas tout : si je vous prends de la marchandise en troc, vous me ferez bonne mesure, au moins ?

– Comme de juste. Qu'est-ce qu'il te faut ? des chaînes ou des

crampons pour tes bachots ?

– Non, il me faudrait quatre ou cinq plaques de tôle très-forte, comme qui dirait pour doubler des volets.

– J'ai ton affaire… quatre lignes d'épaisseur… une balle de pistolet ne traverserait pas ça.

– C'est ce que je veux… justement !…

– Et de quelle grandeur ?

– Mais… en tout, sept à huit pieds carrés.

– Bon ! Qu'est-ce qu'il te faudrait encore ?

– Trois barres de fer de trois à quatre pieds de long et de deux pouces carrés.

– J'ai démoli l'autre jour une grille de croisée, ça t'ira comme un gant… Et puis ?

– Deux fortes charnières et un loquet pour ajuster et fermer à volonté une soupape de deux pieds carrés.

– Une trappe, tu veux dire ?

– Non, une soupape…

– Je ne comprends pas à quoi ça peut te servir, une soupape.

– C'est possible ; moi, je le comprends.

– À la bonne heure ; tu n'auras qu'à choisir, j'ai là un tas de charnières. Et qu'est-ce qu'il te faudra encore ?

– C'est tout.

– Ça n'est guère.

– Préparez-moi tout de suite ma marchandise, père Micou, je la prendrai en repassant ; j'ai encore des courses à faire.

– Avec ta charrette ? Dis donc, farceur, j'ai vu un ballot au fond ; c'est encore quelque friandise que tu as prise dans le buffet à tout le monde, petit gourmand ?

– Comme vous dites, père Micou ; mais vous ne mangez pas de ça. Ne me faites pas attendre mes ferrailles, car il faut que je sois à l'île avant midi.

– Sois tranquille, il est huit heures ; si tu ne vas pas loin, dans une heure tu peux revenir, tout sera prêt, argent et fournitures… Veux-tu boire la goutte ?

– Toujours… vous me la devez bien !…

Le père Micou prit dans une vieille armoire une bouteille d'eau-de-vie, un verre fêlé, une tasse sans anse, et versa.

– À la vôtre, père Micou !

– À la tienne, mon garçon, et à ces dames de chez toi !

– Merci… Et ça va bien toujours, votre garni ?

– Comme ci, comme ça… J'ai toujours quelques locataires pour qui je crains les descentes du commissaire… mais ils paient en conséquence.

– Pourquoi donc ?

– Es-tu bête ! Quelquefois je loge comme j'achète… à ceux-là, je ne demande pas plus de passeport que je ne te demande de facture de vente à toi.

– Connu !… Mais, à ceux-là, vous louez aussi cher que vous m'achetez bon marché.

– Faut bien se rattraper… J'ai un de mes cousins qui tient une belle maison garnie de la rue Saint-Honoré, même que sa femme est une forte couturière qui emploie jusqu'à des vingt ouvrières, soit chez elle, soit dans leur chambre.

– Dites donc, vieux obstiné, il doit y en avoir de *girondes*(14) là-dedans ?

– Je crois bien ! Il y en a deux ou trois que j'ai vues quelquefois apporter leur ouvrage… Mille z'yeux ! Sont-elles gentilles ! Une petite surtout, qui travaille en chambre, qui rit toujours, et qui s'appelle Rigolette… Dieu de Dieu, mon fiston, quel dommage de ne plus avoir ses vingt ans !

– Allons, papa, éteignez-vous, ou je crie au feu !

– Mais c'est honnête, mon garçon… c'est honnête…

– Colasse ! va… et vous disiez que votre cousin…

– Tient très-bien sa maison ; et, comme il est du même numéro que cette petite Rigolette…

– Honnête ?

– Tout juste !

– *Colas* !

– Il ne veut que des locataires à passe-port ou à papiers. Mais s'il s'en présente qui n'en aient pas, comme il sait que j'y regarde moins, il m'envoie ces pratiques-là.

– Et elles paient en conséquence ?

– Toujours.

– Mais c'est tous amis de la *pègre*(15) ceux qui n'ont pas de papiers !

– Eh ! non ! Tiens, justement, à propos de ça, mon cousin m'a envoyé il y a quelques jours une pratique… que le diable me brûle si j'y comprends rien… Encore une tournée !

– Ça va… le liquide est bon… À la vôtre, père Micou !

– À la tienne, garçon ! Je te disais donc que l'autre jour mon cousin m'a envoyé une pratique où je ne comprends rien. Figure-toi une mère et sa fille qui avaient l'air bien panées et bien râpées, c'est vrai ; elles portaient leur butin dans un mouchoir. Eh bien ! quoique ça doive être des rien du tout, puisqu'elles n'ont pas de papiers et qu'elles logent à la quinzaine… depuis qu'elles sont ici, elles ne bougent pas plus que des marmottes ; il n'y vient jamais d'hommes, mon fiston, jamais d'hommes… et pourtant, si elles n'étaient pas si maigres et si pâles, ça ferait deux fameux brins de femme, la fille surtout ! Ça vous a quinze ou seize ans tout au plus… c'est blanc comme un lapin blanc, avec des yeux grands comme ça… Nom de nom, quels yeux ! Quels yeux !

– Vous allez encore vous incendier… Et qu'est-ce qu'elles font, ces deux femmes ?

– Je te dis que je n'y comprends rien… Il faut qu'elles soient honnêtes et pourtant pas de papiers… Sans compter qu'elles reçoivent des lettres sans adresse… Faut que leur nom soit guère bon à écrire.

– Comment cela ?

– Elles ont envoyé ce matin mon neveu André au bureau de la poste restante, pour réclamer une lettre adressée à Mme X. Z. La lettre doit venir de Normandie, d'un bourg appelé Les Aubiers. Elles ont écrit cela sur un papier, afin qu'André puisse réclamer la lettre en donnant ces renseignements-là… Tu vois que ça n'a pas l'air de grand-chose, des femmes qui prennent le nom d'un X et d'un Z. Eh bien, pourtant, jamais d'hommes !

– Elles ne vous payeront pas.

– Ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend des grimaces. Elles ont pris un cabinet sans cheminée, que je leur fais payer vingt francs par quinzaine et d'avance. Elles sont peut-être malades, car, depuis deux jours, elles ne sont pas descendues. C'est toujours pas d'indigestion qu'elles seraient malades, car je ne crois pas qu'elles aient jamais allumé un fourneau pour leur manger depuis qu'elles sont ici. Mais j'en reviens toujours là… jamais d'hommes et pas de papiers…

– Si vous n'avez que des pratiques comme ça, père Micou…

– Ça va et ça vient ; si je loge des gens sans passeport, dis donc, je loge aussi des gens calés. J'ai dans ce moment-ci deux commis voyageurs, un facteur de la poste, le chef d'orchestre du café des

Aveugles et une rentière, tous gens honnêtes ; ce sont eux qui sauveraient la réputation de la maison, si le commissaire voulait y regarder de trop près… C'est pas des locataires de nuit, ceux-là, c'est des locataires de plein soleil.

– Quand il en fait dans votre passage, père Micou.

– Farceur !… Encore une tournée ?

– Mais la dernière ; faut que je file… À propos, Robin le gros boiteux loge donc encore ici ?

– En haut… la porte à côté de la mère et de la fille… Il finit de manger son argent de prison… et je crois qu'il ne lui en reste guère.

– Dites donc, gare à vous ! il est en rupture de ban.

– Je sais bien, mais je ne peux pas m'en dépêtrer. Je crois qu'il monte quelque coup ; le petit Tortillard, le fils de Bras-Rouge, est venu ici l'autre soir avec Barbillon pour le chercher… J'ai peur qu'il ne fasse tort à mes bons locataires, ce damné Robin ; aussi, une fois sa quinzaine finie, je le mets dehors, en lui disant que son cabinet est retenu par un ambassadeur ou par le mari de Mme de Saint-Ildefonse, ma rentière.

– Une rentière ?

– Je crois bien ! Trois chambres et un cabinet sur le devant, rien que ça… remeublés à neuf, sans compter une mansarde pour sa bonne… Quatre-vingts francs par mois… et payés d'avance par son oncle, à qui elle donne une de ses chambres en pied-à-terre, quand il vient de la campagne. Après ça, je crois bien que sa campagne est comme qui dirait rue Vivienne, rue Saint-Honoré, ou dans les environs de ces paysages-là.

– Connu !… Elle est rentière parce que le vieux lui fait des rentes.

– Tais-toi donc ! Justement voilà sa bonne !

Une femme assez âgée, portant un tablier blanc d'une propreté douteuse, entra dans le magasin du revendeur.

– Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame Charles ?

– Père Micou, votre neveu n'est pas là ?

– Il est en course, au grand bureau de la poste aux lettres ; il va rentrer tout à l'heure.

– M. Badinot voudrait qu'il portât tout de suite cette lettre à son adresse ; il n'y a pas de réponse, mais c'est très-pressé.

– Dans un quart d'heure il sera en route, madame Charles.

– Et qu'il se dépêche.

– Soyez tranquille.

La bonne sortit.

– C'est donc la bonne d'un de vos locataires, père Micou ?

– Eh ! non ! Colas, c'est la bonne de ma rentière, Mme de Saint-Ildefonse. Mais M. Badinot est son oncle ; il est venu hier de la campagne, dit le logeur, qui examinait la lettre ; puis il ajouta en lisant l'adresse : Vois donc : que ça de belles connaissances ! Quand je te dis que c'est des gens calés : il écrit à un vicomte.

– Ah bah !

– Tiens, vois plutôt : *À Monsieur le vicomte de Saint-Remy, rue de Chaillot… Très-pressée… À lui-même.* J'espère que quand on loge des rentières qui ont des oncles qui écrivent à des vicomtes, on peut bien ne pas tenir aux passe-ports de quelques locataires du haut de la maison, hein ?

– Je crois bien. Allons, à tout à l'heure, père Micou. Je vas attacher mon chien à votre porte avec sa charrette ; je porterai ce que j'ai à porter à pied… Préparez ma marchandise et mon argent, que je n'aie qu'à filer.

– Sois tranquille : quatre bonnes plaques de tôle de deux pieds carrés chaque, trois barres de fer de trois pieds et deux charnières pour ta soupape. Cette soupape me paraît drôle ; enfin c'est égal… est-ce là tout ?

– Oui, et mon argent ?

– Et ton argent… Mais dis donc, avant de t'en aller, faut que je te dise… depuis que tu es là… je t'examine…

– Eh bien ?

– Je ne sais pas… mais tu as l'air d'avoir quelque chose.

– Moi ?

– Oui.

– Vous êtes fou. Si j'ai quelque chose… c'est que… j'ai faim.

– Tu as faim… tu as faim… c'est possible… mais on dirait que tu veux avoir l'air gai, et qu'au fond tu as quelque chose qui te pince et qui te cuit… *une puce à la muette*(16), comme dit l'autre… et pour que ça te démange, il faut que ça te gratte fort… car tu n'es pas bégueule.

– Je vous dis que vous êtes fou, père Micou, dit Nicolas en tressaillant malgré lui.

– On dirait que tu viens de trembler, vois-tu.

– C'est mon bras qui me fait mal.

– Alors n'oublie pas ma recette, ça te guérira.

– Merci, père Micou… à tout à l'heure.

Et le bandit sortit.

Le receleur, après avoir dissimulé les saumons de cuivre derrière son buffet, s'occupait de rassembler les différents objets que lui avait demandés Nicolas, lorsqu'un nouveau personnage entra dans sa boutique.

C'était un homme de cinquante ans environ, à figure fine et sagace, portant un épais collier de favoris gris très-touffu et des besicles d'or ; il était vêtu avec assez de recherche ; les larges manches de son paletot brun, à parements de velours noir, laissaient voir des mains gantées de gants paille ; ses bottes devaient avoir été enduites la veille d'un brillant vernis.

Tel était M. Badinot, l'oncle de la rentière, cette Mme de Saint-Ildefonse dont la position sociale faisait l'orgueil et la sécurité du père Micou.

On se souvient peut-être que M. Badinot, ancien avoué, chassé de sa corporation, alors chevalier d'industrie et agent d'affaires équivoques, servait d'espion au baron de Graün et avait donné à ce diplomate des renseignements assez nombreux et très-précis sur bon nombre des personnages de cette histoire.

– Mme Charles vient de vous donner une lettre à porter, dit M. Badinot au logeur.

– Oui, monsieur… Mon neveu va rentrer… dans un moment il partira.

– Non, rendez-moi cette lettre… je me suis ravisé, j'irai moi-même chez le vicomte de Saint-Remy, dit M. Badinot en appuyant avec intention et fatuité sur cette adresse aristocratique.

– Voici la lettre, monsieur… Vous n'avez pas d'autre commission ?

– Non, père Micou, dit M. Badinot d'un air protecteur ; mais j'ai des reproches à vous faire.

– À moi, monsieur ?

– De très-graves reproches.

– Comment, monsieur ?

– Certainement… Mme de Saint-Ildefonse paie très-cher votre premier ; ma nièce est une de ces locataires auxquelles on doit les plus grands égards ; elle est venue de confiance dans cette maison ; redoutant le bruit des voitures, elle espérait être ici comme à la campagne.

– Et elle y est, c'est ici comme un hameau… Vous devez vous y connaître, vous, monsieur, qui habitez la campagne… c'est ici comme un vrai hameau.

– Un hameau ? Il est joli ! Toujours un tapage infernal.

– Pourtant il est impossible de trouver une maison plus tranquille ; au-dessus de madame il y a un chef d'orchestre du café des Aveugles et un commis voyageur… Au-dessus, un autre commis voyageur. Au-dessus il y a…

– Il ne s'agit pas de ces personnes-là, elles sont fort tranquilles et fort honnêtes, ma nièce n'en disconvient pas ; mais il y a au quatrième un gros boiteux que Mme de Saint-Ildefonse a rencontré hier encore ivre dans l'escalier ; il poussait des cris de sauvage ; elle en a eu presque une révolution, tant elle a été effrayée… Si vous croyez qu'avec de tels locataires votre maison ressemble à un hameau…

– Monsieur, je vous jure que je n'attends que l'occasion pour mettre ce gros boiteux à la porte ; il m'a payé sa dernière quinzaine d'avance sans quoi il serait déjà dehors.

– Il ne fallait pas l'accepter pour locataire.

– Mais, sauf lui, j'espère que madame n'a pas à se plaindre ; il y a un facteur à la petite poste, qui est la crème des honnêtes gens ; et au-dessus, à côté de la chambre du gros boiteux, une femme et sa fille qui ne bougent pas plus que des marmottes.

– Encore une fois, Mme de Saint-Ildefonse ne se plaint que du gros boiteux : c'est le cauchemar de la maison que ce drôle-là ! Je vous en préviens, si vous le gardez, il fera déserter tous les honnêtes gens.

– Je le renverrai, soyez tranquille… je ne tiens pas à lui.

– Et vous ferez bien… car on ne tiendrait pas à votre maison.

– Ce qui ne ferait pas mon affaire… Aussi, monsieur, regardez le gros boiteux comme déjà parti, car il n'a plus que quatre jours à rester ici.

– C'est beaucoup trop ; enfin ça vous regarde… À la première algarade, ma nièce abandonne cette maison.

– Soyez tranquille, monsieur.

– Tout ceci est dans votre intérêt, mon cher. Faites-en votre profit… car je n'ai qu'une parole, dit M. Badinot d'un air protecteur.

Et il sortit.

Avons-nous besoin de dire que cette femme et cette jeune fille, qui vivaient si solitaires, étaient les deux victimes de la cupidité du notaire ?



Nous conduirons le lecteur dans le triste réduit qu'elles habitaient.

V

Les victimes d'un abus de confiance

Lorsque l'abus de confiance est puni, terme moyen de punition : deux mois de prison et vingt-cinq francs d'amende.

Art. 406 et 408 du Code pénal

Que le lecteur se figure un cabinet situé au quatrième étage de la triste maison du passage de la Brasserie.

Un jour pâle et sombre pénètre à peine dans cette pièce étroite par une petite fenêtre à un seul vantail, garnie de trois vitres fêlées, sordides ; un papier délabré, d'une couleur jaunâtre, couvre les murailles ; aux angles du plafond lézardé pendent d'épaisses toiles d'araignées. Le sol, décarrelé en plusieurs endroits, laisse voir çà et là les poutres et les lattes qui supportent les carreaux.

Une table de bois blanc, une chaise, une vieille malle sans serrure et un lit de sangle à dossier de bois garni d'un mince matelas, de draps de grosse toile bise et d'une vieille couverture de laine brune, tel est le mobilier de ce garni.

Sur la chaise est assise Mme la baronne de Fermont.

Dans le lit repose Mlle Claire de Fermont (tel était le nom des deux victimes de Jacques Ferrand).

Ne possédant qu'un lit, la mère et la fille s'y couchaient tour à tour, se partageant ainsi les heures de la nuit.

Trop d'inquiétudes, trop d'angoisses torturaient la mère pour qu'elle cédât souvent au sommeil ; mais sa fille y trouvait du moins quelques instants de repos et d'oubli.

Dans ce moment elle dormait.

Rien de plus touchant, de plus douloureux, que le tableau de cette misère imposée par la cupidité du notaire à deux femmes jusqu'alors habituées aux modestes douceurs de l'aisance et entourées dans leur ville natale de la considération qu'inspire toujours une famille honorable et honorée.

Mme de Fermont a trente-six ans environ ; sa physionomie est à la fois remplie de douceur et de noblesse ; ses traits, autrefois d'une

beauté remarquable, sont pâles et altérés ; ses cheveux noirs, séparés sur son front et aplatis en bandeaux, se tordent derrière sa tête ; le chagrin y a déjà mêlé quelques mèches argentées. Vêtue d'une robe de deuil rapiécée en plusieurs endroits, Mme de Fermont, le front appuyé sur sa main, s'accoude au misérable chevet de sa fille et la regarde avec une affliction inexprimable.

Claire n'a que seize ans ; le candide et doux profil de son visage, amaigri comme celui de sa mère, se dessine sur la couleur grise des gros draps dont est recouvert son traversin, rempli de sciure de bois.

Le teint de la jeune fille a perdu de son éclatante pureté ; ses grands yeux fermés projettent jusque sur ses joues creuses leur double frange de longs cils noirs. Autrefois roses et humides, mais alors sèches et pâles, ses lèvres entr'ouvertes laissent entrevoir le blanc émail de ses dents ; le rude contact des draps grossiers et de la couverture de laine avait rougi, marbré en plusieurs endroits la carnation délicate du cou, des épaules et des bras de la jeune fille.

De temps à autre, un léger tressaillement rapprochait ses sourcils minces et veloutés, comme si elle eût été poursuivie par un rêve pénible. L'aspect de ce visage, déjà empreint d'une expression morbide, est pénible ; on y découvre les sinistres symptômes d'une maladie qui couve et menace.

Depuis longtemps Mme de Fermont n'avait plus de larmes ; elle attachait sur sa fille un œil sec et enflammé par l'ardeur d'une fièvre lente qui la minait sourdement. De jour en jour, Mme de Fermont se trouvait plus faible ; ainsi que sa fille, elle ressentait ce malaise, cet accablement, précurseurs certains d'un mal grave et latent ; mais, craignant d'effrayer Claire, et ne voulant pas surtout, si cela peut se dire, s'effrayer soi-même, elle luttait de toutes ses forces contre les premières atteintes de la maladie.

Par des motifs d'une générosité pareille, Claire, afin de ne pas inquiéter sa mère, tâchait de dissimuler ses souffrances. Ces deux malheureuses créatures, frappées des mêmes chagrins, devaient être encore frappées des mêmes maux.

Il arrive un moment suprême dans l'infortune où l'avenir se montre sous un aspect si effrayant que les caractères les plus énergiques, n'osant l'envisager en face, ferment les yeux et tâchent de se tromper par de folles illusions.

Telle était la position de Mme et de Mlle de Fermont.

Exprimer les tortures de cette femme, pendant les longues heures où elle contemplait ainsi son enfant endormie, songeant au passé, au présent, à l'avenir, serait peindre ce que les augustes et saintes douleurs d'une mère ont de plus poignant, de plus désespéré, de plus

insensé ; souvenirs enchanteurs, craintes sinistres, prévisions terribles, regrets amers, abattement mortel, élans de fureur impuissante contre l'auteur de tant de maux, supplications vaines, prières violentes, et enfin… enfin… doutes effrayants sur la toute-puissante justice de celui qui reste inexorable à ce cri arraché des entrailles maternelles… à ce cri sacré dont le retentissement doit pourtant arriver jusqu'au ciel : Pitié pour ma fille !

– Comme elle a froid, maintenant ! disait la pauvre mère en touchant légèrement de sa main glacée les bras glacés de son enfant, elle a bien froid… Il y a une heure elle était brûlante… c'est la fièvre !… Heureusement elle ne sait pas l'avoir… Mon Dieu, qu'elle a froid !… Cette couverture est si mince aussi… Je mettrais bien mon vieux châle sur le lit… mais si je l'ôte de la porte où je l'ai suspendu… ces hommes ivres viendront encore comme hier regarder au travers des trous qui sont à la serrure ou par les ais disjoints du chambranle…

« Quelle horrible maison, mon Dieu ! Si j'avais su comment elle était habitée… avant de payer notre quinzaine d'avance… nous ne serions pas restées ici… mais je ne savais pas… Quand on est sans papiers, on est repoussé des autres maisons garnies. Pouvais-je deviner que j'aurais jamais besoin de passe-port ?… Quand je suis partie d'Angers dans ma voiture… parce que je ne croyais pas convenable que ma fille voyageât dans une voiture publique… pouvais-je croire que…

Puis, s'interrompant avec un élan de colère :

– Mais c'est pourtant infâme, cela… parce que ce notaire a voulu me dépouiller, me voici réduite aux plus affreuses extrémités, et contre lui je ne puis rien !… Rien !… Si… Dans le cas où j'aurais de l'argent je pourrais plaider ; plaider… pour entendre traîner dans la boue la mémoire de mon bon et noble frère… pour entendre dire que dans sa ruine il a mis fin à ses jours, après avoir dissipé toute ma fortune et celle de ma fille… Plaider… pour entendre dire qu'il nous a réduites à la dernière misère !… Oh ! jamais ! Jamais !

« Pourtant… si la mémoire de mon frère est sacrée… la vie… l'avenir de ma fille… me sont aussi sacrés… mais je n'ai pas de preuves contre le notaire, moi, et c'est soulever un scandale inutile…

« Ce qui est affreux… affreux, reprit-elle après un moment de silence, c'est que quelquefois, aigrie, irritée par ce sort atroce, j'ose accuser mon frère… donner raison au notaire contre lui… comme si, en ayant deux noms à maudire, ma peine serait soulagée… et puis je m'indigne de mes suppositions injustes, odieuses… contre le meilleur, le plus loyal des frères. Oh ! ce notaire, il ne sait pas toutes les effroyables conséquences de son vol… Il a cru ne voler que de l'argent,

ce sont deux âmes qu'il torture… deux femmes qu'il fait mourir à petit feu…

« Hélas ! oui, je n'ose jamais dire à ma pauvre enfant toutes mes craintes pour ne pas la désoler… mais je souffre… j'ai la fièvre… je ne me soutiens qu'à force d'énergie ; je sens en moi les germes d'une maladie… dangereuse peut-être… oui, je la sens venir… elle s'approche… ma poitrine brûle ; ma tête se fend… Ces symptômes sont plus graves que je ne veux me l'avouer à moi-même… Mon Dieu… si j'allais tomber… tout à fait malade… si j'allais mourir !…

« Non ! Non ! s'écria Mme de Fermont avec exaltation, je ne veux pas… je ne veux pas mourir… Laisser Claire… à seize ans… sans ressources, seule, abandonnée au milieu de Paris… est-ce que cela est possible ?… Non ! je ne suis pas malade, après tout… qu'est-ce que j'éprouve ? un peu de chaleur à la poitrine, quelque pesanteur à la tête ; c'est la suite du chagrin, des insomnies, du froid, des inquiétudes ; tout le monde à ma place ressentirait cet abattement… mais cela n'a rien de sérieux. Allons, allons, pas de faiblesse… mon Dieu ! c'est en se laissant aller à des idées pareilles, c'est en s'écoutant ainsi… que l'on tombe réellement malade… et j'en ai bien le loisir, vraiment !… Ne faut-il pas que je m'occupe de trouver de l'ouvrage pour moi et pour Claire, puisque cet homme qui nous donnait des gravures à colorier…

Après un moment de silence, Mme de Fermont ajouta avec indignation :

– Oh ! cela est abominable !… Mettre ce travail au prix de la honte de Claire !… Nous retirer impitoyablement ce chétif moyen d'existence, parce que je n'ai pas voulu que ma fille allât travailler seule le soir chez lui !… Peut-être trouverons-nous de l'ouvrage ailleurs, en couture ou en broderie… Mais, quand on ne connaît personne, c'est si difficile !… Dernièrement encore, j'ai tenté en vain… Lorsqu'on est si misérablement logé, on n'inspire aucune confiance, et pourtant la petite somme qui nous reste une fois épuisée, que faire ?… Que devenir ?… Il ne nous restera plus rien… mais plus rien… sur la terre… mais pas une obole… et j'étais riche pourtant !… Ne songeons pas à cela… ces pensées me donnent le vertige… me rendent folle… Voilà ma faute, c'est de trop m'appesantir sur ces idées, au lieu de tâcher de m'en distraire… C'est cela qui m'aura rendue malade… non, non, je ne suis pas malade… je crois même que j'ai moins de fièvre, ajouta la malheureuse mère en se tâtant le pouls elle-même.

Mais, hélas ! les pulsations précipitées, saccadées, irrégulières, qu'elle sentit battre sous sa peau à la fois sèche et froide ne lui laissèrent pas d'illusion.

Après un moment de morne et sombre désespoir, elle dit avec amertume :

– Seigneur, mon Dieu ! pourquoi nous accabler ainsi ? Quel mal avons-nous jamais fait ? Ma fille n'était-elle pas un modèle de candeur et de piété ? son père, l'honneur même ? N'ai-je pas toujours vaillamment rempli mes devoirs d'épouse et de mère ? Pourquoi permettre qu'un misérable fasse de nous ses victimes ?… Cette pauvre enfant surtout !… Quand je pense que sans le vol de ce notaire je n'aurais aucune crainte sur le sort de ma fille… Nous serions à cette heure dans notre maison, sans inquiétude pour l'avenir, seulement tristes et malheureuses de la mort de mon pauvre frère ; dans deux ou trois ans, j'aurais songé à marier Claire, et j'aurais trouvé un homme digne d'elle, si bonne, si charmante, si belle !… Qui n'eût pas été heureux d'obtenir sa main ?… Je voulais d'ailleurs, me réservant une petite pension pour vivre auprès d'elle, lui abandonner en mariage tout ce que je possédais, cent mille écus au moins… car j'aurais pu encore faire quelques économies ; et quand une jeune personne aussi jolie, aussi bien élevée que mon enfant chérie, apporte en dot plus de cent mille écus…

Puis, revenant par un douloureux contraste à la triste réalité de sa position, Mme de Fermont s'écria dans une sorte de délire :

– Mais il est pourtant impossible que, parce que le notaire le veut, je voie patiemment ma fille réduite à la plus affreuse misère… elle qui avait droit à tant de félicité…

« Si les lois laissent ce crime impuni, je ne le laisserai pas ; car, enfin, si le sort me pousse à bout, si je ne trouve pas moyen de sortir de l'atroce position où ce misérable m'a jetée avec mon enfant, je ne sais pas ce que je ferai… je serai capable de le tuer, moi, cet homme. Après, on fera de moi ce qu'on voudra… j'aurai pour moi toutes les mères…

« Oui… mais ma fille ?… Ma fille ? La laisser seule, abandonnée, voilà ma terreur, voilà pourquoi je ne veux pas mourir… voilà pourquoi je ne puis pas tuer cet homme. Que deviendrait-elle ? elle a seize ans… elle est jeune et sainte comme un ange… mais elle est si belle !… Mais l'abandon, mais la misère, mais la faim… quel effrayant vertige tous ces malheurs réunis ne peuvent-ils pas causer à une enfant de cet âge… et alors… et alors dans quel abîme ne peut-elle pas tomber ?

« Oh ! c'est affreux… à mesure que je creuse ce mot, misère, j'y trouve d'épouvantables choses. La misère… la misère est atroce pour tous, mais peut-être plus atroce encore pour ceux qui ont toute leur vie vécu dans l'aisance. Ce que je ne me pardonne pas, c'est, en présence

de tant de maux menaçants, de ne pouvoir vaincre un malheureux sentiment de fierté. Il me faudrait voir ma fille manquer absolument de pain pour me résigner à mendier… Comme je suis lâche, pourtant !

Et elle ajouta avec une sombre amertume :

– Ce notaire m'a réduite à l'aumône, il faut pourtant que je me rompe aux nécessités de ma position ; il ne s'agit plus de scrupules, de délicatesse, cela était bon autrefois ; maintenant il faut que je tende la main pour ma fille et pour moi ; oui, si je ne trouve pas de travail… il faudra bien me résoudre à implorer la charité des autres, puisque le notaire l'aura voulu.

« Il y a sans doute là-dedans une adresse, un art que l'expérience vous donne ; j'apprendrai ; c'est un métier comme un autre, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation délirante. Il me semble pourtant que j'ai tout ce qu'il faut pour intéresser… des malheurs horribles, immérités, et une fille de seize ans… un ange… oui, mais il faut savoir, il faut oser faire valoir ces avantages ; j'y parviendrai. Après tout, de quoi me plaindrais-je ? s'écria-t-elle avec un éclat de rire sinistre. La fortune est précaire, périssable… Le notaire m'aura au moins appris un état.

Mme de Fermont resta un moment absorbée dans ses pensées ; puis elle reprit avec plus de calme :

– J'ai souvent pensé à demander un emploi ; ce que j'envie, c'est le sort de la domestique de cette femme qui loge au premier ; si j'avais cette place, peut-être, avec mes gages, pourrais-je suffire aux besoins de Claire… peut-être, par la protection de cette femme, pourrais-je trouver quelque ouvrage pour ma fille… qui resterait ici… Comme cela je ne la quitterais pas. Quel bonheur… si cela pouvait s'arranger ainsi !… Oh ! non, non, ce serait trop beau… ce serait un rêve !… Et puis, pour prendre sa place, il faudrait faire renvoyer cette servante… et peut-être son sort serait-il alors aussi malheureux que le nôtre. Eh bien ! tant pis, tant pis… a-t-on mis du scrupule à me dépouiller, moi ? Ma fille avant tout. Voyons, comment m'introduire chez cette femme du premier ? Par quel moyen évincer sa domestique ? Car une telle place serait pour nous une position inespérée.

Deux ou trois coups violents frappés à la porte firent tressaillir Mme de Fermont et éveillèrent sa fille en sursaut.

– Mon Dieu ! maman, qu'y a-t-il ? s'écria Claire en se levant brusquement sur son séant ; puis, par un mouvement machinal, elle jeta ses bras autour du cou de sa mère, qui, aussi effrayée, se serra contre sa fille en regardant la porte avec terreur.

– Maman, qu'est-ce donc ? répéta Claire.

– Je ne sais, mon enfant… Rassure-toi… ce n’est rien… on a seulement frappé… c’est peut-être la réponse qu’on nous apporte de la poste restante…

À cet instant la porte vermoulue s’ébranla de nouveau sous le choc de plusieurs vigoureux coups de poing.

– Qui est là ? dit Mme de Fermont d’une voix tremblante.

Une voix ignoble, rauque, enrouée, répondit :

– Ah çà ! vous êtes donc sourdes, les voisines ? Ohé !… les voisines ! Ohé !…

– Que voulez-vous ? Monsieur, je ne vous connais pas, dit Mme de Fermont en tâchant de dissimuler l’altération de sa voix.

– Je suis Robin… votre voisin… donnez-moi du feu pour allumer ma pipe… allons, houp ! et plus vite que ça !

– Mon Dieu ! c’est cet homme boiteux qui est toujours ivre, dit tout bas la mère à sa fille.

– Ah çà !… allez-vous me donner du feu, ou j’enfonce tout… nom d’un tonnerre !

– Monsieur… je n’ai pas de feu…

– Vous devez avoir des allumettes chimiques… tout le monde en a… ouvrez-vous… voyons ?

– Monsieur… retirez-vous…

– Vous ne voulez pas ouvrir, une fois… deux fois ?…

– Je vous prie de vous retirer ou j’appelle…

– Une fois… deux fois… trois fois… non… vous ne voulez pas ? Alors je démolis tout !… Hue ! donc.

Et le misérable donna un si furieux coup dans la porte qu’elle céda, la méchante serrure qui la fermait ayant été brisée.

Les deux femmes poussèrent un grand cri d’effroi.

Mme de Fermont, malgré sa faiblesse, se précipita au-devant du bandit au moment où il mettait un pied dans le cabinet et lui barra le passage.

– Monsieur, cela est indigne ! Vous n’entrerez pas ! s’écria la malheureuse mère en retenant de toutes ses forces la porte entrebâillée. Je vais crier au secours…

Et elle frissonnait à l’aspect de cet homme à figure hideuse et avinée.

– De quoi, de quoi ? reprit-il, est-ce que l’on ne s’oblige pas entre voisins ? Il fallait m’ouvrir, j’aurais rien enfoncé.

Puis, avec l'obstination stupide de l'ivresse, il ajouta, en chancelant sur ses jambes inégales :

– Je veux entrer, j'entrerai… et je ne sortirai pas que je n'aie allumé ma pipe.

– Je n'ai ni feu ni allumettes. Au nom du ciel, monsieur, retirez-vous.

– C'est pas vrai, vous dites ça pour que je ne voie pas la petite qui est couchée. Hier vous avez bouché les trous de la porte. Elle est gentille, je veux la voir… Prenez garde à vous… je vous casse la figure, si vous ne me laissez pas entrer… je vous dis que je verrai la petite dans son lit et que j'allumerai ma pipe… Ou bien je démolis tout ! Et vous avec !…

– Au secours, mon Dieu !… Au secours !… cria Mme de Fermont, qui sentit la porte céder sous un violent coup d'épaule du gros boiteux.

Intimidé par ces cris, l'homme fit un pas en arrière et montra le poing à Mme de Fermont en lui disant :

– Tu me payeras ça, va… Je reviendrai cette nuit, je t'empoignerai la langue et tu ne pourras pas crier…

Et le gros boiteux, comme on l'appelait à l'île du Ravageur, descendit en proférant d'horribles menaces.

Mme de Fermont, craignant qu'il ne revînt sur ses pas et voyant la serrure brisée, traîna la table contre la porte afin de la barricader.

Claire avait été si émue, si bouleversée de cette horrible scène, qu'elle était retombée sur son grabat presque sans mouvement, en proie à une crise nerveuse.

Mme de Fermont, oubliant sa propre frayeur, courut à sa fille, la serra dans ses bras, lui fit boire un peu d'eau et, à force de soins, de caresses, parvint à la ranimer.

Elle la vit bientôt reprendre peu à peu ses sens et lui dit :

– Calme-toi… rassure-toi, ma pauvre enfant… ce méchant homme s'en est allé.

Puis la malheureuse mère s'écria avec un accent d'indignation et de douleur indicible :

– C'est pourtant ce notaire qui est la cause première de toutes nos tortures !…

Claire regardait autour d'elle avec autant d'étonnement que de crainte.

– Rassure-toi, mon enfant, reprit Mme de Fermont en embrassant tendrement sa fille, ce misérable est parti.

– Mon Dieu, maman, s'il allait remonter ? Tu vois bien, tu as crié au secours, et personne n'est venu… Oh ! je t'en supplie, quittons cette maison… j'y mourrai de peur.

– Comme tu trembles !… Tu as la fièvre.

– Non, non, dit la jeune fille pour rassurer sa mère, ce n'est rien, c'est la frayeur, cela se passe… Et toi, comment vas-tu ? Donne tes mains… Mon Dieu, comme elles sont brûlantes ! Vois-tu, c'est toi qui souffres, tu veux me le cacher.

– Ne crois pas cela, je me trouvais mieux que jamais ! C'est l'émotion que cet homme m'a causée qui me rend ainsi ; je dormais sur la chaise très-profondément, je ne me suis éveillée qu'en même temps que toi…

– Pourtant, maman, tes pauvres yeux sont bien rouges… bien enflammés !

– Ah ! tu conçois, mon enfant, sur une chaise, le sommeil repose moins… vois-tu !

– Bien vrai, tu ne souffres pas ?

– Non, non, je t'assure… Et toi ?

– Ni moi non plus ; seulement je tremble encore de peur. Je t'en supplie, maman, quittons cette maison.

– Et où irons-nous ? Tu sais avec combien de peine nous avons trouvé ce malheureux cabinet… car nous sommes malheureusement sans papiers, et puis nous avons payé quinze jours d'avance, on ne nous rendrait pas notre argent… et il nous reste si peu, si peu… que nous devons ménager le plus possible.

– Peut-être M. de Saint-Remy te répondra-t-il un jour ou l'autre.

– Je ne l'espère plus… Il y a si longtemps que je lui ai écrit !

– Il n'aura pas reçu ta lettre… Pourquoi ne lui écrirais-tu pas de nouveau ? D'ici à Angers ce n'est pas si loin, nous aurions bien vite sa réponse.

– Ma pauvre enfant, tu sais combien cela m'a coûté déjà…

– Que risques-tu ? Il est si bon malgré sa brusquerie ! N'était-il pas un des plus vieux amis de mon père ?… Et puis enfin il est notre parent…

– Mais il est pauvre lui-même ; sa fortune est bien modeste… Peut-être ne nous répond-il pas pour s'éviter le chagrin de nous refuser.

– Mais s'il n'avait pas reçu ta lettre, maman ?

– Et s'il l'a reçue, mon enfant… De deux choses l'une : ou il est lui-même dans une position trop gênée pour venir à notre secours… ou il

ne ressent aucun intérêt pour nous : alors à quoi bon nous exposer à un refus ou à une humiliation ?

– Allons, courage, maman, il nous reste encore un espoir… Peut-être ce matin nous rapportera-t-on une bonne réponse…

– De M. d'Orbigny ?

– Sans doute… Cette lettre dont vous aviez fait autrefois le brouillon était si simple, si touchante… exposait si naturellement notre malheur, qu'il aura pitié de nous… Vraiment, je ne sais qui me dit que vous avez tort de désespérer de lui.

– Il a si peu de raisons de s'intéresser à nous ! Il avait, il est vrai, autrefois connu ton père, et j'avais souvent entendu mon pauvre frère parler de M. d'Orbigny comme d'un homme avec lequel il avait eu de très-bonnes relations avant que celui-ci ne quittât Paris pour se retirer en Normandie avec sa jeune femme.

– C'est justement cela qui me fait espérer ; il a une jeune femme, elle sera compatissante… Et puis, à la campagne, on peut faire tant de bien ! Il vous prendrait, je suppose, pour femme de charge, moi je travaillerais à la lingerie… Puisque M. d'Orbigny est très-riche, dans une grande maison il y a toujours de l'emploi…

– Oui ; mais nous avons si peu de droits à son intérêt !…

– Nous sommes si malheureuses !

– C'est un titre aux yeux des gens très-charitables, il est vrai.

– Espérons que M. d'Orbigny et sa femme le sont…

– Enfin, dans le cas où il ne faudrait rien attendre de lui, je surmonterais encore ma fausse honte, et j'écrirais à Mme la duchesse de Lucenay.

– Cette dame dont M. de Saint-Remy nous parlait si souvent, dont il vantait sans cesse le bon cœur et la générosité ?

– Oui, la fille du prince de Noirmont. Il l'a connue toute petite, et il la traitait presque comme son enfant… car il était intimement lié avec le prince. Mme de Lucenay doit avoir de nombreuses connaissances, elle pourrait peut-être trouver à nous placer.

– Sans doute, maman ; mais je comprends ta réserve, tu ne la connais pas du tout, tandis qu'au moins mon père et mon pauvre oncle connaissaient un peu M. d'Orbigny.

– Enfin, dans le cas où Mme de Lucenay ne pourrait rien faire pour nous, j'aurais recours à une dernière ressource.

– Laquelle, maman ?

– C'est une bien faible… une bien folle espérance, peut-être ; mais

pourquoi ne pas la tenter ?… Le fils de M. de Saint-Remy est…

– M. de Saint-Remy a un fils ? s’écria Claire en interrompant sa mère avec étonnement.

– Oui, mon enfant, il a un fils…

– Il n’en parlait jamais… il ne venait jamais à Angers…

– En effet, et pour des raisons que tu ne peux connaître, M. de Saint-Remy, ayant quitté Paris il y a quinze ans, n’a pas revu son fils depuis cette époque.

– Quinze ans sans voir son père… cela est-il possible, mon Dieu.

– Hélas ! oui, tu le vois… Je te dirai que le fils de M. de Saint-Remy étant fort répandu dans le monde, et fort riche…

– Fort riche ?… Et son père est pauvre ?

– Toute la fortune de M. de Saint-Remy fils vient de sa mère…

– Mais il n’importe… comment laisse-t-il son père… ?

– Son père n’aurait rien accepté de lui.

– Pourquoi cela ?

– C’est encore une question à laquelle je ne puis répondre, ma chère enfant. Mais j’ai entendu dire par mon pauvre frère qu’on vantait beaucoup la générosité de ce jeune homme… Jeune et généreux, il doit être bon… Aussi, apprenant par moi que mon mari était l’ami intime de son père, peut-être voudra-t-il bien s’intéresser à nous pour tâcher de nous trouver de l’ouvrage ou de l’emploi… il a des relations si brillantes, si nombreuses, que cela lui sera facile…

– Et puis l’on saurait par lui peut-être si M. de Saint-Remy, son père, n’aurait pas quitté Angers avant que vous ne lui ayez écrit ; cela expliquerait alors son silence.

– Je crois que M. de Saint-Remy, mon enfant, n’a conservé aucune relation. Enfin, c’est toujours à tenter…

– À moins que M. d’Orbigny ne vous réponde d’une manière favorable… et, je vous le répète, je ne sais pourquoi, malgré moi, j’ai de l’espoir.

– Mais voilà plusieurs jours que je lui ai écrit, mon enfant, lui exposant les causes de notre malheur, et rien… rien encore… Une lettre mise à la poste avant quatre heures du soir arrive le lendemain matin à la terre des Aubiers… Depuis cinq jours, nous pourrions avoir reçu sa réponse…

– Peut-être cherche-t-il, avant de t’écrire, de quelle manière il pourra nous être utile avant de nous répondre.

– Dieu t'entende, mon enfant !

– Cela me paraît tout simple, maman… S'il ne pouvait rien pour nous, il t'en aurait instruite tout de suite.

– À moins qu'il ne veuille rien faire…

– Ah ! maman… est-ce possible ? Dédaigner de nous répondre et nous laisser espérer quatre jours, huit jours, peut-être… car lorsqu'on est malheureux on espère toujours…

– Hélas ! mon enfant, il y a quelquefois tant d'indifférence pour les maux que l'on ne connaît pas !

– Mais votre lettre…

– Ma lettre ne peut lui donner une idée de nos inquiétudes, de nos souffrances de chaque minute ; ma lettre lui peindra-t-elle notre vie si malheureuse, nos humiliations de toutes sortes, notre existence dans cette affreuse maison, la frayeur que nous avons eue tout à l'heure encore ?… Ma lettre lui peindra-t-elle enfin l'horrible avenir qui nous attend, si… ? Mais, tiens… mon enfant, ne parlons pas de cela… Mon Dieu… tu trembles… tu as froid…

– Non, maman… ne fais pas attention ; mais, dis-moi, supposons que tout nous manque, que le peu d'argent qui nous reste là, dans cette malle, soit dépensé… il serait donc possible que dans une ville riche comme Paris… nous mourussions toutes les deux de faim et de misère… faute d'ouvrage, et parce qu'un méchant homme t'a pris tout ce que tu avais ?…

– Tais-toi, malheureuse enfant…

– Mais enfin, maman, cela est donc possible ?…

– Hélas !…

– Mais Dieu, qui sait tout, qui peut tout, comment nous abandonne-t-il ainsi, lui que nous n'avons jamais offensé ?

– Je t'en supplie, mon enfant, n'aie pas de ces idées désolantes… j'aime mieux encore te voir espérer, sans grande raison peut-être… Allons, rassure-moi au contraire par tes chères illusions ; je ne suis que trop sujette au découragement… tu sais bien…

– Oui ! oui ! espérons… cela vaut mieux. Le neveu du portier va sans doute revenir aujourd'hui de la poste restante avec une lettre… Encore une course à payer sur votre petit trésor… et par ma faute… Si je n'avais pas été si faible hier et aujourd'hui, nous serions allées à la poste nous-mêmes, comme avant-hier… mais vous n'avez pas voulu me laisser seule ici en y allant vous-même.

– Le pouvais-je… mon enfant ?… Juge donc… tout à l'heure… ce misérable qui a enfoncé cette porte, si tu t'étais trouvée seule ici,

pourtant !

– Oh ! maman, tais-toi… rien qu'à y songer, cela épouvante…

À ce moment, on frappa assez brusquement à la porte.

– Ciel !… c'est lui ! s'écria Mme de Fermont encore sous sa première impression de terreur. Et elle poussa de toutes ses forces la table contre la porte.

Ses craintes cessèrent lorsqu'elle entendit la voix du père Micou.

– Madame, mon neveu André arrive de la poste restante… C'est une lettre avec un X et un Z pour adresse… ça vient de loin… Il y a huit sous de port et la commission… c'est vingt sous…

– Maman… une lettre de province, nous sommes sauvés… c'est de M. de Saint-Remy ou de M. d'Orbigny ! Pauvre mère, tu ne souffriras plus, tu ne t'inquiéteras plus de moi, tu seras heureuse… Dieu est juste… Dieu est bon !… s'écria la jeune fille ; et un rayon d'espoir éclaira sa douce et charmante figure.

– Oh ! monsieur, merci… donnez… donnez vite ! dit Mme de Fermont en dérangeant la table à la hâte et en entrebâillant la porte.

– C'est vingt sous, madame, dit le receleur en montrant la lettre si impatiemment désirée.

– Je vais vous payer, monsieur.

– Ah ! madame, par exemple… il n'y a pas de presse… Je monte aux combles ; dans dix minutes je redescends, je prendrai l'argent en passant.

Le revendeur remit la lettre à Mme de Fermont et disparut.

– La lettre est de Normandie… Sur le timbre il y a Les Aubiers… c'est de M. d'Orbigny ! s'écria Mme de Fermont en examinant l'adresse : *À Madame X. Z., poste restante, à Paris*(17).

– Eh bien, maman, avais-je raison ?… Mon Dieu, comme le cœur me bat !

– Notre bon ou mauvais sort est là pourtant…, dit Mme de Fermont d'une voix altérée, en montrant la lettre.

Deux fois sa main tremblante s'approcha du cachet pour le rompre.

Elle n'en eut pas le courage.

Peut-on espérer de peindre la terrible angoisse à laquelle sont en proie ceux qui, comme Mme de Fermont, attendent d'une lettre l'espoir ou le désespoir ?

La brûlante et fiévreuse émotion du joueur dont les dernières pièces sont aventurées sur une carte et qui, haletant, l'œil enflammé, attend

d'un coup décisif sa ruine ou son salut ; cette émotion si violente donnerait pourtant à peine une idée de la terrible angoisse dont nous parlons.

En une seconde l'âme s'élève jusqu'à la plus radieuse espérance, ou retombe dans un découragement mortel. Selon qu'il croit être secouru ou repoussé, le malheureux passe tour à tour par les émotions les plus violemment contraires : ineffables élans de bonheur et de reconnaissance envers le cœur généreux qui s'est apitoyé sur un sort misérable ; amers et douloureux ressentiments contre l'égoïste indifférence !

Lorsqu'il s'agit d'infortunes méritantes, ceux qui donnent souvent donneraient peut-être toujours… et ceux qui refusent toujours donneraient peut-être souvent, s'ils savaient ou s'ils voyaient ce que l'espoir d'un appui bienveillant ou ce que la crainte d'un refus dédaigneux… ce que leur volonté enfin… peut soulever d'ineffable ou d'affreux dans le cœur de ceux qui les implorent.

– Quelle faiblesse ! dit Mme de Fermont avec un triste sourire en s'asseyant sur le lit de sa fille. Encore une fois, ma pauvre Claire, notre sort est là… (Elle montrait la lettre.) Je brûle de le connaître et je n'ose… Si c'est un refus, hélas ! il sera toujours assez tôt…

– Et si c'est une promesse de secours, dis, maman… Si cette pauvre petite lettre contient de bonnes et consolantes paroles qui nous rassureront sur l'avenir en nous promettant un modeste emploi dans la maison de M. d'Orbigny, chaque minute de perdue n'est-elle pas un moment de bonheur perdu ?

– Oui, mon enfant ; mais si au contraire…

– Non, maman, vous vous trompez, j'en suis sûre. Quand je vous disais que M. d'Orbigny n'avait autant tardé à vous répondre que pour pouvoir vous donner quelque certitude favorable… Permettez-moi de voir la lettre, maman ; je suis sûre de deviner, seulement à l'écriture, si la nouvelle est bonne ou mauvaise… Tenez, j'en suis sûre maintenant, dit Claire en prenant la lettre ; rien qu'à voir cette bonne écriture simple, droite et ferme, on devine une main loyale et généreuse, habituée à s'offrir à ceux qui souffrent…

– Je t'en supplie, Claire, pas de folles espérances, sinon j'oserais encore moins ouvrir cette lettre.

– Mon Dieu, bonne petite maman, sans l'ouvrir, moi, je puis te dire à peu près ce qu'elle contient ; écoute-moi : « Madame, votre sort et celui de votre fille sont si dignes d'intérêt que je vous prie de vouloir bien vous rendre auprès de moi dans le cas où vous voudriez vous charger de la surveillance de ma maison… »

– De grâce, mon enfant, je t'en supplie encore… pas d'espoir insensé… Le réveil serait affreux… Voyons, du courage, dit Mme de Fermont en prenant la lettre des mains de sa fille et s'apprêtant à briser le cachet.

– Du courage ? Pour vous, à la bonne heure ! dit Claire, souriant et entraînée par un de ces accès de confiance si naturels à son âge ; moi, je n'en ai pas besoin ; je suis sûre de ce que j'avance. Tenez, voulez-vous que j'ouvre la lettre ? Que je la lise ? Donnez, peureuse…

– Oui, j'aime mieux cela, tiens… Mais non, non, il vaut mieux que ce soit moi !

Et Mme de Fermont rompit le cachet avec un terrible serrement de cœur.

Sa fille, aussi profondément émue, malgré son apparente confiance, respirait à peine.

– Lis tout haut, maman, dit-elle.

– La lettre n'est pas longue ; elle est de la comtesse d'Orbigny, dit Mme de Fermont en regardant la signature.

– Tant mieux, c'est bon signe… Vois-tu, maman, cette excellente jeune dame aura voulu te répondre elle-même.

– Nous allons voir.

Et Mme de Fermont lut ce qui suit d'une voix tremblante :

« Madame,

« M. le comte d'Orbigny, fort souffrant depuis quelque temps, n'a pu vous répondre pendant mon absence… »

– Vois-tu, maman, il n'y a pas de sa faute.

– Écoute, écoute !

« Arrivée ce matin de Paris, je m'empresse de vous écrire, madame, après avoir conféré de votre lettre avec M. d'Orbigny. Il se rappelle fort confusément les relations que vous dites avoir existé entre lui et monsieur votre frère. Quant au nom de monsieur votre mari, madame, il n'est pas inconnu à M. d'Orbigny, mais il ne peut se rappeler en quelle circonstance il l'a entendu prononcer. La prétendue spoliation dont vous accusez si légèrement M. Jacques Ferrand, que nous avons le bonheur d'avoir pour notaire, est, aux yeux de M. d'Orbigny, une cruelle calomnie dont vous n'avez sans doute pas calculé la portée. Ainsi que moi, madame, mon mari connaît et admire l'éclatante probité de l'homme respectable et pieux que vous attaquez si aveuglément. C'est vous dire, madame, que M. d'Orbigny, prenant sans doute part à la fâcheuse position dans laquelle vous vous trouvez, et dont il ne lui appartient pas de rechercher la véritable cause, se voit

dans l'impossibilité de vous secourir.

« Veuillez recevoir, madame, avec l'expression de tous les regrets de M. d'Orbigny, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Comtesse d'ORBIGNY »

La mère et la fille se regardèrent avec une stupeur douloureuse, incapables de prononcer une parole.

Le père Micou frappa à la porte et dit :

– Madame, est-ce que je peux entrer, pour le port et pour la commission ? C'est vingt sous.

– Ah ! c'est juste ; une si bonne nouvelle vaut bien ce que nous dépenserons en deux jours pour notre existence, dit Mme de Fermont avec un sourire amer ; et, laissant la lettre sur le lit de sa fille, elle alla vers une vieille malle sans serrure, se baissa et l'ouvrit.

– Nous sommes volées ! s'écria la malheureuse femme avec épouvante ; rien, plus rien, ajouta-t-elle d'une voix morne.

Et, anéantie, elle s'appuya sur la malle.

– Que dis-tu, maman ?… Le sac d'argent…

Mais Mme de Fermont, se relevant vivement, sortit de la chambre et, s'adressant au revendeur, qui se trouvait ainsi avec elle sur le palier :

– Monsieur, lui dit-elle, l'œil étincelant, les joues colorées par l'indignation et par l'épouvante, j'avais un sac d'argent dans cette malle… On me l'a volé avant-hier sans doute, car je suis sortie pendant une heure avec ma fille… Il faut que cet argent se retrouve, entendez-vous ? Vous en êtes responsable.

– On vous a volée ! Ça n'est pas vrai ; ma maison est honnête, dit insolemment et brutalement le receleur ; vous dites cela pour ne pas me payer mon port de lettre et ma commission.

– Je vous dis, monsieur, que cet argent étant tout ce que je possédais au monde, on me l'a volé ; il faut qu'il se retrouve, ou je porte ma plainte. Oh ! je ne ménagerai rien, je ne respecterai rien… voyez-vous, je vous en avertis.

– Ça serait joli, vous qui n'avez seulement pas de papiers… allez-y donc, porter votre plainte ! Allez-y donc tout de suite… je vous en défie, moi !

La malheureuse femme était atterrée.

Elle ne pouvait sortir et laisser sa fille seule, alitée, depuis la frayeur que le gros boiteux lui avait faite le matin, et surtout après les menaces que lui adressait le revendeur.

Celui-ci reprit :

– C'est une frime ; vous n'avez pas plus de sac d'argent que de sac d'or ; vous voulez ne pas me payer mon port de lettre, n'est-ce pas ? Bon ! ça m'est égal… quand vous passerez devant ma porte, je vous arracherai votre vieux châle noir des épaules… il est bien pané, mais il vaut toujours au moins vingt sous.

– Oh ! monsieur, s'écria Mme de Fermont en fondant en larmes, de grâce, ayez pitié de nous… cette faible somme était tout ce que nous possédions, ma fille et moi ; cela volé, mon Dieu, il ne nous reste plus rien, entendez-vous ?… Rien qu'à mourir de faim !…

– Que voulez-vous que j'y fasse… moi ? S'il est vrai qu'on vous a volée… et de l'argent encore (ce qui me paraît louche), il y a longtemps qu'il est frit, l'argent !

– Mon Dieu ! Mon Dieu !

– Le gaillard qui a fait le coup n'aura pas été assez bon enfant pour marquer les pièces et les garder ici pour se faire pincer, si c'est quelqu'un de la maison, et je ne le crois pas ; car, ainsi que je le disais encore ce matin à l'oncle de la dame du premier, ici c'est un vrai hameau ; si l'on vous a volée… c'est un malheur. Vous déposeriez cent mille plaintes que vous n'en retireriez pas un centime… vous n'en serez pas plus avancée… je vous le dis… croyez-moi… Eh bien ! s'écria le receleur en s'interrompant et en voyant Mme de Fermont chanceler, qu'est-ce que vous avez ?… Vous pâlissez ?… Prenez donc garde… Mademoiselle, votre mère se trouve mal !… ajouta le revendeur en s'avançant assez à temps pour retenir la malheureuse mère, qui, frappée par ce dernier coup, se sentait défaillir ; l'énergie factice qui la soutenait depuis si longtemps cédait à cette nouvelle atteinte.

– Ma mère… mon Dieu, qu'avez-vous ? s'écria Claire toujours couchée.

Le receleur, encore vigoureux malgré ses cinquante ans, saisi d'un mouvement de pitié passagère, prit Mme de Fermont entre ses bras, poussa du genou la porte pour entrer dans le cabinet, et dit :

– Mademoiselle, pardon d'entrer pendant que vous êtes couchée, mais faut pourtant que je vous ramène votre mère… elle est évanouie… ça ne peut pas durer.

En voyant cet homme entrer, Claire poussa un cri d'effroi, et la malheureuse enfant se cacha du mieux qu'elle put sous sa couverture.

Le revendeur assit Mme de Fermont sur la chaise à côté du lit de sangle et se retira, laissant la porte entr'ouverte, le gros boiteux en ayant brisé la serrure.

Une heure après cette dernière secousse, la violente maladie qui depuis longtemps couvait et menaçait Mme de Fermont avait éclaté.

En proie à une fièvre ardente, à un délire affreux, la malheureuse femme était couchée dans le lit de sa fille, éperdue, épouvantée, qui, seule, presque aussi malade que sa mère, n'avait ni argent ni ressources, et craignait à chaque instant de voir entrer le bandit qui logeait sur le même palier.

VI

La rue de Chaillot

Nous précéderons de quelques heures M. Badinot, qui, du passage de la Brasserie, se rendait en hâte chez le vicomte de Saint-Remy.

Ce dernier, nous l'avons dit, demeurait rue de Chaillot, et occupait seul une charmante petite maison, bâtie entre cour et jardin, dans ce quartier solitaire, quoique très-voisin des Champs-Élysées, la promenade la plus à la mode de Paris.

Il est inutile de nombrer les avantages que M. de Saint-Remy, spécialement homme à bonnes fortunes, retirait de la position d'une demeure si savamment choisie. Disons seulement qu'une femme pouvait entrer très-promptement chez lui, par une petite porte de son vaste jardin qui s'ouvrait sur une ruelle absolument déserte, communiquant de la rue Marbeuf à la rue de Chaillot.

Enfin, par un miraculeux hasard, l'un des plus beaux établissements d'horticulture de Paris avait aussi, dans ce passage écarté, une sortie peu fréquentée ; les mystérieuses visiteuses de M. de Saint-Remy, en cas de surprise ou de rencontre imprévue, étaient donc armées d'un prétexte parfaitement plausible et bucolique pour s'aventurer dans la ruelle fatale.

Elles allaient (pouvaient-elles dire) choisir des fleurs rares chez un célèbre jardinier fleuriste renommé par la beauté de ses serres chaudes.

Ces belles visiteuses n'auraient d'ailleurs menti qu'à demi : le vicomte, largement doué de tous les goûts d'un luxe distingué, avait une charmante serre chaude qui s'étendait en partie le long de la ruelle dont nous avons parlé ; la petite porte dérobée donnait dans ce délicieux jardin d'hiver, qui aboutissait à un boudoir (qu'on nous pardonne cette expression surannée) située au rez-de-chaussée de la maison.

Il serait donc permis de dire sans métaphore qu'une femme qui passait ce seuil dangereux pour entrer chez M. de Saint-Remy courait à sa perte par un sentier fleuri ; car, l'hiver surtout, cette élégante allée était bordée de véritables buissons de fleurs éclatantes et parfumées.

Mme de Lucenay, jalouse comme une femme passionnée, avait exigé une clef de cette petite porte.

Si nous insistons quelque peu sur le caractère général de cette

singulière habitation, c'est qu'elle reflétait, pour ainsi dire, une de ces existences dégradantes qui, de jour en jour, deviennent heureusement plus rares, mais qu'il est bon de signaler comme une des bizarreries de l'époque ; nous voulons parler de l'existence de ces hommes qui sont aux femmes ce que les courtisanes sont aux hommes ; faute d'une expression plus particulière, nous appellerions ces gens-là des hommes-courtisanes, si cela se pouvait dire.

L'intérieur de la maison de M. de Saint-Remy offrait, sous ce rapport, un aspect curieux, ou plutôt cette maison était séparée en deux zones très-distinctes :

Le rez-de-chaussée, où il recevait les femmes ;

Le premier étage, où il recevait ses compagnons de jeu, de table, de chasse, ce qu'on appelle enfin des amis…

Ainsi, au rez-de-chaussée se trouvaient une chambre à coucher qui n'était qu'or, glaces, fleurs, satin et dentelles, un petit salon de musique où l'on voyait une harpe et un piano (M. de Saint-Remy était excellent musicien), un cabinet de tableaux et de curiosités, le boudoir communiquant à la serre chaude ; une salle à manger pour deux personnes, servie et desservie par un tour ; une salle de bains, modèle achevé du luxe et du raffinement oriental, et tout auprès une petite bibliothèque en partie formée d'après le catalogue de celle que La Mettrie avait colligée pour le grand Frédéric.

Il est inutile de dire que toutes ces pièces, meublées avec un goût exquis, avec une recherche véritablement sardanapalesque, avaient pour ornement des Watteau peu connus, des Boucher inédits, des groupes de biscuit ou de terre cuite de Clodion, et, sur des socles de jaspe ou de brèche antique, quelques précieuses copies des plus jolis groupes du musée, en marbre blanc. Joignez à cela, l'été, pour perspective, les vertes profondeurs d'un jardin touffu, solitaire, encombré de fleurs, peuplé d'oiseaux, arrosé d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, avant de se répandre sur la fraîche pelouse, tombe du haut d'une roche noire et agreste, y brille comme un pli de gaze d'argent et se fond en lame nacrée dans un bassin limpide où de beaux cygnes blancs se jouent avec grâce.

Et quand venait la nuit tiède et sereine, que d'ombre, que de parfum, que de silence dans les bosquets odorants dont l'épais feuillage servait de dais aux sofas rustiques faits de joncs et de nattes indiennes !

Pendant l'hiver, au contraire, excepté la porte de glace qui s'ouvrait sur la serre chaude, tout était bien clos : la soie transparente des stores, le réseau de dentelles des rideaux rendaient le jour plus mystérieux encore ; sur tous les meubles, des masses de végétaux exotiques semblaient jaillir de grandes coupes étincelantes d'or et d'émail.

Dans cette retraite silencieuse, remplie de fleurs odorantes, de tableaux voluptueux, on aspirait une sorte d'atmosphère amoureuse, enivrante, qui plongeait l'âme et les sens dans de brûlantes langueurs…

Enfin, pour faire les honneurs de ce temple qui paraissait élevé à l'amour antique ou aux divinités nues de la Grèce, un homme, jeune et beau, élégant et distingué, tour à tour spirituel ou tendre, romanesque ou libertin, tantôt moqueur et gai jusqu'à la folie, tantôt plein de charme et de grâce, excellent musicien, doué d'une de ces voix vibrantes, passionnées, que les femmes ne peuvent entendre chanter sans ressentir une impression profonde… presque physique, enfin un homme amoureux surtout… amoureux toujours… tel était le vicomte.

À Athènes il eût été sans doute admiré, exalté, déifié à l'égal d'Alcibiade ; de nos jours, et à l'époque dont nous parlons, le vicomte n'était plus qu'un ignoble faussaire, qu'un misérable escroc.

Le premier étage de la maison de M. de Saint-Remy avait au contraire un aspect tout viril.

C'est là qu'il recevait ses nombreux amis, tous d'ailleurs de la meilleure compagnie.

Là, rien de coquet, rien d'efféminé : un ameublement simple et sévère, pour ornements de belles armes, des portraits de chevaux de course, qui avaient gagné au vicomte bon nombre de magnifiques vases d'or et d'argent posés sur les meubles ; la tabagie et le salon de jeu avoisinaient une joyeuse salle à manger, où huit personnes (nombre de convives strictement limité lorsqu'il s'agit d'un dîner *savant)* avaient bien des fois apprécié l'excellence du cuisinier et le non moins excellent mérite de la cave du vicomte, avant de tenir contre lui quelque nerveuse partie de whist de cinq à six cents louis, ou d'agiter bruyamment les cornets d'un creps infernal.

Ces deux nuances assez tranchées de l'habitation de M. de Saint-Remy exposées, le lecteur voudra bien nous suivre dans des régions plus infimes, entrer dans la cour des remises et monter le petit escalier qui conduisait au très-confortable appartement d'Edwards Patterson, chef d'écurie de M. de Saint-Remy.

Cet illustre coachman avait invité à déjeuner M. Boyer, valet de chambre de confiance du vicomte. Une très-jolie servante anglaise s'étant retirée après avoir apporté la théière d'argent, nos deux personnages restèrent seuls.

Edwards était âgé de quarante ans environ ; jamais plus habile et plus gros cocher ne fit gémir son siège sous une rotondité plus imposante, n'encadra dans sa perruque blanche une figure plus rubiconde et ne réunit plus élégamment dans sa main gauche les

quadruples guides d'un *four-in-hand ;* aussi fin connaisseur en chevaux que Tatersail de Londres, ayant été dans sa jeunesse aussi bon entraîneur que le vieux et célèbre Chiffney, le vicomte avait trouvé dans Edwards, chose rare, un excellent cocher et un homme très-capable de diriger l'entraînement de quelques chevaux de course qu'il avait eus pour tenir des paris.

Edwards, lorsqu'il n'étalait pas sa somptueuse livrée brun et argent sur la housse blasonnée de son siège, ressemblait fort à un honnête fermier anglais ; c'est sous cette dernière apparence que nous le présenterons au lecteur, en ajoutant toutefois que, sous cette face large et colorée, on devinait l'impitoyable et diabolique astuce d'un maquignon.

M. Boyer, son convive, valet de chambre de confiance du vicomte, était un grand homme mince, à cheveux gris et plats, au front chauve, au regard fin, à la physionomie froide, discrète et réservée ; il s'exprimait en termes choisis, avait des manières polies, aisées, quelque peu de lettres, des opinions politiques conservatrices, et pouvait honorablement tenir sa partie de premier violon dans un quatuor d'amateurs ; de temps en temps, il prenait du meilleur air du monde une prise de tabac dans une tabatière d'or rehaussée de perles fines… après quoi il secouait négligemment du revers de sa main, aussi soignée que celle de son maître, les plis de sa chemise de fine toile de Hollande.

– Savez-vous, mon cher Edwards, dit Boyer, que votre servante Betty fait une petite cuisine bourgeoise fort supportable ?

– Ma foi, c'est une bonne fille, dit Edwards, qui parlait parfaitement français, et je l'emmènerai avec moi dans mon établissement, si toutefois je me décide à le prendre ; et à ce propos, puisque nous voici seuls, mon cher Boyer, parlons affaires, vous les entendez très-bien ?

– Moi, oui, un peu, dit modestement Boyer en prenant une prise de tabac. Cela s'apprend si naturellement… quand on s'occupe de celles des autres.

– J'ai donc un conseil très-important à vous demander ; c'est pour cela que je vous avais prié de venir prendre une tasse de thé avec moi.

– Tout à votre service, mon cher Edwards.

– Vous savez qu'en dehors des chevaux de course, j'avais un forfait avec M. le vicomte, pour l'entretien complet de son écurie, bêtes et gens, c'est-à-dire huit chevaux et cinq ou six grooms et boys, à raison de vingt-quatre mille francs par an, mes gages compris.

– C'était raisonnable.

– Pendant quatre ans, M. le vicomte m'a exactement payé ; mais,

vers le milieu de l'an passé, il m'a dit : « Edwards, je vous dois environ vingt-quatre mille francs. Combien estimez-vous, au plus bas prix, mes chevaux et mes voitures ? – Monsieur le vicomte, les huit chevaux ne peuvent pas être vendus moins de trois mille francs chaque, l'un dans l'autre, et encore c'est donné (et c'est vrai, Boyer ; car la paire de chevaux de phaéton a été payée cinq cents guinées), ça fera donc vingt-quatre mille francs pour les chevaux. Quant aux voitures, il y en a quatre, mettons douze mille francs, ce qui, joint aux vingt-quatre mille francs des chevaux, fait trente-six mille francs. – Eh bien ! a repris M. le vicomte, achetez-moi le tout à ce prix-là, à condition que pour les douze mille francs que vous me redevrez, vos avances remboursées, vous entretiendrez et laisserez à ma disposition chevaux, gens et voitures pendant six mois. »

– Et vous avez sagement accepté le marché, Edwards ? C'était une affaire d'or.

– Sans doute ; dans quinze jours les six mois seront écoulés, je rentre dans la propriété des chevaux et des voitures.

– Rien de plus simple. L'acte a été rédigé par M. Badinot, l'homme d'affaires de M. le vicomte. En quoi avez-vous besoin de mes conseils ?

– Que dois-je faire ? Vendre les chevaux et les voitures par cause de départ de M. le vicomte, et tout se vendra très-bien, car il est connu pour le premier amateur de Paris ; ou dois-je m'établir marchand de chevaux, avec mon écurie, qui ferait un joli commencement ? Que me conseillez-vous ?

– Je vous conseille de faire ce que je ferai moi-même.

– Comment ?

– Je me trouve dans la même position que vous.

– Vous ?

– M. le vicomte déteste les détails ; quand je suis entré ici, j'avais d'économies et de patrimoine une soixantaine de mille francs, j'ai fait les dépenses de la maison comme vous celles de l'écurie, et tous les ans M. le vicomte m'a payé sans examen ; à peu près à la même époque que vous, je me suis trouvé à découvert, pour moi, d'une vingtaine de mille francs, et, pour les fournisseurs, d'une soixantaine ; alors M. le vicomte m'a proposé comme à vous, pour me rembourser, de me vendre le mobilier de cette maison, y compris l'argenterie, qui est très-belle, de très-bons tableaux, etc. ; le tout a été estimé, au plus bas prix, cent quarante mille francs. Il y avait quatre-vingt mille francs à payer, restaient soixante mille francs que je devais affecter, jusqu'à leur entier épuisement, aux dépenses de la table, aux gages des gens, etc., et non à autre chose : c'était une condition du marché.

– Parce que sur ces dépenses vous gagniez encore ?

– Nécessairement, car j'ai pris des arrangements avec les fournisseurs que je ne payerai qu'après la vente, dit Boyer en aspirant une forte prise de tabac, de sorte qu'à la fin de ce mois-ci…

– Le mobilier est à vous comme les chevaux et les voitures sont à moi.

– Évidemment. M. le vicomte a gagné à cela de vivre pendant les derniers temps comme il aime à vivre… en grand seigneur, et ceci à la barbe de ses créanciers ; car mobilier, argenterie, chevaux, voitures, tout avait été payé comptant à sa majorité, et était devenu notre propriété à vous et à moi.

– Ainsi M. le vicomte se sera ruiné ?…

– En cinq ans…

– Et M. le vicomte avait hérité ?…

– D'un pauvre petit million comptant, dit assez dédaigneusement M. Boyer en prenant une prise de tabac, ajoutez à ce million deux cent mille francs de dettes environ, c'est passable… C'était donc pour vous dire, mon cher Edwards, que j'avais eu l'intention de louer cette maison admirablement meublée, comme elle l'est, à des Anglais, linge, cristaux, porcelaine, argenterie, serre chaude ; quelques-uns de vos compatriotes auraient payé cela fort cher.

– Sans doute. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Oui, mais les non-valeurs ! c'est chanceux ; je me décide donc à vendre le mobilier. M. le vicomte est aussi tellement cité comme connaisseur en meubles précieux, en objets d'art, que ce qui sortira de chez lui aura toujours une double valeur : de la sorte, je réaliserai une somme ronde. Faites comme moi, Edwards, réalisez, réalisez et n'aventurez pas vos gains dans des spéculations ; vous, premier cocher de M. le vicomte de Saint-Remy, c'est à qui voudra vous avoir : on m'a justement parlé hier d'un mineur émancipé, un cousin de Mme la duchesse de Lucenay, le jeune duc de Montbrison, qui arrive d'Italie avec son précepteur, et qui monte sa maison. Deux cent cinquante bonnes mille livres de rentes en terres, mon cher Edwards, deux cent cinquante mille livres de rentes… Et avec cela entrant dans la vie. Vingt ans, toutes les illusions de la confiance, tous les enivrements de la dépense, prodigue comme un prince… Je connais l'intendant, je puis vous dire cela en confidence : il m'a déjà presque agréé comme premier valet de chambre : il me protège, le niais !

Et M. Boyer leva les épaules en aspirant violemment sa prise de tabac.

– Vous espérez le débusquer ?

– Parbleu ! c'est un imbécile ou un impertinent. Il me met là, comme si je n'étais pas à craindre pour lui ! Avant deux mois je serai à sa place.

– Deux cent cinquante mille livres de rentes en terres ! reprit Edwards en réfléchissant, et jeune homme, c'est une bonne maison…

– Je vous dis qu'il y a de quoi faire. Je parlerai pour vous à mon protecteur, dit M. Boyer avec ironie. Entrez là, c'est une fortune qui a des racines et à laquelle on peut s'attacher pour longtemps. Ce n'est pas comme ce malheureux million de M. le vicomte, une vraie boule de neige : un rayon du soleil parisien, et tout est dit. J'ai bien vu tout de suite que je ne serais ici qu'un oiseau de passage : c'est dommage ; car notre maison nous faisait honneur, et jusqu'au dernier moment je servirai M. le vicomte avec le respect et l'estime qui lui sont dus.

– Ma foi, mon cher Boyer, je vous remercie et j'accepte votre proposition : mais, j'y songe, si je proposais à ce jeune duc l'écurie de M. le vicomte ! Elle est toute prête, elle est connue et admirée de tout Paris.

– C'est juste, vous pouvez faire là une affaire d'or.

– Mais vous-même, pourquoi ne pas lui proposer cette maison si admirablement montée en tout ? Que trouverait-il de mieux ?

– Pardieu, Edwards, vous êtes un homme d'esprit, ça ne m'étonne pas, mais vous me donnez là une excellente idée ; il faut nous adresser à M. le vicomte, il est si bon maître qu'il ne refusera pas de parler pour nous au jeune duc ; il lui dira que, partant pour la légation de Gerolstein, où il est attaché, il veut se défaire de tout son établissement. Voyons, cent soixante mille francs pour la maison toute meublée, vingt mille francs pour l'argenterie et les tableaux, cinquante mille francs pour l'écurie et les voitures, ça fait deux cent trente mille francs ; c'est une affaire excellente pour un jeune homme qui veut se monter de tout ; il dépenserait trois fois cette somme avant de réunir quelque chose d'aussi complètement élégant et choisi que l'ensemble de cet établissement. Car, il faut l'avouer, Edwards, il n'y en a pas un second comme M. le vicomte pour entendre la vie.

– Et les chevaux !

– Et la bonne chère ! Godefroi, son cuisinier, sort d'ici cent fois meilleur qu'il n'y est entré ; M. le vicomte lui a donné d'excellents conseils, l'a énormément raffiné.

– Par là-dessus on dit que M. le vicomte est si beau joueur !

– Admirable… gagnant de grosses sommes avec encore plus d'indifférence qu'il ne perd… Et pourtant je n'ai jamais vu perdre plus galamment.

– Et les femmes ! Boyer, les femmes ! ! ! Ah ! vous pourriez en dire long là-dessus, vous qui entrez seul dans les appartements du rez-de-chaussée…

– J'ai mes secrets comme vous avez les vôtres, mon cher.

– Les miens ?

– Quand M. le vicomte faisait courir, n'aviez-vous pas aussi vos confidences ? Je ne veux pas attaquer la probité des jockeys de vos adversaires… Mais enfin certains bruits…

– Silence, mon cher Boyer ; un gentleman ne compromet pas plus la réputation d'un jockey adversaire qui a eu la faiblesse de l'écouter…

– Qu'un galant homme ne compromet la réputation d'une femme qui a eu des bontés pour lui ; aussi, vous dis-je, gardons nos secrets, ou plutôt les secrets de M. le vicomte, mon cher Edwards.

– Ah çà !… qu'est-ce qu'il va faire maintenant ?

– Partir pour l'Allemagne avec une bonne voiture de voyage et sept ou huit mille francs qu'il saura bien trouver. Oh ! je ne suis pas embarrassé de M. le vicomte ; il est de ces personnages qui retombent toujours sur leurs jambes, comme on dit…

– Et il n'a plus aucun héritage à attendre ?

– Aucun, car son père a tout juste une petite aisance.

– Son père ?

– Certainement…

– Le père de M. le vicomte n'est pas mort ?…

– Il ne l'était pas, du moins, il y a cinq ou six mois ; M. le vicomte lui a écrit pour certains papiers de famille…

– Mais on ne le voit jamais ici ?

– Par une bonne raison : depuis une quinzaine d'années il habite en province, à Angers.

– Mais M. le vicomte ne va pas le visiter ?

– Son père ?

– Oui.

– Jamais… jamais… ah bien ! non.

– Ils sont donc brouillés ?

– Ce que je vais vous dire n'est pas un secret, car je le tiens de l'ancien homme de confiance de M. le prince de Noirmont.

– Le père de Mme de Lucenay ? dit Edwards avec un regard malin et significatif dont M. Boyer, fidèle à ses habitudes de réserve et de

discrétion, n'eut pas l'air de comprendre la signification ; il reprit donc froidement :

– Mme la duchesse de Lucenay est en effet fille de M. le prince de Noirmont ; le père de M. le vicomte était intimement lié avec le prince ; Mme la duchesse était alors toute jeune personne, et M. de Saint-Remy père, qui l'aimait beaucoup, la traitait aussi familièrement que si elle eût été sa fille. Je tiens ces détails de Simon, l'homme de confiance du prince ; je puis parler sans scrupules, car l'aventure que je vais vous raconter a été dans le temps la fable de tout Paris. Malgré ses soixante ans, le père de M. le vicomte est un homme d'un caractère de fer, d'un courage de lion, d'une probité que je me permettrai d'appeler fabuleuse ; il ne possédait presque rien et avait épousé par amour la mère de M. le vicomte, jeune personne assez riche, qui possédait le million à la fonte duquel nous venons d'avoir l'honneur d'assister.

Et M. Boyer s'inclina.

Edwards l'imita.

– Le mariage fut très-heureux jusqu'au moment où le père de M. le vicomte trouva, dit-on, par hasard, de diables de lettres qui prouvaient évidemment que, pendant une de ses absences, trois ou quatre ans après son mariage, sa femme avait eu une tendre faiblesse pour un certain comte polonais.

– Cela arrive souvent aux Polonais. Quand j'étais chez M. le marquis de Senneval, Mme la marquise… une enragée…

M. Boyer interrompit son compagnon.

– Vous devriez, mon cher Edwards, savoir les alliances de nos grandes familles avant de parler ; sans cela, vous vous réservez de cruels mécomptes.

– Comment ?

– Mme la marquise de Senneval est la sœur de M. le duc de Montbrison, où vous désirez entrer…

– Ah ! diable !

– Jugez de l'effet, si vous aviez été parler d'elle en des termes pareils devant les envieux ou des délateurs : vous ne seriez pas resté vingt-quatre heures dans la maison.

– C'est juste, Boyer… je tâcherai de connaître les alliances…

– Je reprends… Le père de M. le vicomte découvrit donc, après douze ou quinze ans d'un mariage jusque-là fort heureux, qu'il avait à se plaindre d'un comte polonais. Malheureusement ou heureusement, M. le vicomte était né neuf mois après que son père… ou plutôt que

M. le comte de Saint-Remy, était revenu de ce fatal voyage, de sorte qu'il ne pouvait pas être certain, malgré de grandes probabilités, que M. le vicomte fût le fruit de l'adultère. Néanmoins, M. le comte se sépara à l'instant de sa femme, ne voulut pas toucher à un sou de la fortune qu'elle lui avait apportée et se retira en province avec environ quatre-vingt mille francs qu'il possédait ; mais vous allez voir la rancune de ce caractère diabolique. Quoique l'outrage datât de quinze ans lorsqu'il le découvrit, et qu'il dût y avoir prescription, le père de M. le vicomte, accompagné de M. de Fermont, un de ses parents, se mit aux trousses du Polonais séducteur et l'atteignit à Venise, après l'avoir cherché pendant dix-huit mois dans presque toutes les villes de l'Europe.

– Quel obstiné !…

– Une rancune de démon, vous dis-je, mon cher Edwards… À Venise eut lieu un duel terrible, dans lequel le Polonais fut tué. Tout s'était passé loyalement ; mais le père de M. le vicomte montra, dit-on, une joie si féroce de voir le Polonais blessé mortellement que son parent, M. de Fermont, fut obligé de l'arracher du lieu du combat… le comte voulant voir, disait-il, expirer son ennemi sous ses yeux.

– Quel homme ! Quel homme !

– Le comte, lui, revint à Paris, alla chez sa femme, lui annonça qu'il venait de tuer le Polonais et repartit. Depuis, il n'a jamais revu ni elle ni son fils, et il s'est retiré à Angers ; c'est là qu'il vit, dit-on, comme un vrai loup-garou, avec ce qui lui reste de ses quatre-vingt mille francs, bien écornés par ses courses après le Polonais, comme vous pensez. À Angers il ne voit personne, si ce n'est la femme et la fille de son parent, M. de Fermont, qui est mort depuis quelques années. Du reste, cette famille a du malheur, car le frère de M. de Fermont s'est brûlé, dit-on, la cervelle, il y a plusieurs mois.

– Et la mère de M. le vicomte ?

– Il l'a perdue il y a longtemps. C'est pour cela que M. le vicomte, à sa majorité, a joui de la fortune de sa mère… Vous voyez donc bien, mon cher Edwards, qu'en fait d'héritage, M. le vicomte n'a rien ou presque rien à attendre de son père…

– Qui, du reste, doit le détester.

– Il n'a jamais voulu le voir, depuis la découverte en question, persuadé sans doute qu'il est fils du Polonais.

L'entretien des deux personnages fut interrompu par un valet de pied géant, soigneusement poudré quoiqu'il fût à peine onze heures.

– Monsieur Boyer, M. le vicomte a sonné deux fois, dit le géant.

Boyer parut désolé d'avoir manqué à son service, se leva

précipitamment et suivit le domestique avec autant d'empressement et de respect que s'il n'eût pas été le propriétaire de la maison de son maître.

VII

Le comte de Saint-Remy

Il y avait environ deux heures que Boyer, quittant Edwards, s'était rendu auprès de M. de Saint-Remy, lorsque le père de ce dernier vint frapper à la porte cochère de la maison de la rue de Chaillot.

Le comte de Saint-Remy était un homme de haute taille, encore alerte et vigoureux malgré son âge ; la couleur presque cuivrée de son teint contrastait étrangement avec la blancheur éclatante de sa barbe et de ses cheveux ; ses épais sourcils, restés noirs, recouvraient à demi ses yeux perçants profondément enfoncés dans leur orbite. Quoiqu'il portât, par une sorte de manie misanthropique, des vêtements presque sordides, il y avait dans toute sa personne quelque chose de calme, de fier, qui commandait le respect.

La porte de la maison de son fils s'ouvrit, il entra.

Un portier en grande livrée brun et argent, parfaitement poudré et chaussé de bas de soie, parut sur le seuil d'une loge élégante, qui avait autant de rapport avec l'antre enfumé des Pipelet que le tonneau d'une ravaudeuse peut en avoir avec la somptueuse boutique d'une lingerie à la mode.

– M. de Saint-Remy ? demanda le comte d'un ton bref.

Le portier, au lieu de répondre, examinait avec une dédaigneuse surprise la barbe blanche, la redingote râpée et le vieux chapeau de l'inconnu, qui tenait à la main une grosse canne.

– M. de Saint-Remy ? reprit impatiemment le comte, choqué de l'impertinent examen du portier.

– M. le vicomte n'y est pas.

Ce disant, le confrère de M. Pipelet tira le cordon et, d'un geste significatif, invita l'inconnu à se retirer.

– J'attendrai, dit le comte.

Et il passa outre.

– Eh ! l'ami, l'ami ! on n'entre pas ainsi dans les maisons ! s'écria le portier en courant après le comte et en le prenant par le bras.

– Comment, drôle ! répondit le vieillard d'un air menaçant en levant sa canne, tu oses me toucher !…

– J’oserai bien autre chose si vous ne sortez pas tout de suite. Je vous ai dit que M. le vicomte n’y était pas, ainsi allez-vous-en.

À ce moment, Boyer, attiré par ces éclats de voix, parut sur le perron de la maison.

– Quel est ce bruit ? demanda-t-il.

– Monsieur Boyer, c’est cet homme qui veut absolument entrer, quoique je lui aie dit que M. le vicomte n’y était pas.

– Finissons ! reprit le comte en s’adressant à Boyer, qui s’était approché ; je veux voir mon fils… S’il est sorti, je l’attendrai…

Nous l’avons dit, Boyer n’ignorait ni l’existence ni la misanthropie du père de son maître ; assez physionomiste d’ailleurs, il ne douta pas un moment de l’identité du comte, le salua respectueusement et répondit :

– Si Monsieur le comte veut bien me suivre, je suis à ses ordres…

– Allez, dit M. de Saint-Remy, qui accompagna Boyer, au profond ébahissement du portier.

Toujours précédé du valet de chambre, le comte arriva au premier étage et suivit son guide, qui, lui faisant traverser le cabinet de travail de Florestan de Saint-Remy (nous désignerons désormais le vicomte par ce nom de baptême pour le distinguer de son père), l’introduisit dans un petit salon communiquant à cette pièce, et situé immédiatement au-dessus du boudoir du rez-de-chaussée.

– M. le vicomte a été obligé de sortir ce matin, dit Boyer ; si Monsieur le comte veut prendre la peine de l’attendre, il ne tardera pas à rentrer.

Et le valet de chambre disparut.

Resté seul, le comte regarda autour de lui avec assez d’indifférence ; mais tout à coup, il fit un brusque mouvement, sa figure s’anima, ses joues s’empourprèrent, la colère contracta ses traits.

Il venait d’apercevoir le portrait de sa femme… de la mère de Florestan de Saint-Remy.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, baissa la tête comme pour échapper à cette vision et marcha à grands pas.

– Cela est étrange ! disait-il ; cette femme est morte ; j’ai tué son amant, et ma blessure est aussi vive, aussi douloureuse qu’au premier jour… Ma soif de vengeance n’est pas encore éteinte, ma farouche misanthropie, en m’isolant presque absolument du monde, m’a laissé face à face avec la pensée de mon outrage. Oui, car la mort du complice de cette infâme a vengé mon outrage, mais ne l’a pas effacé de mon souvenir.

« Oh ! je le sens, ce qui rend ma haine incurable, c'est de songer que pendant quinze ans j'ai été dupe ; c'est que pendant quinze ans j'ai entouré d'estime, de respect, une misérable qui m'avait indignement trompé. C'est que j'ai aimé son fils, le fils de son crime, comme s'il eût été mon enfant… car l'aversion que m'inspire maintenant ce Florestan ne me prouve que trop qu'il est le fruit de l'adultère !

« Et pourtant je n'ai pas la certitude absolue de son illégitimité ; il est possible enfin qu'il soit mon fils… quelquefois ce doute m'est affreux… S'il était mon fils pourtant ! Alors l'abandon où je l'ai laissé, l'éloignement, que je lui ai toujours témoigné, mon refus de le jamais voir, seraient impardonnables. Mais, après tout, il est riche, jeune, heureux : à quoi lui aurais-je été utile ?… Oui, mais sa tendresse eût peut-être adouci les chagrins que m'a causés sa mère !

Après un moment de réflexion profonde, le comte reprit en haussant les épaules :

– Encore ces suppositions insensées, sans issue, qui ravivent toutes les peines ! Soyons homme, et surmontons la stupide et pénible émotion que je ressens en songeant que je vais revoir celui que, pendant dix années, j'ai aimé avec la plus folle idolâtrie, que j'ai aimé comme mon fils, lui ! lui ! l'enfant de cet homme que j'ai vu tomber sous mon épée avec tant de bonheur, de cet homme dont j'ai vu couler le sang avec tant de joie ! Et ils m'ont empêché d'assister à son agonie… à sa mort !… Oh ! ils ne savaient pas ce que c'est que d'avoir été frappé aussi cruellement que je l'ai été !… Et puis, penser que mon nom, toujours respecté, honoré, a dû être si souvent prononcé avec insolence et dérision… comme on prononce celui d'un mari trompé !… Penser que mon nom… mon nom dont j'ai toujours été si fier, appartient à cette heure au fils de l'homme dont j'aurais voulu arracher le cœur !… Oh ! je ne sais pas comment je ne deviens pas fou quand je songe à cela !

Et M. de Saint-Remy, continuant de marcher avec agitation, souleva machinalement la portière qui séparait le salon du cabinet de travail de Florestan et fit quelques pas dans cette dernière pièce.

Il avait disparu depuis un instant, lorsqu'une petite porte masquée dans la tenture s'ouvrit doucement, et Mme de Lucenay, enveloppée d'un grand châle de cachemire vert, coiffée d'un chapeau de velours noir très-simple, entra dans le salon que le comte venait de quitter pour un moment.

Expliquons la cause de cette apparition inattendue.

Florestan de Saint-Remy avait donné la veille rendez-vous à la duchesse pour le lendemain matin. Celle-ci ayant, nous l'avons dit, une clef de la petite porte de la ruelle était, comme d'habitude, entrée par

la serre chaude, comptant trouver Florestan dans l'appartement du rez-de-chaussée ; ne l'y trouvant pas, elle crut (ainsi que cela était arrivé quelquefois) le vicomte occupé à écrire dans son cabinet… Un escalier dérobé conduisait du boudoir au premier. Mme de Lucenay monta sans crainte, supposant que M. de Saint-Remy avait, comme toujours, défendu sa porte.

Malheureusement, une visite assez menaçante de M. Badinot ayant obligé Florestan de sortir précipitamment, il avait oublié le rendez-vous de Mme de Lucenay.

Celle-ci, ne voyant personne, allait entrer dans le cabinet, lorsque les rideaux de la portière du salon s'écartèrent, et la duchesse se trouva en face à face avec le père de Florestan.

Elle ne put retenir un cri d'effroi.

– Clotilde ! s'écria le comte stupéfait.

Intimement lié avec le comte de Noirmont, père de Mme de Lucenay, M. de Saint-Remy, ayant connu celle-ci enfant et toute jeune fille, l'avait autrefois ainsi familièrement appelée par son nom de baptême.

La duchesse restait immobile, contemplant avec surprise ce vieillard à barbe blanche et mal vêtu, dont elle se rappelait pourtant confusément les traits.

– Vous, Clotilde ! répéta le comte avec un accent de reproche douloureux, vous… ici… chez mon fils !

Ces derniers mots fixèrent les souvenirs indécis de Mme de Lucenay ; elle reconnut enfin le père de Florestan et s'écria :

– Monsieur de Saint-Remy !

La position était tellement nette et significative que la duchesse, dont on sait d'ailleurs le caractère excentrique et résolu, dédaigna de recourir à un mensonge pour expliquer le motif de sa présence chez Florestan ; comptant sur l'affection toute paternelle que le comte lui avait jadis témoignée, elle lui tendit la main et lui dit de cet air à la fois gracieux, cordial et hardi qui n'appartenait qu'à elle :

– Voyons… ne me grondez pas… vous êtes mon plus vieil ami ; souvenez-vous qu'il y a vingt ans vous m'appeliez votre chère Clotilde…

– Oui… je vous appelais ainsi… mais…

– Je sais d'avance tout ce que vous allez me dire, vous connaissez ma devise : « Ce qui est, est… Ce qui sera, sera… »

– Ah ! Clotilde !…

– Épargnez-moi vos reproches, laissez-moi plutôt vous parler de ma joie de vous revoir ; votre présence me rappelle tant de choses : mon pauvre père… d'abord, et puis mes quinze ans… Ah ! quinze ans, que c'est beau !

– C'est parce que votre père était mon ami, que…

– Oh ! oui, reprit la duchesse en interrompant M. de Saint-Remy, il vous aimait tant ! Vous souvenez-vous, il vous appelait en riant l'homme aux rubans verts… Vous lui disiez toujours : « Vous gâtez Clotilde… prenez garde » ; et il vous répondait en m'embrassant : « Je le crois bien que je la gâte, et il faut que je me dépêche et que je redouble, car bientôt le monde me l'enlèvera pour la gâter à son tour. » Excellent père ! Quel ami j'ai perdu !… Une larme brilla dans les beaux yeux de Mme de Lucenay ; puis, tendant la main à M. de Saint-Remy, elle lui dit d'une voix émue : Vrai, je suis heureuse, bien heureuse de vous revoir ; vous éveillez des souvenirs si précieux, si chers à mon cœur !…

Le comte, quoiqu'il connût dès longtemps ce caractère original et délibéré, restait confondu de l'aisance avec laquelle Clotilde acceptait cette position si délicate : rencontrer chez son amant le père de son amant !

– Si vous êtes à Paris depuis longtemps, reprit Mme de Lucenay, il est mal à vous de n'être pas venu me voir plus tôt ; nous aurions tant causé du passé… car savez-vous que je commence à atteindre l'âge où il y a un charme extrême à dire à de vieux amis : Vous souvenez-vous ?

Certes, la duchesse n'eût pas parlé avec un plus tranquille nonchaloir si elle eût reçu une visite du matin à l'hôtel de Lucenay. M. de Saint-Remy ne put s'empêcher de lui dire sévèrement :

– Au lieu de parler du passé, il serait plus à propos de parler du présent… mon fils peut rentrer d'un moment à l'autre, et…

– Non, dit Clotilde en l'interrompant, j'ai la clef de la petite porte de la serre, et on annonce toujours son arrivée par un coup de timbre lorsqu'il rentre par la porte cochère ; à ce bruit je disparaîtrai aussi mystérieusement que je suis venue, et je vous laisserai tout à votre joie de revoir Florestan. Quelle douce surprise vous allez lui causer… depuis si longtemps vous l'abandonniez !… Tenez, c'est moi qui aurais des reproches à vous faire.

– À moi ?… À moi ?…

– Certainement… Quel guide, quel appui a-t-il eu en entrant dans le monde ? Et pour mille choses positives les conseils d'un père sont indispensables… Aussi, franchement, il est très-mal à vous de…

Ici Mme de Lucenay, cédant à la bizarrerie de son caractère, ne put

s'empêcher de s'interrompre en riant comme une folle et de dire au comte :

– Avouez que la position est au moins singulière, et qu'il est très-piquant que ce soit moi qui vous sermonne.

– Cela est étrange, en effet ; mais je ne mérite ni vos sermons ni vos louanges ; je viens chez mon fils… mais ce n'est pas pour mon fils… À son âge, il n'a pas ou il n'a plus besoin de mes conseils.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous devez savoir pour quelles raisons j'ai le monde et surtout Paris en horreur, dit le comte avec une expression pénible et contrainte. Il a donc fallu des circonstances de la dernière importance pour m'obliger à quitter Angers, et surtout à venir ici… dans cette maison… Mais j'ai dû braver mes répugnances et recourir à toutes les personnes qui pouvaient m'aider ou me renseigner à propos de recherches d'un grand intérêt pour moi.

– Oh ! alors, dit Mme de Lucenay avec l'empressement le plus affectueux, je vous en prie, disposez de moi, si je puis vous être utile à quelque chose. Est-il besoin de sollicitations ? M. de Lucenay doit avoir un certain crédit, car les jours où je vais dîner chez ma grand'tante de Montbrison, il donne à manger chez moi à des députés ; on ne fait pas ça sans motifs ; cet inconvénient doit être racheté par quelque avantage, probablement… comme qui dirait une certaine influence sur des gens qui en ont beaucoup dans ce temps-ci, dit-on. Encore une fois, si nous pouvons vous servir, regardez-nous comme à vous. Il y a encore mon jeune cousin, le petit duc de Montbrison, qui, pair lui-même, est lié avec toute la jeune pairie. Pourrait-il aussi quelque chose ? En ce cas, je vous l'offre. En un mot, disposez de moi et des miens, vous savez si je puis me dire amie vaillante et dévouée !

– Je le sais… et je ne refuse pas votre appui… quoique pourtant…

– Voyons, mon cher Alceste, nous sommes gens du monde, agissons donc en gens du monde ; que nous soyons ici ou ailleurs, cela importe peu, je suppose, à l'affaire qui vous intéresse, et qui maintenant m'intéresse extrêmement, puisqu'elle est vôtre. Causons donc de cela, et très-à fond… je l'exige…

Ce disant, la duchesse s'approcha de la cheminée, s'y appuya et avança vers le foyer le plus joli petit pied du monde, qui, pour le moment, était glacé.

Avec un tact parfait, Mme de Lucenay saisissait l'occasion de ne plus parler du vicomte et d'entretenir M. de Saint-Remy d'un sujet auquel ce dernier attachait beaucoup d'importance…

La conduite de Clotilde eût été différente en présence de la mère de

Florestan ; c'est avec bonheur, avec fierté, qu'elle lui eût longuement avoué combien il lui était cher.

Malgré son rigorisme et son âpreté, M. de Saint-Remy subit l'influence de la grâce cavalière et cordiale de cette femme qu'il avait vue et aimée tout enfant, et il oublia presque qu'il parlait à la maîtresse de son fils.

Comment, d'ailleurs, résister à la contagion de l'exemple, lorsque le héros d'une position souverainement embarrassante ne semble pas même se douter ou vouloir se douter de la difficulté de la circonstance où il se trouve ?

– Vous ignorez peut-être, Clotilde, dit le comte, que depuis très-longtemps j'habite Angers ?

– Non, je le savais.

– Malgré l'espèce d'isolement que je recherchais, j'avais choisi cette ville, parce que là habitait un de mes parents, M. de Fermont, qui, lors de l'affreux malheur qui m'a frappé, s'est conduit pour moi comme un frère. Après m'avoir accompagné dans toutes les villes de l'Europe, où j'espérais rencontrer… un homme que je voulais tuer, il m'avait servi de témoin lors d'un duel…

– Oui, un duel terrible ; mon père m'a tout dit autrefois, reprit tristement Mme de Lucenay ; mais, heureusement, Florestan ignore ce duel… et aussi la cause qui l'a amené…

– J'ai voulu lui laisser respecter sa mère, répondit le comte en étouffant un soupir…

Il continua :

– Au bout de quelques années, M. de Fermont mourut à Angers, dans mes bras, laissant une fille et une femme que, malgré ma misanthropie, j'avais été obligé d'aimer, parce qu'il n'y avait rien au monde de plus pur, de plus noble que ces deux excellentes créatures. Je vivais seul dans un faubourg éloigné de la ville ; mais, quand mes accès de noire tristesse me laissaient quelque relâche, j'allais chez Mme de Fermont parler avec elle et avec sa fille de celui que nous avions perdu. Comme de son vivant, je venais me retremper, me calmer dans cette douce intimité, où j'avais désormais concentré toutes mes affections. Le frère de Mme de Fermont habitait Paris ; il se chargea de toutes les affaires de sa sœur lors de la mort de son mari et plaça chez un notaire cent mille écus environ, qui composaient toute la fortune de la veuve. Au bout de quelque temps, un nouveau et affreux malheur frappa Mme de Fermont ; son frère, M. de Renneville, se suicida, il y a de cela environ huit mois. Je la consolai du mieux que je

pus. Sa première douleur calmée, elle partit pour Paris, afin de mettre ordre à ses affaires. Au bout de quelque temps, j'appris que l'on vendait par son ordre le modeste mobilier de la maison qu'elle louait à Angers et que cette somme avait été employée à payer quelques dettes laissées par elle. Inquiet de cette circonstance, je m'informai, et j'appris vaguement que cette malheureuse femme et sa fille se trouvaient dans la détresse, victimes sans doute d'une banqueroute. Si *M*me de Fermont pouvait, dans une extrémité pareille, compter sur quelqu'un, c'était sur moi… pourtant je ne reçus d'elle aucune nouvelle. Ce fut surtout en perdant cette intimité si douce que j'en reconnus toute la valeur. Vous ne pouvez vous figurer mes souffrances, mes inquiétudes depuis le départ de Mme de Fermont et de sa fille… Leur père, leur mari était pour moi un frère… il me fallait donc absolument les retrouver, savoir pourquoi dans leur ruine elles ne s'adressaient pas à moi, tout pauvre que j'étais ; je partis pour venir ici, laissant à Angers, une personne qui, si par hasard on apprenait quelque chose de nouveau, devait m'en instruire.

– Eh bien ?

– Hier encore j'ai reçu une lettre d'Anjou… on ne sait rien. En arrivant à Paris j'ai commencé mes recherches… je suis allé d'abord à l'ancien domicile du frère de Mme de Fermont. Là on m'a dit qu'elle demeurait sur le quai du canal Saint-Martin.

– Et cette adresse ?

– Avait été la sienne, mais on ignorait son nouveau logement. Malheureusement, jusqu'à présent mes recherches ont été inutiles. Après mille vaines tentatives avant de désespérer tout à fait, je me suis décidé à venir ici : peut-être Mme de Fermont, qui, par un motif inexplicable, ne m'a demandé ni aide ni appui, aura eu recours à mon fils comme au fils du meilleur ami de son mari. Sans doute ce dernier espoir est bien peu fondé… mais je ne veux rien avoir négligé pour retrouver cette pauvre femme et sa fille.

Depuis quelques minutes Mme de Lucenay écoutait le comte avec un redoublement d'attention ; tout à coup elle dit :

– En vérité, il serait bien singulier qu'il s'agît des mêmes personnes… auxquelles s'intéresse Mme d'Harville…

– Quelles personnes ? demanda le comte.

– La veuve dont vous parlez est jeune encore, n'est-ce pas ? Sa figure est très-noble ?

– Sans doute ; mais comment savez-vous…

– Sa fille, belle comme un ange, a seize ans au plus ?

– Oui… oui…

– Et elle s'appelle Claire ?

– Oh ! de grâce ! dites, où sont-elles ?

– Hélas ! je l'ignore…

– Vous l'ignorez ?

– Voici ce qui est arrivé : une femme de ma société, Mme d'Harville, est venue chez moi me demander si je ne connaissais pas une femme veuve dont la fille se nommait Claire, et dont le frère se serait suicidé ; Mme d'Harville s'adressait à moi, parce qu'elle avait vu ces mots : « Écrire à Mme de Lucenay », tracés au bas d'un brouillon de lettre que cette malheureuse femme écrivait à une personne inconnue, dont elle réclamait l'appui.

– Elle voulait vous écrire… à vous, et pourquoi ?

– Je l'ignore… je ne la connais pas.

– Mais elle vous connaissait, elle ! s'écria M. de Saint-Remy, frappé d'une idée subite.

– Que dites-vous ?

– Cent fois elle m'avait entendu parler de votre père, de vous, de votre généreux et excellent cœur. Dans son infortune, elle aura songé à recourir à vous.

– En effet, cela peut s'expliquer ainsi.

– Et Mme d'Harville… comment avait-elle eu ce brouillon de lettre en sa possession ?

– Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que, sans savoir encore où étaient réfugiées cette pauvre mère et sa fille, elle était, je crois, sur leurs traces.

– Alors je compte sur vous, Clotilde, pour m'introduire auprès de Mme d'Harville ; il faut que je la voie aujourd'hui.

– Impossible ! Son mari vient d'être victime d'un effroyable accident ; une arme qu'il ne croyait pas chargée est partie entre ses mains, il a été tué sur le coup.

– Ah ! c'est horrible !

– La marquise est aussitôt partie pour aller passer les premiers temps de son deuil chez son père, en Normandie.

– Clotilde, je vous en conjure, écrivez-lui aujourd'hui, demandez-lui les renseignements qu'elle possède déjà ; puisqu'elle s'intéresse à ces pauvres femmes, dites-lui qu'elle n'aura pas de plus chaleureux auxiliaire que moi ; mon seul désir est de retrouver la veuve de mon ami et de partager avec elle et avec sa fille le peu que je possède. Maintenant c'est ma seule famille.

– Toujours le même, toujours généreux et dévoué ! Comptez sur moi, j'écrirai aujourd'hui même à Mme d'Harville. Où adresserai-je ma réponse ?

– À Asnières, poste restante.

– Quelle bizarrerie ! Pourquoi vous loger là, et pas à Paris ?

– J'exècre Paris, à cause des souvenirs qu'il me rappelle, dit M. de Saint-Remy d'un air sombre ; mon ancien médecin, le docteur Griffon, avec qui je suis resté en correspondance, possède une petite maison de campagne sur le bord de la Seine, près d'Asnières ; il ne l'habite pas l'hiver, il me l'a proposée ; c'était presque un faubourg de Paris ; je pouvais, après m'être livré à mes recherches, trouver là l'isolement qui me plaît… J'ai accepté.

– Je vous écrirai donc à Asnières ; je puis d'ailleurs vous donner déjà un renseignement qui pourra vous servir peut-être… et que je dois à Mme d'Harville… La ruine de Mme de Fermont a été causée par la friponnerie du notaire chez qui était placée toute la fortune de votre parente… Ce notaire a nié le dépôt.

– Le misérable !… Et il se nomme ?

– M. Jacques Ferrand, dit la duchesse, sans pouvoir dissimuler son envie de rire.

– Que vous êtes étrange, Clotilde ! Il n'y a rien que de sérieux, que de triste dans tout ceci, et vous riez ! dit le comte surpris et mécontent.

En effet, Mme de Lucenay, au souvenir de l'amoureuse déclaration du notaire, n'avait pu réprimer un mouvement d'hilarité.

– Pardon, mon ami, reprit-elle ; c'est que ce notaire est un homme fort singulier… et l'on raconte de lui des choses fort ridicules… Mais, sérieusement, si sa réputation d'honnête homme n'est pas plus méritée que sa réputation de saint homme (et je déclare celle-ci usurpée), c'est un grand misérable !

– Et il demeure ?

– Rue du Sentier.

– Il aura ma visite… Ce que vous me dites de lui coïnciderait alors assez avec certains soupçons…

– Quels soupçons ?

– D'après quelques renseignements pris sur la mort du frère de ma pauvre amie, je serais presque tenté de croire que ce malheureux, au lieu de se suicider… a été victime d'un assassinat.

– Grand Dieu ! Et qui vous ferait supposer ?…

– Plusieurs raisons qui seraient trop longues à vous dire ; je vous

laisse… N’oubliez pas les offres de service que vous m’avez faites en votre nom et en celui de M. de Lucenay…

– Comment ! vous partez… sans voir Florestan ?

– Cette entrevue me serait trop pénible, vous devez le comprendre… Je la bravais dans le seul espoir de trouver ici quelques renseignements sur Mme de Fermont, voulant n’avoir au moins rien négligé pour la retrouver ; maintenant, adieu…

– Ah ! vous êtes impitoyable !

– Ne savez-vous pas… ?

– Je sais que votre fils n’a jamais eu plus besoin de vos conseils…

– Comment ? N’est-il pas riche, heureux ?…

– Oui, mais il ne connaît pas les hommes. Aveuglément prodigue, parce qu’il est confiant et généreux, en tout, partout et toujours très-grand seigneur, je crains qu’on n’abuse de sa bonté. Si vous saviez ce qu’il y a de noblesse dans ce cœur ! Je n’ai jamais osé le sermonner au sujet de ses dépenses et de son désordre, d’abord parce que je suis au moins aussi folle que lui, et puis… pour d’autres raisons ; mais vous, au contraire, vous pourriez…

Mme de Lucenay n’acheva pas.

Tout à coup on entendit la voix de Florestan de Saint-Remy.

Il entra précipitamment dans le cabinet voisin du salon ; après en avoir brusquement fermé la porte, il dit d’une voix altérée à quelqu’un qui l’accompagnait :

– Mais c’est impossible !…

– Je vous le répète, répondit la voix claire et perçante de M. Badinot, je vous répète que, sans cela, avant quatre heures vous serez arrêté… Car s’il n’a pas l’argent tantôt, notre homme va déposer sa plainte au parquet du procureur du roi, et vous savez ce que vaut un FAUX comme celui-là : les galères, mon pauvre vicomte !…

VIII

L'entretien

Il est impossible de peindre le regard qu'échangèrent Mme de Lucenay et le père de Florestan en entendant ces terribles paroles : *Il y va pour vous… des galères !* Le comte devint livide ; il s'appuya au dossier d'un fauteuil, ses genoux se dérobaient sous lui.

Son nom vénérable et respecté… son nom déshonoré par un homme qu'il accusait d'être le fruit de l'adultère !

Ce premier abattement passé, les traits courroucés du vieillard, un geste menaçant qu'il fit en s'avançant vers le cabinet, révélèrent une résolution si effrayante que Mme de Lucenay lui saisit la main, l'arrêta et lui dit à voix basse, avec l'accent de la plus profonde conviction :

– Il est innocent… je vous le jure !… Écoutez en silence…

Le comte s'arrêta. Il voulait croire à ce que lui disait la duchesse.

Celle-ci était en effet persuadée de la loyauté de Florestan.

Pour obtenir de nouveaux sacrifices de cette femme si aveuglément généreuse, sacrifices qui avaient pu seuls le mettre à l'abri d'une prise de corps et des poursuites de Jacques Ferrand, le vicomte avait affirmé à Mme de Lucenay que, dupe d'un misérable dont il avait reçu en paiement une traite fausse, il risquait d'être regardé comme complice du faussaire, ayant lui-même mis cette traite en circulation.

Mme de Lucenay savait le vicomte imprudent, prodigue, désordonné ; mais jamais elle ne l'aurait un moment supposé capable, non pas d'une bassesse ou d'une infamie, mais seulement de la plus légère indélicatesse.

En lui prêtant par deux fois des sommes considérables dans des circonstances très-difficiles, elle avait voulu lui rendre un service d'ami, le vicomte n'acceptant jamais ces avances qu'à la condition expresse de les rembourser ; car on lui devait, disait-il, plus du double de ces sommes.

Son luxe apparent permettait de le croire. D'ailleurs, Mme de Lucenay, cédant à l'impulsion de sa bonté naturelle, n'avait songé qu'à être utile à Florestan, et nullement à s'assurer s'il pouvait s'acquitter envers elle. Il l'affirmait, elle n'en doutait pas ; eût-il accepté sans cela des prêts aussi importants ? En répondant de

l'honneur de Florestan, en suppliant le vieux comte d'écouter la conversation de son fils, la duchesse pensait qu'il allait être question de l'abus de confiance dont le vicomte se prétendait victime, et qu'il serait ainsi complètement innocenté aux yeux de son père.

– Encore une fois, reprit Florestan d'une voix altérée, ce Petit-Jean est un infâme ; il m'avait assuré n'avoir pas d'autres traites que celles que j'ai retirées de ses mains hier et il y a trois jours… Je croyais celle-ci en circulation, elle n'était payable que dans trois mois à Londres, chez Adams et Compagnie.

– Oui, oui, dit la voix mordante de Badinot, je sais, mon cher vicomte, que vous aviez adroitement combiné votre affaire ; vos faux ne devaient être découverts que lorsque vous seriez déjà loin… Mais vous avez voulu attraper plus fin que vous.

– Eh ! il est bien temps maintenant de me dire cela, malheureux que vous êtes…, s'écria Florestan furieux ; n'est-ce pas vous qui m'avez mis en rapport avec celui qui m'a négocié ces traites !

– Voyons, mon cher aristocrate, répondit froidement Badinot, du calme !… Vous contrefaites habilement les signatures de commerce ; c'est à merveille, mais ce n'est pas une raison pour traiter vos amis avec une familiarité désagréable. Si vous vous emportez encore… je vous laisse, arrangez-vous comme vous voudrez…

– Et croyez-vous qu'on puisse conserver son sang-froid dans une position pareille ?… Si ce que vous me dites est vrai, si cette plainte doit être déposée aujourd'hui au parquet du procureur du roi, je suis perdu…

– C'est justement ce que je vous dis, à moins que… vous n'ayez encore recours à votre charmante Providence aux yeux bleus…

– C'est impossible.

– Alors, résignez-vous. C'est dommage, c'était la dernière traite… et pour vingt-cinq mauvais mille francs… aller prendre l'air du Midi à Toulon… C'est maladroit, c'est absurde, c'est bête ! Comment un habile homme comme vous peut-il se laisser acculer ainsi ?

– Mon Dieu, que faire ? Que faire ?… Rien de ce qui est ici ne m'appartient plus, je n'ai pas vingt louis à moi.

– Vos amis ?

– Eh ! je dois à tous ceux qui pourraient me prêter ; me croyez-vous assez sot pour avoir attendu jusqu'à aujourd'hui pour m'adresser à eux ?

– C'est vrai ; pardon… tenez, causons tranquillement, c'est le meilleur moyen d'arriver à une solution raisonnable. Tout à l'heure je

voulais vous expliquer comment vous vous étiez attaqué à plus fin que vous. Vous ne m'avez pas écouté.

– Allons, parlez, si cela peut être bon à quelque chose.

– Récapitulons : vous m'avez dit, il y a deux mois : « J'ai pour cent treize mille francs de traites sur différentes maisons de banque à longues échéances ; mon cher Badinot, trouvez moyen de me les négocier… »

– Eh bien !… Ensuite ?…

– Attendez… je vous ai demandé à voir ces valeurs… Un certain je ne sais quoi m'a dit que ces traites étaient fausses, quoique parfaitement imitées. Je ne vous soupçonnais pas, il est vrai, un talent calligraphique aussi avancé ; mais, m'occupant du soin de votre fortune depuis que vous n'aviez plus de fortune, je vous savais complètement ruiné. J'avais fait passer l'acte par lequel vos chevaux, vos voitures, le mobilier de cet hôtel, appartenaient à Boyer et à Edwards… Il n'était donc pas indiscret à moi de m'étonner de vous voir possesseur de valeurs de commerce si considérables, hein ?

– Faites-moi grâce de vos étonnements, arrivons au fait.

– M'y voici… J'ai assez d'expérience ou de timidité… pour ne pas me soucier de me mêler directement d'affaires de cette sorte ; je vous adressai donc à un tiers qui, non moins clairvoyant que moi, soupçonna le mauvais tour que vous vouliez lui jouer.

– C'est impossible, il n'aurait pas escompté ces valeurs s'il les avait crues fausses.

– Combien vous a-t-il donné d'argent comptant, pour ces cent treize mille francs ?

– Vingt-cinq mille francs comptant, et le reste en créances à recouvrer…

– Et qu'avez-vous retiré de ces créances ?…

– Rien, vous le savez bien ; elles étaient illusoires… mais il aventurait toujours vingt-cinq mille francs.

– Que vous êtes jeune, mon cher vicomte ! Ayant à recevoir de vous ma commission de cent louis si l'affaire se faisait, je m'étais bien gardé de dire au tiers l'état réel de vos affaires… Il vous croyait encore à votre aise, et il vous savait surtout très-adoré d'une grande dame puissamment riche qui ne vous laisserait jamais dans l'embarras ; il était donc à peu près sûr de rentrer au moins dans ses fonds, par transaction ; il risquait sans doute de perdre, mais il risquait aussi de gagner beaucoup, et son calcul était bon ; car l'autre jour, vous lui avez déjà compté bel et bien cent mille francs, pour retirer la fausse traite

de cinquante-huit mille francs, et hier trente mille francs pour la seconde… Pour celle-ci, il s'est contenté, il est vrai, du remboursement intégral. Comment vous êtes-vous procuré ces trente mille francs d'hier ? que le diable m'emporte si je le sais ! car vous êtes un homme unique… Vous voyez donc bien qu'en fin de compte, si Petit-Jean vous force à payer la dernière traite de vingt-cinq mille francs, il aura reçu de vous cent cinquante-cinq mille francs pour vingt-cinq mille qu'il vous aura comptés ; or, j'avais raison de dire que vous vous étiez joué à plus fin que vous.

– Mais pourquoi m'a-t-il dit que cette dernière traite, qu'il présente aujourd'hui, était négociée ?

– Pour ne pas vous effrayer ; il vous avait dit aussi qu'excepté celle de cinquante-huit mille francs, les autres étaient en circulation ; une fois la première payée, hier est venue la seconde, et aujourd'hui la troisième.

– Le misérable !…

– Écoutez donc, chacun pour soi, chacun chez soi, comme dit un célèbre jurisconsulte dont j'admire beaucoup la maxime. Mais causons de sang-froid : ceci vous prouve que le Petit-Jean (et entre nous je ne serais pas étonné que, malgré sa sainte renommée, le Jacques Ferrand ne fût de moitié dans ses spéculations), ceci vous prouve, dis-je, que le Petit-Jean, alléché par vos premiers paiements, spécule sur cette dernière traite, comme il a spéculé sur les autres, bien certain que vos amis ne vous laisseront pas traduire en cour d'assises. C'est à vous de voir si ces amitiés ne sont pas exploitées, pressurées jusqu'à l'écorce, et s'il ne reste pas encore quelques gouttes d'or à en exprimer ; car si dans trois heures vous n'avez pas les vingt-cinq mille francs, mon noble vicomte, vous êtes coffré.

– Quand vous me répéterez cela sans cesse…

– À force de m'entendre vous consentirez peut-être à essayer de tirer une dernière plume de l'aile de cette généreuse duchesse…

– Je vous répète qu'il n'y faut pas songer… En trois heures trouver encore vingt-cinq mille francs, après les sacrifices qu'elle a déjà faits, ce serait folie que de l'espérer.

– Pour vous plaire, heureux mortel, on tente l'impossible.

– Eh ! elle l'a déjà tenté, l'impossible… c'était d'emprunter cent mille francs à son mari et de réussir ; mais ce sont de ces phénomènes qui ne se reproduisent pas deux fois. Voyons, mon cher Badinot, jusqu'ici vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi… j'ai toujours été généreux, tâchez d'obtenir quelque sursis de ce misérable Petit-Jean… Vous le savez, je trouve toujours moyen de récompenser qui me sert ;

une fois cette dernière affaire assoupie, je prends un nouvel essor… vous serez content de moi.

– Petit-Jean est aussi inflexible que vous êtes peu raisonnable.

– Moi !…

– Tâchez seulement d'intéresser encore votre généreuse amie à votre funeste sort… Que diable ! dites-lui seulement ce qu'il en est ; non plus, comme déjà, que vous avez été dupe de faussaires, mais que vous êtes faussaire vous-même.

– Jamais je ne lui ferai un tel aveu, ce serait une honte sans avantage.

– Aimez-vous mieux qu'elle apprenne demain la chose par *La Gazette des tribunaux ?*

– J'ai trois heures devant moi, je puis fuir.

– Et où irez-vous sans argent ? Jugez donc, au contraire : ce dernier faux retiré, vous vous trouverez dans une position superbe, vous n'aurez plus que des dettes. Voyons, promettez-moi de parler encore à la duchesse. Vous êtes si roué ! vous saurez vous rendre intéressant malgré vos erreurs ; au pis-aller on vous estimera peut-être un peu moins ou plus du tout, mais on vous tirera d'affaire. Voyons, promettez-moi de voir votre belle amie ; je cours chez Petit-Jean, je me fais fort d'obtenir une heure ou deux de sursis.

– Enfer ! Il faut boire la honte jusqu'à la lie !

– Allons ! bonne chance, soyez tendre, passionné, charmant ; je cours chez Petit-Jean, vous m'y trouverez jusqu'à trois heures… plus tard il ne serait plus temps… le parquet du procureur du roi n'est ouvert que jusqu'à quatre heures…

Et M. Badinot sortit.

Lorsque la porte fut fermée, on entendit Florestan s'écrier avec un profond désespoir :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant cet entretien, qui dévoilait au comte l'infamie de son fils, et à Mme de Lucenay l'infamie de l'homme qu'elle avait aveuglément aimé, tous deux étaient restés immobiles, respirant à peine, sous cette épouvantable révélation.

Il serait impossible de rendre l'éloquence muette de la scène douloureuse qui se passa entre cette jeune femme et le comte lorsqu'il n'y eut plus de doute possible sur le crime de Florestan. Étendant le bras vers la pièce où se trouvait son fils, le vieillard sourit avec une ironie amère, jetant un regard écrasant sur Mme de Lucenay, et sembla lui dire :

« Voilà celui pour lequel vous avez bravé toutes les hontes, consommé tous les sacrifices ! Voilà celui que vous me reprochiez d'avoir abandonné !… »

La duchesse comprit le reproche ; un moment elle baissa la tête sous le poids de sa honte.

La leçon était terrible…

Puis, peu à peu, à l'anxiété cruelle qui avait contracté les traits de Mme de Lucenay, succéda une sorte d'indignation hautaine. Les fautes inexcusables de cette femme étaient au moins palliées par la loyauté de son amour, par la hardiesse de son dévouement, par la grandeur de sa générosité, par la franchise de son caractère et par son inexorable aversion pour tout ce qui était bas ou lâche.

Encore trop jeune, trop belle, trop recherchée, pour éprouver l'humiliation d'avoir été exploitée, une fois le prestige de l'amour subitement évanoui chez elle, cette femme altière et décidée ne ressentit ni haine ni colère ; instantanément, sans transition aucune, un dégoût mortel, un dédain glacial, tua son affection jusqu'alors si vivace ; ce ne fut plus une maîtresse indignement trompée par son amant, ce fut une femme de bonne compagnie découvrant qu'un homme de sa société était un escroc et un faussaire, et le chassant de chez elle.

En supposant même que quelques circonstances eussent pu atténuer l'ignominie de Florestan, Mme de Lucenay ne les aurait pas admises ; selon elle, l'homme qui franchissait certaines limites d'honneur, soit par vice, entraînement ou faiblesse, n'existait plus à ses yeux ; l'honorabilité étant pour elle une question d'être ou de non-être.

Le seul ressentiment douloureux qu'éprouva la duchesse fut excité par l'effet terrible que cette révélation inattendue produisait sur le comte, son vieil ami.

Depuis quelques moments il semblait ne pas voir, ne pas entendre ; ses yeux étaient fixes, sa tête baissée, ses bras pendants, sa pâleur livide ; de temps à autre un soupir convulsif soulevait sa poitrine.

Chez un homme aussi résolu qu'énergique, un tel abattement était plus effrayant que les transports de la colère.

Mme de Lucenay le regardait avec inquiétude.

– Courage, mon ami, lui dit-elle à voix basse. Pour vous… pour moi… pour cet homme… je sais ce qu'il me reste à faire…

Le vieillard la regarda fixement ; puis, comme s'il eût été arraché à sa stupeur par une commotion violente, il redressa la tête, ses traits devinrent menaçants, et, oubliant que son fils pouvait l'entendre, il s'écria :

– Et moi aussi, pour vous, pour moi, pour cet homme, je sais ce qu'il me reste à faire…

– Qui est donc là ? demanda Florestan surpris.

Mme de Lucenay, craignant de se trouver avec le vicomte, disparut par la petite porte et descendit par l'escalier dérobé.

Florestan, ayant encore demandé qui était là et ne recevant pas de réponse, entra dans le salon. Il s'y trouva seul avec le comte.

La longue barbe du vieillard le changeait tellement, il était si pauvrement vêtu, que son fils, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, ne le reconnaissant pas d'abord, s'avança vers lui d'un air menaçant.

– Que faites-vous là… ? Qui êtes-vous ?

– Je suis le mari de cette femme ! répondit le comte en montrant le portrait de Mme de Saint-Remy.

– Mon père ! s'écria Florestan en reculant avec frayeur ; et il se rappela les traits du comte, depuis longtemps oubliés.

Debout, formidable, le regard irrité, le front empourpré par la colère, ses cheveux blancs rejetés en arrière, ses bras croisés sur sa poitrine, le comte dominait, écrasait son fils, qui, la tête baissée, n'osait lever les yeux sur lui.

Pourtant M. de Saint-Remy, par un secret motif, fit un violent effort pour rester calme et pour dissimuler ses terribles ressentiments.

– Mon père ! reprit Florestan d'une voix altérée, vous étiez là ?…

– J'étais là…

– Vous avez entendu ?…

– Tout.

– Ah ! s'écria douloureusement le vicomte en cachant son visage dans ses mains.

Il y eut un moment de silence.

Florestan, d'abord aussi étonné que chagrin de l'apparition inattendue de son père, songea bientôt, en homme de ressources, au parti qu'il pourrait tirer de cet incident.

« Tout n'est pas perdu, se dit-il. La présence de mon père est un coup du sort. Il sait tout, il ne voudra pas laisser flétrir son nom ; il n'est pas riche, mais il doit toujours posséder plus de vingt-cinq mille francs. Jouons serré… De l'adresse, de l'entrain, de l'émotion… je laisse reposer la duchesse et je suis sauvé ! »

Puis, donnant à ses traits charmants une expression de douloureux

abattement, mouillant son regard des larmes du repentir, prenant sa voix la plus vibrante, son accent le plus pathétique, il s'écria en joignant les mains avec un geste désespéré :

– Ah ! mon père… je suis bien malheureux !… Après tant d'années… vous revoir… et dans un tel moment !… Je dois vous paraître si coupable ! Mais daignez m'écouter, je vous en supplie ; permettez-moi, non de me justifier, mais de vous expliquer ma conduite… Le voulez-vous, mon père ?…

M. de Saint-Remy ne répondit pas un mot ; ses traits restèrent impassibles ; il s'assit dans un fauteuil, où il s'accouda, et là, le menton appuyé sur la paume de sa main, il contempla le vicomte en silence.

Si Florestan eût connu les motifs qui remplissaient l'âme de son père de haine, de fureur et de vengeance, épouvanté du calme apparent du comte, il n'eût pas sans doute essayé de le duper, ni plus ni moins qu'un bonhomme Géronte.

Mais ignorant les funestes soupçons qui pesaient sur la légitimité de sa naissance, mais ignorant la faute de sa mère, Florestan ne douta pas du succès de sa piperie, croyant n'avoir qu'à attendrir un père qui, à la fois très-misanthrope et très-fier de son nom, serait capable, plutôt que de le laisser déshonorer, de se décider aux derniers sacrifices.

– Mon père, reprit timidement Florestan, me permettez-vous de tâcher, non de me disculper, mais de vous dire par suite de quels entraînements involontaires… je suis arrivé, presque malgré moi, jusqu'à des actions… infâmes… je l'avoue ?…

Le vicomte prit le silence de son père pour un consentement tacite et continua :

– Lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère… ma pauvre mère qui m'avait tant aimé… je n'avais pas vingt ans… Je me trouvai seul… sans conseil… sans appui… Maître d'une fortune considérable… habitué au luxe dès mon enfance… je m'en étais fait une habitude… un besoin. Ignorant combien il était difficile de gagner de l'argent, je le prodiguais sans mesure… Malheureusement… et je dis malheureusement, parce que cela m'a perdu, mes dépenses, toutes folles qu'elles étaient, furent remarquables par leur élégance… À force de goût, j'éclipsai des gens dix fois plus riches que moi. Ce premier succès m'enivra, je devins homme de luxe comme on devient homme de guerre, homme d'État ; oui, j'aime le luxe, non par ostentation vulgaire, mais je l'aime comme le peintre aime la peinture, comme le poëte aime la poésie ; comme tout artiste, j'étais jaloux de mon œuvre… et mon œuvre, à moi, c'était mon luxe. Je sacrifiai tout à sa perfection… Je le voulus beau, grand, complet, splendidement harmonieux en toute chose… depuis mon écurie jusqu'à ma table,

depuis mon habit jusqu'à ma maison… Je voulus que ma vie fût comme un enseignement de goût et d'élégance. Comme un artiste enfin, j'étais à la fois avide des applaudissements de la foule et de l'admiration des gens d'élite : ce succès si rare, je l'obtins…

En parlant ainsi, les traits de Florestan perdaient peu à peu leur expression hypocrite, ses yeux brillaient d'une sorte d'enthousiasme. Il disait vrai ; il avait été d'abord séduit par cette manière assez peu commune de comprendre le luxe.

Le vicomte interrogea du regard la physionomie de son père ; elle lui parut s'adoucir un peu.

Il reprit avec une exaltation croissante :

– Oracles et régulateurs de la mode, mon blâme ou ma louange faisaient loi ; j'étais cité, copié, vanté, admiré, et cela par la meilleure compagnie de Paris, c'est-à-dire de l'Europe, du monde… Les femmes partagèrent l'engouement général, les plus charmantes se disputaient le plaisir de venir à quelques fêtes très-restreintes que je donnais, et partout et toujours on s'extasiait sur l'élégance incomparable, sur le goût exquis de ces fêtes… que les millionnaires ne pouvaient ni égaler ni éclipser ; enfin, je fus ce que l'on appelle le roi de la mode… Ce mot vous dira tout, mon père, si vous le comprenez.

– Je le comprends… et je suis sûr qu'au bagne vous inventeriez quelque élégance raffinée dans la manière de porter votre chaîne… cela deviendrait à la mode dans la chiourme et s'appellerait… à la Saint-Remy, dit le vieillard avec une sanglante ironie… Puis il ajouta : Et Saint-Remy… c'est mon nom !…

Et il se tut, restant toujours accoudé, toujours le menton dans la paume de sa main.

Il fallut à Florestan beaucoup d'empire sur lui-même pour cacher la blessure que lui fit ce sarcasme acéré.

Il reprit d'un ton plus humble :

– Hélas ! mon père, ce n'est pas par orgueil que j'évoque le souvenir de ces succès… car, je vous le répète, ce succès m'a perdu… Recherché, envié, flatté, adulé, non par des parasites intéressés, mais par des gens dont la position dépassait de beaucoup la mienne et sur lesquels j'avais seulement l'avantage que donne l'élégance… qui est au luxe ce que le goût est aux arts… la tête me tourna. Je ne calculai plus : ma fortune devait être dissipée en quelques années, peu m'importait. Pouvais-je renoncer à cette vie fiévreuse, éblouissante, dans laquelle les plaisirs succédaient aux plaisirs, les jouissances aux jouissances, les fêtes aux fêtes, les ivresses de toutes sortes aux enchantements de toutes sortes ?… Oh ! si vous saviez, mon père, ce

que c'est que d'être partout signalé comme le héros du jour… d'entendre le murmure qui accueille votre entrée dans un salon… d'entendre les femmes se dire : « C'est lui !… le voilà !… » Oh ! si vous saviez…

– Je sais, dit le vieillard en interrompant son fils et sans changer d'attitude, je sais… Oui, l'autre jour, sur une place publique, il y avait foule ; tout à coup on entendit un murmure… pareil à celui qui vous accueille quand vous entrez quelque part, puis les regards des femmes surtout se fixèrent sur un très-beau garçon… toujours comme ils se fixent sur vous… et elles se le montraient les unes aux autres en se disant : « C'est lui… le voilà… », toujours comme s'il s'était agi de vous…

– Mais cet homme, mon père ?

– Était un faussaire que l'on mettait au carcan.

– Ah ! s'écria Florestan avec une rage concentrée ; puis feignant une affliction profonde, il ajouta : Mon père, vous êtes sans pitié… Que voulez-vous que je vous dise pourtant ? Je ne cherche pas à nier les torts… je veux seulement vous expliquer l'entraînement fatal qui les a causés. Eh bien ! oui, dussiez-vous encore m'accabler de sanglants sarcasmes, je tâcherai d'aller jusqu'au bout de cette confession, je tâcherai de vous faire comprendre cette exaltation fiévreuse qui m'a perdu, parce que alors peut-être vous me plaindrez… Oui, car on plaint un fou… et j'étais fou… Fermant les yeux, je m'abandonnais à l'étincelant tourbillon dans lequel j'entraînais avec moi les femmes les plus charmantes, les hommes les plus aimables. M'arrêter, le pouvais-je ? Autant dire au poëte qui s'épuise, et dont le génie dévore la santé : « Arrêtez-vous au milieu de l'inspiration qui vous emporte !… » Non, je ne pouvais pas, moi !… Moi !… Abdiquer cette royauté que j'exerçais, et rentrer honteux, ruiné, moqué, dans la plèbe inconnue ; donner ce triomphe à mes envieux que j'avais jusqu'alors défiés, dominés, écrasés !… Non, non, je ne le pouvais pas !… Volontairement du moins. Vint le jour fatal où pour la première fois l'argent m'a manqué. Je fus surpris comme si ce moment n'avait jamais dû arriver. Cependant j'avais encore à moi mes chevaux, mes voitures, le mobilier de cette maison… Mes dettes payées, il me serait resté soixante mille francs… peut-être… Qu'aurai-je fait de cette misère ? Alors, mon père, je fis le premier pas dans une voie infâme… j'étais encore honnête… je n'avais dépensé que ce qui m'appartenait ; mais alors je commençai à faire des dettes que je ne pouvais pas payer… je vendis tout ce que je possédais à deux de mes gens, afin de m'acquitter envers eux, et de pouvoir, pendant six mois encore, malgré mes créanciers, jouir du luxe qui m'enivrait… Pour subvenir à mes besoins de jeu et de folles dépenses, j'empruntai d'abord à des juifs ; puis, pour payer les juifs, à

mes amis, et, pour payer mes amis, à mes maîtresses. Ces ressources épuisées, il y eut un nouveau temps d'arrêt dans ma vie… D'honnête homme j'étais devenu chevalier d'industrie… mais je n'étais pas encore criminel… Cependant j'hésitai… je voulais prendre une résolution violente… j'avais prouvé dans plusieurs duels que je ne craignais pas la mort… je voulais me tuer !…

– Ah bah !…, vraiment ? dit le comte avec une ironie farouche.

– Vous ne me croyez pas, mon père ?

– C'était bien tôt ou bien tard ! ajouta le vieillard toujours impassible et dans la même attitude.

Florestan, pensant avoir ému son père en lui parlant de son projet de suicide, crut nécessaire de remonter la scène par un coup de théâtre.

Il ouvrit un meuble, y prit un petit flacon de cristal verdâtre et dit au comte en le posant sur la table :

– Un charlatan italien m'a vendu ce poison…

– Et… il était pour vous… ce poison ? dit le vieillard toujours accoudé.

Florestan comprit la portée des paroles de son père.

Ses traits exprimèrent cette fois une indignation réelle, car il disait vrai.

Un jour, il avait eu la fantaisie de se tuer : fantaisie éphémère ! Les gens de sa sorte sont trop lâches pour se résoudre froidement et sans témoins à la mort qu'ils affrontent par point d'honneur dans un duel.

Il s'écria donc avec l'accent de la vérité :

– Je suis tombé bien bas… mais du moins pas jusque-là, mon père ! C'était pour moi que je réservais ce poison !

– Et vous avez eu peur ? fit le comte sans changer de position.

– Je l'avoue, j'ai reculé devant cette extrémité terrible ; rien n'était encore désespéré : les personnes auxquelles je devais étaient riches et pouvaient attendre… À mon âge, avec mes relations, j'espérai un moment, sinon refaire ma fortune, du moins m'assurer une position honorable, indépendante, qui m'en eût tenu lieu… Plusieurs de mes amis, peut-être moins bien doués que moi, avaient fait un chemin rapide dans la diplomatie. J'eus une velléité d'ambition… Je n'eus qu'à vouloir, et je fus attaché à la légation de Gerolstein… Malheureusement, quelques jours après cette nomination, une dette de jeu contractée envers un homme que je haïssais me mit dans un cruel embarras… J'avais épuisé mes dernières ressources… Une idée fatale me vint. Me croyant certain de l'impunité, je commis une action

infâme… Vous le voyez… mon père… je ne vous ai rien caché… j'avoue l'ignominie de ma conduite, je ne cherche à l'atténuer en rien… Deux partis me restent à prendre, et je suis également décidé à tous deux… Le premier est de me tuer… et de laisser votre nom déshonoré, car si je ne paie pas aujourd'hui même vingt-cinq mille francs, la plainte est déposée, l'éclat a lieu, et, mort ou vivant, je suis flétri. Le second moyen est de me jeter dans vos bras, mon père… de vous dire : « Sauvez votre fils, sauvez votre nom de l'infamie… et je vous jure de partir demain pour l'Afrique, de m'y engager soldat et d'y trouver la mort ou de vous revenir un jour vaillamment réhabilité… » Ce que je vous dis là, mon père, voyez-vous, est vrai… En présence de l'extrémité qui m'accable, je n'ai pas d'autre parti… Décidez… ou je mourrai couvert de honte, ou, grâce à vous… je vivrai pour réparer ma faute… Ce ne sont pas là des menaces et des paroles de jeune homme, mon père… J'ai vingt-cinq ans, je porte votre nom, j'ai assez de courage ou pour me tuer… ou pour me faire soldat, car je ne veux pas aller au bagne…

Le comte se leva.

– Je ne veux pas que mon nom soit déshonoré, dit-il froidement à Florestan.

– Ah ! mon père !… Mon sauveur, s'écria chaleureusement le vicomte ; et il allait se précipiter dans les bras de son père, lorsque celui-ci, d'un geste glacial, calma cet entraînement.

– On vous attend jusqu'à trois heures… chez cet homme qui a le faux ?

– Oui, mon père… il est deux heures…

– Passons dans votre cabinet… donnez-moi de quoi écrire.

– Voici, mon père.

Le comte s'assit devant le bureau de Florestan et écrivit d'une main ferme :

« Je m'engage à payer ce soir à dix heures les vingt-cinq mille francs que doit mon fils.

« Comte de SAINT-REMY »

– Votre créancier ne veut que de l'argent ; malgré ses menaces, cet engagement de moi le fera consentir à un nouveau délai ; il ira chez M. Dupont, banquier, rue de Richelieu, n° 7, qui lui répondra de la valeur de cet acte.

– Ô mon père !… Comment jamais…

– Vous m'attendrez ce soir… à dix heures, je vous apporterai l'argent… Que votre créancier se trouve ici…

– Oui, mon père : et après-demain je pars pour l'Afrique… Vous verrez si je suis ingrat !… Alors, peut-être, lorsque je serai réhabilité, vous accepterez mes remerciements.

– Vous ne me devez rien ; j'ai dit que mon nom ne serait pas déshonoré davantage ; il ne le sera pas, dit simplement M. de Saint-Remy en prenant sa canne qu'il avait déposée sur le bureau ; et il se dirigea vers la porte.

– Mon père, votre main, au moins ! reprit Florestan d'un ton suppliant.

– Ici, ce soir, à dix heures, dit le comte en refusant sa main.

Et il sortit.

– Sauvé !… s'écria Florestan radieux. Sauvé ! Puis il reprit, après un moment de réflexion : Sauvé à peu près… N'importe, c'est toujours cela… Peut-être ce soir lui avouerai-je l'*autre chose.* Il est en train… il ne voudra pas s'arrêter en si beau chemin, et que son premier sacrifice reste inutile faute d'un second… Et encore, pourquoi lui dire ?… Qui saura jamais ?… Au fait, si rien ne se découvre, je garderai l'argent qu'il me donnera pour éteindre cette dernière dette… J'ai eu de la peine à l'émouvoir, ce diable d'homme ! ! ! L'amertume de ses sarcasmes m'avait fait douter de sa bonne résolution ; mais ma menace de suicide, la crainte de voir son nom flétri, l'ont décidé ; c'était bien là qu'il fallait frapper… Il est sans doute beaucoup moins pauvre qu'il n'affecte de l'être… S'il possède une centaine de mille francs, il a dû faire des économies en vivant comme il vit… Encore une fois, sa venue est un coup du sort… Il a l'air sauvage, mais au fond je le crois bon homme… Courons chez cet huissier !

Il sonna. M. Boyer parut.

– Comment ne m'avez-vous pas averti que mon père était ici ? Vous êtes d'une négligence…

– Par deux fois j'ai voulu adresser la parole à monsieur le vicomte, qui rentrait avec M. Badinot par le jardin ; mais monsieur le vicomte, probablement préoccupé de son entretien avec M. Badinot, m'a fait signe de la main de ne pas l'interrompre… Je ne me suis pas permis d'insister… Je serais désolé que monsieur le vicomte pût me croire coupable de négligence…

– C'est bien… Dites à Edwards de me faire tout de suite atteler *Orion,* non, *Plower* au cabriolet.

M. Boyer s'inclina respectueusement.

Au moment où il allait sortir, on frappa.

M. Boyer regarda le vicomte d'un air interrogatif.

– Entre ! dit Florestan.

Un second valet de chambre parut, tenant à la main un petit plateau de vermeil.

M. Boyer s'empara du plateau avec une sorte de jalouse prévenance, de respectueux empressement, et vint le présenter au vicomte.

Celui-ci y prit une assez volumineuse enveloppe scellée d'un cachet de cire noire.

Les deux serviteurs se retirèrent discrètement.

Florestan ouvrit l'enveloppe. Elle contenait vingt-cinq mille francs en bons du Trésor… sans autre avis.

– Décidément, s'écria-t-il avec joie, la journée est bonne… Sauvé ! Cette fois, et pour le coup complètement sauvé… je cours chez le joaillier… et encore…, se dit-il, peut-être… Non, attendons on ne peut avoir aucun soupçon sur moi… Vingt-cinq mille francs sont bons à garder… Pardieu ! je suis bien sot de jamais douter de mon étoile… au moment où elle semble obscurcie, ne reparaît-elle pas plus brillante encore ?… Mais d'où vient cet argent ? l'écriture de l'adresse m'est inconnue… voyons le cachet… le chiffre. Mais oui, oui… je ne me trompe pas… un N et un L… c'est Clotilde ! Comment a-t-elle su ? Et pas un mot… c'est bizarre ! Quel à-propos !… Ah ! mon Dieu ! j'y songe… je lui avais donné rendez-vous ce matin… Ces menaces de Badinot m'ont bouleversé… J'ai oublié Clotilde… après m'avoir attendu au rez-de-chaussée, elle s'en sera allée ?… Sans doute, cet envoi est un moyen délicat de me faire entendre qu'elle craint de se voir oubliée pour des embarras d'argent. Oui, c'est un reproche indirect de ne m'être pas adressé à elle comme toujours… Bonne Clotilde ; toujours la même ! Généreuse comme une reine ! Quel dommage d'en être venu là avec elle… encore si jolie ! Quelquefois j'en ai regret… mais je ne me suis adressé à elle qu'à la dernière extrémité. J'y ai été forcé.

– Le cabriolet de monsieur le vicomte est avancé, vint dire M. Boyer.

– Qui a apporté cette lettre ? lui demanda Florestan.

– Je l'ignore, monsieur le vicomte.

– Au fait, je le demanderai en bas.

– Mais dites-moi, il n'y a personne au rez-de-chaussée ? ajouta le vicomte en regardant Boyer d'un air significatif.

– Il n'y a plus personne, monsieur le vicomte.

« Je ne m'étais pas trompé, pensa Florestan, Clotilde m'a attendu et s'en est allée. »

– Si monsieur le vicomte voulait avoir la bonté de m'accorder deux minutes, dit Boyer.

– Dites et dépêchez-vous.

– Edwards et moi nous avons appris que M. le duc de Montbrison désirait monter sa maison ; si monsieur le vicomte voulait être assez bon pour lui proposer la sienne toute meublée, ainsi que son écurie toute montée… ce serait pour moi et pour Edwards une très-bonne occasion de nous défaire de tout, et pour monsieur le vicomte peut-être une bonne occasion de motiver cette vente.

– Mais vous avez pardieu raison, Boyer… pour moi-même je préfère cela… Je verrai Montbrison, je lui parlerai. Quelles sont vos conditions ?

– Monsieur le vicomte comprend bien… que nous devons tâcher de profiter le plus possible de sa générosité.

– Et gagner sur votre marché ; rien de plus simple ! Voyons… le prix ?

– Le tout, deux cent soixante mille francs… monsieur le vicomte.

– Vous gagnez là-dessus, vous et Edwards ?…

– Environ quarante mille francs, monsieur le vicomte…

– C'est joli ! Du reste, tant mieux ; car, après tout, je suis content de vous… et si j'avais eu un testament à faire, je vous aurais laissé cette somme, à vous et à Edwards.

Et le vicomte sortit pour se rendre d'abord chez son créancier, puis chez M[me] de Lucenay qu'il ne soupçonnait pas d'avoir assisté à son entretien avec Badinot.

IX

La perquisition

L'hôtel de Lucenay était une de ces royales habitations du faubourg Saint-Germain que le *terrain perdu* rendait si grandioses ; une maison moderne tiendrait à l'aise dans la cage de l'escalier d'un de ces palais, et on bâtirait un quartier tout entier sur l'emplacement qu'ils occupent.

Vers les neuf heures du soir de ce même jour, les deux battants de l'énorme porte de cet hôtel s'ouvrirent devant un étincelant coupé qui, après avoir décrit une courbe savante dans la cour immense, s'arrêta devant un large perron abrité qui conduisait à une première antichambre.

Pendant que le piétinement de deux chevaux ardents et vigoureux retentissait sur le pavé sonore, un gigantesque valet de pied ouvrit la portière armoriée ; un jeune homme descendit lestement de cette brillante voiture et monta non moins lestement les cinq ou six marches du perron.

Ce jeune homme était le vicomte de Saint-Remy.

En sortant de chez son créancier, qui, satisfait de l'engagement du père de Florestan, avait accordé le délai demandé et devait revenir toucher son argent à dix heures du soir, rue de Chaillot, M. de Saint-Remy s'était rendu chez Mme de Lucenay pour la remercier du nouveau service qu'elle lui avait rendu ; mais, n'ayant pas rencontré la duchesse le matin, il arrivait triomphant, certain de la trouver en *prima sera,* heure qu'elle lui réservait habituellement.

À l'empressement de deux valets de pied de l'antichambre qui coururent ouvrir la porte vitrée dès qu'ils reconnurent la voiture de Florestan, à l'air profondément respectueux avec lequel le reste de la livrée se leva spontanément sur le passage du vicomte ; enfin à quelques nuances presque imperceptibles, on devinait le second, ou plutôt le véritable maître de la maison.

Lorsque M. le duc de Lucenay rentrait chez lui, son parapluie à la main et les pieds chaussés de socques démesurés (il détestait de sortir le jour en voiture), les mêmes évolutions domestiques se répétaient tout aussi respectueuses ; cependant, aux yeux d'un observateur, il y avait une grande différence de physionomie entre l'accueil fait au mari et celui qu'on réservait à l'amant.

Le même empressement se manifesta dans le salon des valets de chambre lorsque Florestan y entra ; à l'instant l'un d'eux le précéda pour aller l'annoncer à Mme de Lucenay.

Jamais le vicomte n'avait été plus glorieux, ne s'était senti plus léger, plus sûr de lui, plus conquérant…

La victoire qu'il avait remportée le matin sur son père, la nouvelle preuve d'attachement de Mme de Lucenay, la joie d'être sorti si miraculeusement d'une position terrible, sa renaissante confiance dans son étoile donnaient à sa jolie figure une expression d'audace et de bonne humeur qui la rendait plus séduisante encore ; jamais enfin il ne s'était senti mieux.

Et il avait raison.

Jamais sa taille mince et flexible ne s'était dressée plus cavalière ; jamais il n'avait porté le front et le regard plus haut ; jamais son orgueil n'avait été plus délicieusement chatouillé par cette pensée :

« La très-grande dame, maîtresse de ce palais, est à moi, est à mes pieds… ce matin encore elle m'attendait chez moi… »

Florestan s'était livré à ces réflexions singulièrement vaniteuses en traversant trois ou quatre salons qui conduisaient à une petite pièce où la duchesse se tenait habituellement. Un dernier coup d'œil jeté sur une glace compléta l'excellente opinion que Florestan avait de soi-même.

Le valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte du salon et annonça :

– M. le vicomte de Saint-Remy !

L'étonnement et l'indignation de la duchesse furent inexprimables.

Elle croyait que le comte n'avait pas caché à son fils qu'elle aussi avait tout entendu…

Nous l'avons dit : en apprenant combien Florestan était infâme, l'amour de Mme de Lucenay, subitement éteint, s'était changé en un dédain glacial.

Nous l'avons dit encore : au milieu de ses légèretés, de ses erreurs, Mme de Lucenay avait conservé purs et intacts des sentiments de droiture, d'honneur, de loyauté chevaleresque, d'une vigueur et d'une exigence toutes viriles ; elle avait les qualités de ses défauts, les vertus de ses vices : traitant l'amour aussi cavalièrement qu'un homme le traite, elle poussait aussi loin, plus loin qu'un homme, le dévouement, la générosité, le courage, et surtout l'horreur de toute bassesse.

Mme de Lucenay, devant aller le soir dans le monde, était, quoique sans diamants, habillée avec son goût et sa magnificence habituels ;

cette toilette splendide, le rouge vif qu'elle portait franchement, hardiment, en femme de cour, jusque sous les paupières, sa beauté surtout éclatante aux lumières, sa taille de déesse marchant sur les nues, rendaient plus frappant encore ce grand air que personne au monde ne possédait comme elle, et qu'elle poussait, s'il le fallait, jusqu'à une foudroyante insolence…

On connaît le caractère altier, déterminé de la duchesse : qu'on se figure donc sa physionomie, son regard, lorsque le vicomte s'avançant, pimpant, souriant et confiant, lui dit avec amour :

– Ma chère Clotilde… combien vous êtes bonne !… Combien vous…

Le vicomte ne put achever.

La duchesse était assise et n'avait pas bougé : mais son geste, son coup d'œil révélèrent un mépris à la fois si calme et si écrasant… que Florestan s'arrêta court…

Il ne put dire un mot ou faire un pas de plus.

Jamais Mme de Lucenay ne s'était montrée à lui sous cet aspect. Il ne pouvait croire que ce fût la même femme qu'il avait toujours trouvée douce, tendre, passionnément soumise ; car rien n'est plus humble, plus timide qu'une femme résolue, devant l'homme qu'elle aime et qui la domine.

Sa première surprise passée, Florestan eut honte de sa faiblesse ; son audace habituelle reprit le dessus. Faisant un pas vers Mme de Lucenay pour lui prendre la main, il lui dit, de sa voix la plus caressante :

– Mon Dieu ! Clotilde, qu'est-ce donc ?… Je ne t'ai jamais vue si jolie, et pourtant…

– Ah ! c'est trop d'impudence ! s'écria la duchesse en se reculant avec tant de dégoût et de hauteur que Florestan demeura de nouveau surpris et atterré.

Reprenant pourtant un peu d'assurance, il lui dit :

– M'apprendrez-vous au moins, Clotilde, la cause de ce changement si soudain ? Que vous ai-je fait ?… Que voulez-vous ?

Sans lui répondre, Mme de Lucenay le regarda, comme on dit vulgairement, des pieds à la tête, avec une expression si insultante que Florestan sentit le rouge de la colère lui monter au front, et il s'écria :

– Je sais, madame, que vous brusquez habituellement les ruptures… Est-ce une rupture que vous voulez ?

– La prétention est curieuse ! dit Mme de Lucenay avec un éclat de rire sardonique ; sachez que lorsqu'un laquais me vole… je ne romps pas avec lui… je le chasse…

– Madame !…

– Finissons, dit la duchesse d'une voix brève et insolente, votre présence me répugne ! Que voulez-vous ici ? Est-ce que vous n'avez pas eu votre argent ?

– Il était donc vrai… Je vous avais devinée… Ces vingt-cinq mille francs…

– Votre dernier FAUX est retiré, n'est-ce pas ? L'honneur du nom de votre famille est sauvé. C'est bien… allez-vous-en…

– Ah ! croyez…

– Je regrette fort cet argent, il aurait pu secourir tant d'honnêtes gens… mais il fallait songer à la honte de votre père et à la mienne.

– Ainsi, Clotilde, vous saviez tout ?… Oh ! voyez-vous ! maintenant… il ne me reste plus qu'à mourir…, s'écria Florestan du ton le plus pathétique et le plus désespéré.

Un impertinent éclat de rire de la duchesse accueillit cette exclamation tragique, et elle ajouta entre deux accès d'hilarité :

– Mon Dieu ! je n'aurais jamais cru que l'infamie pût être si ridicule !

– Madame !… s'écria Florestan les traits contractés par la rage.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent avec fracas, et on annonça :

– M. le duc de Montbrison !

Malgré son empire sur lui-même, Florestan contint à peine la violence de ses ressentiments, qu'un homme plus observateur que le duc eût certainement remarqués.

M. de Montbrison avait à peine dix-huit ans.

Qu'on s'imagine une ravissante figure de jeune fille, blonde, blanche et rose, dont les lèvres vermeilles et le menton satiné seraient légèrement ombragés d'une barbe naissante ; qu'on ajoute à cela de grands yeux bruns encore un peu timides, qui ne demandent qu'à s'émerillonner, une taille aussi svelte que celle de la duchesse, et l'on aura peut-être l'idée de ce jeune duc, le chérubin le plus idéal que jamais comtesse et suivante aient coiffé d'un bonnet de femme, après avoir remarqué la blancheur de son cou d'ivoire.

Le vicomte eut la faiblesse ou l'audace de rester…

– Que vous êtes aimable, Conrad, d'avoir pensé à moi ce soir ! dit Mme de Lucenay du ton le plus affectueux en tendant sa belle main au jeune duc.

Celui-ci allait donner un *shake-hands* à sa cousine, mais Clotilde

haussa légèrement la main et lui dit gaiement :

– Baisez-la, mon cousin, vous avez vos gants.

– Pardon… ma cousine, dit l'adolescent ; et il appuya ses lèvres sur la main nue et charmante qu'on lui présentait.

– Que faites-vous ce soir, Conrad ? lui demanda Mme de Lucenay, sans paraître s'occuper le moins du monde de Florestan.

– Rien, ma cousine ; en sortant de chez vous j'irai au club.

– Pas du tout, vous nous accompagnerez, M. de Lucenay et moi, chez Mme de Senneval, c'est son jour ; elle m'a déjà demandé plusieurs fois de vous présenter à elle.

– Ma cousine, je serai trop heureux de me mettre à vos ordres.

– Et puis, franchement, je n'aime pas vous voir déjà ces habitudes et ces goûts de club ; vous avez tout ce qu'il faut pour être parfaitement accueilli et même recherché dans le monde… il faut donc y aller beaucoup.

– Oui, ma cousine.

– Et comme je suis avec vous à peu près sur le pied d'une grand'mère… mon cher Conrad, je me dispose à exiger infiniment. Vous êtes émancipé, c'est vrai ; mais je crois que vous aurez encore longtemps besoin d'une tutelle… Et il faudra vous résoudre à accepter la mienne.

– Avec joie, avec bonheur, ma cousine ! dit vivement le jeune duc.

Il est impossible de peindre la rage muette de Florestan, toujours debout, appuyé à la cheminée.

Ni le duc ni Clotilde ne faisaient attention à lui. Sachant combien Mme de Lucenay se décidait vite, il s'imagina qu'elle poussait l'audace et le mépris jusqu'à vouloir se mettre aussitôt et devant lui en coquetterie réglée avec M. de Montbrison.

Il n'en était rien : la duchesse ressentait alors pour son cousin une affection toute maternelle, l'ayant presque vu naître. Mais le jeune duc était si joli, il semblait si heureux du gracieux accueil de sa cousine que la jalousie, ou plutôt l'orgueil, de Florestan s'exaspéra ; son cœur se tordit sous les cruelles morsures de l'envie que lui inspirait Conrad de Montbrison qui, riche et charmant, entrait si splendidement dans cette vie de plaisirs, d'enivrement et de fête, d'où il sortait, lui, ruiné, flétri, méprisé, déshonoré.

M. de Saint-Remy était brave de cette bravoure de tête, si cela se peut dire, qui fait par colère ou par vanité affronter un duel ; mais, vil et corrompu, il n'avait pas ce courage de cœur qui triomphe des mauvais penchants, ou qui, du moins, vous donne l'énergie d'échapper

à l'infamie par une mort volontaire.

Furieux de l'infernal mépris de la duchesse, croyant voir un successeur dans le jeune duc, M. de Saint-Remy résolut de lutter d'insolence avec Mme de Lucenay, et, s'il le fallait, de chercher querelle à Conrad.

La duchesse, irritée de l'audace de Florestan, ne le regardait pas ; et M. de Montbrison, dans son empressement auprès de sa cousine, oubliant un peu les convenances, n'avait pas salué ni dit un mot, au vicomte, qu'il connaissait pourtant.

Celui-ci, s'avançant vers Conrad, qui lui tournait le dos, lui toucha légèrement le bras et dit d'un ton sec et ironique :

– Bonsoir, monsieur… mille pardons de ne pas vous avoir encore aperçu.

M. de Montbrison, sentant qu'il venait en effet de manquer de politesse, se retourna vivement et dit cordialement au vicomte :

– Monsieur, je suis confus, en vérité… Mais j'ose espérer que ma cousine, qui a causé ma distraction, voudra bien l'excuser auprès de vous… et…

– Conrad, dit la duchesse, poussée à bout par l'impudence de Florestan, qui persistait à rester chez elle et à la braver, Conrad, c'est bon ; pas d'excuses… ça n'en vaut pas la peine.

M. de Montbrison, croyant que sa cousine lui reprochait en plaisantant d'être trop formaliste, dit gaiement au vicomte, blême de colère :

– Je n'insisterai pas, monsieur… puisque ma cousine me le défend… Vous le voyez, sa tutelle commence.

– Et cette tutelle ne s'arrêtera pas là… mon cher monsieur, soyez-en certain. Aussi dans cette prévision (que Mme la duchesse s'empressera de réaliser, je n'en doute pas), dans cette prévision, dis-je, il me vient l'idée de vous faire une proposition…

– À moi, monsieur ? dit Conrad, commençant à se choquer du ton sardonique de Florestan.

– À vous-même… je pars dans quelques jours pour la légation de Gerolstein, à laquelle je suis attaché… Je voulais me défaire de ma maison toute meublée, de mon écurie toute montée ; vous devriez vous en arranger aussi… – Et le vicomte appuya insolemment sur ces derniers mots en regardant Mme de Lucenay. – Ce serait fort piquant… n'est-ce pas, madame la duchesse ?

– Je ne vous comprends pas, monsieur, dit M. de Montbrison de plus en plus étonné.

– Je vous dirai, Conrad, pourquoi vous ne pouvez accepter l'offre qu'on vous fait, dit Clotilde.

– Et pourquoi monsieur ne peut-il pas accepter mon offre, madame la duchesse ?

– Mon cher Conrad, ce qu'on vous propose de vous vendre est déjà vendu à d'autres… vous comprenez… vous auriez l'inconvénient d'être volé comme dans un bois.

Florestan se mordit les lèvres de rage.

– Prenez garde, madame ! s'écria-t-il.

– Comment ? Des menaces… ici… monsieur ! s'écria Conrad.

– Allons donc, Conrad, ne faites pas attention, dit Mme de Lucenay, en prenant une pastille dans une bonbonnière avec un imperturbable sang-froid ; un homme d'honneur ne doit ni ne peut plus se commettre avec monsieur. S'il y tient, je vais vous dire pourquoi !

Un terrible éclat allait avoir lieu peut-être, lorsque les deux battants de la porte s'ouvrirent de nouveau, et M. le duc de Lucenay entra bruyamment, violemment, étourdiment, selon sa coutume.

– Comment, ma chère, vous êtes déjà prête ? dit-il à sa femme ; mais c'est étonnant !… Mais c'est surprenant !… Bonsoir, Saint-Remy ; bonsoir, Conrad… Ah ! vous voyez le plus désespéré des hommes… c'est-à-dire que je n'en dors pas, que je n'en mange pas, que j'en suis abruti, je ne peux pas m'y habituer… pauvre d'Harville, quel événement !

Et M. de Lucenay, se jetant à la renverse sur une sorte de causeuse à deux dossiers, lança son chapeau loin de lui avec un geste de désespoir, et, croisant sa jambe gauche sur son genou droit, il prit par manière de contenance son pied dans sa main, continuant de pousser des exclamations désolées.

L'émotion de Conrad et de Florestan put se calmer sans que M. de Lucenay, d'ailleurs l'homme le moins clairvoyant du monde, se fût aperçu de rien.

Mme de Lucenay, non par embarras, elle n'était pas femme à s'embarrasser jamais, on le sait, mais parce que la présence de Florestan lui était aussi répugnante qu'insupportable, dit au duc :

– Quand vous voudrez, nous partirons, je présente Conrad à Mme de Senneval.

– Non, non, non ! se mit à crier le duc, en abandonnant son pied pour saisir un des coussins sur lequel il frappa violemment de ses deux poings au grand émoi de Clotilde, qui, aux cris inattendus de son mari, bondit sur son fauteuil.

– Mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous ? lui dit-elle, vous m'avez fait une peur horrible.

– Non ! répéta le duc, et, repoussant le coussin, il se leva brusquement et se mit à gesticuler en marchant ; je ne puis me faire à l'idée de la mort de ce pauvre d'Harville ; et vous, Saint-Remy ?

– En effet, cet événement est affreux ! dit le vicomte, qui, la haine et la rage dans le cœur, cherchait le regard de M. de Montbrison ; mais celui-ci, d'après les derniers mots de sa cousine, non par manque de cœur, mais par fierté, détournait sa vue d'un homme si cruellement flétri.

– De grâce, monsieur, dit la duchesse à son mari, en se levant, ne regrettez pas M. d'Harville d'une manière si bruyante et surtout si singulière… Sonnez, je vous prie, pour demander mes gens.

– C'est que c'est vrai aussi, dit M. de Lucenay en saisissant le cordon de la sonnette ; dire qu'il y a trois jours il était plein de vie et de santé… et aujourd'hui, de lui que reste-t-il ? Rien… rien… rien ! ! !

Ces trois dernières exclamations furent accompagnées de trois secousses si violentes que le cordon de sonnette que le duc tenait à la main, toujours en gesticulant, se sépara du ressort supérieur, tomba sur un candélabre garni de bougies allumées, en renversa deux ; l'une, s'arrêtant sur la cheminée, brisa une charmante petite coupe de vieux sèvres, l'autre roula à terre sur un tapis de foyer en hermine, qui, un moment enflammé, fut presque aussitôt éteint sous le pied de Conrad.

Au même instant deux valets de chambre, appelés par cette sonnerie formidable, accoururent en hâte et trouvèrent M. de Lucenay le cordon de sonnette à la main, la duchesse riant aux éclats de cette ridicule cascatelle de bougies, et M. de Montbrison partageant l'hilarité de sa cousine.

M. de Saint-Remy seul ne riait pas.

M. de Lucenay, fort habitué à ces sortes d'accidents, conservait un sérieux parfait ; il jeta le cordon de sonnette à un des gens et leur dit :

– La voiture de madame.

Clotilde, un peu calmée, reprit :

– En vérité, monsieur, il n'y a que vous au monde capable de donner à rire à propos d'un événement aussi lamentable.

– Lamentable !… Mais dites donc effroyable… mais dites donc épouvantable. Tenez, depuis hier, je suis à chercher combien il y a de personnes, même dans ma propre famille, que j'aurais voulu voir mourir à la place de ce pauvre d'Harville. Mon neveu d'Emberval, par exemple, qui est si impatientant à cause de son bégaiement ; ou bien

encore votre tante Merinville, qui parle toujours de ses nerfs, de sa migraine, et qui vous avale tous les jours, pour attendre le dîner, une abominable croûte au pot, comme une portière ! Est-ce que vous y tenez beaucoup à votre tante Merinville ?

– Allons donc, monsieur, vous êtes fou ! dit la duchesse en haussant les épaules.

– Mais c'est que c'est vrai, reprit le duc, on donnerait vingt indifférents pour un ami… n'est-ce pas, Saint-Remy ?

– Sans doute.

– C'est toujours cette vieille histoire du tailleur. La connais-tu, Conrad, l'histoire du tailleur ?

– Non, mon cousin.

– Tu vas comprendre tout de suite l'allégorie. Un tailleur est condamné à être pendu ; il n'y avait que lui de tailleur dans le bourg ; que font les habitants ? Ils disent au juge : « Monsieur le juge, nous n'avons qu'un tailleur, et nous avons trois cordonniers ; si ça vous était égal de pendre un des trois cordonniers à la place du tailleur, nous aurions bien assez de deux cordonniers. » Comprends-tu l'allégorie, Conrad ?

– Oui, mon cousin.

– Et vous, Saint-Remy ?

– Moi aussi.

– La voiture de madame la duchesse ! dit un des gens.

– Ah çà ! mais pourquoi donc n'avez-vous pas mis vos diamants ? dit tout à coup M. de Lucenay ; avec cette toilette-là ils iraient joliment bien !

Saint-Remy tressaillit.

– Pour une pauvre fois que nous allons dans le monde ensemble, reprit le duc, vous auriez bien pu m'en faire honneur de vos diamants. C'est qu'ils sont beaux, les diamants de la duchesse… Les avez-vous vus, Saint-Remy ?

– Oui… monsieur les connaît parfaitement, dit Clotilde ; puis elle ajouta : Votre bras, Conrad…

M. de Lucenay suivit la duchesse avec Saint-Remy, qui ne se possédait pas de colère.

– Est-ce que vous ne venez pas avec nous chez les Senneval, Saint-Remy ? lui dit M. de Lucenay.

– Non… impossible, répondit-il brusquement.

– Tenez, Saint-Remy, Mme de Senneval, voilà encore une personne… qu'est-ce que je dis, une ?… deux… que je sacrifierais volontiers ; car son mari est aussi sur ma liste.

– Quelle liste ?

– Celle des gens qu'il m'aurait été bien égal de voir mourir, pourvu que d'Harville nous fût resté.

Au moment où, dans le salon d'attente, M. de Montbrison aidait la duchesse à mettre sa mante, M. de Lucenay, s'adressant à son cousin, lui dit :

– Puisque tu viens avec nous, Conrad… dis à ta voiture de suivre la nôtre… à moins que vous ne veniez, Saint-Remy, alors vous me donneriez une place… et je vous raconterais une bonne autre histoire, qui vaut bien celle du tailleur.

– Je vous remercie, dit sèchement Saint-Remy ; je ne puis vous accompagner.

– Alors, au revoir, mon cher… Est-ce que vous êtes en querelle avec ma femme ? La voilà qui monte en voiture sans vous dire un mot.

En effet, la voiture de la duchesse étant avancée au bas du perron, elle y monta légèrement.

– Mon cousin ?… dit Conrad en attendant M. de Lucenay par déférence.

– Monte donc ! Monte donc ! dit le duc, qui, arrêté un moment au haut du perron, considérait l'élégant attelage de la voiture du vicomte. Ce sont vos chevaux alezans… Saint-Remy ?

– Oui…

– Et votre gros Edwards… quelle tournure !… Voilà ce qui s'appelle un cocher de bonne maison !… Voyez comme il a bien ses chevaux dans la main !… Il faut être juste, il n'y a pourtant que ce diable de Saint-Remy pour avoir ce qu'il y a de mieux en tout.

– Mme de Lucenay et son cousin vous attendent, mon cher, dit M. de Saint-Remy avec amertume.

– C'est pardieu vrai… suis-je grossier… Au revoir, Saint-Remy… Ah ! j'oubliais, dit le duc en s'arrêtant au milieu du perron, si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc dîner avec nous demain ; lord Dudley m'a envoyé d'Écosse des grouses (coqs de bruyère). Figurez-vous que c'est quelque chose de monstrueux… C'est dit, n'est-ce pas ?

Et le duc rejoignit sa femme et Conrad.

Saint-Remy, resté seul sur le perron, vit la voiture partir.

La sienne s'avança.

Il y monta en jetant un regard de colère, de haine et de désespoir sur cette maison, où il était entré si souvent en maître, et qu'il quittait ignominieusement chassé.

– Chez moi ! dit-il brusquement.

– À l'hôtel ! dit le valet de pied à Edwards, en fermant la portière. On comprend quelles furent les pensées amères et désolantes de Saint-Remy en revenant chez lui.

Au moment où il rentra, Boyer, qui l'attendait sous le péristyle, lui dit :

– M. le comte est en haut qui attend M. le vicomte.

– C'est bien…

– Il y a aussi là un homme à qui M. le vicomte a donné rendez-vous à dix heures, M. Petit-Jean…

– Bien, bien. Oh ! quelle soirée ! dit Florestan en montant rejoindre son père, qu'il trouva dans le salon du premier étage, où s'était passée leur entrevue du matin.

– Mille pardons ! mon père, de ne pas m'être trouvé ici lors de votre arrivée… mais je…

– L'homme qui a en main cette traite fausse est-il ici ? dit le comte en interrompant son fils.

– Oui, mon père, il est en bas.

– Faites-le monter…

Florestan sonna ; Boyer parut.

– Dites à M. Petit-Jean de monter.

– Oui, monsieur le vicomte. Et Boyer sortit.

– Combien vous êtes bon, mon père, de vous être souvenu de votre promesse.

– Je me souviens toujours de ce que je promets…

– Que de reconnaissance !… Comment jamais vous prouver…

– Je ne voulais pas que mon nom fût déshonoré… Il ne le sera pas…

– Il ne le sera pas !… non… et il ne le sera plus, je vous le jure, mon père…

Le comte regarda son fils d'un air singulier et il répéta :

– Non, il ne le sera plus.

Puis il ajouta d'un air sardonique :

– Vous êtes devin ?

– C’est que je lis ma résolution dans mon cœur.

Le père de Florestan ne répondit rien.

Il se promena de long en large dans la chambre, les deux mains plongées dans les poches de sa longue redingote.

Il était pâle.

– Monsieur Petit-Jean, dit Boyer en introduisant un homme à figure basse, sordide et rusée.

– Où est cette traite ? dit le comte.

– La voici, monsieur, dit Petit-Jean (l’homme de paille de Jacques Ferrand le notaire), en présentant le titre au comte.

– Est-ce bien cela ? dit celui-ci à son fils, en lui montrant la traite d’un coup d’œil.

– Oui, mon père.

Le comte tira de la poche de son gilet vingt-cinq billets de mille francs, les remit à son fils et lui dit :

– Payez !

Florestan paya et prit la traite avec un profond soupir de satisfaction.

M. Petit-Jean plaça soigneusement les billets dans un vieux portefeuille et salua.

M. de Saint-Remy sortit avec lui du salon, pendant que Florestan déchirait prudemment la traite.

« Au moins les vingt-cinq mille francs de Clotilde me restent. Si rien ne se découvre… c’est une consolation. Mais comme elle m’a traité !… Ah çà ! qu’est-ce que mon père peut avoir à dire à M. Petit-Jean ? »

Le bruit d’une serrure que l’on fermait à double tour fit tressaillir le vicomte.

Son père rentra.

Sa pâleur avait augmenté.

– Il me semble, mon père, avoir entendu fermer la porte de mon cabinet ?

– Oui, je l’ai fermée.

– Vous, mon père ? Et pourquoi ? demanda Florestan stupéfait.

– Je vais vous le dire.

Et le comte se plaça de manière à ce que son fils ne pût passer par l’escalier dérobé qui conduisait au rez-de-chaussée.

Florestan, inquiet, commençait à remarquer la physionomie sinistre

de son père et suivait tous ses mouvements avec défiance.

Sans pouvoir se l'expliquer, il ressentait une vague terreur.

– Mon père… qu'avez-vous ?

– Ce matin, en me voyant, votre seule pensée a été celle-ci : « Mon père ne laissera pas déshonorer son nom, il payera… si je parviens à l'étourdir par quelques feintes paroles de repentir. »

– Ah ! pouvez-vous croire que… ?

– Ne m'interrompez pas… Je n'ai pas été votre dupe : il n'y a chez vous ni honte, ni regrets, ni remords : vous êtes vicié jusqu'au cœur, vous n'avez jamais eu un sentiment honnête ; vous n'avez pas volé tant que vous avez possédé de quoi satisfaire vos caprices, c'est ce qu'on appelle la probité des riches de votre espèce ; puis sont venues les indélicatesses, puis les bassesses, puis le crime, les faux. Ceci n'est que la première période de votre vie… elle est belle et pure, comparée à celle qui vous attendrait…

– Si je ne changeais pas de conduite, je l'avoue ; mais j'en changerai, mon père, je vous l'ai juré.

– Vous n'en changeriez pas…

– Mais…

– Vous n'en changeriez pas… Chassé de la société où vous avez jusqu'ici vécu, vous deviendriez bientôt criminel à la manière des misérables parmi lesquels vous serez rejeté, voleur inévitablement… et, si besoin est, assassin. Voilà votre avenir.

– Assassin !… Moi !…

– Oui, parce que vous êtes lâche !

– J'ai eu des duels, et j'ai prouvé…

– Je vous dis que vous êtes lâche ! Vous avez préféré l'infamie à la mort ! Un jour viendrait où vous préféreriez l'impunité de vos nouveaux crimes à la vie d'autrui. Cela ne peut pas être, je ne veux pas que cela soit. J'arrive à temps pour sauver du moins désormais mon nom d'un déshonneur public. Il faut en finir.

– Comment, mon père… en finir ! Que voulez-vous dire ? s'écria Florestan de plus en plus effrayé de l'expression redoutable de la figure de son père et de sa pâleur croissante.

Tout à coup on heurta violemment à la porte du cabinet ; Florestan fit un mouvement pour aller ouvrir, afin de mettre un terme à une scène qui l'effrayait, mais le comte le saisit d'une main de fer et le retint.

– Qui frappe ? demanda le comte.

– Au nom de la loi, ouvrez !… Ouvrez !… dit une voix.

– Ce faux n'était donc pas le dernier ? s'écria le comte à voix basse, en regardant son fils d'un air terrible.

– Si, mon père… je vous le jure, dit Florestan en tâchant en vain de se débarrasser de la vigoureuse étreinte de son père.

– Au nom de la loi… ouvrez !… répéta la voix.

– Que voulez-vous ? demanda le comte.

– Je suis le commissaire de police ; je viens procéder à des perquisitions pour un vol de diamants dont est accusé M. de Saint-Remy… M. Baudoin, joaillier, a des preuves. Si vous n'ouvrez pas, monsieur… je serai obligé de faire enfoncer la porte.

– Déjà voleur ! Je ne m'étais pas trompé, dit le comte à voix basse. Je venais vous tuer… j'ai trop tardé.

– Me tuer !

– Assez de déshonneur sur mon nom ; finissons : j'ai là deux pistolets… vous allez vous brûler la cervelle… sinon, moi, je vous la brûle, et je dirai que vous vous êtes tué de désespoir pour échapper à la honte.

Et le comte, avec un effrayant sang-froid, tira de sa poche un pistolet et, de la main qu'il avait de libre, le présenta à son fils en lui disant :

– Allons ! finissons, si vous n'êtes pas un lâche !

Après de nouveaux et inutiles efforts pour échapper aux mains du comte, son fils se renversa en arrière, frappé d'épouvante, et devint livide.

Au regard terrible, inexorable de son père, il vit qu'il n'y avait aucune pitié à attendre de lui.

– Mon père ! s'écria-t-il.

– Il faut mourir !

– Je me repens !

– Il est trop tard !… Entendez-vous !… Ils ébranlent la porte !

– J'expierai mes fautes !

– Ils vont entrer ! Il faut donc que ce soit moi qui te tue ?

– Grâce !

– La porte va céder ! Tu l'auras voulu !…

Et le comte appuya le canon de l'arme sur la poitrine de Florestan.

Le bruit extérieur annonçait qu'en effet la porte du cabinet ne

pouvait résister plus longtemps.

Le vicomte se vit perdu.

Une résolution soudaine et désespérée éclata sur son front ; il ne se débattit plus contre son père, et lui dit avec autant de fermeté que de résignation :

– Vous avez raison, mon père… donnez cette arme. Assez d'infamie sur mon nom, la vie qui m'attend est affreuse, elle ne vaut pas la peine d'être disputée. Donnez cette arme. Vous allez voir si je suis lâche. Et il étendit sa main vers le pistolet. – Mais, au moins, un mot, un seul mot de consolation, de pitié, d'adieu, dit Florestan.

Et ses lèvres tremblantes, sa pâleur, sa physionomie bouleversée annonçaient l'émotion terrible de ce moment suprême.

« Si c'était mon fils pourtant ! pensa le comte avec terreur, en hésitant à lui remettre le pistolet. Si c'est mon fils, je dois encore moins hésiter devant ce sacrifice. »

Un long craquement de la porte du cabinet annonça qu'elle venait d'être forcée.

– Mon père… ils entrent… Oh ! je le sens maintenant, la mort est un bienfait… Merci… merci… mais au moins, votre main, et pardonnez-moi !

Malgré sa dureté, le comte ne put s'empêcher de tressaillir et de dire d'une voix émue :

– Je vous pardonne.

– Mon père… la porte s'ouvre… allez à eux… qu'on ne vous soupçonne pas au moins… Et puis, s'ils entrent ici, ils m'empêcheraient d'en finir… Adieu.

Les pas de plusieurs personnes s'entendirent dans la pièce voisine.

Florestan se posa le canon du pistolet sur le cœur.

Le coup partit au moment où le comte, pour échapper à cet horrible spectacle, détournait la vue et se précipitait hors du salon, dont les portières se refermèrent sur lui.

Au bruit de l'explosion, à la vue du comte pâle et égaré, le commissaire s'arrêta subitement près du seuil de la porte, faisant signe à ses agents de ne pas avancer.

Averti par Boyer que le vicomte était enfermé avec son père, le magistrat comprit tout et respecta cette grande douleur.

– Mort !… s'écria le comte en cachant sa figure dans ses mains… mort ! ! ! répéta-t-il avec accablement. Cela était juste… mieux vaut la mort que l'infamie… mais c'est affreux !

– Monsieur, dit tristement le magistrat après quelques minutes de silence, épargnez-vous un douloureux spectacle, quittez cette maison… Maintenant il me reste à remplir un autre devoir plus pénible encore que celui qui m'appelait ici.

– Vous avez raison, monsieur, dit M. de Saint-Remy. Quant à la victime du vol, vous pouvez lui dire de se présenter chez M. Dupont, banquier.

– Rue de Richelieu… il est bien connu, répondit le magistrat.

– À quelle somme sont estimés les diamants volés ?

– À trente mille francs environ, monsieur ; la personne qui les a achetés, et par laquelle le vol s'est découvert, en a donné cette somme… à votre fils.

– Je pourrai encore payer cela, monsieur. Que le joaillier se trouve après-demain chez mon banquier, je m'entendrai avec lui.

Le commissaire s'inclina.

Le comte sortit.

Après le départ de ce dernier, le magistrat, profondément touché de cette scène inattendue, se dirigea lentement vers le salon, dont les portières étaient baissées.

Il les souleva avec émotion.

– Personne !… s'écria-t-il stupéfait, en regardant autour du salon et n'y voyant pas la moindre trace de l'événement tragique qui avait dû s'y passer.

Puis, remarquant la petite porte pratiquée dans la tenture, il y courut.

Elle était fermée du côté de l'escalier dérobé.

– C'était une ruse… c'est par là qu'il aura pris la fuite ! s'écria-t-il avec dépit.

En effet, le vicomte, devant son père, s'était posé le pistolet sur le cœur, mais il avait ensuite fort habilement tiré par-dessous son bras et avait prestement disparu.

Malgré les plus actives recherches dans toute la maison, on ne put retrouver Florestan.

Pendant l'entretien de son père et du commissaire, il avait rapidement gagné le boudoir, puis la serre chaude, puis la ruelle déserte et enfin les Champs-Élysées.

Le tableau de cette ignoble dépravation dans l'opulence est chose triste…

Nous le savons.

Mais, faute d'enseignements, les classes riches ont aussi fatalement leurs misères, leurs vices, leurs crimes.

Rien de plus fréquent et de plus affligeant que ces prodigalités insensées, stériles, que nous venons de peindre, et qui toujours entraînent ruine, déconsidération, bassesse ou infamie.

C'est un spectacle déplorable… funeste… autant voir un florissant champ de blé inutilement ravagé par une horde de bêtes fauves.

Sans doute l'héritage, la propriété sont et doivent être inviolables, sacrés…

La richesse acquise ou transmise doit pouvoir impunément et magnifiquement resplendir aux yeux des classes pauvres et souffrantes.

Longtemps encore il doit y avoir de ces disproportions effrayantes qui existent entre le millionnaire Saint-Remy et l'artisan Morel.

Mais, par cela même que ces disproportions inévitables sont consacrées, protégées par la loi, ceux qui possèdent tant de biens en doivent user moralement comme ceux qui ne possèdent que probité, résignation, courage et ardeur au travail.

Aux yeux de la raison, du droit humain et même de l'intérêt social bien entendu, une grande fortune serait un dépôt héréditaire, confié à des mains prudentes, fermes, habiles, généreuses, qui, chargées à la fois de faire fructifier et de dispenser cette fortune, sauraient fertiliser, vivifier, améliorer tout ce qui aurait le bonheur de se trouver dans son rayonnement splendide et salutaire.

Il en est ainsi quelquefois ; mais les cas sont rares.

Que de jeunes gens comme Saint-Remy (à l'infamie près), maîtres à vingt ans d'un patrimoine considérable, le dissipent follement dans l'oisiveté, dans l'ennui, dans le vice, faute de savoir employer mieux ces biens et pour eux et pour autrui !

D'autres, effrayés de l'instabilité des choses humaines, thésaurisent d'une manière sordide.

Enfin ceux-là, sachant qu'une fortune stationnaire s'amoindrit, se livrent, forcément dupes ou fripons, à cet agiotage hasardeux, immoral, que le pouvoir encourage et patronne.

Comment en serait-il autrement ?

Cette science, cet enseignement, ces rudiments d'économie individuelle et par cela même sociale, qui les donne à la jeunesse

inexpérimentée ?

Personne.

Le riche est jeté au milieu de la société avec sa richesse, comme le pauvre avec sa pauvreté.

On ne prend pas plus de souci du superflu de l'un que des besoins de l'autre.

On ne songe pas plus à moraliser la fortune que l'infortune.

N'est-ce pas au pouvoir à remplir cette grande et noble tâche ?

Si, prenant enfin en pitié les misères, les douleurs toujours croissantes des travailleurs encore résignés… réprimant une concurrence mortelle à tous, abordant enfin l'imminente question de l'organisation du travail, il donnait lui-même le salutaire exemple de l'association des capitaux et du labeur…

Mais d'une association honnête, intelligente, équitable, qui assurerait le bien-être de l'artisan sans nuire à la fortune du riche… et qui, établissant entre ces deux classes des liens d'affection, de reconnaissance, sauvegarderait à jamais la tranquillité de l'État…

Combien seraient puissantes les conséquences d'un tel enseignement pratique !

Parmi les riches, qui hésiterait alors :

Entre les chances improbes, désastreuses de l'agiotage,

Les farouches jouissances de l'avarice,

Les folles vanités d'une dissipation ruineuse,

Ou un placement à la fois fructueux, bienfaisant, qui répandrait l'aisance, la moralité, le bonheur, la joie dans vingt familles ?…

X

Les adieux

… J'ai cru – j'ai vu – je pleure…

WORDSWORTH

Le lendemain de cette soirée où le comte de Saint-Remy avait été si indignement joué par son fils, une scène touchante se passait à Saint-Lazare, à l'heure de la récréation des détenues.

Ce jour-là, pendant la promenade des autres prisonnières, Fleur-de-Marie était assise sur un banc avoisinant le bassin du préau, et déjà surnommé le banc de la Goualeuse : par une sorte de convention tacite, les détenues lui abandonnaient cette place, qu'elle aimait, car la douce influence de la jeune fille avait encore augmenté.

La Goualeuse affectionnait ce banc situé près du bassin, parce qu'au moins le peu de mousse qui veloutait les margelles de ce réservoir lui rappelait la verdure des champs, de même que l'eau limpide dont il était rempli lui rappelait la petite rivière du village de Bouqueval.

Pour le regard attristé du prisonnier, une touffe d'herbe est une prairie… une fleur est un parterre…

Confiante dans les affectueuses promesses de Mme d'Harville, Fleur-de-Marie s'était attendue depuis deux jours à quitter Saint-Lazare.

Quoiqu'elle n'eût aucune raison de s'inquiéter du retard que l'on apportait à sa sortie de prison, la jeune fille, dans son habitude du malheur, osait à peine espérer d'être libre…

Depuis son retour parmi ces créatures, dont l'aspect, dont le langage ravivaient à chaque instant dans son âme le souvenir incurable de sa première honte, la tristesse de Fleur-de-Marie était devenue plus accablante encore.

Ce n'est pas tout.

Un nouveau sujet de trouble, de chagrin, presque d'épouvante pour elle, naissait de l'exaltation passionnée de sa reconnaissance envers Rodolphe.

Chose étrange ! elle ne sondait la profondeur de l'abîme où elle avait été plongée que pour mesurer la distance qui la séparait de cet

homme dont la grandeur lui semblait surhumaine… de cet homme à la fois d'une bonté si auguste… et d'une puissance si redoutable aux méchants…

Malgré le respect dont était empreinte son adoration pour lui, quelquefois hélas ! Fleur-de-Marie craignait de reconnaître dans cette adoration les caractères de l'amour, mais d'un amour aussi caché que profond, aussi chaste que caché, aussi désespéré que chaste.

La malheureuse enfant n'avait cru lire dans son cœur cette désolante révélation qu'après son entretien avec Mme d'Harville, éprise elle-même pour Rodolphe d'une passion qu'il ignorait.

Après le départ et les promesses de la marquise, Fleur-de-Marie aurait dû être transportée de joie en songeant à ses amis de Bouqueval, à Rodolphe qu'elle allait revoir…

Il n'en fut rien.

Son cœur se serra douloureusement. Sans cesse revenaient à son souvenir les paroles acerbes, les regards hautains, scrutateurs, de Mme d'Harville, lorsque la pauvre prisonnière s'était élevée jusqu'à l'enthousiasme en parlant de son bienfaiteur.

Par une singulière intuition, la Goualeuse avait ainsi surpris une partie du secret de Mme d'Harville.

« L'exaltation de ma reconnaissance pour M. Rodolphe a blessé cette jeune dame si belle et d'un rang si élevé, pensa Fleur-de-Marie… Maintenant je comprends l'amertume de ses paroles, elles exprimaient une jalousie dédaigneuse…

« Elle ! jalouse de moi ? Il faut donc qu'elle l'aime… et que je l'aime aussi, lui ?… Il faut donc que mon amour se soit trahi malgré moi ?…

« L'aimer… moi, moi… créature à jamais flétrie, ingrate et misérable que je suis… oh ! si cela était… mieux vaudrait cent fois la mort… »

Hâtons-nous de le dire, la malheureuse enfant, qui semblait vouée à tous les martyres, s'exagérait ce qu'elle appelait son amour.

À sa gratitude profonde envers Rodolphe, se joignait son admiration involontaire pour la grâce, la force, la beauté qui le distinguaient entre tous ; rien de plus immatériel, rien de plus pur que cette admiration ; mais elle existait vive et puissante, parce que la beauté physique est toujours attrayante.

Et puis enfin, la voix du sang, si souvent niée, muette, ignorante ou méconnue, se fait parfois entendre ; ces élans de tendresse passionnée qui entraînaient Fleur-de-Marie vers Rodolphe, et dont elle s'effrayait, parce que, dans son ignorance, elle en dénaturait la tendance, ces élans

résultaient de mystérieuses sympathies, aussi évidentes mais aussi inexplicables que la ressemblance des traits…

En un mot, Fleur-de-Marie, apprenant qu'elle était fille de Rodolphe, se fût expliqué la vive attraction qu'elle ressentait pour lui ; alors, complètement éclairée, elle eût admiré, sans scrupule, la beauté de son père.

Ainsi s'explique l'abattement de Fleur-de-Marie, quoiqu'elle dût s'attendre d'un moment à l'autre, d'après la promesse de Mme d'Harville, à quitter Saint-Lazare.

Fleur-de-Marie, mélancolique et pensive, était donc assise sur un banc auprès du bassin, regardant avec une sorte d'intérêt machinal les jeux de quelques oiseaux effrontés qui venaient s'ébattre sur les margelles de pierre. Un moment elle avait cessé de travailler à une petite brassière d'enfant qu'elle finissait d'ourler.

Est-il besoin de dire que cette brassière appartenait à la nouvelle layette si généreusement offerte à Mont-Saint-Jean par les prisonnières, grâce à la touchante intervention de Fleur-de-Marie ?

La pauvre et difforme protégée de la Goualeuse était assise à ses pieds ; tout en s'occupant de parfaire un petit bonnet, de temps à autre elle jetait sur sa bienfaitrice un regard à la fois reconnaissant, timide et dévoué… le regard du chien sur son maître.

La beauté, le charme, la douceur adorable de Fleur-de-Marie inspiraient à cette femme avilie autant d'attrait que de respect.

Il y a toujours quelque chose de saint, de grand dans les aspirations d'un cœur même dégradé, qui, pour la première fois, s'ouvre à la reconnaissance ; et jusqu'alors personne n'avait mis Mont-Saint-Jean à même d'éprouver la religieuse ardeur de ce sentiment si nouveau pour elle.

Au bout de quelques minutes, Fleur-de-Marie tressaillit légèrement, essuya une larme et se remit à coudre avec activité.

– Vous ne voulez donc pas vous reposer de travailler pendant la récréation, mon bon ange sauveur ? dit Mont-Saint-Jean à la Goualeuse.

– Je n'ai pas donné d'argent pour acheter la layette… je dois fournir ma part en ouvrage…, reprit la jeune fille.

– Votre part ! mon bon Dieu !… mais sans vous, au lieu de cette bonne toile bien blanche, de cette futaine bien chaude, pour habiller mon enfant, je n'aurais que ces haillons que l'on traînait dans la boue de la cour… Je suis bien reconnaissante envers mes compagnes, elles ont été très-bonnes pour moi… c'est vrai… mais vous ? Ô vous !… comment donc que je vous dirai cela ? ajouta la pauvre créature en

hésitant et très-embarrassée d'exprimer sa pensée. Tenez, reprit-elle, voilà le soleil, n'est-ce pas ? Voilà le soleil ?…

– Oui, Mont-Saint-Jean… voyons, je vous écoute, répondit Fleur-de-Marie en inclinant son visage enchanteur vers la hideuse figure de sa compagne.

– Mon Dieu… vous allez vous moquer de moi, reprit celle-ci tristement, je veux me mêler de parler… et je ne le sais pas…

– Dites toujours, Mont-Saint-Jean.

– Avez-vous de bons yeux d'ange ! dit la prisonnière en contemplant Fleur-de-Marie dans une sorte d'extase, ils m'encouragent… vos bons yeux… voyons, je vas tâcher de dire ce que je voulais ; voilà le soleil, n'est-ce pas ? Il est bien chaud, il égaie la prison, il est bien agréable à voir et à sentir, pas vrai ?

– Sans doute…

– Mais une supposition… ce soleil… ne s'est pas fait tout seul, et si on est reconnaissant pour lui, à plus forte raison pour…

– Pour celui qui l'a créé, n'est-ce pas, Mont-Saint-Jean ?… Vous avez raison… aussi celui-là on doit le prier, l'adorer… C'est Dieu.

– C'est ça… voilà mon idée, s'écria joyeusement la prisonnière ; c'est ça : je dois être reconnaissante pour mes compagnes ; mais je dois vous prier, vous adorer, vous, la Goualeuse, car c'est vous qui les avez rendues bonnes pour moi, au lieu de méchantes qu'elles étaient.

– C'est Dieu qu'il faut remercier, Mont-Saint-Jean, et non pas moi.

– Oh ! si… vous, vous… je vous vois… vous m'avez fait du bien et par vous et par les autres.

– Mais si je suis bonne comme vous dites, Mont-Saint-Jean, c'est Dieu qui m'a faite ainsi… c'est donc lui qu'il faut remercier.

– Ah ! dame… alors, peut-être bien… puisque vous le dites, reprit la prisonnière indécise ; si ça vous fait plaisir… comme ça… à la bonne heure…

– Oui, ma pauvre Mont-Saint-Jean… priez-le souvent… ce sera la meilleure manière de me prouver que vous m'aimez un peu…

– Si je vous aime, la Goualeuse ! Mon Dieu, mon Dieu ! ! ! Mais vous ne vous souvenez donc plus de ce que vous disiez aux autres détenues pour les empêcher de me battre ? « Ce n'est pas seulement elle que vous battez… c'est aussi son enfant… » Eh bien !… c'est tout de même, pour vous aimer ; ça n'est pas seulement pour moi que je vous aime, c'est aussi pour mon enfant…

– Merci, merci, Mont-Saint-Jean, vous me faites plaisir en me disant

cela.

Et Fleur-de-Marie émue tendit sa main à sa compagne.

– Quelle belle petite menotte de fée !… Est-elle blanche et mignonne ! dit Mont-Saint-Jean en se reculant comme si elle eût craint de toucher, de ses vilaines mains rouges et sordides, cette main charmante.

Pourtant, après un moment d'hésitation, elle effleura respectueusement de ses lèvres le bout des doigts effilés que lui présentait Fleur-de-Marie ; puis, s'agenouillant brusquement, elle se mit à la contempler fixement dans un recueillement attentif, profond.

– Mais venez donc vous asseoir là… près de moi, lui dit la Goualeuse.

– Oh ! pour ça non, par exemple… jamais… jamais…

– Pourquoi cela ?

– Respect de la discipline, comme disait autrefois mon brave Mont-Saint-Jean ; soldats ensemble, officiers ensemble, chacun avec ses pareils.

– Vous êtes folle… Il n'y a aucune différence entre nous deux…

– Aucune différence… mon bon Dieu ! Et vous dites cela quand je vous vois comme je vous vois, aussi belle qu'une reine ; oh ! tenez… qu'est-ce que cela vous fait ?… Laissez-moi là, à genoux, vous bien, bien regarder comme tout à l'heure… Dame… qui sait ?… Quoique je sois un vrai monstre, mon enfant vous ressemblera peut-être… On dit que quelquefois par un regard… ça arrive.

Puis, par un scrupule d'une incroyable délicatesse chez une créature de cette espèce, craignant d'avoir peut-être humilié ou blessé Fleur-de-Marie par ce vœu singulier. Mont-Saint-Jean ajouta tristement :

– Non, non, je dis cela en plaisantant, allez, la Goualeuse… je ne me permettrais pas de vous regarder dans cette idée-là… sans que vous me le permettiez… Mon enfant sera aussi laid que moi… qu'est-ce que ça me fait ?… Je ne l'en aimerai pas moins ; pauvre petit malheureux, il n'a pas demandé à naître, comme on dit… Et s'il vit… qu'est-ce qu'il deviendra ? dit-elle d'un air sombre et abattu. Hélas !… oui… qu'est-ce qu'il deviendra, mon Dieu ?

La Goualeuse tressaillit à ces paroles.

En effet, que pouvait devenir l'enfant de cette misérable, avilie, dégradée, pauvre et méprisée ?… Quel sort !… Quel avenir !…

– Ne pensez pas à cela, Mont-Saint-Jean, reprit Fleur-de-Marie ; espérez que votre enfant trouvera des personnes charitables sur son chemin.

– Oh ! on n'a pas deux fois la chance, voyez-vous, la Goualeuse, dit amèrement Mont-Saint-Jean en secouant la tête ; je vous ai rencontrée… vous, c'est déjà un grand hasard… Et, tenez, soit dit sans vous offenser, j'aurais mieux aimé que mon enfant ait eu ce bonheur-là que moi. Ce vœu-là… c'est tout ce que je peux lui donner.

– Priez, priez… Dieu vous exaucera.

– Allons, je prierai, si ça vous fait plaisir, la Goualeuse, ça me portera peut-être bonheur ; au fait, qui m'aurait dit, quand la Louve me battait, et que j'étais le *pâtiras* de tout le monde, qu'il se trouverait là un bon petit ange sauveur qui, avec sa jolie voix douce, serait plus fort que tout le monde et que la Louve, qui est si forte et si méchante ?…

– Oui, mais la Louve a été bien bonne pour vous… quand elle a réfléchi que vous étiez doublement à plaindre.

– Oh ! ça c'est vrai… grâce à vous, et je ne l'oublierai jamais… Mais dites donc, la Goualeuse, pourquoi donc a-t-elle, depuis l'autre jour, demandé à changer de quartier, la Louve… elle qui, malgré ses colères, avait l'air de ne pouvoir plus se passer de vous ?

– Elle est un peu capricieuse…

– C'est drôle… une femme qui est venue ce matin du quartier de la prison où est la Louve dit qu'elle est toute changée…

– Comment cela ?

– Au lieu de quereller ou de menacer le monde, elle est triste… triste, et s'isole dans les coins ; si on lui parle, elle vous tourne le dos et ne vous répond pas. À présent la voir muette, elle qui criait toujours, c'est étonnant, n'est-ce pas ? Et puis cette femme m'a dit encore une chose, mais pour cela… je ne le crois pas.

– Quoi donc ?

– Elle a dit avoir vu pleurer la Louve… pleurer la Louve, c'est impossible.

– Pauvre Louve ! c'est à cause de moi qu'elle a voulu changer de quartier… je l'ai chagrinée sans le vouloir, dit la Goualeuse en soupirant.

– Vous, chagriner quelqu'un, mon bon ange sauveur…

À ce moment l'inspectrice, Mme Armand, entra dans le préau. Après avoir cherché des yeux Fleur-de-Marie, elle vint à elle l'air satisfait et souriant.

– Bonne nouvelle, mon enfant…

– Que dites-vous, madame ? s'écria la Goualeuse en se levant.

– Vos amis ne vous ont pas oubliée, ils ont obtenu votre mise en liberté… M. le directeur vient d'en recevoir l'avis.

– Il serait possible, madame ? Ah ! quel bonheur ! Mon Dieu !… Et l'émotion de Fleur-de-Marie fut si violente qu'elle pâlit, mit sa main sur son cœur qui battait avec violence et retomba sur son banc.

– Calmez-vous, mon enfant, lui dit Mme Armand avec bonté, heureusement ces secousses-là sont sans danger.

– Ah ! madame, que de reconnaissance !…

– C'est sans doute Mme d'Harville qui a obtenu votre liberté… Il y a là une vieille dame chargée de vous conduire chez des personnes qui s'intéressent à vous… Attendez-moi, je vais revenir vous prendre, j'ai quelques mots à dire à l'atelier.

Il serait difficile de peindre l'expression de morne désolation qui assombrit les traits de Mont-Saint-Jean, en apprenant que son bon ange sauveur, comme elle appelait la Goualeuse, allait quitter Saint-Lazare.

La douleur de cette femme était moins causée par la crainte de redevenir le souffre-douleur de la prison que par le chagrin de se voir séparée du seul être qui lui eût jamais témoigné quelque intérêt.

Toujours assise au pied du banc, Mont-Saint-Jean porta ses mains aux deux touffes de cheveux hérissés qui sortaient en désordre de son vieux bonnet noir, comme pour se les arracher ; puis, cette violente affliction faisant place à l'abattement, elle laissa retomber sa tête et resta muette, immobile, le front caché dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux.

Malgré sa joie de quitter la prison, Fleur-de-Marie ne put s'empêcher de frissonner un moment au souvenir de la Chouette et du Maître d'école, se rappelant que ces deux monstres lui avaient fait jurer de ne pas informer ses bienfaiteurs de son triste sort.

Mais ces funestes pensées s'effacèrent bientôt de l'esprit de Fleur-de-Marie devant l'espoir de revoir Bouqueval, Mme Georges, Rodolphe, à qui elle voulait recommander la Louve et Martial ; il lui semblait même que le sentiment exalté qu'elle se reprochait d'éprouver pour son bienfaiteur, n'étant plus nourri par le chagrin et par la solitude, se calmerait dès qu'elle reprendrait ses occupations rustiques, qu'elle aimait tant à partager avec les bons et simples habitants de la ferme.

Étonnée du silence de sa compagne, silence dont elle ne soupçonnait pas la cause, la Goualeuse lui toucha légèrement l'épaule, en disant :

– Mont-Saint-Jean, puisque me voilà libre… ne pourrais-je pas vous être utile à quelque chose ?

En sentant la main de la Goualeuse, la prisonnière tressaillit, laissa retomber ses bras sur ses genoux et tourna vers la jeune fille son visage ruisselant de larmes.

Une si amère douleur éclatait sur la figure de Mont-Saint-Jean que sa laideur disparaissait.

– Mon Dieu !… Qu'avez-vous ? lui dit la Goualeuse ; comme vous pleurez !

– Vous vous en allez ! murmura la détenue d'une voix entrecoupée de sanglots ; je n'avais pourtant jamais pensé que d'un moment à l'autre vous partiriez d'ici… et que je ne vous verrais plus… plus… jamais…

– Je vous assure que je me souviendrai toujours de votre amitié… Mont-Saint-Jean.

– Mon Dieu, mon Dieu !… Et dire que je vous aimais déjà tant… Quand j'étais là assise par terre, à vos pieds… il me semblait que j'étais sauvée… que je n'avais plus rien à craindre. Ce n'est pas pour les coups que les autres vont peut-être recommencer à me donner que je dis cela… j'ai la vie dure… Mais enfin il me semblait que vous étiez ma bonne chance et que vous porteriez bonheur à mon enfant, rien que parce que vous aviez eu pitié de moi… C'est vrai, allez, ça ; quand on est habitué à être maltraité, on est plus sensible que d'autres à la bonté. Puis, s'interrompant pour éclater encore en sanglots, elle s'écria : Allons, c'est fini… c'est fini… Au fait… ça devait arriver un jour ou l'autre… mon tort est de n'y avoir jamais pensé… C'est fini… plus rien… plus rien…

– Allons, courage, je me souviendrai de vous, comme vous vous souviendrez de moi.

– Oh ! pour ça on me couperait en morceaux plutôt que de me faire vous renier ou vous oublier : je deviendrais vieille, vieille, comme les rues, que j'aurais toujours devant les yeux votre belle figure d'ange. Le premier mot que j'apprendrai à mon enfant, ça sera votre nom, la Goualeuse, car il vous aura dû de n'être pas mort de froid…

– Écoutez-moi, Mont-Saint-Jean, dit Fleur-de-Marie, touchée de l'affection de cette misérable, je ne puis rien vous promettre pour vous… quoique je connaisse des personnes bien charitables ; mais pour votre enfant… c'est différent… il est innocent de tout, lui, et les personnes dont je vous parle voudront peut-être bien se charger de le faire élever quand vous pourrez vous en séparer…

– M'en séparer… jamais, oh ! jamais, s'écria Mont-Saint-Jean avec exaltation : qu'est-ce que je deviendrais donc maintenant que j'ai compté sur lui…

– Mais… comment l'élèverez-vous ? Fille ou garçon, il faut qu'il soit honnête, et pour cela…

– Il faut qu'il mange un pain honnête, n'est-ce pas, la Goualeuse ? Je crois bien, c'est mon ambition ; je me le dis tous les jours ; aussi, en sortant d'ici, je ne remettrai pas le pied sous un pont… Je me ferai chiffonnière, balayeuse des rues, mais honnête ; on doit ça, sinon à soi, du moins à son enfant, quand on a l'honneur d'en avoir un…, dit-elle avec une sorte de fierté.

– Et qui gardera votre enfant pendant que vous travaillerez ? reprit la Goualeuse ; ne vaudrait-il pas mieux, si cela est possible, comme je l'espère, le placer à la campagne chez de braves gens qui en feraient une brave fille de ferme ou un bon cultivateur ? Vous viendriez de temps en temps le voir, et un jour vous trouveriez peut-être moyen de vous en rapprocher tout à fait ; à la campagne on vit de si peu !

– Mais m'en séparer, m'en séparer ! Je mettais toute ma joie en lui, moi qui n'ai rien qui m'aime.

– Il faut songer plus à lui qu'à vous, ma pauvre Mont-Saint-Jean ; dans deux ou trois jours j'écrirai à Mme Armand, et, si la demande que je compte faire en faveur de votre enfant réussit, vous n'aurez plus à dire de lui ce qui tout à l'heure m'a tant navrée : « Hélas ! mon Dieu, que deviendra-t-il ? »

L'inspectrice, Mme Armand, interrompit cet entretien ; elle venait chercher Fleur-de-Marie. Après avoir de nouveau éclaté en sanglots et baigné de larmes désespérées les mains de la jeune fille, Mont-Saint-Jean retomba sur le banc dans un accablement stupide, ne songeant pas même à la promesse que Fleur-de-Marie venait de lui faire à propos de son enfant.

– Pauvre créature ! dit Mme Armand en sortant du préau suivie de Fleur-de-Marie. Sa reconnaissance envers vous me donne meilleure opinion d'elle.

En apprenant que la Goualeuse était graciée, les autres détenues, loin de se montrer jalouses de cette faveur, en témoignèrent leur joie ; quelques-unes entourèrent Fleur-de-Marie et lui firent des adieux pleins de cordialité, la félicitèrent franchement de sa prompte sortie de prison.

– C'est égal, dit l'une d'elles ; cette petite blonde nous a fait passer un bon moment… c'est quand nous avons boursillé pour la layette de Mont-Saint-Jean. On se souviendra de cela à Saint-Lazare.

Lorsque Fleur-de-Marie eut quitté le bâtiment des prisons sous la conduite de l'inspectrice, celle-ci lui dit :

– Maintenant, mon enfant, rendez-vous au vestiaire où vous

déposerez vos vêtements de détenue pour reprendre vos habits de paysanne, qui, par leur simplicité rustique, vous seyaient si bien ; adieu, vous allez être heureuse, car vous allez vous trouver sous la protection de personnes recommandables, et vous quittez cette maison pour n'y jamais rentrer. Mais… tenez… je ne suis guère raisonnable, dit Mme Armand, dont les yeux se mouillèrent de larmes ; il m'est impossible de vous cacher combien je m'étais déjà attachée à vous, pauvre petite ! Puis, voyant le regard de Fleur-de-Marie devenir humide aussi, l'inspectrice ajouta : Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, d'attrister ainsi votre départ ?

– Ah ! madame… n'est-ce pas grâce à votre recommandation que cette jeune dame, à qui je dois ma liberté, s'est intéressée à mon sort ?

– Oui, et je suis heureuse de ce que j'ai fait ; mes pressentiments ne m'avaient pas trompée.

À ce moment une cloche sonna.

– Voici l'heure du travail des ateliers, il faut que je rentre… Adieu, encore adieu, ma chère enfant !…

Et Mme Armand, aussi émue que Fleur-de-Marie, l'embrassa tendrement ; puis elle dit à un des employés de la maison :

– Conduisez mademoiselle au vestiaire.

Un quart d'heure après, Fleur-de-Marie, vêtue en paysanne ainsi que nous l'avons vue à la ferme de Bouqueval, entrait dans le greffe, où l'attendait Mme Séraphin.

La femme de charge du notaire Jacques Ferrand venait chercher cette malheureuse enfant pour la conduire à l'île du Ravageur.

XI

Souvenirs

Jacques Ferrand avait facilement et promptement obtenu la liberté de Fleur-de-Marie, liberté qui dépendait d'une simple décision administrative.

Instruit par la Chouette du séjour de la Goualeuse à Saint-Lazare, il s'était aussitôt adressé à l'un de ses clients, homme honorable et influent, lui disant qu'une jeune fille, d'abord égarée mais sincèrement repentante et récemment enfermée à Saint-Lazare, risquait, par le contact des autres prisonnières, de voir s'affaiblir peut-être ses bonnes résolutions. Cette jeune fille lui ayant été vivement recommandée par des personnes respectables qui devaient se charger d'elle à sa sortie de prison, avait ajouté Jacques Ferrand, il priait son tout-puissant client, au nom de la morale, de la religion et de la réhabilitation future de cette infortunée, de solliciter sa libération.

Enfin le notaire, pour se mettre à l'abri de toute recherche ultérieure, avait surtout et instamment prié son client de ne pas le nommer dans l'accomplissement de cette bonne œuvre ; ce vœu, attribué à la modestie philanthropique de Jacques Ferrand, homme aussi pieux que respectable, fut scrupuleusement observé : la liberté de Fleur-de-Marie fut demandée et obtenue au seul nom du client qui, pour comble d'obligeance, envoya directement à Jacques Ferrand l'ordre de sortie, afin qu'il pût l'adresser aux protecteurs de la jeune fille.

Mme Séraphin, en remettant cet ordre au directeur de la prison, ajouta qu'elle était chargée de conduire la Goualeuse auprès des personnes qui s'intéressaient à elle.

D'après les excellents renseignements donnés par l'inspectrice à Mme d'Harville sur Fleur-de-Marie, personne ne douta que celle-ci ne dût sa liberté à l'intervention de la marquise.

La femme de charge du notaire ne pouvait donc en rien exciter la défiance de sa victime.

Mme Séraphin avait, selon l'occasion et ainsi qu'on le dit vulgairement, l'air bonne femme ; il fallait assez d'observation pour remarquer quelque chose d'insidieux, de faux, de cruel dans son regard patelin, dans son sourire hypocrite.

Malgré sa profonde scélératesse, qui l'avait rendue complice ou confidente des crimes de son maître, Mme Séraphin ne put s'empêcher d'être frappée de la touchante beauté de cette jeune fille, qu'elle avait livrée tout enfant à la Chouette… et qu'elle conduisait alors à une mort certaine.

– Eh bien ! ma chère demoiselle, lui dit Mme Séraphin d'une voix mielleuse, vous devez être bien contente de sortir de prison ?

– Oh ! oui, madame, et c'est, sans doute, à la protection de Mme d'Harville, qui a été si bonne pour moi…

– Vous ne vous trompez pas… mais venez… nous sommes déjà un peu en retard… et nous avons une longue route à faire.

– Nous allons à la ferme de Bouqueval, chez Mme Georges, n'est-ce pas… madame ? s'écria la Goualeuse.

– Oui… certainement, nous allons à la campagne… chez Mme Georges, dit la femme de charge pour éloigner tout soupçon de l'esprit de Fleur-de-Marie, puis elle ajouta, avec un air de malicieuse bonhomie : Mais ce n'est pas tout : avant de voir Mme Georges, une petite surprise vous attend ; venez… venez, notre fiacre est en bas… Quel *ouf* vous allez pousser en sortant d'ici… chère demoiselle !… Allons, partons… Votre servante, messieurs.

Et Mme Séraphin, après avoir salué le greffier et son commis, descendit avec la Goualeuse.

Un gardien les suivait, chargé de faire ouvrir les portes.

La dernière venait de se refermer, et les deux femmes se trouvaient sous le vaste porche qui donne sur la rue du Faubourg-Saint-Denis, lorsqu'elles se rencontrèrent avec une jeune fille qui venait sans doute visiter quelque prisonnière.

C'était Rigolette… Rigolette toujours leste et coquette ; un petit bonnet très-simple, mais bien frais et orné de faveurs cerise qui accompagnaient à merveille ses bandeaux de cheveux noirs, encadrait son joli minois : un col bien blanc se rabattait sur son long tartan brun. Elle portait au bras un cabas de paille ; grâce à sa démarche de chatte attentive et proprette, ses brodequins à semelles épaisses étaient d'une propreté miraculeuse, quoiqu'elle vînt, hélas ! de bien loin, la pauvre enfant.

– Rigolette ! s'écria Fleur-de-Marie en reconnaissant son ancienne compagne de prison(18) et de promenades champêtres.

– La Goualeuse ! dit à son tour la grisette.

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Rien de plus enchanteur que le contraste de ces deux enfants de

seize ans, tendrement embrassées, toutes deux si charmantes, et pourtant si différentes de physionomie et de beauté.

L'une blonde, aux grands yeux bleus mélancoliques, au profil d'une angélique pureté idéale, un peu pâli, un peu attristé, un peu spiritualisé, de ces adorables paysannes de Greuze, d'un coloris si frais et si transparent… mélange ineffable de rêverie, de candeur et de grâce…

L'autre, brune piquante, aux joues rondes et vermeilles, aux jolis yeux noirs, au rire ingénu, à la mine éveillée, type ravissant de jeunesse, d'insouciance et de gaieté, exemple rare et touchant du bonheur dans l'indigence, de l'honnêteté dans l'abandon et de la joie dans le travail.

Après l'échange de leurs naïves caresses, les deux jeunes filles se regardèrent…

Rigolette était radieuse de cette rencontre… Fleur-de-Marie confuse…

La vue de son amie lui rappelait le peu de jours de bonheur calme qui avait précédé sa dégradation première.

– C'est toi… quel bonheur !… disait la grisette…

– Mon Dieu, oui, quelle douce surprise !… Il y a si longtemps que nous ne sommes vues…, répondit la Goualeuse.

– Ah ! maintenant, je ne m'étonne plus de ne t'avoir pas rencontrée depuis six mois…, reprit Rigolette en remarquant les vêtements rustiques de la Goualeuse, tu habites donc la campagne ?…

– Oui… depuis quelque temps, dit Fleur-de-Marie en baissant les yeux…

– Et tu viens, comme moi, voir quelqu'un en prison ?

– Oui… je venais… je viens de voir quelqu'un, dit Fleur-de-Marie en balbutiant et en rougissant de honte.

– Et tu t'en retournes chez toi ? Loin de Paris sans doute ? Chère petite Goualeuse… toujours bonne : je te reconnais bien là… Te rappelles-tu cette pauvre femme en couches à qui tu avais donné ton matelas, du linge et le peu d'argent qui te restait, et que nous allions dépenser à la campagne… Car alors tu étais déjà folle de la campagne, toi… mademoiselle la villageoise.

– Et toi, tu ne l'aimais pas beaucoup, Rigolette ; étais-tu complaisante ! C'est pour moi que tu y venais pourtant.

– Et pour moi aussi… car toi, qui étais toujours un peu sérieuse, tu devenais si contente, si gaie, si folle, une fois au milieu des champs ou des bois… que rien que de t'y voir… c'était pour moi un plaisir… Mais

laisse-moi donc encore te regarder. Comme ce joli bonnet rond te va bien ! Es-tu gentille ainsi ! Décidément… c'était ta vocation de porter un bonnet de paysanne, comme la mienne de porter un bonnet de grisette. Te voilà selon ton goût, tu dois être contente… Du reste, ça ne m'étonne pas… quand je ne t'ai plus vue, je me suis dit : « Cette bonne petite Goualeuse n'est pas faite pour Paris, c'est une vraie fleur des bois, comme dit la chanson, et ces fleurs-là ne vivent pas dans la capitale, l'air n'y est pas bon pour elles… Aussi la Goualeuse se sera mise en place chez de braves gens à la campagne : c'est ce que tu as fait, n'est-ce pas ? »

– Oui…, dit Fleur-de-Marie en rougissant.

– Seulement… j'ai un reproche à te faire.

– À moi ?…

– Tu aurais dû me prévenir… on ne se quitte pas ainsi du jour au lendemain… ou du moins sans donner de ses nouvelles.

– Je… j'ai quitté Paris… si vite, dit Fleur-de-Marie de plus en plus confuse, que je n'ai pas pu…

– Oh ! je ne t'en veux pas, je suis trop contente de te revoir… Au fait, tu as eu bien raison de quitter Paris, va, c'est si difficile d'y vivre tranquille ; sans compter qu'une pauvre fille isolée comme nous sommes peut tourner à mal sans le vouloir… Quand on n'a personne pour vous conseiller… on a si peu de défense… les hommes vous font toujours de si belles promesses ; et puis, dame, quelquefois la misère est si dure… Tiens, te souviens-tu de la petite Julie qui était si gentille ? Et de Rosine, la blonde aux yeux noirs ?

– Oui… je m'en souviens.

– Eh bien ! ma pauvre Goualeuse, elles ont été trompées toutes les deux, puis abandonnées, et enfin de malheur en malheur elles en sont tombées à être de ces vilaines femmes que l'on renferme ici…

– Ah ! mon Dieu ! s'écria Fleur-de-Marie qui baissa la tête et devint pourpre.

Rigolette, se trompant sur le sens de l'exclamation de son amie, reprit :

– Elles sont coupables, méprisables… même, si tu veux, je ne dis pas ; mais, vois-tu, ma bonne Goualeuse, parce que nous avons eu le bonheur de rester honnêtes : toi, parce que tu as été vivre à la campagne auprès de braves paysans ; moi, parce que je n'avais pas de temps à perdre avec les amoureux… que je leur préférais mes oiseaux, et que je mettais tout mon plaisir à avoir, grâce à mon travail, un petit ménage, bien gentil… il ne faut pas être trop sévère pour les autres ; mon Dieu ; qui sait… si l'occasion, la tromperie, la misère n'ont pas été

pour beaucoup dans la mauvaise conduite de Rosine et de Julie… et si à leur place nous n'aurions pas fait comme elles !…

– Oh ! dit amèrement Fleur-de-Marie, je ne les accuse pas… je les plains…

– Allons, allons, nous sommes pressées, ma chère demoiselle, dit Mme Séraphin en offrant son bras à sa victime avec impatience.

– Madame, donnez-nous encore quelques moments ; il y a si longtemps que je n'ai vu ma pauvre Goualeuse, dit Rigolette.

– C'est qu'il est tard, mesdemoiselles ; déjà trois heures, et nous avons une longue course à faire, répondit Mme Séraphin fort contrariée de cette rencontre ; puis elle ajouta : Je vous donne encore dix minutes…

– Et toi, reprit Fleur-de-Marie en prenant les mains de son amie dans les siennes, tu as un caractère si heureux ; tu es toujours gaie ? toujours contente ?…

– Je l'étais il y a quelques jours… contente et gaie, maintenant…

– Tu as des chagrins ?

– Moi ? Ah bien ! oui, tu me connais… un vrai Roger-Bontemps… Je ne suis pas changée… mais malheureusement tout le monde n'est pas comme moi… Et comme les autres ont des chagrins, ça fait que j'en ai.

– Toujours bonne…

– Que veux-tu !… Figure-toi que je viens ici pour une pauvre fille… une voisine… la brebis du bon Dieu, qu'on accuse à tort et qui est bien à plaindre, va ; elle s'appelle Louise Morel, c'est la fille d'un honnête ouvrier qui est devenu fou tant il était malheureux.

Au nom de Louise Morel, une des victimes du notaire, Mme Séraphin tressaillit et regarda très-attentivement Rigolette.

La figure de la grisette lui était absolument inconnue ; néanmoins la femme de charge prêta dès lors beaucoup d'attention à l'entretien des deux jeunes filles.

– Pauvre femme ! reprit la Goualeuse, comme elle doit être contente de ce que tu ne l'oublies pas dans son malheur !

– Ce n'est pas tout, c'est comme un sort ; telle que tu me vois, je viens de bien loin… et encore d'une prison… mais d'une prison d'hommes.

– D'une prison d'hommes, toi ?…

– Ah ! mon Dieu oui, j'ai là une autre pauvre pratique bien triste… aussi tu vois mon cabas (et Rigolette le montra), il est partagé en deux,

chacun a son côté : aujourd'hui j'apporte à Louise un peu de linge, et tantôt j'ai aussi porté quelque chose à ce pauvre Germain… mon prisonnier s'appelle Germain ; tiens, je ne peux pas penser à ce qui vient de m'arriver avec lui sans avoir envie de pleurer… c'est bête, je sais que cela n'en vaut pas la peine, mais enfin je suis comme ça.

– Et pourquoi as-tu envie de pleurer ?

– Figure-toi que Germain est si malheureux d'être confondu avec ces mauvais hommes de la prison qu'il est tout accablé, n'ayant de goût à rien, ne mangeant pas et maigrissant à vue d'œil… Je m'aperçois de ça, et je me dis : « Il n'a pas faim, je vais lui faire une petite friandise qu'il aimait bien quand il était mon voisin, ça le ragoûtera… » Quand je dis friandise, entendons-nous, c'étaient tout bonnement de belles pommes de terre jaunes, écrasées avec un peu de lait et du sucre ; j'en emplis une jolie tasse bien propre, et tantôt je lui porte ça à sa prison en lui disant que j'avais préparé moi-même ce pauvre petit régal, comme autrefois, dans le bon temps, tu comprends ; je croyais ainsi lui donner un peu envie de manger… Ah bien ! oui…

– Comment ?

– Ça lui a donné envie de pleurer ; quand il a reconnu la tasse dans laquelle j'avais si souvent pris mon lait devant lui, il s'est mis à fondre en larmes… et, par-dessus le marché, j'ai fini par faire comme lui, quoique j'aie voulu m'en empêcher. Tu vois comme j'ai de la chance, je croyais bien faire… le consoler, et je l'ai attristé davantage encore.

– Oui, mais ces larmes-là lui auront été si douces !

– C'est égal, j'aurais autant aimé le consoler autrement ; mais je te parle de lui sans te dire qui il est ; c'est un ancien voisin à moi… le plus honnête garçon du monde, aussi doux, aussi timide qu'une jeune fille, et que j'aimais comme un camarade, comme un frère.

– Oh ! alors, je conçois que ses chagrins soient devenus les tiens.

– N'est-ce pas ? Mais tu vas voir comme il a bon cœur. Quand je me suis en allée, je lui ai demandé, comme toujours, ses commissions, lui disant en riant, afin de l'égayer un peu, que j'étais sa petite femme de ménage et que je serais bien exacte, bien active, pour garder sa pratique. Alors lui, s'efforçant de sourire, m'a demandé de lui apporter un des romans de Walter Scott qu'il m'avait autrefois lus le soir pendant que je travaillais ; ce roman-là s'appelle *Ivan… Ivanhoé…* oui, c'est ça. J'aimais tant ce livre-là qu'il me l'avait lu deux fois… Pauvre Germain ! il était si complaisant !…

– C'est un souvenir de cet heureux temps passé qu'il veut avoir…

– Certainement, puisqu'il m'a priée d'aller dans le même cabinet de lecture, non pour louer, mais pour acheter les mêmes volumes que

nous lisions ensemble… Oui, les acheter… et tu juges, pour lui, c'est un sacrifice, car il est aussi pauvre que nous.

– Excellent cœur ! dit la Goualeuse tout émue.

– Te voilà aussi attendrie que moi… quand il m'a chargée de cette commission, ma bonne petite Goualeuse ; mais tu comprends, plus je me sentais envie de pleurer, plus je tâchais de rire, car, pleurer deux fois dans une visite faite exprès pour l'égayer, c'était trop fort… Aussi, pour cacher ça, je me suis mise à lui rappeler les drôles d'histoires d'un juif, un personnage de ce roman qui nous amusait tant autrefois… mais plus je parlais, plus il me regardait avec de grosses, grosses larmes dans les yeux. Dame, moi, ça m'a fendu le cœur ; j'avais beau renfoncer mes larmes depuis un quart d'heure… j'ai fini par faire comme lui ; quand je l'ai quitté, il sanglotait et je me disais, furieuse de ma sottise : « Si c'est comme ça que je le console et que je l'égaie, c'est bien la peine d'aller le voir ; moi qui me promets toujours de le faire rire, c'est étonnant comme j'y réussis ! »

Au nom de Germain, autre victime du notaire, Mme Séraphin avait redoublé d'attention.

– Et qu'a-t-il donc fait, ce jeune homme, pour être en prison ? demanda Fleur-de-Marie.

– Lui ! s'écria Rigolette, dont l'attendrissement cédait à l'indignation, il a fait qu'il est poursuivi par un vieux monstre de notaire… qui est aussi le dénonciateur de Louise.

– De Louise, que tu viens voir ici ?

– Sans doute ; elle était la servante du notaire, et Germain était son caissier… Il serait trop long de te dire de quoi il accuse bien injustement ce pauvre garçon… Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce méchant homme est comme un enragé après ces deux malheureux, qui ne lui ont jamais fait de mal… Mais patience, patience, chacun aura son tour…

Rigolette prononça ces derniers mots avec une expression qui inquiéta Mme Séraphin. Se mêlant à la conversation, au lieu d'y demeurer étrangère, elle dit à Fleur-de-Marie d'un air patelin :

– Ma chère demoiselle, il est tard, il faut partir… on nous attend. Je comprends bien que ce que vous dit mademoiselle vous intéresse, car moi, qui ne connais pas la jeune fille et le jeune homme dont on parle, ça me désole. Mon Dieu ! est-il possible qu'il y ait des gens si méchants ! Et comment donc s'appelle-t-il, ce vilain notaire dont vous parlez, mademoiselle ?

Rigolette n'avait aucune raison de se défier de Mme Séraphin. Néanmoins, se souvenant des recommandations de Rodolphe, qui lui

avait enjoint la plus grande réserve au sujet de la protection cachée qu'il accordait à Germain et à Louise, elle regretta de s'être laissé entraîner à dire : « Patience, chacun aura son tour. »

– Ce méchant homme s'appelle M. Ferrand, madame, reprit donc Rigolette, ajoutant très-adroitement, pour réparer sa légère indiscrétion : Et c'est d'autant plus mal à lui de tourmenter Louise et Germain que personne ne s'intéresse à eux… excepté moi… ce qui ne leur sert pas à grand-chose.

– Quel malheur ! reprit Mme Séraphin, j'avais espéré le contraire quand vous avez dit : « Mais patience… » Je croyais que vous comptiez sur quelque protecteur pour soutenir ces deux infortunés contre ce méchant notaire.

– Hélas ! non, madame, ajouta Rigolette, afin de détourner complètement les soupçons de Mme Séraphin ; qui serait assez généreux pour prendre le parti de ces deux pauvres jeunes gens contre un homme riche et puissant, comme l'est ce M. Ferrand ?

– Oh ! il y a des cœurs assez généreux pour cela ! reprit Fleur-de-Marie après un moment de réflexion et avec une exaltation contrainte, oui, je connais quelqu'un qui se fait un devoir de protéger ceux qui souffrent et de les défendre, car celui dont je te parle est aussi secourable aux honnêtes gens que redoutable aux méchants.

Rigolette regarda la Goualeuse avec étonnement et fut sur le point de lui dire, en songeant à Rodolphe, qu'elle aussi connaissait quelqu'un qui prenait courageusement le parti du faible contre le fort ; mais, toujours fidèle aux recommandations de son voisin (ainsi qu'elle appelait le prince), la grisette répondit à Fleur-de-Marie :

– Vraiment ! tu connais quelqu'un d'assez généreux pour venir aussi en aide aux pauvres gens ?…

– Oui… et, quoique j'aie déjà à implorer sa pitié, sa bienfaisance pour d'autres personnes, je suis sûre que s'il connaissait le malheur immérité de Louise et de M. Germain… il les sauverait et punirait leur persécuteur… car sa justice et sa bonté sont inépuisables comme celles de Dieu…

Mme Séraphin regarda sa victime avec surprise. « Cette petite fille serait-elle donc encore plus dangereuse que nous ne le pensions ? se dit-elle ; si j'avais pu en avoir pitié, ce qu'elle vient de dire rendrait inévitable l'accident qui va nous en débarrasser. »

– Ma bonne petite Goualeuse, puisque tu as une si bonne connaissance, je t'en supplie, recommande-lui ma bonne Louise et mon Germain, car ils ne méritent pas leur mauvais sort, dit Rigolette en songeant que ses amis ne pouvaient que gagner à avoir deux

défenseurs au lieu d'un.

– Sois tranquille, je te promets de faire ce que je pourrai pour tes protégés auprès de M. Rodolphe, dit Fleur-de-Marie.

– M. Rodolphe ! s'écria Rigolette étrangement surprise.

– Sans doute, dit la Goualeuse.

– M. Rodolphe !… Un commis voyageur ?

– Je ne sais pas ce qu'il est… mais pourquoi cet étonnement ?

– Parce que je connais aussi un M. Rodolphe.

– Ce n'est peut-être pas le même.

– Voyons, voyons le tien ; comment est-il ?

– Jeune !…

– C'est ça.

– Une figure pleine de noblesse et de bonté.

– C'est bien ça… mais, mon Dieu ! c'est tout comme le mien, dit Rigolette de plus en plus étonnée, et elle ajouta : Est-il brun, a-t-il de petites moustaches ?

– Oui.

– Enfin, il est grand et mince… il a une taille charmante… et l'air si comme il faut… pour un commis voyageur… Est-ce toujours bien ça le tien ?

– Sans doute, c'est lui, répondit Fleur-de-Marie ; seulement, ce qui m'étonne, c'est que tu croies qu'il est commis voyageur.

– Quant à cela, j'en suis sûre… il me l'a dit.

– Tu le connais ?

– Si je le connais ? c'est mon voisin.

– M. Rodolphe ?

– Il a une chambre au quatrième, à côté de la mienne.

– Lui ?… Lui ?…

– Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? C'est tout simple ; il ne gagne guère que quinze ou dix-huit cents francs par an ; il ne peut prendre qu'un logement modeste, quoiqu'il ait l'air de ne pas avoir beaucoup d'ordre… car il ne sait pas seulement ce que ses habits lui coûtent… mon cher voisin…

– Non… non…, ce n'est pas le même…, dit Fleur-de-Marie en réfléchissant.

– Ah çà ! le tien est donc un phénix pour l'ordre ?

– Celui dont je te parle, vois-tu, Rigolette, dit Fleur-de-Marie avec enthousiasme, est tout-puissant… on ne prononce son nom qu'avec amour et vénération… son aspect trouble, impose… et l'on est tenté de s'agenouiller devant sa grandeur et sa bonté…

– Alors je m'y perds, ma pauvre Goualeuse ; je dis comme toi, ça n'est plus le même, car le mien n'est ni tout-puissant, ni imposant, il est très-bon enfant, très-gai, et on ne s'agenouille pas devant lui ; au contraire, car il m'avait promis de m'aider à cirer ma chambre, sans compter qu'il devait me mener promener le dimanche… Tu vois que ça n'est pas un gros seigneur. Mais à quoi est-ce que je pense, j'ai joliment le cœur à la promenade ! Et Louise, et mon pauvre Germain ! Tant qu'ils seront en prison, il n'y aura pas de plaisir pour moi.

Depuis quelques moments, Fleur-de-Marie réfléchissait profondément ; elle s'était tout à coup rappelé que, lors de sa première entrevue avec Rodolphe chez l'ogresse, il avait l'extérieur et le langage des hôtes du tapis-franc. Ne pouvait-il pas jouer ce rôle de commis voyageur auprès de Rigolette ?

Mais quel était le but de cette nouvelle transformation ?

La grisette reprit, voyant l'air pensif de Fleur-de-Marie :

– Il n'est pas besoin de te creuser la tête pour cela, ma bonne Goualeuse ; nous saurons bien si nous connaissons le même M. Rodolphe ; quand tu verras le tien, parle-lui de moi ; quand je verrai le mien, je lui parlerai de toi ; de cette manière-là nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir.

– Et où demeures-tu, Rigolette ?

– Rue du Temple, n° 17.

« Voilà qui est étrange et bon à savoir, se dit Mme Séraphin, qui avait attentivement écouté cette conversation. Ce M. Rodolphe, mystérieux et tout-puissant personnage qui se fait sans doute passer pour commis voyageur, occupe un logement voisin de celui de cette petite ouvrière, qui a l'air d'en savoir plus qu'elle n'en veut dire, et ce défenseur des opprimés loge ainsi qu'elle dans la maison de Morel et de Bradamanti… Bon, bon, si la grisette et le prétendu commis voyageur continuent à se mêler de ce qui ne les regarde pas, on saura où les trouver. »

– Lorsque j'aurai parlé à M. Rodolphe, je t'écrirai, dit la Goualeuse, et je te donnerai mon adresse pour que tu puisses me répondre ; mais répète-moi la tienne, je crains de l'oublier.

– Tiens, j'ai justement sur moi une des cartes que je laisse à mes pratiques, et elle donna à Fleur-de-Marie une petite carte sur laquelle était écrit en magnifique bâtarde : *Mademoiselle Rigolette, couturière, rue*

du Temple, n° 17. C'est comme imprimé, n'est-ce pas ? ajouta la grisette. C'est encore ce pauvre Germain qui me les a écrites dans le temps, ces cartes-là ; il était si bon, si prévenant !… Tiens, vois-tu, c'est comme un fait exprès, on dirait que je ne m'aperçois de toutes ses excellentes qualités que depuis qu'il est malheureux… et maintenant je suis toujours à me reprocher d'avoir attendu si tard pour l'aimer…

– Tu l'aimes donc ?

– Ah ! mon Dieu oui !… Il faut bien que j'aie un prétexte pour aller le voir en prison… Avoue que je suis une drôle de fille, dit Rigolette en étouffant un soupir et en riant dans ses larmes, comme dit le poëte.

– Tu es bonne et généreuse comme toujours, dit Fleur-de-Marie en pressant tendrement les mains de son amie.

Mme Séraphin en avait sans doute assez appris par l'entretien des deux jeunes filles, car elle dit presque brusquement à Fleur-de-Marie :

– Allons, allons, ma chère demoiselle, partons ; il est tard, voilà un quart d'heure de perdu.

– A-t-elle l'air bougon, cette vieille !… Je n'aime pas sa figure, dit tout bas Rigolette à Fleur-de-Marie. Puis elle reprit tout haut : Quand tu viendras à Paris, ma bonne Goualeuse, ne m'oublie pas ; ta visite me ferait tant de plaisir ! Je serais si contente de passer une journée avec toi, de te montrer mon petit ménage, ma chambre, mes oiseaux !… J'ai des oiseaux… c'est mon luxe.

– Je tâcherai de t'aller voir, mais certainement je t'écrirai ; allons, adieu, Rigolette, adieu… Si tu savais comme je suis heureuse de t'avoir rencontrée !

– Et moi donc… mais ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère ; et puis je suis si impatiente de savoir si ton M. Rodolphe est le même que le mien… Écris-moi bien vite à ce sujet, je t'en prie.

– Oui, oui… adieu, Rigolette.

– Adieu, ma bonne petite Goualeuse.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement en dissimulant leur émotion.

Rigolette entra dans la prison pour voir Louise, grâce au permis que lui avait fait obtenir Rodolphe.

Fleur-de-Marie monta en fiacre avec Mme Séraphin, qui ordonna au cocher d'aller aux Batignolles et de s'arrêter à la barrière.

Un chemin de traverse très-court conduisait de cet endroit presque directement au bord de la Seine, non loin de l'île du Ravageur.

Fleur-de-Marie, ne connaissant pas Paris, n'avait pu s'apercevoir

que la voiture suivait une autre route que celle de la barrière Saint-Denis. Ce fut seulement lorsque le fiacre s'arrêta aux Batignolles qu'elle dit à Mme Séraphin, qui l'invitait à descendre :

– Mais il me semble, madame, que ce n'est pas là le chemin de Bouqueval… Et puis comment irons-nous à pied d'ici jusqu'à la ferme ?

– Tout ce que je puis vous dire, ma chère demoiselle, reprit cordialement la femme de charge, c'est que j'exécute les ordres de vos bienfaiteurs et que vous leur feriez grand-peine si vous hésitiez à me suivre…

– Oh ! madame, ne le pensez pas ! s'écria Fleur-de-Marie ; vous êtes envoyée par eux, je n'ai aucune question à vous adresser… Je vous suis aveuglément ; dites-moi seulement si Mme Georges se porte toujours bien.

– Elle se porte à ravir.

– Et M. Rodolphe ?

– Parfaitement bien aussi.

– Vous le connaissez donc, madame ; mais tout à l'heure, quand je parlais de lui avec Rigolette, vous n'en avez rien dit ?

– Parce que je ne devais rien en dire… apparemment. J'ai mes ordres…

– C'est lui qui vous les a donnés ?

– Est-elle curieuse, cette chère demoiselle, est-elle curieuse ! dit en riant la femme de charge.

– Vous avez raison ; pardonnez mes questions, madame. Puisque nous allons à pied à l'endroit où vous me conduisez, ajouta Fleur-de-Marie en souriant doucement, je saurai bientôt ce que je désire tant de savoir.

– En effet, ma chère demoiselle, avant un quart d'heure, nous serons arrivées.

La femme de charge, ayant laissé derrière elle les dernières maisons des Batignolles, suivit avec Fleur-de-Marie un chemin gazonné bordé de noyers.

Le jour était tiède et beau, le ciel à demi-voilé de nuages empourprés par le couchant ; le soleil, commençant à décliner, jetait ses rayons obliques sur les hauteurs de Colombes, de l'autre côté de la Seine.

À mesure que Fleur-de-Marie approchait des bords de la rivière, ses joues pâles se coloraient légèrement ; elle aspirait avec délices l'air vif et pur de la campagne.

Sa touchante physionomie exprimait une satisfaction si douce que Mme Séraphin lui dit :

– Vous semblez bien contente, ma chère demoiselle ?

– Oh ! oui, madame… je vais revoir Mme Georges, peut-être M. Rodolphe… j'ai de pauvres créatures très-malheureuses à leur recommander… j'espère qu'on les soulagera… comment ne serais-je pas contente ? Si j'étais triste, comment ma tristesse ne s'effacerait-elle pas ? Et puis, voyez donc… le ciel est si gai avec ses nuages roses ! Et le gazon… est-il vert malgré la saison ! et là-bas… là-bas… derrière ces saules, la rivière… est-elle grande, mon Dieu ! Le soleil y brille, c'est éblouissant… on dirait des reflets d'or… Il brillait ainsi tout à l'heure dans l'eau du petit bassin de la prison… Dieu n'oublie pas les pauvres prisonniers… il leur donne aussi leur rayon de soleil, ajouta Fleur-de-Marie avec une sorte de pieuse reconnaissance ; puis, ramenée par le souvenir de sa captivité à mieux apprécier encore le bonheur d'être libre, elle s'écria dans un élan de joie naïve :

– Ah ! madame… et là-bas, au milieu de la rivière, voyez donc cette jolie petite île bordée de saules et de peupliers, avec cette maison blanche au bord de l'eau… comme cette habitation doit être charmante l'été quand tous les arbres sont couverts de feuilles ; quel silence, quelle fraîcheur on doit y trouver !

– Ma foi, dit Mme Séraphin avec un sourire étrange, je suis ravie que vous trouviez cette île jolie.

– Pourquoi cela, madame ?

– Parce que nous y allons.

– Dans cette île ?

– Oui, cela vous surprend ?

– Un peu, madame.

– Et si vous trouviez là vos amis ?

– Que dites-vous ?

– Vos amis rassemblés pour fêter votre sortie de prison ? ne seriez-vous pas encore plus agréablement surprise ?

– Il serait possible ! Mme Georges… M. Rodolphe…

– Tenez, ma chère demoiselle, je n'ai pas plus de défense qu'un enfant… avec votre petit air innocent vous me feriez dire ce que je ne dois pas dire.

– Je vais les revoir… oh ! madame, comme mon cœur bat !

– N'allez donc pas si vite, je conçois votre impatience, mais je puis à peine vous suivre… petite folle…

– Pardon, madame, j'ai tant de hâte d'arriver…

– C'est bien naturel… je ne vous en fais pas un reproche, au contraire…

– Voici le chemin qui descend, il est mauvais, voulez-vous mon bras, madame ?

– Ce n'est pas de refus, ma chère demoiselle… car vous êtes leste et ingambe, et moi je suis vieille.

– Appuyez-vous sur moi, madame, n'ayez pas peur de me fatiguer…

– Merci, ma chère demoiselle, votre aide n'est pas de trop, cette descente est si rapide… enfin nous voici dans une belle route.

– Ah ! madame, il est donc vrai, je vais revoir Mme Georges ? je ne puis le croire.

– Encore un peu de patience… dans un quart d'heure… vous la verrez et vous le croirez alors !

– Ce que je ne puis pas comprendre, ajouta Fleur-de-Marie après un moment de réflexion, c'est que Mme Georges m'attende là au lieu de m'attendre à la ferme.

– Toujours curieuse, cette chère demoiselle, toujours curieuse…

– Comme je suis indiscrète, n'est-ce pas, madame ? dit Fleur-de-Marie en souriant.

– Aussi pour vous j'ai bien envie de vous apprendre la surprise que vos amis vous ménagent.

– Une surprise ? à moi, madame ?

– Tenez, laissez-moi tranquille, petite espiègle, vous me feriez encore parler malgré moi.

Nous laisserons Mme Séraphin et sa victime dans le chemin qui conduit à la rivière.

Nous les précéderons toutes deux de quelques moments à l'île du Ravageur.

XII

Le bateau

– Eh quoi ! déjà partir ?

– Partir ne plus entendre vos nobles paroles ! Non, par le ciel ! je reste ici, maître…

WOLFGANG, *Scène II*

Pendant la nuit, l'aspect de l'île habitée par la famille Martial était sinistre ; mais, à la brillante clarté du soleil, rien de plus riant que ce séjour maudit.

Bordée de saules et de peupliers, presque entièrement couverte d'une herbe épaisse, où serpentaient quelques allées de sable jaune, l'île renfermait un petit jardin potager et un assez grand nombre d'arbres à fruits. Au milieu de ce verger on voyait la baraque à toit de chaume dans laquelle Martial voulait se retirer avec François et Amandine. De ce côté, l'île se terminait à sa pointe par une sorte d'estacade formée de gros pieux destinés à contenir l'éboulement des terres.

Devant la maison, touchant presque au débarcadère, s'arrondissait une tonnelle de treillage vert, destinée à supporter pendant l'été les tiges grimpantes de la vigne vierge et du houblon, berceau de verdure sous lequel on disposait alors les tables des buveurs.

À l'une des extrémités de la maison, peinte en blanc et recouverte de tuiles, un bûcher surmonté d'un grenier formait en retour une petite aile beaucoup plus basse que le corps de logis principal. Presque au-dessus de cette aile on remarquait une fenêtre aux volets garnis de plaques de tôle, et extérieurement condamnés par deux barres de fer transversales, que de forts crampons fixaient au mur.

Trois bachots se balançaient, amarrés aux pilotis du débarcadère.

Accroupi au fond de l'un de ces bachots, Nicolas s'assurait du libre jeu de la soupape qu'il y avait adaptée.

Debout sur un banc situé en dehors de la tonnelle, Calebasse, la main placée au-dessus de ses yeux en manière d'abat-jour, regardait au loin dans la direction que Mme Séraphin et Fleur-de-Marie devaient suivre pour se rendre à l'île.

– Personne ne paraît encore, ni vieille ni jeune, dit Calebasse en descendant de son banc et s'adressant à Nicolas. Ce sera comme hier ! nous aurons attendu pour le roi de Prusse. Si ces femmes n'arrivent pas avant une demi-heure… il faudra partir ; le coup de Bras-Rouge vaut mieux, il nous attend. La courtière doit venir à cinq heures chez lui, aux Champs-Élysées. Il faut que nous soyons arrivés avant elle. Ce matin la Chouette nous l'a répété…

– Tu as raison, reprit Nicolas en quittant son bateau. Que le tonnerre écrase cette vieille qui nous fait droguer pour rien ! La soupape va… comme un charme. Des deux affaires nous n'en aurons peut-être pas une…

– Du reste, Bras-Rouge et Barbillon ont besoin de nous… à eux deux ils ne peuvent rien.

– C'est vrai ; car, pendant qu'on fera le coup, il faudra que Bras-Rouge reste en dehors de son cabaret pour être au guet, et Barbillon n'est pas assez fort pour entraîner à lui tout seul la courtière dans le caveau… elle regimbera, cette vieille.

– Est-ce que la Chouette ne nous disait pas en riant, qu'elle y tenait le Maître d'école… en pension… dans ce caveau ?

– Pas dans celui-là. Dans un autre qui est bien plus profond, et qui est inondé quand la rivière est haute.

– Doit-il marronner dans ce caveau, le Maître d'école ! Être là-dedans tout seul, et aveugle !

– Il y verrait clair qu'il n'y verrait pas autre chose : le caveau est noir comme un four.

– C'est égal, quand il a fini de chanter, pour se distraire, toutes les romances qu'il sait, le temps doit lui paraître joliment long.

– La Chouette dit qu'il s'amuse à faire la chasse aux rats, et que ce caveau-là est très-giboyeux.

– Dis donc, Nicolas, à propos de particuliers qui doivent s'ennuyer et marronner, reprit Calebasse avec un sourire féroce, en montrant du doigt la fenêtre garnie de plaques de tôle, il y en a là un qui doit se manger le sang.

– Bah !… il dort… Depuis ce matin il ne cogne plus… et son chien est muet.

– Peut-être qu'il l'a étranglé pour le manger. Depuis deux jours ils doivent tous deux enrager la faim et la soif là-dedans.

– Ça les regarde… Martial peut durer encore longtemps comme ça, si ça l'amuse. Quand il sera fini… on dira qu'il est mort de maladie ; ça ne fera pas un pli.

– Tu crois ?

– Bien sûr. En allant ce matin à Asnières, la mère a rencontré le père Férot, le pêcheur, comme il s'étonnait de ne pas avoir vu son ami Martial depuis deux jours, la mère lui a dit que Martial ne quittait pas son lit, tant il était malade, et qu'on désespérait de lui. Le père Férot a avalé ça doux comme miel… il le redira à d'autres… et quand la chose arrivera… elle paraîtra toute simple.

– Oui, mais il ne mourra pas encore tout de suite ; c'est long de cette manière-là.

– Qu'est-ce que tu veux ? il n'y avait pas moyen d'en venir à bout autrement. Cet enragé de Martial, quand il s'y met, est méchant en diable, et fort comme un taureau, par là-dessus ; il se défiait, nous n'aurions pas pu l'approcher sans danger ; tandis que sa porte une fois bien clouée en dehors, qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Sa fenêtre était grillée.

– Tiens… il pouvait desceller les barreaux… en creusant le plâtre avec son couteau, ce qu'il aurait fait si, montée à l'échelle, je ne lui avais pas déchiqueté les mains à coups de hachette toutes les fois qu'il voulait commencer son ouvrage.

– Quelle faction ! dit le brigand en ricanant ; c'est toi qui as dû t'amuser !

– Il fallait bien te donner le temps d'arriver avec la tôle que tu avais été chercher chez le père Micou.

– Devait-il écumer… cher frère !

– Il grinçait des dents comme un possédé ; deux ou trois fois il a voulu me repousser à travers les barreaux à grands coups de bâton ; mais alors, n'ayant plus qu'une main de libre, il ne pouvait pas travailler et desceller la grille. C'est ce qu'il fallait.

– Heureusement qu'il n'y a pas de cheminée dans sa chambre !

– Et que la porte est solide et qu'il a les mains abîmées ! sans ça, il serait capable de trouer le plancher.

– Et les poutres, il passerait donc à travers ? Non, non, va, il n'y a pas de danger qu'il s'échappe ; les volets sont garnis de tôle et assurés par deux barres de fer ; la porte… clouée en dehors avec des clous à bateau de trois pouces. Sa bière est plus solide que si elle était en chêne et en plomb.

– Dis donc, et quand, en sortant de prison, la Louve viendra ici pour chercher son homme… comme elle l'appelle ?

– Eh bien ! on lui dira : « Cherche. »

– À propos, sais-tu que si ma mère n'avait pas enfermé ces gueux

d'enfants, ils auraient été capables de ronger la porte comme des rats pour délivrer Martial ? Ce petit gredin de François est un vrai démon depuis qu'il se doute que nous avons emballé le grand frère.

– Ah çà ! mais est-ce qu'on va les laisser dans la chambre d'en haut pendant que nous allons quitter l'île ? Leur fenêtre n'est pas grillée ; ils n'ont qu'à descendre en dehors…

À ce moment, des cris et des sanglots, partant de la maison, attirèrent l'attention de Calebasse et de Nicolas.

Ils virent la porte du rez-de-chaussée, jusqu'alors ouverte, se fermer violemment, une minute après, la figure pâle et sinistre de la mère Martial apparut à travers les barreaux de la fenêtre de la cuisine.

De son long bras décharné, la veuve du supplicié fit signe à ses enfants de venir à elle.

– Allons, il y a du grabuge ; je parie que c'est encore François qui se rebiffe, dit Nicolas. Gredin de Martial ! Sans lui, ce gamin-là aurait été tout seul. Veille toujours bien : et si tu vois les deux femelles, appelle-moi.

Pendant que Calebasse, remontée sur son banc, épiait au loin la venue de Mme Séraphin et de la Goualeuse, Nicolas entra dans la maison.

La petite Amandine, agenouillée au milieu de la cuisine, sanglotait et demandait grâce pour son frère François.

Irrité, menaçant, celui-ci, acculé dans un des angles de cette pièce, brandissait la hachette de Nicolas et semblait décidé à apporter cette fois une résistance désespérée aux volontés de sa mère.

Toujours impassible, toujours silencieuse, montrant à Nicolas l'entrée du caveau qui s'ouvrait dans la cuisine et dont la porte était entrebâillée, la veuve fit signe à son fils d'y enfermer François.

– On ne m'enfermera pas là-dedans ! s'écria l'enfant déterminé dont les yeux brillaient comme ceux d'un jeune chat sauvage. Vous voulez nous y laisser mourir de faim avec Amandine, comme notre frère Martial.

– Maman… pour l'amour de Dieu, laissez-nous en haut dans notre chambre, comme hier, demanda la petite fille d'un ton suppliant, en joignant les mains… dans le caveau noir, nous aurons trop peur.

La veuve regarda Nicolas d'un air impatient, comme pour lui reprocher de n'avoir pas encore exécuté ses ordres, puis, d'un nouveau geste impérieux, lui désigna François.

Voyant son frère s'avancer vers lui, le jeune garçon brandit sa hachette d'un air désespéré et s'écria :

– Si on veut m'enfermer là, que ce soit ma mère, mon frère ou Calebasse, tant pis… je frappe, et la hache coupe.

Ainsi que la veuve, Nicolas sentait l'imminente nécessité d'empêcher les deux enfants d'aller au secours de Martial pendant que la maison resterait seule, et aussi de leur dérober la connaissance des scènes qui allaient se passer, car de leur fenêtre on découvrait la rivière, où l'on voulait noyer Fleur-de-Marie.

Mais Nicolas, aussi féroce que lâche, et se souciant peu de recevoir un coup de la dangereuse hachette dont son jeune frère était armé, hésitait à s'approcher de lui.

La veuve, courroucée de l'hésitation de son fils aîné, le poussa rudement par l'épaule au-devant de François.

Mais Nicolas, reculant de nouveau, s'écria :

– Quand il m'aura blessé, qu'est-ce que je ferai, la mère ? Vous savez bien que je vais avoir besoin de mes bras tout à l'heure, et je me ressens encore du coup que ce gueux de Martial m'a donné.

La veuve haussa les épaules avec mépris et fit un pas vers François.

– N'approchez pas, ma mère, s'écria François furieux, ou vous allez me payer tous les coups que vous nous avez donnés à nous deux Amandine.

– Mon frère, laisse-toi plutôt renfermer. Oh ! mon Dieu, ne frappe pas notre mère ! s'écria Amandine épouvantée.

Tout à coup Nicolas vit sur une chaise une grande couverture de laine dont on s'était servi pour le repassage ; il la saisit, la déploya à moitié et la lança adroitement sur la tête de François, qui, malgré ses efforts, se trouvant engagé sous ses plis épais, ne put faire usage de son arme.

Alors Nicolas se précipita sur lui et, aidé de sa mère, il le porta dans le caveau.

Amandine était restée agenouillée au milieu de la cuisine ; dès qu'elle vit le sort de son frère, elle se leva vivement et, malgré sa terreur, alla d'elle-même le rejoindre dans le sombre réduit.

La porte fut fermée à double tour sur le frère et sur la sœur.

– C'est pourtant la faute de ce gueux de Martial si ces enfants sont maintenant comme des déchaînés après nous, s'écria Nicolas.

– On n'entend plus rien dans sa chambre depuis ce matin, dit la veuve d'un air pensif, et elle tressaillit ; plus rien…

– C'est ce qui prouve, la mère, que tu as bien fait de dire tantôt au père Férot, le pêcheur d'Asnières, que Martial était depuis deux jours

dans son lit malade à crever. Comme ça, quand tout sera dit, on ne s'étonnera de rien.

Après un moment de silence, et comme si elle eût voulu échapper à une pensée pénible, la veuve reprit brusquement :

– La Chouette est venue ici pendant que j'étais à Asnières ?

– Oui, la mère.

– Pourquoi n'est-elle pas restée pour nous accompagner chez Bras-Rouge ? Je me défie d'elle.

– Bah ! vous vous défiez de tout le monde, la mère : aujourd'hui c'est de la Chouette, hier c'était de Bras-Rouge.

– Bras-Rouge est libre, mon fils est à Toulon, et ils avaient commis le même vol.

– Quand vous répéterez toujours cela… Bras-Rouge a échappé parce qu'il est fin comme l'ambre, voilà tout. La Chouette n'est pas restée ici parce qu'elle avait rendez-vous à deux heures, près de l'Observatoire, avec le grand monsieur en deuil au compte de qui elle a enlevé cette jeune fille de campagne avec l'aide du Maître d'école et de Tortillard, même que c'était Barbillon qui menait le fiacre que ce grand monsieur en deuil avait loué pour cette affaire. Voyons, la mère, comment voulez-vous que la Chouette nous dénonce, puisqu'elle nous dit les coups qu'elle monte, et que nous ne lui disons pas les nôtres ? Car elle ne sait rien de la noyade de tout à l'heure. Soyez tranquille, allez, la mère, les loups ne se mangent pas, la journée sera bonne ; quand je pense que la courtière a souvent pour des vingt, des trente mille francs de diamants dans son sac, et qu'avant deux heures nous la tiendrons dans le caveau de Bras-Rouge !… Trente mille francs de diamants !… Pensez donc !

– Et pendant que nous tiendrons la courtière, Bras-Rouge restera en dehors de son cabaret ? dit la veuve d'un air soupçonneux.

– Et où voulez-vous qu'il soit ? S'il vient quelqu'un chez lui, ne faut-il pas qu'il réponde et qu'il empêche d'approcher de l'endroit où nous ferons notre affaire ?

– Nicolas ! Nicolas ! cria tout à coup Calebasse au-dehors, voilà les deux femmes.

– Vite, vite, la mère, votre châle ; je vais vous conduire à terre, ça sera autant de fait, dit Nicolas.

La veuve avait remplacé sa marmotte de deuil par un bonnet de tulle noir. Elle s'enveloppa dans un grand châle de tartan à carreaux gris et blancs, ferma la porte de la cuisine, plaça la clef derrière un des volets du rez-de-chaussée et suivit son fils à l'embarcadère.

Presque malgré elle, avant de quitter l'île, elle jeta un long regard sur la fenêtre de Martial, fronça les sourcils, pinça ses lèvres ; puis, après un brusque et nouveau tressaillement, elle murmura tout bas : « C'est sa faute, c'est sa faute. »

– Nicolas, les vois-tu… là-bas, le long de la butte ? il y a une paysanne et une bourgeoise, s'écria Calebasse en montrant, de l'autre côté de la rivière, Mme Séraphin et Fleur-de-Marie qui descendaient un petit sentier contournant un escarpement assez élevé d'où l'on dominait un four à plâtre.

– Attendons le signal, n'allons pas faire de mauvaise besogne, dit Nicolas.

– Tu es donc aveugle ? Est-ce que tu ne reconnais pas la grosse femme qui est venue avant-hier ! Vois donc son châle orange. Et la petite paysanne, comme elle se dépêche ! Elle est encore bonne enfant, celle-là, on voit bien qu'elle ne sait pas ce qui l'attend.

– Oui, je reconnais la grosse femme. Allons, ça chauffe, ça chauffe. Ah çà ! convenons bien du coup, Calebasse, dit Nicolas. Je prendrai la vieille et la jeune dans le bachot à soupape, tu me suivras dans l'autre bout à bout, et attention à ramer juste, pour que d'un saut je puisse me lancer dans ton bateau dès que j'aurai fait jouer la trappe et que le mien enfoncera.

– N'aie pas peur, ce n'est pas la première fois que je rame, n'est-ce pas ?

– Je n'ai pas peur de me noyer, tu sais comme je nage. Mais, si je ne sautais pas à temps dans l'autre bachot, les femelles, en se débattant contre la noyade, pourraient s'accrocher à moi, et, merci, je n'ai pas envie de faire une pleine eau avec elles.

– La vieille fait signe avec son mouchoir, dit Calebasse ; les voilà sur la grève.

– Allons, allons, embarquez, la mère, dit Nicolas en démarrant, venez dans le bachot à soupape. Comme ça, les deux femmes ne se défieront de rien. Et toi, Calebasse, saute dans l'autre, et des bras, ma fille, rame dur. Ah ! tiens, prends mon croc, mets-le à côté de toi, il est pointu comme une lance, ça pourra servir, et en route ! dit le bandit en plaçant dans le bateau de Calebasse un long croc armé d'un fer aigu.

En peu d'instants les deux bachots, conduits l'un par Nicolas, l'autre par Calebasse, abordèrent sur la grève, où Mme Séraphin et Fleur-de-Marie attendaient depuis quelques minutes.

Pendant que Nicolas attachait son bateau à un pieu placé sur le rivage, Mme Séraphin s'approcha et lui dit tout bas et très-rapidement :

– Dites que Mme Georges nous attend ; puis la femme de charge

reprit à haute voix :

– Nous sommes un peu en retard, mon garçon ?

– Oui, ma brave dame ; Mme Georges vous a déjà demandées plusieurs fois.

– Vous voyez, ma chère demoiselle, Mme Georges nous attend, dit Mme Séraphin en se retournant vers Fleur-de-Marie, qui, malgré sa confiance, avait senti son cœur se serrer à l'aspect des sinistres figures de la veuve, de Calebasse et de Nicolas. Mais le nom de Mme Georges la rassura, et elle répondit :

– Je suis aussi bien impatiente de voir Mme Georges, heureusement le trajet n'est pas long.

– Va-t-elle être contente, cette chère dame ! dit Mme Séraphin. Puis, s'adressant à Nicolas : – Voyons, mon garçon, approchez encore un peu plus votre bateau que nous puissions monter. Et elle ajouta tout bas : Il faut absolument noyer la petite ; si elle revient sur l'eau, replongez-la.

– C'est dit ; et vous, n'ayez pas peur, quand je vous ferai signe, donnez-moi la main. Elle enfoncera toute seule, tout est préparé, vous n'avez rien à craindre, répondit tout bas Nicolas. Puis, avec une impassibilité féroce, sans être touché ni de la beauté ni de la jeunesse de Fleur-de-Marie, il lui tendit son bras.

La jeune fille s'y appuya légèrement et entra dans le bateau.

– À vous, ma brave dame, dit Nicolas à Mme Séraphin.

Et il lui offrit la main à son tour.

Fut-ce pressentiment, défiance ou seulement crainte de ne pas sauter assez lestement de l'embarcation dans laquelle se trouvaient Nicolas et la Goualeuse lorsqu'elle coulerait à fond, la femme de charge de Jacques Ferrand dit à Nicolas en se reculant :

– Au fait, moi, j'irai dans le bateau de mademoiselle.

Et elle se plaça près de Calebasse.

– À la bonne heure, dit Nicolas en échangeant un coup d'œil expressif avec sa sœur.

Et, du bout de sa rame, il donna une vigoureuse impulsion à son bachot.

Sa sœur l'imita lorsque Mme Séraphin fut à côté d'elle.

Debout, immobile, sur le rivage, indifférente à cette scène, la veuve, pensive et absorbée, attachait obstinément son regard sur la fenêtre de Martial, que l'on distinguait de la grève à travers les peupliers.

Pendant ce temps, les deux bachots, dont le premier portait Fleur-de-Marie et Nicolas, l'autre Mme Séraphin et Calebasse, s'éloignèrent

lentement du bord.

Fin de la sixième partie

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2006

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

1 Quelques jours après avoir écrit ces lignes, nous relisions le *Mémorial de Sainte-Hélène,* ce livre immortel qui nous semble un sublime traité de philosophie pratique ; nous avons remarqué ce passage, qui nous avait jusqu'alors échappé. « Après un de mes rêves (c'est l'empereur qui parle), nos grands événements de guerre accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, en repos et respirant, eût été de chercher une douzaine de vrais bons philanthropes, de ces braves gens ne vivant que pour le bien, n'existant que pour le pratiquer ; je les eusse disséminés dans l'empire, qu'ils eussent parcouru en secret pour me rendre compte à moi-même ; ils eussent été les « espions de la vertu » ; ils seraient venus me trouver directement ; ils eussent été mes confesseurs, mes directeurs spirituels, et mes décisions avec eux eussent été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande occupation, lors de mon entier repos, eût été, du sommet de ma puissance, de m'occuper à fond d'améliorer la condition de la société ; j'eusse descendu jusqu'aux *jouissances individuelles*. » *(Mémorial,* t. V, p. 100, édition de 1824.)

2 Viens *boire de l'eau-de-vie,* Nicolas ; *la vieille donne dans le piège* à mort ; elle *viendra* chez la Chouette ; la mère Martial nous aidera à *lui prendre de force ses pierreries,* et après nous *emporterons le cadavre dans ton bateau.*

3 Dépêchons-nous.

4 Mouchard.

5 Guillotiné

6 Volé.

7 Mon couteau.

8 Cuivre.

9 Ces effroyables enseignements ne sont malheureusement pas exagérés. Voici ce que nous lisons dans l'excellent rapport de M. de Bretignères sur la colonie pénitentiaire de Mettray (séance du 12 mars 1842) : « L'état civil de nos colons est important à constater : parmi eux nous comptons : 32 enfants naturels, 34 dont les père et mère sont remariés, 51 dont les parents sont en prison, 124 dont les parents n'ont pas été l'objet de poursuites de la justice, mais sont plongés dans la plus profonde misère. Ces chiffres sont éloquents et grands d'enseignements ; ils permettent de remonter des effets aux causes et donnent l'espoir d'arrêter les progrès d'un mal dont l'origine est ainsi constatée. « Le nombre des parents criminels fait apprécier l'éducation qu'ont dû recevoir les enfants sous la tutelle de semblables guides. Instruits au mal par leurs pères, les fils ont failli sous leurs ordres et ont cru bien faire en suivant leur exemple. Atteints par la justice, ils se résignent à partager dans la prison le destin de leur famille ; ils n'y apportent que l'émulation du vice, et il faut vraiment qu'une lueur de la grâce divine existe encore au fond de ces rudes et grossières natures pour que tous germes honnêtes ne soient pas éteints. »

10 Lames de plomb généralement volées sur les toits.

11 Débris métalliques recueillis par les ravageurs.

12 Fer.

13 Cuivre.

14 Jolies.

15 Voleurs.

16 À la conscience.

17 Mme de Fermont ayant écrit cette lettre dans son dernier domicile, et ignorant alors où elle irait se loger, avait prié M. d'Orbigny de lui répondre poste restante ; mais, faute de passeport pour retirer sa lettre au bureau, elle avait indiqué une de ces adresses d'initiales qu'il suffit de désigner pour qu'on vous remette la lettre qui porte cette suscription.

18 Le lecteur se souvient peut-être que, dans le récit de ses premières années qu'elle a fait à Rodolphe lors de son entretien avec lui chez l'ogresse, la Goualeuse lui avait parlé de Rigolette, qui, enfant vagabond comme elle, avait été enfermée jusqu'à seize ans dans une maison de détention.